

HISTOIRE
UNIVERSELLE
DE
DIODORE DE SICILE

HISTOIRE UNIVERSELLE DE DIODORE DE SICILE.

TRADUITE EN FRANÇOIS

Par Monsieur l'Abbé TERRASSON, *de l'Académie Françoise.*

TOME PREMIER.

NOUVELLE EDITION.



A PARIS,

Chez DE BURE Freres, Quai des Augustins, près la Rue Pavée.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PRÉFACE.



JE présente au Public la traduction de Diodore de Sicile. Je l'avois commencée il y a plusieurs années, conjointement avec un jeune Gentilhomme à l'éducation duquel l'amitié que je devois à sa famille m'avoit fait prendre part. Une mort prématurée enleva les justes espérances que l'on avoit conçues de lui; & l'Académie des Sciences où j'eus l'honneur d'entrer alors, m'engagea moi-même à des occupations bien différentes. Cependant comme l'on trouve enfin du tems par-tout, j'ai repris cet ancien Ouvrage; & j'en donne aujourd'hui les cinq premiers Livres, sur les quinze qui nous restent

M. Remond de la Renouillère.

de cet Historien. Le malheur qui nous a fait perdre les cinq suivans, sans parler des vingt derniers, fait en quelque sorte de ces cinq premiers Livres un corps à part & complet en soi. Mais la nature des faits, le ton même de la narration, les distinguent encore plus de ceux qui les suivent, que le hasard d'une lacune qui les a séparés d'eux.

Il s'agit dans ces cinq Livres, des tems qui ont précédé la guerre de Troie. L'Auteur dit lui même dans sa Préface qu'il ne s'est attaché à aucune chronologie par rapport à ces tems-là : quoique dans tout le reste de son Histoire il suive année par année les Archontes d'Athènes, les Olympiades, & les fastes Consulaires, avec une attention qui lui est propre, & qui a été approuvée de tous les Savans. En effet à quel systême de chronologie peut-on se fixer a l'égard de l'origine du monde, rapportée suivant les traditions de divers peu-

ples, qui ignorant malheureusement la seule qui fut vraie, se sont égarés en imaginations absurdes, à les considérer même comme fables. Diodore passant de-là aux antiquités des Nations particulières, commence par celles des Barbares, & continue par celles des Grecs.

Celles des Barbares mériteroient à peine le nom de Mythologie ; si les Grecs Auteurs de ce terme, n'avoient mis, quoique faussement, au nombre de leurs Dieux ou de leurs Ancêtres, une infinité de personnages qui leur étoient étrangers. Entre les Barbares les Egyptiens se présentent les premiers. C'est ce peuple fameux, à l'égard duquel le terme de Barbare signifie seulement qu'il n'étoit pas Grec; puisque c'est à eux que les Grecs mêmes ont dû leur science, & par conséquent leur politesse. L'Auteur fait un détail intéressant des Dieux de l'Egypte, de ses Rois, de sa Religion, de ses mœurs, de la fertilité du

pays procurée par le Nil, dont il donne une description étendue qu'on peut regarder comme une Histoire naturelle de ce fleuve.

Il passe dans le second Livre à l'Empire des Assyriens. On aperçoit dans les Rois de cette monarchie un pouvoir sans bornes, & des richesses immenses, qui les ont conduits comme Sémiramis à des entreprises téméraires; ou qui les ont plongés dans une mollesse où leur Empire même a trouvé sa fin dans la personne de Sardanapale. Ce fut-là le passage de la puissance des Assyriens à celle des Mèdes. Avant que de sortir du second Livre, l'Auteur va jusqu'aux Indes, d'où il revient par la Scythie, animant toujours la description des lieux par l'Histoire des origines, & sur-tout les faits par les mœurs. On commence-là à connoître les plus célèbres Amazones qui sont celles de l'Asie; mais qu'on verra bien-tôt n'être pas les seules. On trouve enfin dans ce mê

me Livre une description de l'Arabie, dont les productions merveilleuses semblent avoir inspiré à l'Auteut une éloquence particulière.

Dans le troisième Livre il s'agit des Ethiopiens, qui entre les vrais Barbares montroient quelque forme de gouvernement & quelque apparence de culture d'esprit. Mais parcourant ensuite les rivages ou de l'Afrique ou de l'Asie, on ne trouve que des peuples qui ne sont distingués les uns des autres, & qui ne méritent de l'être, que par le genre de leur nourriture. En entrant dans l'intérieur de l'Arabie, on en rencontre d'autres, qui jaloux d'une liberté sauvage, n'ont aucune demeure fixe. Les uns & les autres nous font voir que l'homme dénué d'éducation, d'instruction, de communication avec les autres hommes, n'est guères supérieur aux animaux, & ne le devient qu'en acquérant ce qu'il est seul capable d'acquérir par le moyen de la société. Le mê-

me troiſième Livre nous mène auſſi dans l'Afrique, où nous découvrons d'autres Amazones, que l'Auteur croit plus anciennes que les premières ; & qui demeurèrent victorieuſes des Gorgones, autres femmes guerrières comme elles. Mais ce que l'Afrique a de particulier eſt que parmi bien des peuples auſſi ſauvages qu'aucun autre que nous ayons vû juſqu'ici ; l'Afrique dans ſa partie Septentrionale, la ſeule que Diodore connut, nous preſente à ſon extrêmité occidentale & la plus éloignée de l'Egypte & de la Grèce, un peuple diſtingué, qui par le ſéjour d'Uranus & d'Atlas eſt devenu un exemple d'innocence & d'hoſpitalité, la ſource même des connoiſſance aſtronomiques, ou du moins l'origine de la plûpart des noms que les Grecs ont donnés au Ciel & aux corps céleſtes.

Quoique l'exiſtence de ces Empires & de pluſieurs de ces peuples ſoit un fait hiſtorique avéré par les témoi-

gnages de l'Ecriture-Sainte même ; la précaution que Diodore a eue de ne point déterminer le tems des événemens qui les regardent, a été justifiée par les embaras où sont tombés les plus savans hommes qui ont tenté cette détermination.

Enfin Diodore arrive à la Mythologie Grèque : ce terme qu'il emploie lui même souvent, exclut jusqu'à l'apparence de chronologie : & il seroit ridicule d'assigner des dates à des faits imaginaires. Ces mêmes faits entroient néanmoins dans le plan d'une Histoire générale comme la sienne. Je ne dirai pas seulement que les fables tiennent lieu d'histoire à l'égard des tems dont nous parlons. Je n'ajoûterai point que la suite des opinions des hommes est un objet réel de la curiosité publique, & l'un des plus importans pour un lecteur Philosophe, par la connoissance qu'elle lui donne, du génie des différens siècles & des progrès de l'esprit hu-

main. Mais je ſoutiendrai avec un grand nombre d'habiles gens, que ſous cet aſpect fabuleux il y a réellement moins de fables que de faits vrais ; qu'il n'y a peut-être pas un ſeul nom de Dieu ou de Déeſſe qui n'ait été porté par quelque homme ou par quelque femme ; & que les actions, même les plus incroyables, peuvent être ramenées au vrai & au ſimple, par le retranchement ou par la ſeule interprétation de quelque image poétique: Cette opinion qui a été admiſe par les anciens mêmes, ainſi qu'on le voit dans les explications de Palæphate, a été portée encore plus loin en ces derniers tems par les recherches de Bochard, & des autres Savans qui ſe ſont appliqués à ce genre de littérature.

Les deux derniers Livres de ceux que nous donnons aujourd'hui, ſavoir le quatre & le cinq renferment donc l'hiſtoire de Bacchus ſelon la mythologie ou les traditions Grèques ;

car ce Dieu a déja paru dans les Livres précédens, suivant les traditions barbares. Les unes & les autres reconnoissent plusieurs Bacchus, que le goût du merveilleux a porté les peuples à réunir en un seul, pour avoir en lui un plus grand objet d'admiration. Il en est de même d'Hercule. On trouvera ici une longue suite de ses travaux, de ses voyages, & des bienfaits mémorables dont il a laissé des traces en divers lieux de la terre. Ce détail fait juger que les plus anciens Poètes dans les éloges qu'ils ont faits de ce Héros, ou dans les actions merveilleuses qu'ils lui ont prêtées, ont mieux connu que leurs successeurs, que le véritable héroisme consistoit à se rendre utile aux autres hommes, & non à satisfaire par des exploits meurtriers son ambition ou sa vengeance. Hercule a eu part à l'entreprise des Argonautes dont on verra ici les principales circonstances. L'infidélité de Jason, & le désespoir de

Médée, nous apprennent que les plus grands vices & les crimes les plus énormes ont été de tous les tems. Il semble même que la simplicité des premiers siècles leur permit de se montrer plus à découvert. Je ne déciderai point comme quelques Auteurs de morale, que le déguisement dont on a depuis couvert les passions, les rend plus odieuses & plus dangereuses : je crois au contraire que la contrainte où l'on les tient chez les Nations vraiment polies, non-seulement retranche une grande partie de leurs mauvais effets ; mais donne même lieu à ceux qui les ont, de les calmer avec le tems, & de se féliciter eux-mêmes de n'avoir pu en satisfaire quelques-unes. Thésée est un autre Héros que Diodore n'avoit garde d'oublier. On trouve enfin ici l'origine de la plupart des guerriers qui ont paru dans la suite au siége de Troie ; & des Rois mêmes de la Troade, dont la chûte a rendu si cé-

lèbres les noms de leurs vainqueurs, & a formé l'époque la plus fameuse de l'antiquité profane.

De cette Mythologie qu'on peut appeler générale, & qui regarde en quelque sorte toute la Grèce, l'Auteur vient dans son cinquième Livre à l'Histoire particulière des Isles, dont la plupart n'étoient habitées que par des colonies Grèques. Chacune de ces Isles avoit, pour ainsi dire, sa fable particulière, dont on sent bien, comme à l'égard de toutes les autres, que le vrai étoit le fondement. La Sicile, Crètes, Rhodes, & une autre Isle moins connue aujourd'hui & que l'on nommoit Panchaïe, vis-à-vis des côtes méridionales ou occidentales de l'Arabie, fournissent des digressions agréables & curieuses. Mais l'Angleterre, Isle qui paroît hors du ressort de la Mythologie Grèque, donne lieu à l'Auteur de faire une description assez ample des Gaules & de l'Espagne qui ne tiennent guères da-

vantage à la Grèce & qui d'ailleurs ne sont point isles.

Ce plan, quelque abrégé & quelqu'imparfait qu'il soit, promet au Lecteur une assez grande variété ; & il peut s'attendre avec juste raison de trouver ici la source d'un grand nombre de faits ou répandus dans les Livres, ou employés par les Poètes. On peut assurer en effet que c'est ici le corps le plus complet d'antiquités Historiques & Mythologiques qui soit échapé à l'injure des tems. Je ne doute point que l'impression qu'on en recevra ne soit plutôt de regretter les cinq Livres suivans, qui conduisoient jusqu'à la descente de Xercès en Perse où commencent les dix autres qui nous restent, que de condamner Diodore d'avoir recœuilli des faits obscurcis par un si prodigieux éloignement. Peu de gens souscriront à la critique de Louis Vivès (1), savant Espagnol du seizième siècle, qui sur ce que

(1) *De tradendis disciplinis, prima parte Libri 5.*

Pline (1) avoit dit qu'entre les Grecs Diodore étoit le premier qui eût renoncé à la bagatelle, *Apud Græcos desiit nugari Diodorus*, soutient au contraire, que rien n'est plus frivole que Diodore dans les antiquités fabuleuses qu'il nous rapporte, *quum nihil sit eo nugacius*.

Premiérement, la pensée de Pline n'est point du tout de caractériser l'Histoire de Diodore. Mais après avoir rapporté divers titres recherchés, que des Auteurs Grecs ou Latins avoient mis à la tête de leurs ouvrages; il loue Diodore, de ce qu'il ne donne à son Histoire Universelle que le titre simple de Bibliothèque historique: & c'est là-dessus qu'il dit que Diodore entre les Grecs a mis fin au badinage. Vivès lui-même fait connoître qu'il apercevoit ce sens naturel de Pline. D'où prend-il donc sujet de lui donner un démenti, &

(1) Dans la Préface générale de son Histoire Naturelle.

d'avancer qu'il n'y a rien de ſi frivole que Diodore. Mais en ſecond lieu le fond du jugement n'eſt pas plus raiſonnable que l'occaſion qui l'amène. En effet ſi l'Hiſtoire ancienne eſt mêlée de fables, c'eſt la condition ou le malheur de cette Hiſtoire ; & non la faute d'un Hiſtorien dans le projet duquel cette première partie entre auſſi néceſſairement que toutes les autres.

Il reſteroit à examiner ſi par le tour de ſa narration, Diodore diſtingue toujours aſſez le vrai ou du moins le vrai-ſemblable du faux & de l'impoſſible, & le naturel du merveilleux. Il eſt certain d'abord qu'il ne cherche à tromper perſonne par des autorités impoſantes. Il allègue fréquemment la variation & l'incertitude des ſources où il a puiſé ; & le ſeul nom de Mythologie qu'il donne aux monumens dont il s'eſt ſervi, tient lieu, à l'égard de toute fable, d'un déſaveu qu'il ne peut pas toujours ré-

péter. Mais de plus, ſi au ſujet des Dieux ou des Héros de pluſieurs Villes ou de pluſieurs Iſles, il raconte uniment les faits vrais ou fabuleux qu'on attribuoit à ces perſonnages reſpectés encore de ſon tems en ces différens lieux ; c'eſt ſans doute par ménagement pour les opinions établies dans une Religion où lui-même étoit né. Son but n'étoit pas d'offenſer les peuples dont il ſe donnoit la peine d'écrire l'Hiſtoire. C'eſt par des égards à peu-près ſemblables que Tite-Live a jeté dans ſes Décades un aſſez grand nombre de prodiges que les Pontifes & les Augures croyoient eux-mêmes, ou dont ils jugeoient a propos d'entretenir la croyance dans l'eſprit des peuples : & cette condeſcendance n'a pas empêché ni la Mothe-le-Vayer (1), ni en dernier lieu M. Tholand (2) de diſculper Tite-Live de toute ſuperſtition. Cicéron lui-

(1) Dans ſon diſcours ſur Tite-Live.

(2) Dans ſon Adeiſidæmon.

même, l'homme de l'Antiquité qui a le plus approché de la vraie philosophie, se prévalant dans l'affaire de Catilina des préventions de son tems, a allégué des feux nocturnes, des tonnerres, des tremblemens de terre, comme des indices des ennemis cachés depuis quelque tems dans le sein de la République.

Les témoignages d'un grand nombre d'autres Ecrivains sont plus favorables à notre Auteur que celui de Vivès. S. Justin Martyr, dans son exhortation aux Grecs (1) s'appuie, en leur alléguant le nom de Moïse, de l'autorité de Diodore, qu'il dit être par le travail de ses recherches, & par l'étendue de son ouvrage, le plus fameux de leurs Historiens. Eusèbe en sa Préparation Evangélique (2) le citant dans une semblable vûe, parle de lui comme d'un Auteur respecté par les plus habiles hommes de la Grèce, pour avoir réuni en un seul

(1) Page 10 (2) Lib. 1. cap 6.

corps l'Hiſtoire de toutes les Nations. Photius (1) à qui nous devons une aſſez longue ſuite de Fragmens que nous placerons après les dix autres Livres qui nous reſtent de Diodore, parle de lui encore plus avantageuſement & plus au long. « Il trouve qu'il a pris » un juſte milieu entre l'affectation » de quelques Hiſtoriens, & la négli- » gence de quelques autres. Sa phra- » ſe eſt claire, dit-il, mais ſans or- » nemens ſurperflus, & telle préciſé- » ment qu'elle convient à l'Hiſtoire. » En effet, ſelon ce que je crois en appercevoir par moi-même, il trouve moyen d'arrondir ſa période, ſans y faire entrer rien d'inutile à ſon ſujet. Les principes qu'il s'étoit faits à lui-même ſur la manière d'écrire l'Hiſtoire, paroiſſent aſſez dans le préambule de ſon vingtième Livre (2). » Là il blâme ceux qui interrompent » le fil des événemens qu'ils racontent

(1) Cod. 70. p. 103. Rhoman & 755 de Henry
(2) Page 780. de Rho- l'Etienne.

» par de longues & fréquentes dé-
» clamations miſes dans la bouche
» des perſonnages qu'ils nous préſen-
» tent. Ces Hiſtoriens ſemblent n'a-
» voir pour but que de prouver qu'ils
» ont eux-mêmes le talent de la paro-
» le ; & par cette méthode ils ne font
de leur hiſtoire qu'un recœuil de
» Harangues. » Les Anciens don-
noient plus que nous dans cette pra-
tique ; & ſans faire aucun parallèle à
d'autres égards, il eſt conſtant que com-
me les Harangues directes ne partent,
du moins pour le tour & pour les ter-
mes, que de l'imagination de l'Ecri-
vain, nous les trouvons aujourd'hui
plus convenables aux ouvrages de fi-
ction qu'à l'Hiſtoire proprement dite.
« Il faut avouer néanmoins que Dio-
» dore n'exclut en ce genre que le
» trop grand nombre ou la longueur ;
» & qu'il permet un uſage modéré des
» harangues, qui en ce cas deviennent
» même une reſſource de variété de
» ſtile pour l'Hiſtorien. Il avoue en-

» fin que le projet d'une Hiſtoire gé-
» nérale dont il s'eſt chargé le jète
» pour paſſer d'un lieu à un autre en
» une même année, dans une inter-
» ruption qui peut être quelquefois
» déſagréable. » La néceſſité de ſon ſujet eſt une réponſe valable à cette difficulté. Mais nous verrons dans les dix autres Livres, que les Grecs, les habitans de la Sicile ſa patrie, les Perſes & les Carthaginois occupent tellement la ſcène, que les autres peuples & les Romains mêmes de ce tems-là ne rempliſſent que des parenthèſes fort courtes, & qui ne laiſſent pas perdre de vûe des objets plus importans. Il eſt à croire & il paroît par les Fragmens qui nous reſtent des vingt derniers Livres qui ſe ſont perdus, que les Romains y dominoient à leur tour, ou que les autres Nations ne s'y montroient que pour être l'objet de leurs conquêtes & de leurs triomphes. Ainſi elles entroient encore alors, quoique ſous un

aſpect bien différent, dans le ſujet même, & n'y faiſoient pas d'interruption hiſtorique.

Mais ce qu'on ne peut aſſez louer dans Diodore, & ce qui répare amplement les défauts réels auxquels tous les Ecrivains ſont ſujets, & que la condition humaine les réduit en quelque ſorte à partager entr'eux, c'eſt le zèle qui l'anime pour la vertu & contre le vice. Il remplit parfaitement dans le cours de ſon Ouvrage le projet que ſa Préface expoſe au long, & dans lequel même il fait conſiſter le devoir de l'Hiſtorien & l'autorité de l'Hiſtoire, qui eſt de donner aux bons & aux méchans les qualifications qui leur ſont propres. Sa narration ſeule ſemble reſpirer ce louable penchant, auquel néanmoins il ne permet des digreſſions particulières qu'en certaines circonſtances rares, & avec une ſobriété dont les Lecteurs moins curieux de réflexions que de faits, doivent lui tenir compte.

Les reproches légitimes que l'on peut faire à Diodore ſont d'un ordre très-inférieur par lui-même à ceux qui concerneroient la vertu & les bonnes mœurs. Les ſavans hommes de ces derniers tems, qui ont porté ſi loin les diſcuſſions chronologiques, après avoir loué notre Auteur en général de l'intention qu'il a eue de diſtribuer ſon Hiſtoire en matière d'annales, l'ont accuſé de beaucoup de négligence dans la détermination des années particulières des Olympiades ; & ſurtout des Conſuls Romains, dont il nomme mal les uns, dont il déplace les autres, & dont même il oublie quelques-uns. Au ſujet des Olympiades, par exemple, Diodore vers la fin de ſa Préface que l'on va lire, dit que le commencement de la guerre de Jules-Céſar dans les Gaules tombe en la première année de la cent quatre-vingtième Olympiade. Gérard Voſſius, dans ſon traité

des Historiens Grecs (1), remarque là dessus que cette guerre ne commença qu'en la troisième année de la même Olympiade : & il allègue à cette occasion les Chronologistes célèbres tels que Pighius, Sigonius, Scaliger, qui se sont plaints du peu d'exactitude de notre Auteur. Le très-docte Fabricius, dans l'article de Diodore (2), souscrit à la même accusation. Les erreurs sur les Consuls Romains ne regardent en aucune sorte les Livres que nous donnons actuellement. Mais dans la traduction des dix autres Livres, nous tâcherons de remédier à ces erreurs par les mêmes voies à peu-près que Rhodoman traducteur latin de Diodore, qui croit que notre Historien étoit tombé sur de mauvaises copies des fastes consulaires, dont il juge qu'il y avoit à Rome un assez grand nombre.

(1) L. 2 c 2. (2) Vol. 2. l. 3. c. 31.

Comme Diodore n'eſt point au rang de ces Hiſtoriens qui ayant exercé des fonctions civiles ou militaires ſont devenus eux mêmes des objets de l'Hiſtoire ; nous ne ſavons de ce qui le concerne perſonnellement, que ce qu'il lui a plû de nous en dire. Il nous apprend qu'il étoit d'Agyre (1) ville de Sicile, que quelques Anciens ont nommée auſſi Argyre, & qui en effet s'appelle aujourd'hui S. Filippo d'Argirone. Il ne parle même de lui, que pour rendre compte des ſoins qu'il a pris de conſulter, & dans ſes voyages & dans ſon ſéjour à Rome, tous les monumens & tous les mémoires qui pouvoient le guider dans ſon entrepriſe. Les trente ans qu'il a employés à compoſer ſon Hiſtoire, les quarante Livres dans leſquels il l'avoit diſtribuée, les Epoques qu'il s'étoit faites, & l'étendue qu'il avoit donnée a chacune dans ces quarante Livres, ſont

(1) Dans la Préface de l'Auteur.

un détail qu'on lira plus agréablement dans ſa préface, que dans la répétition d'ailleurs inutile que nous en ferions ici.

Nous remarquerons ſeulement qu'il a vécu ſous Jules-Céſar & qu'il a écrit ſous Auguſte. Il a vécu ſous Jules-Céſar, puiſqu'il dit lui-même (1) qu'il étoit en Egypte du vivant de Ptolémée Aulétès dont Céſar a vu le ſucceſſeur ; & il n'a écrit que ſous Auguſte, puiſqu'il ne parle de Céſar dans ſa Préface & ailleurs, que comme d'un Perſonnage à qui ſes grandes actions ont déjà procuré l'Apothéoſe. Mais quand Scaliger (2) veut prouver que Diodore a vécu au moins 36 ans ſous Auguſte ; parce que notre Auteur compare les Olympiades avec l'intervalle de 4 ans entre deux années Biſſextiles ; dont le nom du moins ne fut établi que par Auguſte, 36 ans après la mort de Céſar : cette preuve

(1) Liv. 2. Sect. 2. Vol. 1. p. 178.

(2) Page 156. ad Euſeb.

tombe

tombe & n'a plus de force ; s'il eſt vrai, comme l'ont crû Henri Eſtienne & Rhodoman, que cette comparaiſon des Olympiades avec les Biſſextiles ne ſoit qu'une mauvaiſe intercalation des Copiſtes que Rhodoman même n'a pas daigné traduire. J'en ai averti par une note dans l'endroit même (1).

Après ce que l'on ſait de la vie de l'Auteur, il s'agiroit de raconter la fortune de ſes ouvrages, depuis l'invention de l'Imprimerie ou la renaiſſance des Lettres ; & comment les quinze Livres que nous avons aujourd'hui, ont été ſauvés du naufrage qui a emporté les vingt-cinq autres. Le Docte Fabricius nous apprend que Vincent Obſopœus publia le premier en grec les cinq livres qui ſont les 16, 17, 18, 19 & 20, à Bâle 1539, in-4°. Ils avoient été trouvés par Janus Pannonius Evêque des cinq Egliſes. Cependant on avoit déja vû

(1) Liv. 1, Sect. 2. Vol. I, pag. 148.

une Version latine des cinq premiers de tout l'Ouvrage, imprimée à Venise en 1465, sous le nom du fameux Pogge Florentin. Opsopœus qui ne l'aimoit pas, soutient que le Pogge ne sachant pas le grec, & sachant même peu de latin, quoiqu'il s'en piquât extrêmement, étoit incapable d'un ouvrage qui demandoit qu'on sût beaucoup de l'un & de l'autre. Il est vrai du moins qu'ayant fait six Livres des cinq premiers, sous prétexte que Diodore a divisé le premier en deux sections, le Pogge a donné lieu à de fausses citations du sixième Livre qui est réellement perdu. Il n'est pas moins vrai que quelques-uns attribuent cette même Version du Pogge à Jean Phréas, savant Anglois qui enseignoit les Belles-Lettres à Rome, & qui mourut en 1465, venant d'être nommé à l'Evêché de Baths en Angleterre.

J'ai vu en plus d'une Bibliothèque une édition purement latine, mais

complète des quinze Livres de Diodore, à Bale 1559. Les cinq premiers Livres portent le nom du Pogge. Ils sont suivis des ouvrages supposés de Dictys de Crète, & de Darès de Phrygie sur la guerre de Troie. Les Livres 11, 12, 13, 14 sont traduits par un Auteur qu'on ne connoît pas : le 15 par Marcus Hoppérus ; le 16 & le 17, par Angelus Cospus, & les trois derniers par Sébastien Casteillon (en latin *Castellio*) quoiqu'il se nomme aussi Castalion. Mais pour abréger un détail superflu, je viens tout d'un coup à l'excellente édition grèque de H. Estienne en 1559. Outre quinze Livres complets de Diodore, tirés d'un manuscrit du célèbre Huldric Fugger, dont il se fait gloire de se dire l'Imprimeur en cette occasion comme en quelques autres ; on y trouve une dissertation latine sur Diodore ; un assez grand nombre de Fragmens qu'il avoit découverts à Rome ; & enfin quelques remar-

ques ſur le texte de ſon Auteur.

Ce n'eſt pas là le ſeul preſent dont nous ſoyons redevables à H. Etienne à l'égard de Diodore ; car ce fut lui-même qui invita Rhodoman, nommé dans la ſuite Profeſſeur d'Hiſtoire à Wittemberg, de traduire en latin tout ce qui nous reſte de cet Hiſtorien. Il n'y a peut-être aucune traduction latine d'Auteur grec, qui ſoit en même tems auſſi élégante & auſſi fidèle que celle-ci. Outre les Fragmens déja recœuillis par H. Etienne, il en a tiré deux autres du Moine George Syncelle de Conſtantinople ; il a fait uſage de tous ceux que lui avoit fournis Hœschelius pour l'intervalle du vingtième au trentième Livre, & il y a joint tous ceux de Photius qui ne ſont pas en petit nombre. Le texte grec de Diodore eſt par tout à côté de ſa Verſion. Mais comme Rhodoman n'avoit point eu de manuſcrit à conſulter, ce texte grec n'eſt que celui de Henri Etienne, à cela près qu'il n'eſt pas tout-à-fait auſſi cor-

rect : ce qu'il ne faut attendre d'aucune édition grèque comparée à celles de ce ſavant Imprimeur. Rhodoman a ajouté ſes notes particulières à celles de Henri Etienne, & y a joint un lexicon très-complet des expreſſions grèques propres à Diodore ; trois tables alphabétiques, l'une pour les cinq premiers Livres, la ſeconde pour les dix autres, & la troiſième pour les Fragmens ; & enfin deux tables de chronologie qui ſervent a rectifier les dates de Diodore. Cette édition eſt de l'Imprimerie de Wechel à Hanau. 1604, in-fol.

Les Lecteurs curieux trouveroient mauvais que j'oubliaſſe les traductions françoiſes qui ont précédé la mienne. La plus ancienne de toutes eſt celle d'Antoine Maçaut Valet de chambre, ſuivant la première édition de 1535 ; ou Secrétaire & Gentilhomme ordinaire de François premier, ſuivant l'édition in folio qui eſt à la Bibliothèque du Roi, & qui con-

tient dans le même volume les Livres traduits par Amyot & par Seyssel. La traduction de Macaut ne va pas au-de-là des trois premiers Livres, & il déclare (*premiére édition*) qu'elle n'est faite que sur le latin qui ne pouvoit être que celui qu'on attribue au Pogge. Les deux Livres suivans qui contiennent la Mythologie grèque voient ici le jour en françois pour la première fois. En 1554, Amyot donna la traduction de sept Livres depuis le 11 jusqu'au 17. C'est proprement l'Histoire de la Grèce depuis la guerre de Xerxès jusqu'à la fin du règne d'Alexandre. Cet ouvrage ne fut qu'un essai du talent du Traducteur, bien plus déclaré dans les œuvres de Plutarque, dont la traduction a presque fait oublier la précédente. Claude Seyssel, d'abord Maître des Requêtes sous Louis XII, ensuite Evêque de Marseille, & enfin Archevêque de Turin, avoit déja publié en 1545 une His-

toire françoiſe en quatre Livres, intitulée *des Succeſſeurs d'Alexandre*, plûtôt tirée que traduite des trois derniers Livres qui nous reſtent de Diodore. L'ouvrage eſt écrit d'une manière à ne pouvoir pas dire même qu'il eſt bien écrit en vieux françois; & quand la langue ne ſeroit pas changée, il faudroit encore changer le ſtyle. Il parut enfin en 1705 à Luxembourg chez Chevalier une hiſtoire des Succeſſeurs d'Alexandre, qui n'eſt qu'une traduction du vieux françois de Seyſſel. Elle eſt diviſée comme celle de Seyſſel en quatre Livres; l'Auteur qui ſait écrire en françois ne ſe nomme point.

Nous voici enfin arrivés au dernier article de cette Préface. Il doit être le plus court, puiſqu'il ne s'agit que de ma traduction que le Lecteur a dans la main, & ſur laquelle je n'ai pas deſſein de le prévenir. Je dirai ſeulement que j'ai toujours eu devant les yeux en y travaillant le texte

grec accompagné des notes de Henri Etienne & de Rhodoman. En voilà assez pour un Traducteur, puisque Rhodoman lui-même qui faisoit réimprimer le Grec, avoue qu'il n'a pas consulté de manuscrit. J'ai eu le dessein de suivre le génie de ma langue, qui ne permet pas une version absolument littérale ; mais par rapport au sens je n'ai jamais non plus abandonné l'intention d'être utile à ceux-même qui chercheroient à se fortifier dans le Grec par la lecture de Diodore. Ceux de nos Traducteurs les plus fameux, qui ont voulu donner à leur Auteur un air d'original françois, n'ont pas porté la fidélité jusques-là. Dans cette vue j'ai averti à la marge, presque par-tout, des plus légères transpositions de phrases que la suite naturelle du discours me paroissoit demander.

J'ai cru pour l'entière satisfaction des Lecteurs devoir traduire tous les Fragmens déja imprimés dans Henri

Etienne & dans Rhodoman, & tirés des Livres perdus depuis le cinquième jusqu'au onzième. Mais de plus j'ajoûte ici la liste des Rois de Macédoine, quoique le Syncelle ne la présente comme empruntée de Diodore qu'en citation vague ; outre cela les *Excerpta* ou Extraits de notre Auteur faits par l'Empereur Constantin Porphyrogenète, & publiés par M. Henri de Valois ; & les Fragmens pris du recœuil de Fulvius Ursinus, intitulé *de legationibus*. Ces derniers avoient été oubliés par Rhodoman, quoiqu'ils eussent paru dès 1582, 22 ans avant son édition. Je ne mets ici comme des premiers, que ce qui tombe dans l'intervalle du cinquième au onzième Livre ; en gardant le reste pour le placer à la suite des dix autres Livres, ausquels je travaille assidûment. Je termine enfin ces additions par la dispute de Cléonnis & d'Aristomène, donnée par M. Boivin l'aîné, dans le second Volume des

Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres & Inſcriptions.

A l'égard des Remarques dont j'ai accompagné le texte, j'eſpère que le Lecteur me ſaura gré de leur briéveté, auſſi bien que de leur petit nombre. Elles ne devoient pas regarder, comme la plûpart de celles de Henri Etienne & de Rhodoman, la phraſe grèque, dont les variétés ou même les corrections ne produiroient aſſez ſouvent que la même phraſe françoiſe. J'ai employé néanmoins ſur le quatrième & cinquième Livre tout ce qu'il y a d'important dans les Exercitations de Palmérius (1), parce que ce ſavant homme me paroît bien fondé à faire certains changemens ou certaines additions de noms qui jètent un grand jour ſur le fait même. Mais comme j'en avertis à chaque fois, ces corrections deviennent une partie aſſez conſidérable de mes

(1) Jacques le Paulmier de Grentemeſnil. *Voyez* ſon artic. dans les Mémoires du P. Niceron Vol. 8

remarques : les autres tombent presque toutes sur les Auteurs cités par Diodore. Il m'a paru d'autant plus convenable de les faire connoître en peu de mots que les ouvrages de la plupart d'entr'eux s'étant perdus, leurs noms sont devenus moins familiers.

FIN.





TABLE

DES SOMMAIRES OU DES ARTICLES CONTENUS EN CHAQUE LIVRE.

ON trouve dans les Editions du texte de Diodore, à la tête de chaque Livre, un Sommaire de ce qui y est contenu. Mais comme ces Sommaires m'ont paru divisés en trop peu d'Articles, je leur en substitue d'autres qui, étant plus étendus, seront plus commodes pour les Lecteurs. Outre la Table qu'on en donne ici, tous les Articles en seront répétés aux marges.

TOME PREMIER.

TABLE.

LIVRE I. SECTION II.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

Fin de la Table du Tome I.

APPROBATION



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre *Histoire Universelle de Diodore de Sicile, traduite en François avec des Notes Historiques & Critiques, par Monsieur l'Abbé Terrasson de l'Académie Françoise*; & j'ai trouvé dans la traduction l'élégance avec la fidélité, & dans les Notes la clarté jointe à la précision. A Paris le 10 Novembre 1736.

SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, Notre bien amé JEAN DE BURE l'Aîné Libraire, nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été remis un Ouvrage

qui a pour titre *l'Histoire Universelle de Diodore de Sicile, traduite en François par le sieur Abbé Terrasson*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donnner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes; faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ou contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ou partie, ou d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui ont droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits; de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur CHAUVELIN, Garde des Sceaux de

France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle du Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur CHAUVELIN, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses avans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le septieme jour de Décembre, l'an de grace mil sept trente-six, & de de notre Regne le vingt-deuxieme. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

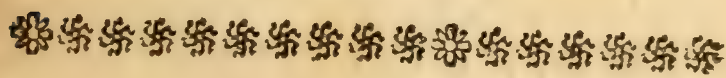
Registré sur le Registre IX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 395, fol. 357 conformément aux Réglemens, *confirmés par celui du 28 Fevrier 1723, à Paris ce 10 Décembre 1735.*

G. MARTIN Syndic.

HISTOIRE



HISTOIRE UNIVERSELLE DE DIODORE DE SICILE.



PRÉFACE DE L'AUTEUR.



TOUS les peuples de la terre doivent avoir de la reconnoissance pour les Ecrivains, qui, entreprenant des histoires universelles, s'efforcent de contribuer par leur travail au bien général de la société humaine. Ils préparent au Lecteur une instruction aisée & tranquille. L'expérience qu'on acquiert par soi-même ne peut être le fruit que d'un grand nombre de travaux

& de dangers ; & le Héros (1) d'Homere, qui avoit vu beaucoup de Villes & connu beaucoup de Nations, avoit aussi beaucoup souffert. Mais l'expérience qui vient par l'histoire est exemte de toutes ces peines. Les Historiens ramenent, pour ainsi dire, aux mêmes principes & aux mêmes lois une multitude d'hommes unis par la nature, mais séparés par la différence des siecles & des climats. Ministres & imitateurs de la providence, ils ne font qu'un corps des grandes choses qui se sont faites dans tous les temps & dans tous les lieux, comme la providence n'a fait qu'un monde de tous les astres & de toutes les Créatures qui sont répandues dans l'Univers. C'est un bonheur de pouvoir se conduire & se redresser par les erreurs & par les chûtes des autres ; & d'avoir pour guide, dans les hasards de la vie & dans l'incertitude des succès, non une recherche tremblante de l'avenir, mais une connoissance certaine du passé. Si quelques années de plus font préférer dans les conseils les vieillards aux jeunes gens, quelle estime devons-

(1) Ulisse, Héros de l'Odyssée d'Homere.

nous faire de l'histoire qui nous apporte l'expérience de tant de siecles (1) ? En effet elle supplée à l'âge qui manque aux jeunes gens, & elle étend de beaucoup l'âge même des vieillards.

C'est avec raison qu'elle a toujours passé pour la plus utile des sciences, & la plus efficace des instructions. On a vu de simples particuliers devenir de grands Capitaines par la lecture de l'histoire ; & l'immortalité qu'elle attache aux noms des grands hommes a produit une infinité de belles actions. Elle encourage les bons citoyens par les louanges qu'elle donne à ceux qui se sont exposés pour leur Patrie, & elle menace les méchans de l'opprobre éternel dont elle a couvert ceux à qui ils ressemblent. La gloire qu'elle promet a engagé les uns à bâtir des villes, les autres à les affermir par des lois, d'autres enfin à les embellir par les sciences & par les arts ; ainsi elle est elle-même, par tant d'hommes bienfaisans qu'elle a formés, la bienfaitrice universelle du genre humain. Au fonds si la seule

(1) J'ai fait ici & en deux ou trois autres endroits de cette Préface quelques légeres transpositions, qui m'ont paru convenables dans une traduction françoise.

description des Enfers à laquelle les Poëtes ont mêlé tant de fictions, est capable de retenir bien des gens dans les termes du devoir & dans les regles de la justice, faut-il s'étonner que l'histoire qui dévoile si bien les actions des hommes, ait tant de force pour les porter à la vertu, & soit pour eux une école respectable de Philosophie & de bonnes mœurs.

Chaque homme en particulier n'a reçu qu'un moment de l'Eternité pour la durée de sa vie. Ceux qui la passent sans rien faire de remarquable meurent avec leurs corps, & leur mémoire périt avec eux. Mais l'histoire éternisant l'honneur & la réputation des grands hommes, sauve du trépas ce qu'ils avoient de plus précieux; & tout sage estimateur des choses achetera toujours au prix de quelques travaux fort courts une gloire qui ne doit jamais finir. Plusieurs, comme l'Hercule de la fable, ont été animés par ce motif à des entreprises aussi utiles aux autres hommes qu'elles étoient laborieuses pour eux-mêmes. Les uns ont été mis au rang des Héros, & les autres au rang des Dieux, à proportion que l'histoire

les a plus ou moins loués. Au lieu que le tems dévore les monumens muets & matériels dressés à l'honneur des hommes célebres, il devient le dépositaire & le gardien des témoignages que leur rend l'histoire. Les premiers sont bornés à un seul lieu, & sujets à plusieurs sortes d'accidens; les seconds étant répandus par toute la terre échappent toujours en quelques endroits aux accidens qui pourroient les détruire en d'autres. A ces avantages on peut ajouter que l'histoire contribue extrêmement à la perfection de l'éloquence. C'est principalement par les armes du discours que les Grecs l'ont emporté sur les Barbares; c'est par-là que les habiles gens se sont distingués du vulgaire, & qu'un seul homme s'est souvent rendu maître de tout un peuple Mais pour dire quelque chose de plus particulier aux Historiens, les belles actions sont quelquefois redevables d'une partie de leur prix & de leur éclat à la maniere dont ils les racontent.

Entre les différentes especes de discours ou de doctrine, la Poësie est plus agréable qu'elle n'est utile, les Lois

menacent plus qu'elles n'instruisent ; certaines connoissances ne servent de rien, d'autres sont de quelque danger pour les mœurs ; il y a des professions qui semblent n'avoir pour but que d'obscurcir & de combattre la vérité. L'histoire seule joignant la solidité des choses aux grâces de l'élocution, réunit les avantages de tous les genres d'écrire, & demeure exemte de tous leurs défauts. Elle porte la lumiere dans l'esprit, par la connoissance qu'elle donne d'une infinité de choses ; & elle imprime dans le cœur l'amour de la justice, par le discernement exact qu'elle fait des bons & des méchans.

La gloire que les historiens ont acquise par tant de raisons nous a engagés avec eux dans la même carriere. En examinant leurs ouvrages nous avons rendu toute la justice qui étoit due à leur entreprise ; mais nous n'avons pas cru qu'ils l'eussent encore parfaitement exécutée. Car quoique l'histoire ne puisse être d'un usage fort étendu & fort général que par un nombre infini de faits & de circonstances, la plupart ne se sont attachés qu'aux guerres particulieres d'u-

ne ſeule nation ou même d'une ſeule ville : & entre ceux qui ont entrepris des hiſtoires ſuivies depuis les premiers âges juſqu'à leur tems, les uns ont entiérement négligé la Chronologie, les autres ont évité comme un écœuil les tems fabuleux ; d'autres n'ont fait aucune mention des peuples que nous appelons Barbares, d'autres enfin ont laiſſé en mourant leur travail imparfait. Aucun d'eux n'eſt encore venu plus bas que les Rois de Macédoine ; ceux-là ayant fini à Philippe, ceux-ci à Alexandre, & quelques autres à ſes Succeſſeurs. Ainſi, bien qu'il ſe ſoit paſſé depuis ce tems juſques à nos jours une infinité de choſes mémorables, elles n'ont point encore été rédigées en une même ſuite d'hiſtoire, & elles demeurent comme inutiles par la difficulté de les recœuillir de tant d'Auteurs différens, & de les placer avec ordre dans ſa mémoire. C'eſt pour épargner aux Lecteurs cette difficulté & pour leur faciliter cet ordre, que nous avons entrepris cet ouvrage, dans lequel nous avons tâché d'arranger les faits de la maniere qui nous a paru en même tems la plus exacte & la moins

embarraſſante. La ſatisfaction qu'on aura de trouver l'hiſtoire du monde ſuivie & liée comme une hiſtoire particuliere, l'a emporté ſur la conſidération du travail que nous nous impoſions. Il ſera permis à chacun de prendre dans ce tréſor ce qui lui conviendra. En effet parmi ceux qui veulent s'inſtruire, les uns n'ont point la commodité d'amaſſer tous les Livres néceſſaires à ce deſſein, & les autres ne ſauroient bien démêler les faits qu'ils cherchent dans la multitude & la différence des relations qu'ils en liſent. Une hiſtoire univerſelle contient & éclaircit en même tems tous ces faits. Elle eſt par ſon étendue autant au-deſſus des hiſtoires particulières, que le tout eſt au-deſſus de ſa partie; & par la détermination des tems & des dates, elle ſurpaſſe autant les narrations détachées, qu'un édifice parfait & achevé ſurpaſſe ſes matériaux encore épars.

Mais comme ce projet demande un grand fond d'étude & de fort vaſtes recherches, nous y avons employé trente années; & ayant parcouru avec bien des fatigues & bien des riſques, la plus grande partie de l'Europe & de

l'Asie, nous avons vu de nos propres yeux la plupart des lieux ou des monumens dont nous parlons dans cet ouvrage. Faute de cette précaution les meilleurs Ecrivains se sont mépris plus d'une fois.

Quoique nous ayons eu besoin, pour nous soutenir dans un si long travail, de cette ardeur & de cette persévérance avec laquelle on vient à bout des entreprises dont on espéroit à peine de voir la fin, il faut avouer que nous avons trouvé de grandes facilités dans le séjour de Rome dont nous sommes déja ancien Habitant. En effet cette ville ayant des relations jusques aux extrêmités de la terre où elle étend son empire, elle nous a fourni abondamment les secours nécessaires à notre dessein. Ayant même connu dès mon enfance & dans Agyre où je suis né la Langue Latine, par le grand commerce que les Romains ont avec toutes les villes de la Sicile, j'ai lu avec un soin particulier tous les livres & tous les mémoires qui pouvoient m'instruire de l'histoire Romaine. Mais nous avons commencé par les tems fabuleux & nous avons

rapporté avec le plus d'ordre qu'il nous a été poſſible, ce que les traditions des Grecs & des Barbares ont conſervé de plus ancien.

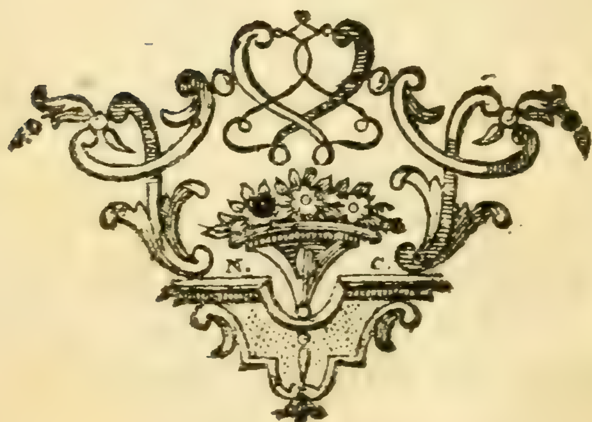
Enfin puiſque notre ouvrage eſt entiérement achevé ſans qu'il en ait encore paru aucun livre, nous allons donner l'idée & le plan de toute cette Hiſtoire. Les ſix premiers Livres comprennent les tems fabuleux qui ont précédé la guerre de Troie : mais de ces ſix, les trois premiers contiennent les antiquités des Barbares, & les trois autres celles des Grecs. Dans les onze ſuivans nous rapportons ce qui s'eſt paſſé chez les uns & chez les autres, depuis la guerre de Troie, juſqu'à la mort d'Alexandre le Grand. Les vingt-trois Livres qui reſtent ſont remplis par tout ce qui s'eſt fait depuis Alexandre juſques à la guerre qui s'éleva entre les Gaulois & les Romains, dans laquelle Jules-Ceſar, mis par ſes exploits au nombre des Dieux, a dompté la nombreuſe & formidable nation des Celtes, & porté l'Empire Romain au-delà des Iſles Britanniques. Le commencement de cette guerre tombe en la premiere année de la 180 Olym-

piade, Hérode étant Arconte d'Athenes. Nous n'employons aucune chronologie à l'égard des tems qui ont précédé la guerre de Troie, parce qu'il ne nous reste aucun monument assez certain pour les distribuer par années. Mais sur l'autorité d'Apollodore (1), Athénien, nous comptons 80 ans de la prise de Troie au retour des Héraclides; & 328 ans du retour des Héraclides à la premiere Olympiade, en calculant cet espace de tems sur la suite des Rois de Lacédémone. Enfin il s'est écoulé 730 ans depuis la premiere Olympiade jusques à la guerre des Gaules à laquelle nous finissons. Ainsi nous avons renfermé dans quarante (2) Livres l'histoire de 1138 années, outre ce qui a précédé la guerre de Troie. J'expose ainsi le contenu de mon ouvrage, afin que les Lecteurs en aient d'abord une notion générale, & que les copistes

(1) Apollodore avoit fait une Bibliotheque Mithologique & Chronologique, dont il ne nous reste que trois livres, quoiqu'il y en eût beaucoup davantage. *Voyez* Gérard Vossius, *de Historicis Græcis. lib.* 1, *cap.* 21. Apollodore avoit été disciple de Panætius, précepteur de Scipion l'Africain.

(2) De ces quarante Livres, nous n'en avons que quinze, savoir les cinq premiers, & après une lacune de cinq livres, les dix qui suivent depuis le onzieme jusqu'au vingtieme inclusivement.

ne puiſſent pas ſi aiſément l'altérer. Je ſouhaite que ce qu'il y aura de bon n'excite l'envie de perſonne, & que les Savans m'avertiſſent des fautes qu'ils y reconnoîtront. Mais il eſt tems de finir cette Préface & d'en venir à l'exécution de notre promeſſe.





HISTOIRE UNIVERSELLE DE DIODORE DE SICILE.



LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.



NOus avons dessein d'exposer à part les idées que les premiers instituteurs du culte des Dieux se sont formées sur leur sujet ; & ce que la fable a raconté de chacun d'eux (1), parce que ce sont des articles d'une assez grande étendue. Mais en attendant, lorsque I. AVANT-PROPOS.

(1) Sur tout dans les Livres 4, 5 & 6, destinés particuliérement à la Mythologie Grecque ; le sixième est perdu.

quelque divinité aura un rapport particulier à quelque point de notre histoire, nous commencerons par le marquer, afin de ne rien omettre de nécessaire pour l'intelligence du discours. A l'égard des hommes, nous avons déja averti, qu'en prenant les choses dès les premiers tems, & parcourant tous les lieux de la terre habitée, nous rapporterons tout ce qui s'est passé, avec autant d'exactitude qu'on en peut attendre d'un historien qui parle des tems & des lieux les plus reculés.

II. Différentes opinions sur l'origine du Monde.

Il y a deux opinions différentes sur l'origine des hommes parmi les Physiciens & les Historiens les plus fameux. Les uns croyant le monde éternel & incorruptible, prétendent que le genre humain a toujours été, & qu'il est impossible de remonter au premier homme. Les autres donnant un commencement & une fin à toutes choses, soumettent les hommes à la même loi, & expliquent ainsi la formation de leur espece. Toute la Nature ayant été dans le cahos & la confusion, le Ciel & la Terre mêlés ensemble ne faisoient qu'une masse informe : mais les corps s'étant séparés

peu à peu les uns des autres, le monde parut enfin dans l'ordre où nous le voyons. L'air demeura dans une agitation continuelle. Sa partie la plus vive & la plus légere s'éleva au plus haut lieu de l'Univers & devint un feu pur & sans mêlange. Le soleil & les astres formés de ce nouvel élément sont emportés par le mouvement perpétuel de la sphere du feu. La matiere terrestre demeura encore quelque tems mêlée avec l'humide par la pesanteur de l'une & de l'autre. Mais ce globe particulier, roulant sans cesse sur lui-même, se partagea par le moyen de cette agitation en eau & en terre; de telle sorte pourtant que la terre demeura molle & fangeuse. Les rayons du Soleil donnant sur elle en cet état, causérent différentes fermentations en sa superficie. Il se forma dans les endroits les plus humides des excroissances couvertes d'une membrane déliée, ainsi qu'on le voit encore arriver dans les lieux marécageux, lorsqu'un ardent soleil succéde immédiatement à un air frais. Ces premiers germes reçurent leur nourriture des vapeurs grossieres qui couvrent la Terre pen-

dant la nuit, & ſe fortifierent inſenſiblement par la chaleur du jour. Etant arrivés enfin à leur point de maturité, & s'étant dégagés des membranes qui les enveloppoient, ils parurent ſous la forme de toutes ſortes d'animaux. Ceux en qui la chaleur dominoit, s'éleverent dans les airs ; ce ſont les Oiſeaux. Ceux qui participoient davantage de la Terre, comme les hommes, les animaux à quatre pieds & les reptiles demeurerent ſur ſa ſurface ; & ceux dont la ſubſtance étoit plus aqueuſe, c'eſt-à-dire, les poiſſons, chercherent dans les eaux le ſéjour qui leur étoit propre. Peu de tems après, la terre s'étant entiérement deſſéchée, ou par l'ardeur du ſoleil, ou par les vents, devint incapable de produire des animaux parfaits, & les eſpeces déja produites ne s'entretinrent plus que par voie de génération. Euripide, diſciple du Philoſophe (1) Anaxagore, paroît avoir adopté ſur l'Origine des Etres le ſentiment que nous venons d'expoſer. Car il

(1) Anaxagore de Clasomene, Philoſophe illuſtre par ſa naiſſance, par ſes biens qu'il abandonna à ſa famille, & par l'étude des ſciences naturelles, nâquit en la ſoixante onzieme Olympiade, 492 ans avant Jéſus-Chriſt.

parle ainsi dans sa Ménalippe (1).

Tout étoit confondu ; mais le seul mouvement
Ayant du noir cahos tiré chaque élément,
Tout prit forme ; bientôt la Nature féconde
Peupla d'êtres vivans le Ciel, la Terre & l'Onde,
Fit sortir de son sein ses ornemens divers,
Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers.

Au reste si quelqu'un révoque en doute la propriété que ces Physiciens donnent à la terre d'avoir produit tout ce qui a vie, on lui alléguera pour exemple, ce que la nature fait encore aujourd'hui dans la Thébaïde d'Egypte. Car lorsque les eaux du Nil se sont retirées après l'inondation ordinaire ; & que le soleil, échauffant la Terre, cause de la pourriture en divers endroits, on en voit éclorre une infinité de rats. Ainsi, disent nos Physiciens, la Terre s'étant desséchée par

(1) Piece d'Euripide qui est perdue avec 70 autres ou environ, dont Fabricius donne le catalogue. Il nous en reste dix neuf, & le commencement d'une vingtième. C'est un des Poëtes tragiques qui ont fait le plus d'honneur au tems de la florissante Athenes.

l'attouchement de l'air qui l'environne & qui a subi divers changemens, doit avoir produit au commencement du Monde différentes especes d'animaux.

III. Vie des premiers Hommes.

Les hommes nés de cette maniere menoient d'abord une vie sauvage. Ils alloient chacun de leur côté manger sans apprêt dans les champs, les fruits & les herbes qui y naissent sans culture. Mais étant souvent attaqués par les bêtes féroces, ils sentirent bien-tôt qu'ils avoient besoin d'un secours mutuel; & s'étant ainsi rassemblés par la crainte, ils s'accoutumerent les uns avec les autres. Ils n'avoient eu auparavant qu'une voix confuse & inarticulée; mais en prononçant différens sons à mesure qu'ils se montroient différens objets, ils formerent enfin une langue propre à exprimer toutes choses. Ces petites troupes ramassées au hasard en divers lieux, & sans communication les unes avec les autres, ont été l'origine des nations différentes, & ont donné lieu à la diversité des langues. Cependant les hommes n'ayant alors aucun usage des commodités de la vie, ni même d'une nourriture convenable, de-

meuroient ſans habitation, ſans feu, ſans proviſion ; & les hivers les faiſoient périr preſque tous par le froid, ou par la faim. Mais enſuite s'étant creuſé des antres pour leur retraite, ayant trouvé moyen d'allumer du feu, & ayant remarqué les fruits qui étoient de garde, ils parvinrent enfin juſqu'aux arts qui contribuent aujourd'hui, non-ſeulement à l'entretien de la vie, mais encore à l'agrément de la ſociété. C'eſt ainſi que le beſoin a été le Maître de l'homme, & qu'il lui a montré à ſe ſervir de l'intelligence, de la langue & des mains que la Nature lui a données préférablement à tous les autres animaux. Cette deſcription abrégée de la vie des premiers hommes étoit néceſſaire pour ſatisfaire à l'ordre dans une Hiſtoire Univerſelle. Nous allons entrer maintenant dans le détail des peuples les plus connus, & des actions mémorables de leurs principaux perſonnages.

IV. Ancienneté des Rois. Doute ſur l'antériorité des Grecs ou des Barbares.

Nous ne ſavons point quels ont été les premiers Rois, & nous n'ajoutons point de foi à ceux qui prétendent le ſavoir. En effet les Rois paroiſſent plus anciens que l'invention & l'uſage de toutes les choſes qui

auroient pu nous transmettre cette connoissance. L'histoire sur-tout est le dernier genre d'écrire qu'on se soit avisé de cultiver. Les Grecs ont toujours disputé de leur antiquité avec les Barbares. Les uns & les autres soutiennent qu'ils sont originaires du Pays qu'ils habitent, qu'ils ont appris les arts & les sciences aux autres hommes, & qu'ils ont fait les premiers des actions dignes d'être écrites. Nous ne prendrons aucune part dans cette dispute, & nous ne voulons point décider quelles sont les nations les plus anciennes, & encore moins de combien les unes sont plus anciennes que les autres. Mais nous rapporterons de suite & en particulier ce qu'elles disent toutes de leur antiquité & de leur origine. Nous commencerons par les Barbares, non que nous les estimions plus anciens que les Grecs, comme Ephore (1) l'a avancé ; mais afin qu'ayant satisfait à cette partie de notre dessein nous n'interrompions pas l'histoire des Grecs quand nous y serons une fois

(1) Ephore de Cumes, disciple d'Isocrate: c'est de lui qu'Isocrate disoit qu'il avoit besoin d'éperons, pendant qu'il falloit une bride à Théopompe, *Voyez* Vossius, *de Historic. Græc.* l, 1, c. 7.

entrés : & comme on croit communément que les Dieux ſont nés en Egypte ; que c'eſt-là qu'on a d'abord obſevé le cours des aſtres, & que cet heureux pays a produit le premier des héros & des grands hommes, nous placerons ici les Egyptiens avant les autres peuples.

V. Les Egyptiens croient avoir été les premiers hommes.

LES Egyptiens prétendent que le genre humain a commencé dans l'Egypte, & ils alléguent pour raiſon la fertilité de leur terroir & les avantages que leur apporte le Nil. Ils diſent que ce fleuve produit lui-même un grand nombre d'animaux & toutes les eſpéces de nourriture qui leur conviennent ; la racine de Roſeau, le Lotos, la Fêve d'Egypte, le fruit appelé Corſeon & pluſieurs autres plantes ou fruits qui ſont propres aux hommes mêmes. Ils citent en particulier l'exemple des Rats que nous avons déja rapporté, & dont ils diſent que tous ceux qui le voient ſont étonnés : car on aperçoit quelquefois ces animaux préſentant hors de terre une moitié de leur corps déja formée (1) & vivan-

(1) J'exprime ainſi le verbe *σκαρίζειν ſauter, remuer*, que Henry Etienne ſubſtitue dans ſes notes à *καρίζειν* qui eſt dans le texte, & qui ne ſignifie rien.

te, pendant que l'autre retient encore la nature du limon où elle eſt engagée. Il eſt démontré par-là, continuent-ils, que dès que les Elémens ont été développés, l'Egypte a produit les premiers hommes; puiſqu'enfin dans la diſpoſition même où eſt maintenant l'Univers, la terre d'Egypte eſt la ſeule qui produiſe encore quelques animaux. De plus s'il eſt échappé quelques êtres vivans du Déluge de Deucalion, c'eſt l'Egypte qui les a ſauvés; puiſqu'étant en partie ſous l'aſpect immédiat du Soleil, elle eſt plus exemte des grandes pluies que tout autre pays; ſi au contraire ce déluge les a tous fait périr ſans exception, on ne peut placer avec quelque vraiſemblance les premiers eſſais du renouvellement de la nature que dans l'Egypte; car la chaleur de ſon climat tempérée par les vapeurs froides & humides qui lui étoient apportées de tous les endroits de la Terre, devoit former un air très propre à la génération des animaux. Nous voyons en effet, ajoutent-ils, que dans les lieux les plus chauds de l'Egypte, ce ſont les dernieres eaux du Nil qui s'écoule qui contribuent le plus à cette pro-

duction merveilleuſe, *dont nous avons parlé plus* (1) *haut*, & qui ne ſe fait que quand la chaleur du Soleil s'inſinue peu-à-peu dans une terre chargée d'humidité.

VI. Opinions Egyptiennes ſur le Soleil, ſur la Lune, & ſur les élémens, & des noms des Dieux qu'on leur a donnés.

Or ces nouveaux hommes, contemplant la forme de l'univers & admirant ſon ordre & ſa beauté, furent particuliérement ſaiſis de vénération à l'aſpect du Soleil & de la Lune. Ils regarderent ces deux aſtres comme deux divinités principales & éternelles; & ils nommerent, l'un Oſiris & l'autre Iſis, deux noms tirés de l'idée qu'ils en avoient priſe. Oſiris ſignifie qui a pluſieurs yeux; en effet l'on peut dire que les rayons du Soleil ſont autant d'yeux dont il regarde la Terre & la Mer. Le Poëte (2) ſemble avoir emprunté de-là cette expreſſion:

L'Aſtre du jour qui voit & qui fait toutes choſes.

(1) Ici & en quelques autres endroits de la traduction, cette demi-phraſe tient lieu d'une répétition de l'Auteur, ou de ſes copiſtes. Car Rhodoman ſoupçonne de l'incalation dans cette page du texte.

(2) Homere, le plus célébre des Poëtes, & le plus ancien Auteur Grec, dont les ouvrages nous ſoient reſtés. Le vers cité ici eſt de l'Odyſſée, l. 12, v. 323. *Voyez* ſur Homere, Fabricius, *Bib. Grecq. l.* 2, *c.* 1 *& ſuiv.* Ce Poëte vivoit 900 ans avant Jéſus-Chriſt.

Quelques-uns des plus anciens Mythologiſtes Grecs ont donné à Oſiris les Surnoms de *Dionyſius* & de *Sirius*, d'où vient qu'Eumolpe (1) dans ſes Bacchiques a dit :

De l'ardent Sirius l'étoile étincelante.

& Orphée (2),

Bacchus nommé Phanès (3) de ſa vive lumiere.

Quelques-uns donnent à Oſiris un habillement de peau de fan tacheté, pour marquer la multitude des étoiles. Le mot Iſis ſignifie ancienne, & marque l'opinion que les Egyptiens avoient de l'éternité de cette Déeſſe. Ils la repréſentent avec des cornes, par alluſion à la figure que prend la Lune dans ſa croiſſance & dans ſon décours, & parce qu'ils lui conſacrent une géniſſe. Ce ſont-là les Dieux qui ſelon eux gouvernent le monde, & qui

(1) Eumolpe, fils de Muſée. *Voyez* ſur Eumolpe, Fabricius, *Bib. Grecq. l.* 1, c 6. & ſur Muſée, le même, *l.* 1, *c.* 16. Ces Poëtes, en y comprenant Orphée, paſſent pour antérieurs à la guerre de Troie, & par conſéquent à Homere.

(2) *Voyez* ſur Orphée, la Bibliotheque Grecque de Fabricius, *chap.* 18 & *ſuiv.*

(3) Phanès ſignifie qui paroît.

qui entretiennent la viciſſitude de trois ſaiſons différentes, le Printems, l'Eté, & l'Hyver; dont le retour fixe & immanquable fait l'harmonie & la beauté de l'Univers. Ils ajoûtent que ces deux divinités contribuent à la génération des êtres ſubalternes; l'une en leur communiquant l'eſprit & le feu, l'autre en leur fourniſſant la terre & l'eau, & toutes les deux en leur donnant l'air: ainſi tout naît & prend accroiſſement par les influences du ſoleil & de la lune; & les cinq élémens que nous venons de nommer conſtituent le monde entier, comme la tête, les mains, les pieds & les autres parties du corps humain compoſent l'homme. Mais de plus les Egyptiens ont diviniſé chacun de ces Elémens, & leur ont donné des noms propres, dès la premiere inſtitution de leur langue. Ils ont appelé l'eſprit Jupiter, qui ſignifie Source de Vie; & ils l'ont regardé comme le Pere de tous les Etres intelligens: idée qu'a empruntée d'eux le plus grand Poëte de la Grece, lorſque parlant de Jupiter il dit:

Pere (1) & Roi des hommes & des Dieux.

(1) Iliad. 4, v. 98. & al.

Ils ont nommé le feu, Vulcain, Dieu du premier ordre & qu'ils croient contribuer le plus à la production & à la perfection de toutes choses. La terre étant comme le sein dans lequel tout reçoit les premiers principes de la vie, ils lui ont donné le nom de Mere. La même vûe l'a fait appeler par les Grecs *Demeter*, mot nouveau qui ne differe que d'une lettre du vieux mot Ghemeter, qui signifie terre mere,

De tout Etre la Terre est Mere & bienfaitrice,

dit Orphée. L'eau fut appelée Océan, mot qui veut dire Mere nourrice. Les Grecs l'ont pris à peu près dans le même sens; témoin ce vers d'Homère (1).

L'Océan & Thétis des Dieux sont l'origine.

Au reste l'Océan, chez les Egyptiens, n'est autre que le fleuve du Nil, où ils prétendent que les Dieux ont pris naissance; parce que de tous les pays du Monde, l'Egypte est le seul qui ait des villes bâties par les Dieux mêmes,

(1) Iliad. 14, v. 311.

tels que ſont Jupiter, le Soleil, Mercure, Apollon, Pan, Junon, Lucine & pluſieurs autres. L'air enfin étoit Minerve qu'ils ont cru fille de Jupiter, née de ſon cerveau, & toujours vierge, parce que l'air eſt incorruptible & qu'il s'étend juſqu'aux Cieux. Minerve s'appelle auſſi Tritogene, des trois températures différentes que l'air reçoit dans les trois ſaiſons de l'année. Cette déeſſe a encore le nom de Glaucopis, non parce qu'elle a les yeux bleus, comme quelques Grecs l'ont trop littéralement interprêté; mais parce que l'air eſt bleu dans ſa profondeur. Ils diſent que ces cinq Dieux parcourent de tems à autre, tous les lieux du Monde & apparoiſſent aux hommes, tantôt ſous une figure humaine, tantôt ſous celle de quelques animaux ſacrés; en quoi, ajoûtent-ils, ils ne font aucune illuſion aux ſens: puiſqu'étant les auteurs de tout être, ils peuvent prendre réellement toute ſorte de figure. C'eſt ce qu'Homère, qui avoit été chez les Egyptiens & qui avoit eu communication avec leurs Prêtres, fait entendre par ces vers de l'Odiſſée (1).

(1) Odyſ. 17, v. 485.

Les justes Dieux quittant le céleste séjour,
De la Terre souvent viennent faire le tour,
Et d'un voile mortel couvrant leurs traits sublimes,
Percer dans le secret des vertus & des crimes.

Voilà ce que les Egyptiens racontent des Dieux célestes & immortels.

VII. Des Dieux terrestres dont quelques uns ont été Rois en Egypte.

IL Y A aussi selon eux des Dieux terrestres, nés mortels; mais qui par leur propre sagesse ou par les biens qu'ils ont faits aux hommes ont obtenu l'immortalité. Quelques-uns de ceux ci ont été Rois dans l'Egypte même; & de ces Rois les uns ont eu des noms communs avec certains Dieux, & les autres en ont eu de particuliers. Les premiers sont par exemple Hélius ou le Soleil, Saturne. Rhéa, Jupiter que quelques-uns appellent Ammon, Junon, Vulcain, Vesta & Mercure. Hélius dont le nom signifie le Soleil, a régné le premier en Egypte. Quelques-uns des Prêtres donnent pourtant cet avantage à Vulcain inventeur du feu, & disent que ce fut cette invention même qui lui procura la Royauté. Car le feu du Ciel ayant pris à un arbre sur une

montagne, & ce feu s'étant communiqué à une forêt voisine, Vulcain accourut à ce nouveau spectacle; & comme on étoit en hyver, il se sentit très-agréablement réchauffé. Ainsi, quand le feu commençoit à s'éteindre, il l'entretenoit en y jetant de nouvelle matiere; après quoi il appela ses compagnons pour venir profiter avec lui de sa découverte. Saturne lui succéda, & ayant épousé Rhéa sa sœur, il en eut, selon quelques Mythologistes, Osiris & Isis, ou selon la plupart d'entr'eux, Jupiter & Junon, qui par leur vertu singuliere parvinrent à l'Empire du Monde entier.

VIII. Osiris, Isis, & Mercure.

Du mariage de ces deux derniers nâquirent cinq Dieux dont la naissance tomba dans chacun des cinq jours intercalaires de l'année des Egyptiens. Ces Dieux sont Osiris, Isis, Typhon, Apollon & Vénus. Osiris a été apelé Bacchus, & Isis Demeter ou Cérès. Osiris ayant épousé Isis & succédé au Trône de son pere, fit plusieurs choses utiles à la société humaine. Il abolit la coutume exécrable qu'avoient les hommes de se manger les uns les autres, & établit à sa place la cultu-

re des fruits. Isis de son côté leur donna l'usage du froment & de l'orge qui croissoient auparavant dans les champs comme des plantes inconnues & négligées. Leurs sujets furent charmés de ce changement, & par la douceur qu'ils trouverent dans cette nouvelle nourriture, & par l'horreur qu'ils conçurent eux-mêmes de l'ancienne. Pour autoriser cette origine on rapporte une pratique dont les Egyptiens se sont fait une loi. Dans le tems de la moisson, ceux qui recœuillent les premiers blés, en mettent debout une gerbe, autour de laquelle ils pleurent en invoquant Isis, & célébrent ainsi la mémoire de sa découverte dans le tems le plus convenable. Outre cela il y a quelques Villes où dans les fêtes d'Isis on porte des épis de blé, en reconnoissance du grand bienfait dont on se croit redevable à cette Déesse. On dit de plus qu'Isis a donné les premieres lois aux hommes & leur a enseigné à se rendre justice les uns aux autres, & à bannir d'entr'eux la violence par la crainte du châtiment. C'est pour cela que les Grecs ont nommé Cérès Thesmophore ou Législatrice. Sui-

vant les mêmes Auteurs, Osiris bâtit dans la Thébaïde d'Egypte une Ville à cent portes qu'il appela du nom de Junon sa mere, mais que ses descendans ont nommée Diospolis ou ville de Jupiter, connue aussi sous le nom de Thèbes. Au reste l'origine de cette Ville est incertaine, non-seulement dans les Auteurs, mais encore parmi les prêtres d'Egypte. Car plusieurs d'entr'eux soutiennent que Thèbes a été bâtie, non par Osiris, mais plusieurs années après lui, par un Roi dont nous raconterons les actions en leur (1) lieu. Osiris éleva un Temple merveilleux par sa grandeur & par sa somptuosité à Jupiter & à Junon, qu'il regardoit comme ses ancêtres. Il en dédia deux autres tout d'or sous le nom de Jupiter; mais le plus grand étoit consacré au Dieu Jupiter, & le plus petit à son propre Pere qui se nommoit de même, mais qui fut surnommé Ammon. Il bâtit des Temples de même matiere aux autres Dieux dont nous avons parlé plus haut; il régla leur culte & établit des Prêtres pour le maintenir. Outre cela Osiris

(1) Dans la seconde partie du premier Livre, Art. 4, l'Auteur parle d'un Roi nommé Busiris, à qui quelques-uns attribuent la fondation de Thèbes.

& Isis ont chéri & protégé les inventeurs des arts & des autres choses utiles à la vie. C'est pour cela que la fabrique de l'or & de l'argent ayant été trouvée dans la Thébaïde, on en fit des armes pour exterminer les bêtes féroces, des instrumens pour travailler à la terre; & la nation se polissant de plus en plus, des statues & des temples entiers dignes des Dieux auxquels on les dédioit. Osiris aima aussi l'agriculture comme ayant été élevé à Nysa, ville de l'Arabie heureuse, & voisine de l'Egypte, où cet art étoit en honneur. C'est du nom de Jupiter son Pere joint à celui de cette Ville, que les Grecs ont fait *Dionysius*, qui est chez eux le nom d'Osiris. Le Poëte (1) fait mention de Nysa dans un de ses hymnes, où il dit:

Assise entre les Bois qui couvrent la montagne,
Nyse voit l'eau du Nil couler dans la campagne.

(1) Il y a long tems qu'on a cru tous les hymnes d'Homère supposés. Les Vers cités ici ne se trouvent point dans ceux qui sont adressés à Bacchus, sous le nom de ce Poëte. *Voyez*, Fabricius *l.* 2, *c.* 2. Un Journaliste a dit qu'on ne pouvoit pas voir le Nil d'une Ville de l'Arabie, comme Nysa; faute de se ressouvenir qu'autrefois l'Arabie venoit jusqu'au bord du Nil, au lieu d'être terminée par le golphe Arabique.

On dit auſſi qu'il obſerva le premier la vigne dans le territoire de Nyſe ; & qu'ayant trouvé le ſecret de la cultiver, il but le premier du vin, & apprit aux autres hommes la manière de le faire & de le conſerver. Il honora Hermès ou Mercure, parce qu'il le vit doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui peut aller au bien de la ſociété humaine. Ee effet Mercure forma le premier une langue exacte & réglée, des dialectes groſſiers & incertains dont on ſe ſervoit. Il impoſa des noms à une infinité de choſes d'uſage qui n'en avoient point. Il inventa les premiers caracteres, & régla juſqu'à l'harmonie des mots & des phraſes. Il inſtitua pluſieurs pratiques touchant les ſacrifices & les autres parties du culte des Dieux, & il donna aux hommes les premiers principes de l'Aſtronomie. Il leur propoſa enſuite pour divertiſſement, la lutte & la danſe, & leur fit concevoir quelle force & même quelle grâce le corps humain peut tirer de ces exercices. Il imagina la lyre dans laquelle il mit trois cordes, par alluſion aux trois ſaiſons de l'année : car ces trois cordes rendant trois ſons, le grave, l'aigu

& le moyen ; le grave répond à l'Hiver, le moyen au Printems, & l'aigu à l'Eté. C'est lui qui apprit l'interprétation ou l'élocution aux Grecs, qui pour cette raison l'ont appelé Hermès ou Interprête: il a été le confident d'Osiris qui lui communiquoit tous ses secrets, & qui faisoit un grand cas de ses conseils. C'est enfin lui qui, selon les Egyptiens, a planté l'Olivier que les Grecs croient devoir à Minerve.

IX. Exploits ou bienfaits d'Osiris accompagné dans ses voyages de plusieurs grands hommes, mis depuis au nombre des Dieux.

OSIRIS étant né bienfaisant & amateur de la gloire assembla, dit-on, une grande armée, dans le dessein de parcourir la terre pour y porter toutes ses découvertes, & sur-tout l'usage du Blé & du Vin : jugeant bien qu'ayant tiré les hommes de leur premiere férocité, & leur ayant fait goûter une société douce & raisonnable, il participeroit aux honneurs des Dieux : ce qui arriva en effet. Car non-seulement les hommes qui reçûrent de sa main ces divins présens, mais leurs descendans mêmes, ont regardé comme les plus grands des Dieux, ceux auxquels ils devoient leur nourriture. Avant que de partir il laissa à Isis l'administration générale

de ſonÉtat déja parfaitement réglé. Il lui donna pour conſeiller & pour miniſtre Hermès le plus ſage & le plus fidèle de ſes amis ; & pour général de ſes troupes Hercule, qui tenoit à lui par la naiſſance, homme d'ailleurs d'une valeur & d'une force de corps prodigieuſe. Il établit auſſi Buſiris & Antée pour Gouverneurs, l'un de tout le pays maritime qui eſt tourné vers la Phénicie, & l'autre des lieux voiſins de l'Ethiopie & de la Libye. Toutes choſes étant ainſi diſpoſées, il ſe mit en marche à la tête de ſon armée, emmenant avec lui ſon frere que les Grecs nomment Apollon. On dit que celui-ci trouva le Laurier que tous les peuples lui ont conſacré depuis. Pour le Lierre, les Egyptiens en attribuent la découverte à Oſiris même, & le nom qu'ils ont donné au Lierre ſignifie en leur langue plante d'Oſiris. Ils le portent dans les Fêtes qu'ils font en ſon honneur, comme les Grecs dans celles de Bacchus. Ils le préferent même à la Vigne dans les cérémonies ſacrées, parce que la Vigne ſe ſeche & perd ſes feuilles, au lieu que le Lierre demeure toujours verd ; à quoi les anciens ont eu égard

dans la consécration qu'ils ont faite de quelques autres plantes à d'autres Divinités, comme du Myrte à Vénus, du Laurier à Apollon, & de l'Olivier à Minerve. Osiris fut aussi accompagné dans cette expédition de deux de ses fils Anubis & Macédon: ils étoient tous deux fort braves, & se faisoient remarquer par un habillement pris de deux bêtes, dont ils imitoient le courage; car Anubis étoit revêtu d'une peau de chien, & Macédon d'une peau de loup : c'est pour cela que le chien & le loup sont en honneur chez les Egyptiens. Il prit encore avec lui Pan fort respecté dans le pays ; car non-seulement ils placerent depuis sa statue dans tous leurs temples, mais encore ils bâtirent dans la Thébaïde une ville qu'ils appelerent Chemmis ou Chemmo, qui en langage Egyptien signifie ville de Pan. Il se fit suivre enfin par deux hommes experts en agriculture, l'un nommé Maron qui s'entendoit parfaitement à la Vigne, & l'autre appelé Triptoleme, qui sçavoit tout ce qui regarde les Blés & le labourage. Tout étant prêt, & Osiris ayant fait un vœu solemnel de ne se point raser la tête, qu'il ne

fût revenu dans sa patrie, il prit son chemin par l'Ethiopie. C'est-là l'origine de la coutume, qui s'est observée religieusement en Egypte jusqu'à ces derniers tems, de ne se point faire couper les cheveux depuis le jour qu'on sort de son pays jusqu'au jour où l'on y revient. On dit que lorsqu'il passoit par l'Ethiopie on lui présenta des Satyres, especes d'hommes qui sont couverts de poil par tout le corps. Osiris aimoit la joie, & prenoit plaisir au chant & à la danse. Il avoit toujours avec lui une troupe de Musiciens, parmi lesquels étoient neuf filles instruites de tous les arts qui ont quelque rapport à la Musique; c'est pourquoi les Grecs les ont appelées les neuf Muses. Elles étoient conduites par Apollon frere du Roi. Ainsi Osiris voyant que les Satyres étoient propres à chanter, à danser & à faire toutes sortes de sauts & de jeux, il les retint à sa suite. Car d'ailleurs il n'eut pas besoin de vaquer beaucoup aux exercices militaires, ni de s'exposer à de grands périls; parce qu'on le recevoit par-tout comme un Dieu qui portoit avec lui l'abondance & la félicité. Ayant donc

mis l'agriculture en usage dans l'Ethiopie, & y ayant bâti plusieurs villes considérables, il y laissa des Gouverneurs & d'autres Officiers pour lever les tributs qu'il imposa sur cette province. Ce fut alors & au lever de la Canicule, que le Nil, qui croît tous les ans dans cette saison, rompit ses digues, & se déborda d'une maniere si furieuse, qu'il submergea presque toute l'Egypte, & particuliérement cette partie dont Prométhée étoit Gouverneur; de sorte que peu d'hommes échaperent à ce déluge. L'impétuosité de ce fleuve lui fit donner alors le nom d'Aigle. Prométhée vouloit se tuer de désespoir, lorsqu'Hercule se surpassant lui-même en cette occasion, entreprit par un effort plus qu'humain, de réparer les brêches que le Nil avoit faites à ses digues, & de le faire rentrer dans son lit. Voilà le fondement de la fable qui dit qu'Hercule tua l'Aigle qui rongeoit le foie de Prométhée. Ce fleuve fut appelé dans le commencement Oceamès, mot que les Grecs ont traduit par celui d'Océan. On lui donna ensuite le nom d'Aigle pour la raison que nous venons de dire. Il fut appelé depuis

Egyptus du nom d'un Roi du pays, d'où vient qu'Homère a dit (1):

Dans le fleuve Egyptus je fis entrer mes voiles.

Car ce fleuve se décharge dans la mer près du lieu appelé Thonis, qui a été autrefois le plus célébre entrepôt de marchandises qui fût dans l'Egypte; il a enfin reçu du Roi Nileus le nom de Nil qu'il a gardé jusqu'à présent.

X. Osiris passe jusqu'aux Indes, d'où il revient en Asie & même en Europe, selon quelques-uns,

OSIRIS étant arrivé aux confins de l'Ethiopie fit border le Nil de part & d'autre de puissantes digues, afin que dans ses cruës il ne ravageât plus les campagnes, & qu'il ne s'étendît pour les arroser dans le besoin qu'à proportion qu'on ouvriroit les écluses qu'il avoit fait faire avec beaucoup d'art. Il traversa ensuite l'Arabie le long de la mer rouge (2), & continua sa route jusqu'aux Indes & aux extrêmités de la terre. Il bâtit dans

(1) Odyss. 14, v. 258. C'est Ulysse qui parle.

(2) Ces paroles indiquent que la mer appelée de ce nom par Diodore comme par d'autres Auteurs, étoit celle qui baigne les côtes méridionales de l'Arabie au-delà du détroit de Babelmandel. M. de l'Isle la porte jusqu'aux embouchures du fleuve Indus dans le *Theatrum Historicum, pars Orientalis. an.* 1705, & Rhodoman autorise cette dénomination dans ses notes. *p.* 356.

les Indes de grandes Villes & entr'autres Nysa, à laquelle il donna ce nom en mémoire de la ville d'Egypte où il étoit né. C'est-là qu'il planta le lierre, qui n'est demeuré & qui ne croît encore aujourd'hui dans les Indes, qu'aux environs de cette Ville. Il s'y exerça aussi à la chasse des Eléphans. Enfin Osiris fit dresser des colonnes pour faire ressouvenir ces peuples des choses qu'il leur avoit enseignées, & il laissa plusieurs autres marques de son passage favorable dans cette contrée : de sorte que les Indiens qui le regardent comme un Dieu, prétendent qu'il est originaire de leur pays. Delà il vint visiter les autres nations de l'Asie. L'on dit même qu'il traversa l'Hellespont, & qu'il aborda en Europe, où il tua Licurgue Roi de Thrace, qui s'opposoit à ses desseins. Il donna les Etats de ce Roi barbare à Maron qui étoit déja vieux, pour y maintenir les lois & les connoissances qu'il leur avoit apportées comme aux autres nations. Il voulut même que Maron bâtît une ville dans ce pays, & qu'il l'appelât Maronée. Il laissa Macédon son fils, Roi de cette province qui a pris le nom de Macédoine, &

il chargea Triptoleme de cultiver tout le territoire de l'Attique ; en un mot parcourant toute la terre il répandit par-tout les mêmes bienfaits. Nous n'oublierons pas de dire ici qu'en faveur des peuples dont le terroir n'eſt pas propre à la vigne, il inventa une boiſſon faite avec de l'orge, & qui pour l'odeur & pour la force n'eſt guère différente du vin. C'eſt ainſi qu'Oſiris laiſſa ſur toute ſa route les fruits heureux de ſa ſageſſe & de ſa bonté. Revenu en Egypte il fit part à ſes peuples d'une infinité de choſes curieuſes & utiles qu'il rapportoit de ſes longs voyages, & s'attira par tant de bienfaits le nom de Dieu & le culte qu'on rend aux Dieux. Ainſi ayant paſſé de la terre au Ciel, Iſis & Mercure lui firent des ſacrifices, & inſtituerent des initiations avec des cérémonies ſecrettes & myſtérieuſes en ſon honneur.

XI. Mort d'Oſiris, & regne d'Iſis. Honneurs qu'elle rend à la mémoire de ſon époux.

AU RESTE, quoique les Prêtres euſſent caché long-tems la mort d'Oſiris & la cauſe de ſa mort, elle ſe divulga à la fin. On dit donc qu'Oſiris, dans le tems qu'il régnoit avec le plus d'équité, fut tué par ſon frere Typhon, homme violent & injuſte ; & que ce

barbare partagea le corps de ſon frere mort en vingt-ſix parties, qu'il diſtribua aux vingt-ſix complices de ſon parricide, afin de les engager par cette atteſtation ſacrilége à ſoutenir l'injuſtice de ſon nouveau regne. Mais Iſis, ſœur & femme d'Oſiris, aidée de ſon fils Horus pourſuivit la vengeance de cet attentat; & ayant fait mourir Typhon & ſes complices, elle monta elle-même ſur le Trône. Il s'étoit auparavant donné un combat contre ce malheureux parti du côté de l'Arabie, près du village d'Antée, ainſi nommé d'Antée qu'Hercule y avoit tué du tems d'Oſiris. La victoire étant demeurée à Iſis, elle y recouvra toutes les parties du corps de ſon mari, excepté celle que la pudeur défend de nommer. Pour cacher la maniere dont elle vouloit l'enſevelir, & rendre en même-tems ſon tombeau célébre & recommandable dans toute l'Egypte, on dit qu'elle eut recours à cette adreſſe. Elle fit faire autant de figures de cire mêlées d'aromates & de la grandeur d'Oſiris, qu'elle avoit trouvé de parties de ſon corps. Elle mit une de ces parties en chaque figure; & appelant chaque ſociété de

Prêtres en particulier, elle leur fit jurer qu'ils lui garderoient le ſecret ſur la confidence qu'elle alloit leur faire. Là-deſſus elle aſſura chacune de ces ſociétés qu'elle l'avoit préférée à toutes les autres, pour être la dépoſitaire du corps entier d'Oſiris; qu'ainſi c'étoit à eux à le porter dans le lieu qu'ils deſſervoient & à ſe charger de ſon culte. Elle enjoignit enſuite à chacune d'elles de choiſir un animal tel qu'ils voudroient, qui repréſenteroit Oſiris, auquel on rendroit pendant ſa vie les mêmes reſpects qu'à Oſiris & qu'on enſeveliroit après ſa mort avec les mêmes honneurs. Iſis voulant engager les Prêtres par des bienfaits extraordinaires à exécuter fidellement ſes intentions, leur donna en propre le tiers de l'Egypte, pour leur entretien & pour les frais des ſacrifices. Les Prêtres perſuadés par les diſcours & par les dons d'Iſis, & ſe reſſouvenant des biens qu'ils avoient reçus d'Oſiris même, firent tout ce que la Reine ſouhaitoit. C'eſt pourquoi chaque ſociété Sacerdotale ſe vante juſqu'à ce jour d'avoir le corps d'Oſiris, nourrit un animal ſacré en ſa mémoire, & renouvelle les funérailles de ce Prin-

ce à la mort de cet animal. Cependant les Taureaux ſacrés, & ſur-tout les deux qui s'appellent Apis & Mnevis ſont particuliérement en vénération chez les Egyptiens ; parce que ces animaux ont ſervi plus que tous les autres à celui qu'ils croient avoir trouvé l'uſage du blé, & à tous ceux qui ont perfectionné l'agriculture.

XII. Mort d'Iſis. On lui rend les honneurs divins.

ON DIT qu'Iſis fit un vœu ſolemnel de garder à la mémoire de ſon époux la fidélité qu'elle avoit gardée à ſa perſonne pendant ſa vie. Elle acheva un regne heureux par les lois qu'elle fit obſerver, & par les bienfaits dont elle combla ſes peuples. Après ſa mort, elle participa aux honneurs divins, & ſon corps fut enſeveli à Memphis où l'on montre encore la clôture de ſon tombeau dans un temple de Vulcain. D'autres ſoutiennent pourtant que les corps de ces deux Divinités ne ſont point à Memphis, mais qu'ils ont été poſés dans une Iſle du Nil, ſituée auprès des montagnes qui ſéparent l'Ethiopie de l'Egypte, entre des rochers qu'on appelle Philes ; & que pour cette raiſon l'Iſle même s'appelle le Champ Sacré. Ils apportent pour preuve de ce qu'ils

avancent le tombeau ſuperbe qui eſt dreſſé à Oſiris dans cette Iſle, tombeau reſpecté des Prêtres de toute l'Egypte, & remarquable par les trois cens ſoixante urnes qui l'environnent. Les Prêtres du lieu rempliſſent chaque jour ces urnes de lait, & ſe rangeant à l'entour, ils font des lamentations & prononcent le nom de ces Dieux. Il n'eſt permis qu'aux Prêtres d'entrer dans cette Iſle; & tous les peuples de la Thébaïde, qui ſont les plus anciens de l'Egypte, regardent comme inviolable le ſerment qui ſe fait en atteſtant le tombeau d'Oſiris aux rochers de Phyles. A l'égard de cette partie du corps d'Oſiris, qu'Iſis ne put retrouver, on dit que Typhon l'avoit jetée dans la mer, parce qu'aucun de ſes complices n'avoit voulu s'en charger; qu'Iſis néanmoins en ayant fait faire une repréſentation la fit honorer comme les autres; & lui atttribua même un culte & des ſacrifices particuliers de la part des Initiés. Delà vient que les Grecs qui ont emprunté des Egyptiens les myſteres & les orgies de Bacchus ont une Idole ſemblable qu'ils nomment Phallus, au ſujet de laquelle leurs Initiés font de grandes

cérémonies dans les fêtes de ce Dieu.

XIII. Erreur des Grecs sur divers Héros Egyptiens qu'ils s'attribuent.

ON prétend qu'il s'est écoulé plus de dix mille ans depuis Osiris & Isis jusques au regne d'Alexandre qui a bâti en Egypte la ville qui porte son nom. D'autres écrivent qu'il y en a près de vingt-trois milles. Au reste ceux qui croient qu'Osiris est né à Thèbes en Béotie, de Jupiter & de Sémélé, sont dans une erreur dont voici l'origine. Orphée étant allé en Egypte fut initié aux mysteres d'Osiris ; & comme il étoit fort uni avec les descendans de Cadmus, fondateur de Thèbes en Béotie, il résolut pour leur faire plaisir, de transporter en cette ville de la Grèce, tout l'honneur de la naissance de ce Dieu. Le peuple qui n'approfondit rien, & qui d'ailleurs étoit ravi de cette acquisition, prêta volontiers l'oreille au discours d'Orphée, & reçut avec plaisir toutes les cérémonies instituées au nom d'Osiris. Cependant Orphée fonda sa supposition sur l'événement que je vais dire. Cadmus qui étoit véritablement originaire de Thèbes en Egypte, eut entr'autres enfans une fille nommée Sémélé : celle-ci ayant été abusée depuis l'établissement de Cadmus en

Grèce, conçut un fils dont elle accoucha au bout de sept mois, & qui avoit une parfaite ressemblance avec Osiris, de la maniere dont on le représentoit alors dans ses images. Cet enfant mourut bien-tôt, soit en punition de sa naissance illégitime, soit pas le défaut naturel de sa naissance prématurée. Cadmus sur la réponse d'un Oracle, fit dorer son corps embaumé, lui fit offrir des sacrifices, & publia qu'Osiris avoit voulu encore une fois apparoître aux hommes sous cette forme. Il attribua cette renaissance à Jupiter, pour rendre son idole plus auguste, & pour sauver en même-tems l'honneur de sa fille (1). Orphée très-considéré dans la Thèbes grecque dont il étoit devenu Citoyen, adopta cette fable & lui donna un très-grand crédit par la beauté de ses vers, & par la réputation qu'il avoit d'être profond dans toutes les matieres de Religion. Les secrets de la Théologie Egyptienne qu'il avoit pénétrés lui four-

(1) Je supprime ici une demi-phrase qui n'est qu'une répétition inutile, comme un grand nombre d'autres, *plures sexcentis* que Rhodoman croit avoir été insérées dans le texte, & dont il seroit assez inutile d'avertir toujours dans une traduction françoise.

nirent toutes les couleurs dont il eut besoin pour faire passer cette nouveauté, qui d'ailleurs flattoit les Grecs: & dans les Mysteres qu'il institua, on ne manquoit point de dire à tous ceux qui s'y faisoient initier, que Bacchus étoit fils de Jupiter & de Sémélé, sans parler même de la renaissance, & malgré la différence prodigieuse des temps. Cette opinion s'est glissée ensuite dans les livres des Mythologistes; & les poëtes qui l'ont suivie dans leurs piéces de Théâtre en ont rempli l'esprit des peuples. Au fond on a toujours accusé les Grecs de s'attribuer l'origine d'un assez grand nombre de Dieux, de Héros, & de Colonies qui ne viennent point de chez eux. Hercule, par exemple, qui a laissé par toute la terre des traces de son courage, & qui a planté dans l'Afrique ces fameuses colonnes, par où est-ce que les Grecs peuvent se l'approprier? Tout le monde dit qu'Hercule défendit les Dieux dans la Guerre des Géans; or le tems des Géans ne convient point à l'époque de l'Hercule Grec qui vivoit peu avant la guerre de Troie, il n'y a pas douze cens ans; au lieu que les Géans n'ont

n'ont paru que dans les commencemens du monde, tems éloigné de nous, selon les Egyptiens de plus de dix mille ans. La Massue & la peau de Lion, qu'on a toujours données à Hercule, sont une preuve de son antiquité, & font voir qu'il combattoit dans un tems où les armes offensives & défensives n'étant pas encore inventées, les hommes n'alloient à la guerre qu'avec des bâtons, & n'étoient couverts que de peaux de bêtes. Les Egyptiens croient Hercule fils de Jupiter, mais ils ne connoissent point sa mere; ce n'est que dix mille ans après lui qu'un fils d'Alcmene, nommé Alcée à sa naissance, prit dans la suite le nom d'Hercule. Ce nom ne fut point donné à Alcée pour marquer selon la force du mot *Hercule*, qu'il avoit tiré beaucoup de gloire de la haine de Junon, ainsi que l'interprète (1) Matris: mais comme étant devenu grand, il choisit un genre de vie assez semblable à celui de l'ancien Hercule, les Grecs ont transféré à celui ci le nom & la gloire du

(1) Matris n'est allégué dans Suidas que comme un nom d'homme en général; & je ne me souviens pas qu'aucun Auteur ait parlé de celui-ci en particulier.

premier. L'opinion reçue de tout tems chez les Grecs, qu'Hercule a purgé la terre des monſtres, fait contre eux-mêmes : car des exploits de cette nature ne ſauroient tomber dans les tems de Troie où le genre humain s'étant conſidérablement accru, on trouvoit par-tout des villes policées ou des terres cultivées. On ne peut les placer raiſonnablement que dans cet âge groſſier & ſauvage où les hommes étoient accablés par la multitude des bêtes féroces, particuliérement en Egypte, dont la haute Région eſt encore remplie de ces animaux. Ce fut alors qu'Hercule plein d'amour pour ſa patrie extermina ces monſtres, & livra la campagne tranquille à ceux qui voudroient la cultiver : ce qui le fit mettre au rang des Dieux. On dit auſſi que Perſée eſt né en Egypte, & que les Grecs ont transféré à Argos la naiſſance de ce Héros & celle d'Iſis même par la fable d'Io changée en Géniſſe. Il faut pourtant avouer qu'il y a toujours eu une grande confuſion de ſentimens, au ſujet d'Iſis & d'Oſiris. Les uns, comme nous l'avons déjà dit, ont laiſſé à la Déeſſe le nom d'Iſis ; mais

d'autres l'ont appelée ou Cérès ou Thesmophore, ou Junon, ou la Lune ; & d'autres encore lui ont donné tous ces noms à la fois. Osiris a été nommé par les uns ou par les autres Sérapis, Dionysus, Pluton, Ammon, Jupiter & Pan : quelques-uns assurent pourtant que le Sérapis des Egyptiens est le Pluton des Grecs.

XIV. Opinions fabuleuses sur Isis, sur son fils Horus, sur les Géans, &c.

LES Egyptiens prétendent qu'Isis avoit inventé plusieurs remèdes très-salutaires, & qu'elle avoit une parfaite connoissance de la Médecine : ils ajoutent qu'à présent même qu'elle jouit de l'immortalité, elle prend plaisir à apparoître pendant le sommeil aux hommes qui implorent son secours dans leurs maladies. Ils se vantent d'autoriser cette croyance, non par des fables, comme les Grecs, mais par des faits constans. En effet, disent-ils, tous les Peuples du monde rendent témoignage au pouvoir de cette Déesse par leur culte & par leur reconnoissance. Elle indique à ceux qui souffrent, les remèdes propres à leurs maux : & l'observation fidelle de ses avis a sauvé contre l'attente de tout le monde des malades abandonnés des Médecins. On a vu

des gens absolument privés de la vue ou qui avoient perdu quelque membre de leurs corps, rétablis dans leur premier état par la confiance qu'ils ont eue en elle. On dit aussi qu'elle composa un breuvage d'immortalité, & qu'en ayant fait prendre à son fils Horus qu'elle trouva mort sur le rivage du fleuve, où les Titans l'avoient surpris dans une embuscade ; non-seulement elle le ressuscita, mais encore elle le rendit immortel. Il paroît qu'Horus est le dernier Roi participant de la divinité qui ait gouverné l'Egypte. On dit qu'Horus est Apollon qui ayant été instruit de l'art de la médecine & de celui de la divination par sa mere Isis, employa l'un & l'autre à l'avantage des hommes, exerçant le second par ses Oracles, & le premier par ses cures merveilleuses. Les Prêtres d'Egypte dans la supputation qu'ils font des tems qui se sont écoulés depuis le regne d'Hélius ou du Soleil jusqu'au passage d'Alexandre en Asie, trouvent plus de vingt-trois mille ans. Pour soutenir cette fable, ils disent que les premiers Dieux ont régné chacun plus de douze cens ans, & que les derniers

ſont allés juſques à trois cens. Mais comme un regne de cette durée eſt incroyable, quelques-uns de ces Chronologiſtes, pour ſe ſauver, n'ont pas craint d'avancer que le cours du Soleil n'étant pas encore parfaitement connu, on régloit l'année ſur celui de la Lune; & que cette année n'ayant par conſéquent que trente jours, il n'eſt pas ſurprenant qu'un ſeul Roi ait pu vivre douze cens ans; puiſqu'à préſent que chaque année a douze mois, il y en a qui vivent juſques à cent ans. Ils ont un dénouement à peu près ſemblable pour les regnes de trois cens ans. Ils ajoutent que dans la ſuite les années ont été compoſées de quatre mois qui font la durée de chacune des trois ſaiſons, le Printems, l'Eté, l'Hiver; d'où vient que chez quelques Auteurs Grecs les années s'appellent ſaiſons & les Hiſtoires des Horographies. Les Egyptiens content auſſi que ce fut du tems d'Iſis que parurent ces Monſtres à pluſieurs corps que les Grecs ont appelés Géans, & que les Prêtres d'Egypte repréſentent encore ſous des figures énormes qu'ils accablent de coups dans les ſacrifices. Les uns di-

ſent qu'ils étoient ſortis de la terre dans le temps qu'elle produiſoit toute ſorte d'animaux : d'autres croient que c'étoienr des hommes d'une ſtature ordinaire, mais qui par leur force & par le nombre de leurs exploits, ont donné lieu à la fable de leur ſuppoſer pluſieurs corps. Quoi qu'il en ſoit ils furent tous exterminés dans la guerre qu'ils firent à Jupiter & à Oſiris. Les Lois de l'Egypte, contraires en ce point à celles des autres nations, autoriſent le mariage des freres avec leurs ſœurs par l'exemple heureux d'Oſiris & d'Iſis. Mais de plus, comme Iſis après la mort d'Oſiris ſon frere & ſon époux eut le courage de punir ſes meurtriers, qu'elle conſacra le reſte de ſes jours à la viduité, & qu'elle régna elle-même avec beaucoup d'équité & d'attention au bien de ſes peuples ; la coutume a prévalu en Egypte de rendre plus d'obéiſſance & de reſpect aux Reines qu'aux Rois. Parmi les Particuliers mêmes, les hommes promettent dans le contrat de Mariage qu'ils ſeront ſoumis en tout à leurs femmes.

XV. Colonnes dreſſées en

NONOBSTANT ce que nous avons dit plus haut de la ſépulture d'Iſis &

d'Ofiris ou à Memphis ou aux Rochers de Phyles, je n'ignore pas que quelques-uns mettent leurs tombeaux à Nyſe, ville de l'Arabie, d'où Bacchus eſt ſouvent appelé Nyſéus. On voit encore dans cette ville deux grandes colonnes chargées chacune d'une inſcription en caracteres ſacrés. La colonne d'Iſis porte ces mots. l'honneur d'Iſis & d'Oſiris

« Je ſuis Iſis Reine de tout ce pays : » j'ai été inſtruite par Mercure : nul » ne peut abolir mes lois. Je ſuis la » fille aînée de Saturne le plus jeune » des Dieux. Je ſuis ſœur & femme » du Roi Oſiris : j'ai donné la pre» miere aux hommes l'uſage des fruits. » Je ſuis Mere du Roi Horus : je me » leve avec l'étoile de la canicule, » c'eſt moi qui ai bâti la ville de Bu» baſte. Réjouiſſez-vous Egypte qui » m'avez nourri.

Sur la Colonne d'Oſiris ſont gravés ces mots.

» J'ai pour pere le plus jeune de » tous les Dieux ; je ſuis le fils aîné de » Saturne, formé de ſon plus pur ſang, » & frere du jour. Je ſuis le Roi Oſi» ris, qui ſuivi d'une armée nombreu» ſe ai parcouru la Terre entiere de-

» puis les ſables inhabités de l'Inde
» juſqu'aux glaces de l'Ourſe ; & de-
» puis les ſources de l'Iſter(1) juſqu'aux
» rivages de l'Océan ; & j'ai porté
» partout mes découvertes & mes
» bienfaits.

Voilà ce qu'on peut lire encore de ces inſcriptions, car le tems a effacé le reſte. C'eſt ainſi que les opinions ſur la ſépulture de ces Divinités ſont différentes ; parce que les Prêtres qui en ſavent la verité, ne veulent pas la répandre, de crainte d'encourir les peines dont ſont menacés ceux qui révèlent les ſecrets des Dieux.

XVI.
Colonies des Egyptiens, dont les Athéniens prétendent être la principale.

Les Egyptiens ſe vantent auſſi d'avoir envoyé des Colonies par toute la terre. Bélus qu'on croit fils de Neptune & de Libye en mena une à Babylone. On dit qu'ayant fixé ſon ſéjour ſur les rives de l'Euphrate, il inſtitua des Prêtres ſur le modèle de ceux d'Egypte, qu'il exemta de tous impôts & de toutes charges publiques : & que les Babyloniens les appelent Chaldéens. Ceux-ci s'adonnèrent à l'étude des Aſtres, à l'imitation des Prêtres, des Naturaliſtes, & des Aſtrologues Egyptiens. On ajoûte que Danaüs ori-

(1) Le Danube.

ginaire aussi de l'Egypte alla bâtir Argos une des plus anciennes villes de la Grece, & que d'autres chefs tous sortis du même lieu, conduisirent les uns les peuples qui habitent maintenant la Colchide & le Royaume de Pont, les autres le peuple Juif qui occupe le pays situé entre l'Arabie & la Syrie. Delà vient que toutes ces nations font circoncire leurs enfants, coutume qu'elles ont tirée des Egyptiens. On assure encore que les Athéniens sont une colonie des Saïtes, peuples de l'Egypte; & les Egyptiens prouvent cette origine en faisant remarquer que de toutes les villes Grecques Athènes est la seule qui porte le nom d'Astu, pris de la ville d'Astu en Egypte. Ils ont d'ailleurs emprunté des Egyptiens la division qu'ils font de la République en trois classes. La premiere est de ceux qui ont eu une éducation distinguée & qui peuvent être admis aux dignités; cette classe répond à celle des Prêtres Egyptiens. La seconde comprend les habitans de l'Attique, qui sont obligés de porter les armes pour la défense de la ville, à l'imitation des laboureurs de l'Egypte, d'entre lesquels on prend les

ſoldats. Dans la troiſieme enfin ſont les ouvriers & tous les hommes de travail qui font auſſi dans l'Egypte un ordre particulier. Ils ajoutent que les Athéniens ont eu des Egyptiens pour Capitaines ou pour Rois. Pétès par exemple, pere de Méneſthée qui ſe trouva au ſiege de Troie, & qui étoit certainement Egyptien, conduiſoit les troupes d'Athènes, & fut enſuite Roi de cette ville. On a dit que ce Pétès (1) étoit de deux natures, moitié homme & moitié bête : les Athéniens font ſemblant d'ignorer le fondement de cette fable ; quoiqu'il ſoit clair qu'on a voulu marquer par-là que ce Héros, moitié Barbare & moitié Grec, étoit de deux natures. Les Egyptiens ſoutiennent auſſi qu'Erectée, Roi d'Athènes, étoit Egyptien d'origine ; & voici ce qu'ils en racontent. Ils diſent qu'une grande famine déſolant toute la terre, excepté

(1) Marsham, chron. can. *in folio*, p. 168, & Palmerius, Exerc. p. 96, ſoutiennent que le nom de Cécrops a été omis ici entre les Egyptiens qui ont gouverné Athènes ; & que ce n'eſt qu'à lui que convient l'épithete de *διφυὴς* *de deux natures*. Ils remarquent même que les copiſtes, outre cette omiſſion, ont interverti l'ordre des noms ; puiſqu'Erectée que l'Auteur va nommer étoit pere d'Oinée & grand pere de Petès dont il vient de parler.

l'Egypte, qui du consentement de tout le monde en fut exemte par la bonté de son terroir; Erectée qui avoit déja quelque alliance avec les Athéniens, leur porta des Blés, & que les Athéniens le firent Roi en reconnoissance de ce bienfait. Ayant accepté ce titre, il leur enseigna les sacrifices de Cérès, & établit à Eleusine les mysteres de cette Déesse, tels qu'ils se pratiquoient en Egypte. C'est ce qui a donné lieu de dire que Cérès étoit venue elle-même à Athènes, & de placer en ce tems-là la découverte des blés, qui leur furent seulement apportés d'ailleurs sous le nom & sous les auspices de cette Déesse. Les Athéniens conviennent eux-mêmes du regne d'Erectée, de cette famine, de la venue de Cérès & du présent qu'elle leur fit; mais de plus ils avouent que les sacrifices, les mystères & toutes les cérémonies d'Eleusine sont parfaitement imités de ce qui s'observe en Egypte. En effet leurs Eumolpides ou chantres tiennent la place des Prêtres, & leurs hérauts celle des Pastophores. Ils sont les seuls de tous les Grecs qui jurent par le nom d'Isis, & leurs mœurs sont très-conformes à

celles des Egyptiens. Voila de quoi ceux-ci se vantent avec plus de zèle, à mon avis, pour la gloire de leur Nation, que pour la vérité, ajoutant que la magnificence de leurs Rois & le nombre prodigieux des premiers habitans de l'Egypte a été la cause des transmigrations que nous venons de marquer, & de plusieurs autres que nous passons sous silence; parce que nous ne les voyons soutenues d'aucune preuve assez sensible, ou attestées par aucun monument assez certain. C'est-là tout ce que nous avions à dire de la Théologie ou de la Mythologie des Egyptiens. Nous allons maintenant rapporter en abrégé ce qui regarde la Géographie & les autres particularités naturelles du terroir & du fleuve de l'Egypte.

XVII. Description géographique de l'Egypte.

CETTE fameuse contrée s'étend vers le midi; & par les barrieres que la Nature lui a données, aussi bien que par la beauté de ses campagnes, elle est au dessus de tous les Royaumes du Monde. Du côté du couchant elle est défendue par les plaines désertes de la Libye, dont le passage est non-seulement très-difficile, mais encore très-dangereux, tant par le manque

abſolu d'eau & de vivres que par les bêtes féroces qu'on y rencontre. Les Cataractes & les montagnes qui les entourent en ferment l'entrée du côté du midi : car le fleuve n'eſt navigable qu'à cinq mille cinq cens ſtades (1) en deça de la Troglotyde & des confins de l'Ethiopie ; & la terre même n'eſt praticable que pour les voyageurs qui peuvent marcher avec un train & une dépenſe de Roi. L'Orient de l'Egypte eſt défendu par le fleuve, par un déſert, & par un terrein fangeux. Il y a ſur-tout entre la Célé-Syrie & l'Egypte un marais appelé Serbonis, fort étroit dans toute ſa longueur qui eſt de deux cens ſtades, mais prodigieuſement profond & très-dangereux pour ceux qui ne le connoiſſent pas. Car étant comme une bande d'eau entre deux rivages très longs & très-ſabloneux, les vents violens & perpétuels le tiennent preſque toujours couvert de ſable ; de ſorte qu'il ne fait qu'une même ſurface avec la terre ferme, de laquelle il eſt impoſſible de le diſtin-

(1) J'avertis ici pour toute la ſuite, que l'évaluation ordinaire des ſtades eſt d'en prendre 24 pour une lieue, en donnant à chaque ſtade 125 pas : d'où réſulte la lieue de 3000 pas.

guer à l'œil. Il y a eu des Capitaines qui y ont péri avec toute leur armée, faute de bien connoître le pays. Le sable accumulé sur cette eau bourbeuse ne céde d'abord que peu-à-peu, comme pour séduire les passans qui continuent d'avancer, jusqu'à ce que s'apercevant de leur erreur, les secours qu'ils tâchent de se donner les uns aux autres, ne peuvent plus les sauver. En effet ce composé n'étant ni solide ni liquide, on ne sauroit nager dans une eau épaissie par le sable & par le limon dont elle est chargée; & l'on ne trouve nulle part un fond assez ferme pour appuyer le pied & pour s'élancer en haut. Tous les efforts qu'on peut faire ne servent même qu'a attirer le sable qui est sur le rivage, & qui acheve d'accabler ceux qui sont pris dans ce funeste piege. Cette plaine s'appelle pour cette raison Barathrum (1). Voilà les bornes de l'Egypte par rapport au continent. Son quatrieme côté qui regarde le septenttion, a pour rempart une vaste mer & des côtes dont il ne faut pas s'approcher. Car depuis le Promontoire de la Libye, jusqu'à

(1) En François, gouffre, abîme.

Joppé en Célé-Syrie, ce qui fait un eſpace de cinq mille ſtades, il n'y a de port aſſuré que le Phare : tout le reſte eſt une rade dangereuſe pour ceux qui ne l'ont pas fréquentée. Les uns croyant aborder, échouent & briſent leurs vaiſſeaux ſur des rochers couverts ; les autres ne découvrant pas l'Egypte qui eſt fort baſſe, d'aſſez loin pour choiſir un endroit propre à une deſcente, vont prendre terre en ces lieux marécageux ou ſur ces ſables déſerts, dont nous avons dit qu'elle étoit entourée. L'Egypte eſt d'une figure plus longue que large, & elle s'enfonce de ſix mille ſtades dans le continent ſur deux mille qu'elle a le long de la mer. Elle a été autrefois plus peuplée qu'aucun lieu du Monde, & elle l'eſt encore aujourd'hui autant qu'aucun autre. Car ſans parler d'un nombre infini de gros villages, elle avoit dix-huit mille villes ſelon les annales ſacrées, & ſous le regne de Ptolémée, fils de Lagus, il en reſtoit plus de trois mille, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui (1). Dans un dénom-

(1) Théocrite, Idyl. 17, en compte 33339 ſous Ptolémée Philadelphe : ce qui ne fait ſoupçonner une erreur par défaut dans le nombre de trois mille.

brement général qui se fit autrefois des Egyptiens, on en compta jusqu'à sept millions; & aujourd'hui encore il n'y en a guère moins de trois millions. On dit que c'est à la faveur de cette multitude prodigieuse d'habitans que les anciens Rois de l'Egypte ont élevé des édifices, & achevé d'autres entreprises qui éterniseront leur mémoire & feront l'étonnement de tous les siécles. Nous en donnerons bientôt les descriptions particulieres: mais à present nous devons parler de la nature du fleuve, & des propriétés du terroir de l'Egypte.

XVIII. Description particuliere du Nil.

LE NIL est porté du Midi au Septentrion; sa source est inconnue (1) parce qu'elle est dans le fond de l'Ethiopie, en des lieux que les ardeurs du soleil rendent inaccessibles. C'est le plus grand fleuve du Monde, & qui traverse le plus de pays. Il serpente dans la premiere & la plus longue partie de son cours, & décline tantôt à l'Orient du côté de l'Arabie, tantôt à l'Occident du côté de la Libye (2). A le suivre dans ses tortuosités

(1) On la connoît aujourd'hui. *Voyez* l'Afriq de Dapper, & autres relations.

(2) Nous supprimons ici une phrase où il est parlé de Méroé, dont l'Auteur parlera bientot plus

depuis les montagnes de l'Ethiopie jusqu'à la mer, il parcourt douze mille stades. En quelques endroits bas il est contenu par ses rivages, mais en d'autres il sort de son lit qui se trouve trop étroit, & se répand du côté de la Lybie sur des sables très-profonds qui s'en imbibent jusqu'à le faire disparoître; ou bien il va remplir du côté de l'Arabie de grands marais & de grands lacs environnés de provinces très-peuplées. Il entre ensuite dans l'Egypte, où il a tantôt plus, tantôt moins de dix stades de largeur. Mais d'espace en espace, il se détourne encore à l'Orient ou à l'Occident, & remonte même vers le midi, d'où il revient vers le Septentrion. Car ce fleuve dans une grande partie de son cours est bordé de montagnes escarpées qui lui font obstacle & le renvoient au loin dans les plaines opposées, d'où le poids de ses eaux le ramene à sa premiere route. Nonobstant sa grandeur, le Nil est celui de

au long. Mais d'ailleurs il est dit dans cette phrase que Méroé a vingt deux stades ou un peu moins d'une lieue de largeur; ce qui est bien différent de la largeur de mille stades, que l'Auteur lui donne plus bas; & ce qui prouve que cette phrase est une addition étrangere qui s'est glissée mal-à-propos dans le texte.

tous les fleuves qui coule avec le plus de douceur & d'égalité, excepté vers les Cataractes. C'est un endroit qui a environ dix stades de longueur, & qui n'est qu'une continuité de fond penchant & rompu, de précipices d'une hauteur prodigieuse & perpendiculaire, & d'ouvertures étroites & embarrassées de rochers ou de pierres qui leur ressemblent par leur grosseur. Les eaux qui passent par ces lieux effroyables se couvrent d'écume & font des chûtes & des rejaillissemens, dont le bruit seul porte la terreur dans l'ame des voyageurs, d'aussi loin qu'ils commencent à l'entendre ; & l'eau y acquiert une vîtesse pareille à celle d'une fleche qui part de l'arbalête. Le Nil, dans ses crues, remplit ces fondrieres, & se met à un parfait niveau. Les barques qui descendent passent quelquefois alors sur la Cataracte, à la faveur d'un vent contraire qui les soutient un peu contre l'impétuosité de l'eau : mais il n'est aucun effort, ni aucun secours qui puissent les faire remonter. Il y a plusieurs Cataractes ; mais la principale est celle qui sépare l'Egypte de l'Ethiopie.

XIX. Isles du Nil. Méroé. Le Delta, les bouches du Nil. Le Canal de communication de la Méditerranée au golfe Arabique. Diverses plantes du fleuve.

LE NIL embrasse plusieurs Isles, surtout dans l'Ethiopie : mais la plus grande de toutes est celle ou Cambyse bâtit une ville fameuse à laquelle il donna le nom de sa mere Méroé, lequel est demeuré à toute l'Isle : outre sa capitale elle renferme plusieurs autres Villes considérables. L'Isle entiere a la forme d'un bouclier ; & l'on dit que sa largeur est de mille stades, & sa longueur de trois mille. Elle est défendue du côté de la Libye par des sables immenses, & du côté de l'Arabie par des rivages inaccessibles. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer & de cuivre, une grande abondance de bois d'ébene, & toutes sortes de pierres rares & précieuses. Le nombre des Isles du Nil est presque incroyable ; car on en compte plus de sept cens, outre celles qui composent le Delta. Les Ethiopiens en ayant desséché plusieurs, y sement du millet, & quelques autres petits grains. Mais il y en a dont les serpens à tête de chien,& d'autres monstres interdisent l'entrée aux hommes. Le Nil se partageant dans l'Egypte & sur la fin de son cours en plusieurs canaux,forme le Delta, lieu

ainsi nommé de la lettre Grecque qu'il représente par sa figure. Deux grands bras du Nil en font les côtés, & la mer où il se jette par sept bouches en fait la base. La première de ces bouches, à commencer par l'Orient, se nomme Pélusiaque; la seconde Tanitique; la troisieme Mendésienne; la quatrieme Phatnitique; la cinquieme Sébennitique; la sixieme Bolbitine, & la septieme Canobique: quelques uns nomment celle-ci Herculienne. Il y a aussi quelques autres canaux ou issues faites de main d'hommes, dont je ne parle point. Sur chaque embouchure est bâtie une ville, coupée par le bras du fleuve, & rejointe par un pont accompagné de fortifications convenables. On a fait un canal de communication qui va du golfe Pélusiaque dans la mer (1) Rouge. Nécos, fils de Psamméticus, l'a commencé; Darius, Roi de Perse, en

(1) L'Auteur emploie ici le nom de mer Rouge pour signifier celle que nous appelons effectivement ainsi, & qui a porté ce même nom en d'autres tems. Nous verrons néanmoins dans la suite qu'il ne l'appellera que Golfe, ou sein Arabique, *sinus Arabicus*; & qu'il gardera le nom de mer Rouge pour celle qui est au-delà du détroit, & qui s'étend le long des côtes meridionales de l'Asie.

continua le travail ; mais il l'interrompit ensuite sur l'avis de quelques Ingénieurs, qui lui dirent qu'en ouvrant les terres, il inonderoit l'Egypte qu'ils avoient trouvée plus basse que la mer Rouge. Ptolémée second ne laissa pas d'achever l'entreprise : mais il fit mettre dans l'endroit le plus favorable du canal, des barrières ou des écluses très-ingénieusemeut construites, qu'on ouvre quand on veut passer & qu'on referme ensuite très-promptement. C'est pour cela que le fleuve prend le nom de Ptolémée, dans ce canal qui se décharge dans la mer, à l'endroit où est bâtie la Ville d'Arsinoé. Les deux côtés du Delta qui ressemblent fort à notre Sicile, ont chacun sept cent cinquante stades de longueur ; mais sa base qui borde la mer en a treize cens. Son continent ou son terrein est partagé par une infinité de petits canaux creusés de main d'homme, qui en font le plus délicieux endroit de l'Egypte. Car étant arrosé du Nil, qui dans ses debordemens annuels, charrie par-tout un limon fécond par lui même, & cet arrosement étant encore étendu & multiplié par la ma-

chine appelée Cochléa, inventée par notre fameux Archimede; il n'est pas surprenant que le Delta produise toutes sortes de grains & de fruits. Les mêmes eaux coulant encore plus doucement, & séjournant encore plus long-tems dans les lieux bas, y forment des étangs, dont le fond est rempli de toutes sortes de semences. En effet on y trouve des especes très-particulieres de racines, de plantes & d'herbages. Les indigens & tous ceux qui ne peuvent gâgner leur vie, y ont recours, & elles fournissent de plus des repas variés & même délicieux. On fait du Lotos qui y croît en abondance une sorte de pain qui suffiroit seul pour la nourriture de l'homme, & le Ciborion produit la fève d'Egypte qui est un manger d'un goût exquis. On voit aussi dans le Delta des arbres sans nombre; les uns s'appèlent Persiques, dont le fruit est excellent, & qui ont été apportés de l'Ethiopie dans l'Egypte au tems de l'expédition de Cambyse: les autres se nomment Sicanins, & portent des mûres ou des figues presque toute l'année; les pauvres y trouvent une ressource perpétuelle. Il y a une

autre eſpece de fruit appelé Bate, que le fleuve laiſſe dans la campagne en ſe retirant, & qu'on mange à la fin des repas à cauſe de ſon extrême douceur. Les Egyptiens font auſſi de la Biere. Ils ſe ſervent pour leurs lampes, de l'huile d'une certaine plante appelée Cici ; enfin l'Egypte produit une infinité d'autres choſes qui ſatisfont à tous les beſoins de la vie, & dont il eſt impoſſible de faire ici l'énumération.

XX. Animaux du Nil : le Crocodile, l'Hippopotame, l'Ichneumon, &c.

LE Nil nourrit pluſieurs animaux de formes très-différentes ; mais il y en a deux principaux, le Crocodile & l'Hippopotame ou Cheval du fleuve. Le Crocodile, de très-petit qu'il eſt d'abord, devient très-grand ; car l'œuf qui le produit eſt à peu-près ſemblable à celui d'une Oie ; & quand l'animal en eſt ſorti, il croît juſqu'à ſeize coudées ; il vit plus que l'homme ; il n'a point de langue. La nature a muni ſon corps de défenſes merveilleuſes : car il eſt couvert d'écailles extraordinairement fortes. Il a pluſieurs dents des deux côtés de la gueule ; mais il en a deux qui en ſortent, & qui ſont beaucoup plus grandes que les autres. Il dévore non-

ſeulement les hommes ; mais encore tous les animaux qui viennent trop près du fleuve ; il fait des morſures profondes & cruelles : il déchire même ſa proie avec les griffes, & la chair que ſa dent ou ſon ongle a une fois touchée, ne ſe rétablit jamais. Les Egyptiens alloient autrefois à la chaſſe ou plutôt à la pêche de ce monſtre avec de forts hameçons garnis de chair de porc : maintenant ils les prennent dans de gros filets comme les autres poiſſons, & les tuent de dedans leurs barques en les frappant ſur la tête avec des crampons de fer. Il y en a une multitude étonnante le long du fleuve & des étangs voiſins, parce qu'ils multiplient beaucoup, & qu'on ne les tue que fort rarement. Quelques-uns des habitans de l'Egypte les regardent comme des Dieux, & d'autres plaignent la peine qu'on a à les prendre, parce qu'ils ne valent rien à manger. Cependant la Nature a donné aux hommes un ſecours contre la multiplication de cet animal qui ſeroit exceſſive. C'eſt l'Ichneumon, autre animal de la groſſeur d'un petit chien, qui cherche ſans ceſſe les œufs des Crocodiles pour les caſſer ;
&

& ce qu'il y a de merveilleux; c'eſt qu'il ne les mange point & paroît ainſi condamné par la nature à un travail qui n'eſt utile qu'à l'homme. L'Hippopotame ou cheval du fleuve n'a pas moins de cinq coudées de long; il a quatre pieds & l'ongle fendu comme le bœuf. De chaque côté de ſa gueule ſont trois défenſes, plus grandes que celles des ſangliers. Il a les oreilles, la queue & le henniſſement du cheval; mais la forme entiere de ſon corps differe peu de celle de l'Eléphant: ſa peau eſt plus dure que celle d'aucun animal que ce ſoit. Comme il eſt amphibie, il paſſe le jour au fond des eaux, où il fait toutes ſortes de tours & de mouvemens; & la nuit il va dans les campagnes voiſines, où il mange les blés & les foins: de ſorte que ſi ſon eſpece étoit plus féconde qu'elle ne l'eſt, & que ſa femelle portât tous les ans, cet animal feroit de très grands ravages dans les campagnes. On a auſſi la manière de le tuer & de le prendre. Quand il en paroît un, les pêcheurs l'environnent avec pluſieurs barques, & après l'avoir bleſſé avec quelque inſtrument de fer, on trouve moyen de le tirer avec une

corde, au bout de laquelle on lui laisse perdre tout son sang par les efforts qu'il fait pour s'en dégager. Sa chair est extrêmement dure & difficile à cuire ; mais il faut jeter absolument toutes ses entrailles, dont on ne sauroit manger. Outre les animaux dont nous venons de parler, le Nil enferme dans ses eaux un nombre incroyable d'autres poissons, & fournit à toute l'Egypte, non-seulement de ceux qui sont excellens à manger frais, mais beaucoup plus encore de ceux qui se conservent dans la saumure.

XXI. Fertilité que le Nil procure à l'Egypte.

CE FLEUVE est sans contredit celui de tous les fleuves de la terre dont le voisinage est le plus avantageux. Car, commençant son débordement au solstice d'Eté, il croît jusqu'à l'équinoxe d'Autonne. Ses eaux se répandent d'abord sur toutes sortes de terres & de plans : mais comme leur crue se fait avec beaucoup de douceur, les laboureurs les détournent, les reçoivent & les laissent séjourner sur leurs champs autant qu'ils veulent, par le moyen de quelques élévations de terre, qu'ils abattent ensuite, quand ils le jugent à propos. Ces avantages naturels abrégent tel-

lement les travaux de la campagne, que la plûpart des laboureurs ayant semé leur champ, quand il est suffisamment desséché, n'y font aucune autre façon que d'y envoyer leurs troupeaux pour engraisser un peu la terre; & au bout de quatre ou cinq mois ils y viennent faire la moisson. D'autres se contentant de remuer la superficie de leur champ encore humide avec une légère charrue, recœuillent ensuite des monceaux de blé: de sorte que l'Agriculture qui chez les autres Nations est un des plus grands travaux de la vie, & dont les frais même ne sont pas toujours égalés par la récolte, n'est chez les Egyptiens qu'un exercice, ou une occupation sans fatigue & sans dépense. La Vigne ayant été arrosée de même par le Nil, fournit du vin abondamment. Et lorsque sans ensemencer les terres, on les abandonne aux troupeaux quand le Nil s'est retiré, les Brebis portent deux fois, & fournissent deux fois de la laine dans une année, à cause de l'excellence des pâturages.

LE DÉBORDEMENT du Nil a une particularité qui seroit à peine croya- XXII. Débordemens du Nil.

ble ſans le témoignage de tous ceux qui en ſont témoins. C'eſt qu'au lieu que les autres fleuves commencent à baiſſer à l'entrée de l'Eté, & ſe trouvent toujours très bas dans le fort des chaleurs, le Nil au contraire commence à croître dans le ſolſtice d'Eté, comme nous avons déja dit, & augmente tous les jours, juſqu'à ce qu'il couvre preſque toute l'Egypte dans l'équinoxe d'Autonne : après quoi diminuant dans la même proportion qu'il avoit crû, il ſe trouve le plus bas qu'il puiſſe être dans le ſolſtice d'Hiver. Comme les villes & la plupart des terres ſont entourées de petites digues, faites de main d'homme, qui ſoutiennent les eaux dans le tems du débordement ; les différentes piéces de terre qui demeurent à ſec au milieu de cette inondation, repréſentent parfaitement les Iſles Cyclades au milieu de la mer Ægée. Les animaux ſauvages qui pour la plupart ſe laiſſent ſurprendre par le débordement y périſſent. Il y en a pourtant quelques-uns qui échapent en ſe ſauvant ſur les hauteurs. Pour les beſtiaux on les nourrit dans les villages avec du fourrage qu'on a eu la précaution de

leur amaſſer. Mais les peuples de la campagne, qui ſont alors diſpenſés de tout travail, paſſent ce tems-là en repas, & en toutes ſortes de plaiſirs. Le débordement du Nil ſe faiſant craindre avant que l'on en connût le tems & la meſure, les Rois de Memphis ont fait élever une tour pour l'obſerver. Ceux qui ſont commis à ce ſoin écrivent dans les provinces ce qu'ils remarquent jour par jour de l'augmentation & de la diminution du fleuve. Les obſervations annuelles, & quelquefois différentes, ſont conſervées ſoigneuſement dans les regiſtres publics : de ſorte que les peuples ſe tiennent déſormais tranquiles ſur ce ſujet, & jugent même de la prochaine récolte par la différence des hauteurs de l'eau.

LE PHÉNOMENE étonnant de ce débordement périodique a exercé juſqu'à préſent la plupart des Philoſophes & des Hiſtoriens qui ont eſſayé d'en découvrir la cauſe. Nous rapporterons ici les principales explications qu'ils en ont données, pour ne pas omettre une queſtion qui excite la curioſité de tous les eſprits; mais nous les rapporterons en abrégé, pour ne

XXIII. Différentes opinions des Philoſophes ſur la ſource du Nil.

nous pas trop éloigner du fil de notre histoire. Quelques physiciens qui ont parlé des plus petits ruisseaux n'ont pas dit un mot des sources du Nil, de ses embouchures, ni de ses débordemens; comme s'ils avoient craint de s'embarrasser dans les singularités surprenantes du plus grand fleuve de la terre : d'autres qui ont été plus hardis n'en ont pas été plus heureux. Hellanicus (1) par exemple, Cadmus, Hécatée, & tous les anciens se sont jetés dans les fables les plus absurdes. Hérodote qui a été un des plus curieux & des plus savans Historiens que nous connoissions, paroît

(1) Il y a eu deux Hellanicus, l'un de Mitylène & l'autre de Milet, le premier plus âgé de 12 ans qu'Hérodote, & l'autre postérieur au premier; mais dont on ne sait pas bien le tems. *Voyez* Vossius, Historiens Grecs l. 4. c. 5. Cet Auteur ajoute qu'il est difficile de les distinguer l'un de l'autre, quand on ne les désigne pas par le nom de leur patrie : parce que tous deux ont été Historiens.

Cadmus de Milet avoit écrit l'histoire de sa Ville & de toute l'Ionie, un peu avant l'expédition des Perses contre les Grecs, Voss. *l.* 4. *c.* 1.

Hécatée de Milet a fleuri au commencement du régne de Darius, fils d'Histaspe; ainsi il est plus ancien qu'Hérodote. Il y a un autre Hécatée d'Abdere, contemporain d'Alexandre *Id. l.* 1. *c.* 1.

Hérodote d'Halicarnasse, surnommé le Pere de l'Histoire. Son Ouvrage est divisé en neuf Livres, dont chacun porte le nom d'une Muse. Il le récita aux fêtes des Panathénées la 3. année de l'Olympiade 83, 445 ans avant Jésus Christ. Il est le plus ancien des Auteurs profanes en prose qui nous

avoir adopté ces opinions contradictoires. Thucydide & Xénophon, qui ont été estimés pour la vérité de leurs narrations, se sont abstenus de dire un seul mot de ce qui concerne l'Egypte. Ephore au contraire & Théopompe, qui se sont beaucoup étendus sur ce sujet, n'ont jamais rencontré le vrai, qu'ils n'ont même jamais cherché sur les lieux. En effet, avant Ptolémée Philadelphe, aucun Grec n'avoit été jusqu'au fond de l'Egypte, bien loin d'avoir pénétré jusques dans l'Ethiopie ; & l'on ne vouloit pas risquer la découverte laborieuse & même dangereuse d'un pays inhabité. Mais depuis que ce Roi y eut mené une armée toute com-

restent de l'antiquité.

Thucydide, successeur d'Hérodote dans l'histoire : il l'avoit vû & entendu lui même étant encore re fort jeune. Il nous a laissé huit livres de la guerre du Péloponèse, que la mort l'empêcha d'achever. Quelques-uns même croient que le huitieme n'est pas de lui. *Idem. lib.* 1, *cap.* 4.

Xénophon, Capitaine, Philosophe & Historien célébre, a vécu du tems du jeune Cyrus, à l'occasion duquel il a écrit la Cyropédie ou l'éducation du grand Cyrus. Nous avons encore de lui le retour des dix mille Grecs. La suite de la guerre du Péloponèse commencée par Thucydide. La vie d'Agésilas, &c. *Idem. Ib. c.* 5.

Ephore de Cumes. *Voyez ci-dessus art.* 4. Théopompe de Chio, le plus fameux des disciples d'Isocrate, & grand Historien. Vossius parle de lui très au long. *l.* 1, *c.* 7.

posée de Grecs, on a visité les lieux avec plus d'exactitude, & l'on a eu des relations plus fidèles que celles des anciens. Cependant aucun écrivain n'a encore dit qu'il eût vu les sources du Nil, ni qu'il eût parlé à aucun Voyageur qui prétendît les avoir vues; de sorte qu'on n'a encore que des conjectures sur cette matière. Les Prêtres d'Egypte prétendent que ce fleuve prend son origine de l'Océan qui environne toute la terre, résolvant ainsi une difficulté par une autre, & donnant un fait difficile à croire pour réponse à une question embarrassante. Les Troglodites, appelés Molgiens, que les chaleurs des lieux élevés qu'ils habitoient, ont fait retirer dans les demeures basses & couvertes qu'ils occupent aujourd'hui, allèguent des observations qui porteroient à conclure, que le Nil se forme de plusieurs petites sources qui se rassemblent en un seul canal. Ils ajoutent même que ce sont ces sources différentes qui donnent au Nil une fécondité si générale. Les Habitans de Méroé auxquels il semble qu'on pourroit s'en rapporter plus sûrement, puisqu'ils

n'ont aucun commerce avec les peuples chez qui les fables ont pris naissance, & que d'ailleurs ils doivent être voisins des sources du Nil, les connoissent néanmoins si peu qu'ils appellent le fleuve même Astape (mot qui signifie en leur langue, fleuve de ténébres) pour marquer qu'ils avouent leur ignorance sur son origine, & sur une grande partie de son cours. Le sentiment le plus vraisemblable pour nous, doit être celui, où il paroîtra le moins de fictions ou de suppositions. Je sçai qu'Hérodote plaçant la Libye (1) à l'Orient & à l'Occident du Nil, écrit, que les Libyens, appelés Nasamones, connoissent ce fleuve plus exactement qu'aucun autre peuple; & il dit sur leur rapport que le Nil prenant sa source dans un lac, traverse ensuite le pays immense de l'Ethiopie. Si Hérodote avoit prouvé ce fait, ou que l'on pût croire les Libyens sur leur parole, c'est-là ce qui paroît le plus approchant de la vérité.

XXIV. Conjecture sur la cause.

APRÉS avoir parlé des sources du Nil, nous passerons à ses déborde-

(1) La Libye prise pour l'Afrique en général. | *Voyez* Hérodote, *l.* 2.

des débordemens du Nil

Premiere conjecture.

mens. Thalès (1), un des sept sages de la Grece, dit que les vents Etésiens (2) qui soufflent contre les embouchures du Nil, empêchant ses eaux d'entrer dans la Mer, les font regorger dans toute l'Egypte qui est un pays plat & fort bas. Quelque vraisemblance que puisse avoir cette opinion, il est aisé de la combattre. Car si cela étoit, tous les fleuves, dont les embouchures sont exposées aux vents Etésiens, seroient sujets au même débordement; ce qui n'arrivant à aucun autre fleuve dans le monde, il faut chercher une cause propre & particulière au Nil. Le Physicien Anaxagore (3) rapporte ce débordement aux neiges qui fondent dans l'Ethiopie: & le Poëte Euripide, son disciple, a suivi ce sentiment dans les Vers où il dit:

Seconde conjecture.

Sortant (4) des lieux brûlés qui recelent sa
source,

(1) Thalès de Milet, un des plus célèbres Philosophes de la Grece. On place sa naissance en la 36 Olympiade, 632 ans avant J. C. Il y a eu un autre Thalès de Crete plus ancien, & qu'on place au tems d'Homère.

(2) Vents annuels ou réglés.

(3) Anaxagore de Clasomène. *Voyez* ci-dessus au commencement de cette Section.

(4) Ces Vers sont tirés d'une piece d'Euripide nommée Archélaüs, dont

Le Nil croît & devient une mer dans ſa
course ;
Quand les neiges formant d'inombrables
ruiſſeaux
Du haut des monts voiſins vont ſe rendre
en ſes eaux.

Il n'eſt pas beſoin d'employer une longue réfutation contre une pareille idée ; puiſqu'il ne ſauroit tomber de la neige dans un pays ſujet à des chaleurs auſſi exceſſives que le ſont, de l'aveu de tout le monde, celles de l'Ethiopie. En effet, on ne connoît là ni glace, ni froid, ni aucune apparence d'hiver, ſur-tout dans le tems du débordement. Mais quand même on accorderoit qu'il pût neiger au-delà de l'Ethiopie, on ſçait qu'un fleuve, groſſi par les neiges, rend l'air plus froid & plus peſant. Or le Nil eſt le ſeul de tous les fleuves ſur lequel il ne s'a-

il reſte un fragment d'environ 70 vers, recœuilli par M. Barnès dans ſa belle édition d'Euripide à Cambrige. Mais la citation en eſt tronquée dans Diodore, car le participe λιπὼν dans le premier vers cité par l'hiſtorien, ſe rapporte à Danaüs nommé par le Poëte dans un vers précédent : lequel Danaüs quitta les rivages du Nil pour venir à Argos. Comme il ne s'agit ici que du débordement du fleuve cauſé par les neiges fondues, je n'ai eu que cet objet dans la traduction françoiſe.

maſſe jamais de nuages, & aux environs, duquel il ne ſouffle jamais de vent froid. Hérodote dit que le Nil eſt naturellement de la grandeur dont il paroît dans ſon débordement ; mais que pendant notre hiver, le ſoleil qui s'approche de ſes ſources attire à lui une partie de ſes eaux. Cet aſtre, continue-t-il, revenant en été ſur les fleuves de la Grèce & des régions Septentrionales, les diminue & les fait baiſſer par la même raiſon, dans le tems que le Nil augmente. Cette explication frappe d'abord, en ce qu'elle ſatisfait par un ſeul & même principe aux deux phénomènes opposés qui ſe ſuccèdent. Mais on y répond que ſi le ſoleil attiroit pendant l'hiver les eaux du Nil, il attireroit auſſi celles des autres fleuves de l'Afrique, dont les ſources ſont dans le même climat. Cependant aucun de ces fleuves ne baiſſe dans ce tems-là ; ainſi cette explication ne ſe ſoutient pas. En effet, ce n'eſt pas l'éloignement du ſoleil, mais ce ſont les grandes pluies qui font croître les fleuves de la Grèce pendant l'hiver. Démocrite (1)

Troiſieme conjecture.

Quatrieme conjecture.

(1) Démocrite d'Abdere fleuriſſoit en la 80 Olympiade, 456 ans avant J. C. On dit qu'il

Abdéritain dit qu'à la vérité il ne neige point dans tout l'eſpace de la Zone Torride, malgré ce qu'Anaxagore & Euripide ont ſuppoſé contre toute vraiſemblance; mais que les vapeurs froides & humides, ſuſpendues entre les Tropiques & les Poles, demeurent congelées en l'air, juſqu'à ce que les chaleurs de l'été les faſſent diſſoudre. La pluie qui tombe alors en abondance, fait élever les nouvelles exhalaiſons de la terre juſqu'au plus haut de la moyenne région de l'air où elles s'amaſſent en nuages. Les vents Etéſiens pouſſent devant eux ces nuages, juſques à ce qu'ils rencontrent les montagnes de l'Ethiopie, qui étant d'une hauteur prodigieuſe ne leur permettent pas d'aller plus loin. L'impétuoſité ſeule, avec laquelle ils vont donner contre ces montagnes, les fait rompre & tomber en pluies vers les ſources de ce fleuve; & de là vient que le Nil s'enfle au tems des vents Etéſiens. Cette explication ne s'accorde point avec le vrai tems du débordement. Car le Nil commence à croî-

avoit eu commerce avec les Prêtres Chaldéens & les Gymnoſophiſtes des Indes. Il eſt vrai du moins qu'il étoit conſommé dans tous les genres de philoſophie qui régnoient alors.

tre dans l'été avant que les vents Etésiens aient soufflé, & il ne finit qu'en l'équinoxe d'autonne, long-tems après qu'ils ne soufflent plus. Ainsi l'expérience détruit ce systême qu'on peut estimer comme ingénieux, mais qu'on ne doit pas admettre comme vrai. Je pourrois ajouter que les vents Etésiens ne viennent pas plus du Septentrion que de l'Occident; car on appèle Etésiens les vents qui viennent du couchant d'été, aussi-bien que ceux qui viennent du Pole. D'ailleurs, rien n'est moins connu ni moins prouvé que ces hautes montagnes qu'on suppose dans l'Ethiopie. Ephore a donné une explication plus nouvelle que toutes les autres de l'effet dont il s'agit. Il l'a rendue la plus vraisemblable qu'il lui a été possible, sans la rendre plus véritable. Il prétend que toute l'Egypte n'est qu'une terre amassée ou accumulée par le fleuve même, laquelle par conséquent est demeurée spongieuse & pleine de fentes, qui contiennent une grande quantité d'eau. Cette eau y demeure enfermée pendant l'hiver; mais en été elle en sort de toutes parts, comme par une espece de sueur ou de suintement, &

Cinquieme conjecture.

c'eſt ce qui fait groſſir le fleuve. Un Auteur qui raiſonne ainſi paroît non-ſeulement n'avoir jamais vû l'Egypte, mais n'avoir pas même interrogé ceux qui l'ont vue. Car en premier lieu, ſi c'étoit des eaux enfermées dans le terroir de l'Egypte que le fleuve prît ſon accroiſſement, il s'enſuivroit qu'il ne devroit point croître dans tous les lieux qui ſont au-deſſus de l'Egypte, comme l'Ethiopie, où il ne trouve pour fond qu'un terrein aride & couvert de roches, & où il coule pourtant l'eſpace de ſix mille ſtades, ſujet aux mêmes débordemens que dans l'Egypte. En ſecond lieu, ſi ces fentes ou ces ouvertures du lit du fleuve ſont plus hautes que le fleuve dans ſon cours ordinaire, on les apercevroit en certains tems; & d'ailleurs elles ne ſauroient contenir cette immenſe quantité d'eau. Si au contraire elles ſont plus baſſes, l'eau qu'elles enferment ne ſauroit monter pour venir gâgner le fleuve. Enfin on ne comprend pas comment une eau qui ne ſort de la terre que par une eſpece de ſuintement, eſt capable de cauſer un débordement qui inonde toute l'Egypte. Je n'inſiſte point ſur ce qu'on ſuppoſe

gratuitement que l'Egypte étant une terre accumulée ſoit pleine de réſervoirs d'eau; mais l'effet qu'on en conclut eſt manifeſtement imaginaire. Car le Méandre a formé dans l'Aſie un terrein du limon qu'il a charrié. L'Achéloüs a fait la même choſe dans l'Acarnanie, & le Céphiſe a amené dans la Bœotie des terres qu'il a priſes en paſſant par la Phocide. Cependant il n'arrive à aucun de ces fleuves rien de ſemblable au débordement du Nil. Après tout, il ne faut pas être ſurpris de trouver Ephore peu exacte ſur cet article; puiſqu'il ne paroît jamais chercher le vrai dans ſes narrations.

Sixieme conjecture.

Les Philoſophes de Memphis aportent une raiſon de ce même effet, à laquelle pluſieurs ſe rendent, quoiqu'elle paroiſſe moins recevable par elle-même, que difficile à convaincre de fauſſeté. Ils diſent que le Monde eſt partagé en trois Zones. L'une eſt la Septentrionale que nous habitons; l'autre eſt la Méridionale habitée auſſi, mais qui a l'alternative de nos ſaiſons; la troiſieme qui ſépare l'une & l'autre, eſt rendue inhabitable par les grandes chaleurs. Si le Nil avoit ſa ſource dans notre Zone, il croîtroit

en hiver, parce que cette saison amene les grandes pluies ; mais puisqu'il croît en été, il est à croire qu'il y a des lieux qui ont l'hiver pendant que nous avons la saison contraire ; & que ce fleuve ayant là ses sources nous apporte ici ses eaux grossies dans le climat qui nous est opposé. C'est pour cela même, ajoutent-ils, qu'on ne peut découvrir les sources du Nil, parce qu'il faudroit traverser la Zone inhabitable pour y arriver. L'extrême douceur des eaux de ce fleuve est, selon eux, une preuve de son passage sous la Zone torride; parce, disent-ils, que le propre de la chaleur & de la coction est d'adoucir tout ce qui est humide. Il se présente néanmoins une objection sensible contre ce sentiment (1) ; sçavoir qu'il est impossible que le fleuve s'éleve pour venir d'une partie de la terre qui nous

(1) Diodore lui même fait ici un mauvais raisonnement ; en ce que la terre n'a réellement ni haut ni bas dans les différens points de sa rondeur ; & que sa pesanteur n'a lieu que dans le sens de la circonférence au centre : les fleuves coulent par l'élévation accidentelle de leur source ou de leur lit sur le niveau de la mer. C'est par cette cause accidentelle que dans la même Zone les uns vont du côté du Midi & les autres du côté du Nord, sans parler de ceux qui coulent à l'Orient ou à l'Occident. Cette erreur de Diodore

seroit inférieure, si l'on fait attention que la terre est ronde : ainsi quand même ces Philosophes nous éblouiroient là-dessus par leurs raisonnemens, on sentira toujours que la Nature s'oppose à cet effet. C'est en vain qu'ils croient échaper à nos difficultés, en nous renvoyant au-delà d'un pays inhabitable, pour vérifier leur proposition. Car c'est à celui qui avance un fait physique, à en établir la certitude par des témoignages constans, ou du moins à en prouver la possibilité par des principes déja reçus. Or, pourquoi le Nil seroit-il le seul de tous les fleuves du Monde qui nous vient de ce climat opposé, où il doit y en avoir à-peu-près autant que dans le nôtre ? La preuve qu'ils tirent de la douceur des eaux du Nil est absolument frivole. Car si ses eaux, cuites pour ainsi dire par la chaleur, avoient perdu leur disposition naturelle & primitive, elles ne produiroient pas, comme elles font, tant d'especes différentes de poissons & d'autres animaux ; puisque toute li-

a déja été observée par Latinus - Latinius qui a fait des corrections sur divers Auteurs, dans son livre intitulé : *Bibliotheca Sacra & profana*, vol. 1, p. 76.

queur qui a été altérée & changée par le feu, n'eſt plus propre, ni à la génération, ni a l'entretien d'aucun être vivant : ainſi la fécondité du Nil étant contraire à cette explication elle n'eſt pas meilleure que les précédentes. Septieme conjecture.
Œnopide (1) de Chio dit que les eaux ſouterreines ſont froides l'Été & chaudes l'hiver ; ce qu'il prouve par l'expérience des eaux de puits où l'on remarque en effet cette contrariété. Delà vient, ajoute-t-il, que le Nil baiſſe en hiver : car comme d'ailleurs il ne pleut point en Egypte, la chaleur qui eſt concentrée dans la terre en cette ſaiſon, conſume les eaux & diminue le fleuve ; au lieu qu'en été la fraîcheur naturelle de ſon fond entretient ſon abondance naturelle. Ce ſentiment eſt encore détruit par la comparaiſon des autres fleuves de la Libye, qui coulent dans le même ſens que le Nil, & qui en ſont même très-voiſins, leſquels néanmoins groſſiſſant en hiver & baiſſant en été, prouvent que ce Philoſophe cherche à détruire la vérité par des vraiſem-

(1) Œnopide de Chio, Mathématicien & Aſtronome, qu'on croit poſtérieur de quelques années à Anaxagore, dont le tems eſt aſſez connu par ſon diſciple Péricles.

Huitieme conjecture.

blances. Agatarchides de Cnide (1) semble avoir mieux rencontré quand il dit qu'il pleut continuellement sur les montagnes d'Ethiopie depuis le solstice d'Eté jusqu'à l'équinoxe d'Automne; & qu'ainsi le fleuve doit augmenter dans cet intervalle par le concours des torrens; au lieu que l'hiver il ne tire ses eaux que de ses sources (2). Mais enfin, ajoute-t-il, quoique personne n'ait encore démontré clairement la cause de ce phénomène, on ne doit pas mépriser son explication particulière. La nature nous offre une infinité d'autres effets, dont il ne seroit pas plus aisé de rendre raison. Cependant une preuve de son sentiment est ce qui arrive en certains endroits de l'Asie sur les confins de la Scythie, par exemple, du côté du Mont Caucase. L'hiver étant entiérement passé, il est immanquable de voir tomber plusieurs jours de

(1) Agatarchides de Cnide avoit écrit l'histoire de l'Europe & de l'Asie sous Prolémée sixieme ou Philométor. Il est peut-être le même que l'Agatarchides de Samos. Car il ne seroit pas le seul que les anciens eussent désigné indifféremment, & par le lieu de leur naissance, & par ceux de leur habitation ou de leur mort. *Voyez* Vossius *l. 1, c. 20.*

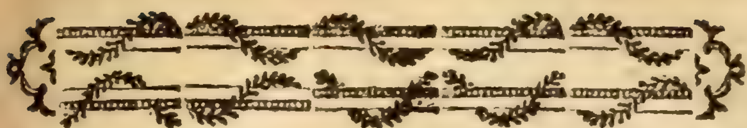
(2) Cette derniere explication est admise par les Naturalistes modernes.

ſuite une quantité prodigieuſe de neige. Au Septentrion des Indes c'eſt une grêle furieuſe par ſa groſſeur & par ſon abondance qui a auſſi ſes tems marqués. A l'entrée de l'été il pleut toujours aux environs du fleuve Hydaſpe, & la même choſe arrive en Ethiopie. Ce ſont comme des tempêtes régulieres, dont le retour eſt toujours certain. Ainſi, comme les Barbares voiſins de cette contrée rendent le même témoignage, il ne ſeroit pas ſurprenant que les pluies des montagnes de l'Ethiopie fiſſent croître le Nil tous les étés. Or, quoique le contraire arrive dans notre climat, cela ne rend point incroyable le fait allégué. Ne ſçait-on pas que le vent du Midi qui nous amene la pluie, fait le beau tems vers l'Ethiopie, & que les Aquilons qui ſont violens en Europe, ſont doux & foibles en Afrique. Nous pourrions faire une diſſertation beaucoup plus longue ſur toutes ces opinions; mais nous nous contenterons de ce que nous avons dit juſques à préſent, pour ne pas ſortir de la briéveté que nous nous ſommes preſcrite. Au reſte, ayant deſſein de diviſer ce premier livre en deux par-

ties, à cauſe de ſa longueur, nous achevons ici la premiere, pour placer dans la ſeconde ce qui concerne l'hiſtoire de l'Egypte, c'eſt-à-dire la ſuite de ſes Rois & la deſcription des anciennes mœurs du pays.

Fin de la premiere Section.





LIVRE PREMIER.

SECTION SECONDE.

LA premiere partie de ce Livre, après une Préface générale ſur tout l'ouvrage, contient l'explication des ſentimens différens que l'on a eus ſur la formation & ſur la conſtitution de l'Univers. Nous avons parlé enſuite des Dieux qui ont bâti des villes dans l'Egypte, & qui leur ont donné leur nom. Nous avons dit quelle étoit la maniere de vivre des premiers hommes. Nous avons marqué l'origine du culte des Dieux, & la fondation des premiers temples. De là nous ſommes venus à une deſcription exacte de l'Egypte ; nous avons rapporté tout ce que les Hiſtoriens & les Philoſophes ont dit de remarquable & de merveilleux au ſujet du Nil, & nous y avons joint les objections que l'on peut faire contre chacune de leurs opinions. Dans cette ſeconde Partie nous pourſuivrons notre Hiſtoire, en racontant en détail les actions

I. AVANT-PROPOS.

des premiers Rois de l'Egypte jusqu'à Amasis ; mais avant toutes choses nous expliquerons les anciennes coutumes des Egyptiens.

II Nourriture & Habitation des Egyptiens.

On dit que dans les commencemens les Egyptiens ne vivoient que d'herbes, mangeant des choux ou des racines qu'ils trouvoient dans les marais, sans autre principe de discernement que le goût qu'ils y trouvoient. Ils usoient sur-tout de l'herbe nommée Agrostis, qui est d'un goût excellent, & qui d'ailleurs est suffisante pour la nourriture de l'homme; il est certain du moins qu'elle est salutaire aux troupeaux, & elle les engraisse visiblement. Les Egyptiens encore aujourd'hui, en mémoire de l'utilité que leurs Peres ont tirée de cette plante, en portent dans leurs mains quand ils vont faire leurs prières aux temples des Dieux. Ils croient, comme nous l'avons vu, que l'homme est un animal formé du limon des marais. Il en tient encore, disent-ils, sa peau lice & unie; & c'est par-là que les alimens humides lui conviennent mieux que les secs. Le second mets des Egyptiens a été le poisson. Le fleuve leur en fournit

fournit une quantité prodigieuſe, & les terres en demeurent couvertes lorſque les eaux ſe retirent ; ils mangeoient auſſi de la chair de leurs beſtiaux, & ſe ſervoient de leur peau pour ſe vêtir. Ils ſe faiſoient des maiſons de roſeaux entrelacés : les traces de cette coutume ſont reſtées chez les Paſteurs de l'Egypte qui n'ont encore que cette eſpèce d'habitation, dont ils ſe contentent. Les Egyptiens, après un aſſez long-tems, paſſerent à l'uſage des fruits : le principal eſt le Lotos dont dont ils font du pain. Les uns tiennent que cette invention leur vient d'Iſis, & d'autres la rapportent à un de leurs anciens Rois, nommé Ménès.

III. Suite générale des Princes qui ont gouverné l'Egypte dans la ſucceſſion des tems.

LES Prêtres diſent qu'Hermès a été l'inventeur de toutes les diſciplines & de tous les arts, comme leurs Rois l'ont été de tout ce qui concerne les beſoins de la vie. C'eſt pour cela qu'autrefois le ſceptre ne paſſoit pas en Egypte aux deſcendans du feu Roi, mais il étoit donné à ceux qui s'étoient rendus recommandables par leurs bienfaits ; ſoit que les peuples voluſſent aſſurer le bonheur public

par cette coutume, soit qu'ils eussent trouvé cette Loi dans les livres sacrés. Quelques-uns d'entre ces Prêtres donnent près de dix-huit mille ans au regne des Dieux & des Héros qu'ils terminent en la personne d'Horus, fils d'Isis; & ils font commencer celui des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatre-vingtieme Olympiade, temps auquel j'allai moi-même en Egypte du vivant de Ptolémée surnommé le nouveau (1) Bacchus. La plupart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même. Il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie, ou de Perse, & de Macédoine. Les Rois Ethiopiens, au nombre de quatre, ont régné près de trentre-six ans, non tout de suite, mais à différentes reprises. Depuis Cambyse, qui conquit l'Egypte, les Rois de Perse ont régné cent trente-cinq ans, y compris le tems des révoltes, auxquels la dureté de leur gouvernement & leur impiété envers les Dieux du pays, ont donné lieu plus d'une fois. Enfin les Rois Macédoniens & leurs successeurs

(1) C'est le onzieme & le pénultieme des Ptolémées, successeurs d'Alexandre en Egypte.

en ont tenu l'Empire l'eſpace de deux cent ſoixante & ſeize ans. Le reſte des quinze mille ans a été rempli par les Rois Egyptiens, entre leſquels il y a eu quatre cent ſoixante & dix Rois & cinq Reines. Les Prêtres avoient dans leurs Archives des mémoires qu'ils avoient reçus de leurs prédéceſſeurs par une tradition immémoriale. On y voyoit quelles avoient été la taille, les mœurs & les actions de chacun de ces Rois. Nous n'entreprenons pas d'en faire ici le détail; il ſeroit long & plein de récits aſſez inutiles; mais nous rapporterons ſuccintement ce qui mérite d'entrer dans un corps d'Hiſtoire comme celui-ci.

IV. Premiers Rois Egyptiens, & leurs Ouvrages.

ON DIT en Egypte que le premier ſucceſſeur des Dieux a eté Ménès(1), & que c'eſt lui qui a enſeigné aux hommes à les adorer & à leur faire des ſacrifices. Mais d'ailleurs il introduiſit les tables, les lits, les étoffes précieuſes; en un mot tous les inſtrumens du luxe & de la volupté. On raconte, à ce propos, que pluſieurs ſiécles après lui Gnéphactus, pere de Bocchoris le ſage, étant allé faire

(1) Le Grec, dit Menas. mais l'uſage des Chronologiſtes ſemble avoir établi Ménès.

la guerre en Arabie, & étant obligé de laisser derriere lui une grande partie de ses provisions de bouche à cause de la longueur & de la difficulté des chemins, fut contraint de passer une journée chez un paysan dans une extrême frugalité. Il y trouva du plaisir, & condamnant la somptuosité & la mollesse, il maudit celui qui en avoit donné le premier exemple aux Rois. Il prit même tellement à cœur de réformer & ses ameublemens & sa table, qu'il fit écrire en caracteres sacrés dans le temple de Jupiter à Thèbes la malédiction dont il avoit chargé le nom de Ménès: & l'on croit que c'est la raison pourquoi les honneurs qu'on rendoit à la mémoire de ce premier Roi d'Egypte n'ont pas été continués. Ses descendans au nombre de 52 ont régné plus de 1400 ans, pendant lesquels il ne s'est rien passé de remarquable. Busiris vient après eux; & ce fut le huitieme Roi de sa race, nommé Busiris comme lui, qui bâtit la grande ville de Diospolis, que les Grecs ont appelée Thèbes. Son enceinte étoit de cent quarante stades. Son Fondateur y éleva des temples superbes, qu'il enrichit encore de

magnifiques présens. Il la remplit de maisons de particuliers qui étoient toutes de quatre à cinq étages ; il la rendit enfin la ville la plus opulente, non-seulement de l'Egypte, mais du monde entier. Le bruit de sa puissance & de ses richesses s'étant répandu par-tout, a donné lieu à Homere d'en parler en ces termes (1) :

Non, quand il m'offriroit, pour calmer mes transports,
Ce que Thèbes d'Egypte enferme de trésors ;
Thèbes qui dans la plaine envoyant ses cohortes,
Ouvre à vingt mille chars ses cent fameuses portes.

Néanmoins selon quelques Auteurs, Thèbes n'avoit point cent portes ; mais prenant le nombre de cent pour plusieurs, elle étoit surnommée hécatompyle, non peut-être de ses portes, mais des grands vestibules qui étoient à l'entrée de ses temples. Du reste, elle fournissoit véritablement vingt mille chariots : car depuis Thè-

(1) C'est Achile qui parle aux Députés d'Agamemnon. *Iliade.* 9. 381.

bes jusqu'à Memphis on trouvoit le long du fleuve cent écuries qui contenoient chacune deux cens chevaux, & dont on voit encore des restes. Plusieurs autres Rois après Busiris ont contribué aux embellissemens de Thèbes. Il n'est entré dans aucune ville du monde tant d'offrandes en or, en argent, en ivoire, en statues colossales & en Obélisques d'une seule pierre. Des quatre principaux temples le plus ancien étoit une merveille en grandeur & en beauté. Il avoit treize stades de tour, & quarante-cinq coudées de haut, & ses murailles étoient de 24 pieds d'épaisseur. Tous les ornemens du temple, & par la richesse de la matiere & par la finesse du travail, répondoient à la magnificence de l'édifice qui subsiste encore: mais l'or, l'argent, l'yvoire & les pierres précieuses furent pillées, lorsque Cambyse fit mettre le feu à tous les temples de l'Egypte. Ce fut alors que les Perses transportant tous ces trésors en Asie, & emmenant même avec eux des ouvriers Egyptiens, firent bâtir les fameux palais de Persépolis, de Suse, & de quelques autres villes de la Médie. Les richesses

de l'Egypte étoient si grandes qu'il échapa du pillage & des flâmes plus de trois cens talens d'or & deux mille trois cens talens d'argent. Là même étoient ces tombeaux célèbres des anciens Rois, qui n'ont pas laissé à l'émulation de leurs successeurs le moyen de les surpasser. Les Prêtres disent que leurs livres font mention de quarante-sept de ces tombeaux: mais du tems de Ptolémée(1) fils de Lagus, il n'en restoit que dix-sept, dont plusieurs étoient même déja ruinés quand, nous visitâmes ces lieux, en la cent quatre-vingtieme Olympiade.

PLUSIEURS Grecs qui ont vu Thèbes sous le même Ptolémée, & qui ont écrit l'histoire de l'Egypte, du nombre desquels est Hécatée (2), confirment en ce point le témoignage des Prêtres Egyptiens. Ils raportent que le tombeau du Roi, surnommé Osimandué, étoit placé à dix stades de la clôture des premiers tombeaux, qu'on dit être des concubines de Ju-

V, Description particuliere du tombeau d'Osimandué.

(1) C'est le premier des Ptolémées.

(2) Nous ne ferons plus aucune note dans nos marges, sur les Auteurs qui auront été nommés dans les Livres précédens, comme celui-ci l'a été dans la premiere Section.

piter. L'entrée du tombeau dont nous parlons, eſt un veſtibule bâti de pierres de pluſieurs couleurs ; ſa longueur eſt de deux cens pieds, & ſa hauteur de quarante-cinq coudées. Au ſortir de-là on trouve un Périſtile quarré dont chaque côté à quatre cens pieds de long ; mais ce ſont des animaux chacun d'une ſeule pierre taillée à l'antique & de ſeize coudées de haut qui tiennent lieu de colonnes. Des pierres de dix-huit coudées ou vingt-ſept pieds en tout ſens forment la largeur du plafond qui, dans toute ſa longueur eſt ſemé d'étoiles ſur un fond bleu. Au-de-là de ce périſtile eſt une autre entrée & puis un veſtibule bâti comme le précédent, mais plus orné de toutes ſortes de ſculpture. On y voit d'abord trois figures qui ne ſont enſemble que d'une ſeule pierre, de la main de Memnon Sycnite. La principale qui repréſente le Roi, eſt aſſiſe, & eſt la plus grande de l'Egypte. Un de ſes pieds qui a été meſuré paſſe ſept coudées. Les deux autres repréſentent ſa mere & ſa fille appuyées ſur ſes genoux, l'une à ſa droite, l'autre à ſa gauche ; mais elles ſont plus petites que le Roi. Tout l'ouvrage

est moins recommandable par sa grandeur énorme que par la beauté du travail & par le choix de la pierre, qui, dans une surface si étendue, n'a pas le moindre défaut ni la moindre tache. On a gravé ces mots sur la statue. « Je suis Osimandué, Roi des » Rois ; si quelqu'un veut savoir com- » bien je suis grand & où je (1) re- » pose, il faut qu'il détruise quel- » qu'un de ces ouvrages ». Il y a une autre statue de sa mere seule, de vingt coudées de haut, d'une seule pierre. Trois Reines sont représentées sur sa tête, comme pour marquer qu'elle a été fille, femme, & mere de Roi. De ce vestibule, on passe dans un autre Péristile bien plus beau que le premier. On y voit gravée sur la pierre l'histoire de la guerre d'Osimandué contre les révoltés de la Bactriane. On dit qu'il avoit mené contre eux quatre cens mille hommes d'infanterie & vingt mille chevaux : cette armée étoit partagée en quatre corps, commandés chacun par un de ses fils. On voit donc sur la muraille du devant le Roi qui attaque les remparts

(1) Parce que les Rois faisoient cacher leurs corps en quelqu'endroit de ces édifices.

dont le fleuve bat le pied, & qui combat contre quelques troupes qui se sont avancées, ayant à côté de lui un lion terrible qui le défend avec ardeur. Quelques-uns disent que le Sculpteur a suivi en cela la vérité, & que le Roi avoit apprivoisé & nourri de sa main un lion qui le soutenoit dans les combats, & qui avoit mis souvent ses ennemis en fuite; mais d'autres prétendent que ce Roi étant extraordinairement fort & courageux avoit voulu marquer ces qualités dont il étoit fort vain, par le symbole du lion Sur la muraille à droite sont représentés les captifs que le Roi avoit amenés de cette expédition. Ils ont les parties naturelles & les mains coupées, comme pour leur reprocher de n'avoir été ni assez courageux ni assez agissans dans leur défense. Sur la muraille à gauche sont toutes sortes de figures très-parfaites, qui expriment le triomphe & les sacrifices que le Roi avoit ordonnés au retour de cette guerre. Au milieu du Vestibule & à l'endroit où il est découvert, on avoit dressé un autel d'une très belle pierre d'une grandeur étonnante & admirablement bien tra

vaillée. Enfin contre la muraille du fond ſont deux ſtatues chacune d'une ſeule pierre de vingt-ſept coudées de haut qui repréſentent des perſonnes aſſiſes. On ſort de ce périſtile par trois portes, dont l'une eſt entre les deux ſtatues & les deux autres à leurs côtés ; & l'on entre dans un édifice poſé ſur de hautes colonnes, qui a l'air d'un magnifique théâtre de deux cens pieds de profondeur. Il y avoit là une infinité de figures en bois qui repréſentoient un grand auditoire attentif aux déciſions d'un Sénat occupé à rendre la juſtice. Sur un des murs étoient les Sénateurs au nombre de trente. Au milieu d'eux étoit le chef de la juſtice, ayant un amas de livres à ſes pieds, & portant pendue à ſon cou la figure de la vérité qui avoit les yeux fermés. Cela marquoit qu'un Juge doit porter la vérité dans le cœur, & n'avoir point d'yeux pour les préſens. De-là on paſſoit dans une place environnée de palais de toutes ſortes de deſſeins, dans leſquels on voyoit repréſentés ſur des tables tous les mets qui peuvent flatter le goût. Dans l'un étoit le Roi en habits magnifiques, offrant aux Dieux l'or & l'argent qu'il

tiroit chaque année des mines de l'Egypte ; on voyoit écrit au bas la valeur de ce revenu qui, rapporté à notre monnoie d'argent, montoit à trente-deux millions de mines. Dans une autre étoit la bibliothèque ſacrée avec cette inſcription : *les remedes de l'ame.* Dans un troiſieme étoient les images de tous les Dieux de l'Egypte, & le Roi qui offroit à chacun d'eux les préſens qui leur convenoient, atteſtant Oſiris & tous les Rois ſes prédéceſſeurs qu'il avoit exercé la piété envers les Dieux, & la juſtice envers les hommes. A côté de la bibliothèque, un des plus beaux Palais de la place contenoit vingt tables entourées de leurs lits ſur leſquels étoient les images de Jupiter, de Junon, & du Roi même. On croit que ſon corps repoſoit là. Pluſieurs bâtimens étoient joints à celui-là, dans leſquels on voyoit les repréſentations de tous les animaux ſacrés. De-là on montoit dans le lieu qui étoit véritablement conſtruit en tombeau : on avoit élevé ſur la tombe une couronne d'or d'une coudée d'épaiſſeur & de trois cent ſoixante-cinq coudées de tour. Chaque coudée répondoit à un jour

de l'année, & l'on y avoit marqué le lever & le coucher des astres pour ce jour-là, avec les indications astrologiques que la superstition des Egyptiens y avoient attachées. On dit que Cambyse enleva cette couronne, quand il pilla l'Egypte. Tel étoit, selon ces Auteurs, le tombeau du Roi Osymandué, qui surpassoit tous les autres, & par l'étendue immense qu'il lui avoit donnée, & par le travail des Ouvriers habiles qu'il y avoit employés.

VI. Ancienneté de Thèbes d'Egypte.

LES Thébains se croient les plus anciens Peuples du monde, & ils disent que la Philosophie, aussi-bien que l'Astronomie (1), a pris naissance chez eux. Il est vrai du moins que leur situation est favorable pour observer les Astres; aussi font-ils une distribution des mois & des années plus naturelle que les autres Peuples. Car rapportant les jours non à la Lune, mais au Soleil, ils en donnent trente à chaque mois, ajoûtant encore cinq jours & un quart aux douze mois de l'année pour achever le cours du Soleil: ainsi ils ne sont point obligés

(1) Je traduits ainsi *exacte Astrologie* qui est dans le Grec.

d'intercaler des mois, & de supprimer des jours, comme la plupart des Grecs. Il paroît qu'ils avoient calculé fort exactement les éclipses du Soleil & de la Lune, dont ils donnoient par avance un détail très juste & très-conforme à l'observation actuelle.

VII. Fondation de Memphis. Suite de ses principaux Rois. Uchoréus.

Le huitième des descendans d'Osymandué, nommé Uchoréus, comme son pere, a bâti la ville de Memphis la plus fameuse de l'Egypte. Il choisit pour cela le lieu le plus avantageux & le plus agréable du pays, qui est celui où le Nil, se partageant en plusieurs canaux, forme & embrasse le Delta. Ainsi Memphis est la barriere de l'Egypte, & commande absolument l'entrée du fleuve. Son fondateur lui donna cent cinquante stades de tour, & la rendit également forte & commode. Car pour la défendre des inondations, il fit élever des terres qui la bordoient entiérement du côté du Midi, & qui servoient de digues contre le fleuve, & de rempart contre les ennemis. Mais de plus il fit creuser des fossés, ou plutôt des lacs, pour recevoir le fleuve autour de toute la ville, qui s'élevoit au milieu des eaux comme une

Citadelle inacceſſible. A l'égard de la commodité, il en rendit le ſéjour ſi ſain & ſi délicieux que tous les Rois ſes ſucceſſeurs ayant abandonné Thèbes, tinrent toujours leur cour à Memphis. De-là vient que Thèbes a toujours diminué, & que Memphis s'eſt toujours accrue juſqu'au tems d'Alexandre. Mais celui-ci ayant bâti Alexandrie ſur le bord de la mer, tous ſes ſucceſſeurs en Egypte ont contribué à l'embelliſſement de cette derniere Ville; les uns par les Palais qu'ils y ont fait conſtruire, les autres par les ports qu'ils y ont fait creuſer, d'autres enfin par les offrandes magnifiques & toutes royales dont ils l'ont enrichie; de ſorte qu'elle paſſe chez quelques-uns pour la premiere, ou du moins pour la ſeconde ville du Monde. Nous en parlerons en ſon lieu. Outre les dehors de Memphis que nous venons de décrire, Uchoréus y bâtit des Palais auſſi beaux qu'aucun de ceux que l'on voit chez d'autres nations; mais les uns ni les autres ne paroiſſoient dignes de la magnificence & du goût de ſes prédéceſſeurs en d'autres ouvrages. En effet, tous ces Peuples regardant la du-

rée de la vie comme un tems très-court & de peu d'importance, font au contraire beaucoup d'attention à la longue mémoire que la vertu laisse après elle. C'est pourquoi ils appellent les maisons des vivans des hôtelleries, par lesquelles on ne fait que passer; mais ils donnent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts, d'où l'on ne sort plus. Ainsi les Rois ont été comme indifférens sur la construction de leurs Palais, & ils se sont épuisés dans la construction de leurs tombeaux. Quelques-uns disent que Memphis fut ainsi nommée de la fille du Roi qui la bâtit: & ils content même qu'elle fut aimée du Nil, qui se transforma en Taureau, & qui eut d'elle un fils nommé Egyptus, d'une force & d'une vertu merveilleuse. Toute la contrée prit son nom de lui, en mémoire & en reconnoissance de ce que dans tout le tems de son regne il avoit été juste, vigilant & pere du Peuple.

VIII. Mœris ou Miris. Description du lac qui porte son nom.

DOUZE génerations après lui, Mœris succéda à l'Empire de l'Egypte. Il fit faire de vastes portiques dans le quartier Septentrional de Memphis; & à six cens stades de la Ville, il fit

creuſer un lac dont l'ouvrage eſt incroyable. Car on dit que ſon circuït eſt de trois mille ſix cens ſtades, & ſa profondeur en pluſieurs endroits de cinquante toiſes. De ſorte que conſidérant ce travail, on demande combien de milliers d'hommes, & quel nombre d'années ont dû y être employées. Mais on ne ſauroit aſſez louer cette entrepriſe par raport à l'utilité que toute l'Egypte en a tirée. Car les débordemens du fleuve n'étant avantageux qu'autant qu'ils gardent une certaine meſure ; ce lac donne un écoulement aux eaux du Nil, lorſque leur abondance les feroit séjourner dans les campagnes ; & d'un autre côté, cet immenſe réſervoir eſt une reſſource contre l'indigence d'eau qui feroit à craindre dans les petites crues. Le lac communiquoit au fleuve par un canal de quatre-vingts ſtades de longueur, & de trois cens pieds de largeur. On recevoit le Nil par ce canal où l'on en retenoit les eaux, ſelon le beſoin des Laboureurs, par le moyen d'une écluſe qu'on faiſoit ouvrir ou fermer par des Ouvriers très-entendus, & à très-grands frais: puiſqu'il en coûtoit cinquante ta-

lens (1) pour chacune de ces deux opérations. Ce lac ſubſiſte encore aujourd'hui dans l'Egypte ſans avoir perdu aucun de ſes uſages, & il s'appelle toujours le lac de Mœris. En le creuſant ce Roi fit laiſſer dans le milieu un terrein en forme de piédeſtal, ſur lequel il éleva un tombeau & deux pyramides, l'une pour lui, & l'autre pour ſa femme, toutes deux d'un ſtade de hauteur. Il fit mettre ſur chacune une figure de pierre aſſiſe ſur un Trône, eſpérant de laiſſer de lui par cet ouvrage une mémoire heureuſe & immortelle. Il donna à ſa femme tout le revenu de la pêche de ce lac pour le ſeul entretien de ſes ajuſtemens & de ſes parfums. Ce revenu montoit à un talent par jour : car il y avoit juſqu'à vingt-deux eſpèces de poiſſons qui s'étoient multipliés de telle ſorte, qu'un nombre infini d'ouvriers, occupés tous les jours à les ſaler, ſuffiſoient à peine à cette fonction. Voilà ce que les Egyptiens racontent du Roi Mœris.

IX. Séſoſtris.

A SEPT générations de lui on place

(1) Si l'on évalue le talent à 3000 liv. de notre monnoie, comme le font quelques Auteurs, la ſomme ſera de 1500000 livres.

Séſoſtris, celui de tous les Rois d'Egypte qui a fait les plus grandes & les plus célèbres actions. Mais comme non-ſeulement les Hiſtoriens Grecs, mais encore les Prêtres & les Poëtes Egyptiens diffèrent entr'eux ſur ſon ſujet ; nous tâcherons de rapporter ce que nous trouverons de plus vraiſemblable & de plus conforme aux monumens qui reſtent encore dans l'Egypte. A la naiſſance de Séſoſtris, ſon pere conçut une idée digne d'un Roi. Il ſe fit amener tous les enfans de l'Egypte nés le même jour que lui : raſſemblant en même-tems des Nourrices & nommant même des Gouverneurs, il régla pour tous une éducation commune. Il ſe perſuadoit que des enfans qui auroient vécu familiérement avec ſon fils, dès l'âge le plus tendre, lui ſeroient plus attachés dans la ſuite de ſa vie & le ſerviroient mieux dans les combats. Il n'épargna rien pour cette éducation & fit paſſer ces enfans par toutes ſortes d'exercices & de travaux. On ne leur donnoit point à manger qu'ils n'euſſent couru cent (1) quatre-vingts ſtades.

Son éducation, ſes conquêtes.

(1) Nombre incroyable, à prendre comme à l'ordinaire vingt-quatre ſtades pour une lieue. Car il en réſulte une courſe de 7 lieues & demie,

C'eſt par ces épreuves qu'ils devinrent tous des ſoldats invincibles, & par la force du corps, & par la patience de l'âme. Ainſi Séſoſtris ayant éte envoyé par ſon pere avec ſes compagnons d'école en Arabie pour ſa premiere expédition, il combattit contre des bêtes farouches ; & ſupportant la faim & la ſoif dans le déſert, il aſſervit tous les peuples de l'Arabie qui n'avoient jamais reçu le joug. Revenant enſuite vers le couchant, il ſe rendit maître de la plus grande partie de la Libye, n'étant encore qu'à la fleur de ſon âge. Enfin ayant ſuccédé à la couronne de ſon pere, & étant animé par les exploits de ſa jeuneſſe, il prit le deſſein de conquérir toute la terre. Quelques-uns diſent que ſa fille, nommée Athirte, l'excita à ſe rendre maître du monde ; & qu'étant fort au-deſſus de ſon ſexe par ſon intelligence, elle lui fournit des expédiens pour faciliter ſon entrepriſe. D'autres diſent que cette Princeſſe étant fort habile dans la connoiſſance de l'avenir, aſſura ſon pere du ſuccès par des préſages tirés des ſacrifices qu'elle avoit faits, des ſonges qu'elle avoit eus dans les temples, & des ſignes qui avoient

paru dans le Ciel. Quelques-uns ont écrit à ce propos qu'au tems de la naiſſance de Séſoſtris, ſon pere vit en ſonge Vulcain qui lui prédit que ſon fils auroit l'Empire de l'Univers. C'eſt dans cette vue & dans cette eſpérance que ſon pere avoit pris tant de ſoin de former avec lui, ceux qui devoient l'aider à remplir une ſi grande deſtinée ; & ce ne fut, ſelon les mêmes Auteurs, que ſur la promeſſe des Dieux que lui-même oſa entreprendre une telle conquête. Avant toutes choſes il travailla à s'acquérir la bienveillance de tous ſes ſujets, pour engager ceux qui devoient le ſuivre à ſubir courageuſement tous les périls de cette guerre, & ceux qui demeuroient en Egypte à ne rien innover en ſon abſence. Ainſi il traitoit favorablement tout le monde, donnant aux uns des ſommes d'argent, & aux autres des terres, pardonnant à quelques coupables ; témoignant enfin à tous beaucoup de douceur & d'affabilité, il renvoya abſous tous les criminels de leze-Majeſté, & paya les dettes d'un grand nombre de gens qui étoient détenus dans les priſons à la pourſuite de leurs créanciers. Il divi-

ſa toute l'Egypte en trente-ſix Provinces, dont les Gouverneurs s'appeloient Nomarques. Ils levoient les deniers du Prince, & régloient toutes les autres affaires dans leur reſſort. Il raſſembla donc tout ce qu'il y avoit d'hommes vigoureux dans l'état, & en forma une armée proportionnée à la grandeur de ſon entrepriſe. Car elle étoit compoſée de ſix cens mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, & de vingt-ſept mille chariots de guerre. Il donna pour Officiers à cette armée, ſes compagnons d'école, ou ſes freres d'Armes, au nombre de mille ſept cens, qui ſe ſoutenoient les uns les autres, par une émulation mutuelle & née dans les exercices de leur enfance. Ils avoient tous pour le Roi, & les uns pour les autres, une amitié vraiment fraternelle, & ils s'étoient déja formés dans les guerres précédentes. Il commença par diſtribuer à tous ſes Soldats le terroir le plus fertile de l'Egypte, afin que laiſſant à leur famille un bien ſuffiſant, ils ſe diſpoſaſſent au départ avec plus de courage & de liberté d'eſprit. S'étant mis en marche, il tomba d'abord ſur les Ethiopiens qui ſont du

côté du midi ; & les ayant défaits, il exigea d'eux, pour tribut, de l'or, de l'ébène & de l'ivoire. Il fit équiper ensuite sur la mer Rouge une flotte de quatre cens voiles, & fut le premier Prince de ces contrées qui fit voir des vaisseaux de guerre. Il se rendit maître par leur moyen de toutes les provinces maritimes & de toutes les Isles de la mer (1) Rouge jusqu'aux Indes, pendant que lui-même conduisant l'armée de terre subjugua toute l'Asie. Car non-seulement il parcourut tous les lieux où Alexandre a porté depuis ses conquêtes, mais il pénétra même jusqu'en des pays où le Roi de Macédoine n'est jamais entré. En effet, Sésostris passa le Gange, & traversant toutes les Indes, il parvint jusqu'à l'Océan Oriental ; d'où revenant par le Septentrion, il conquit toute la Scythie jusqu'au fleuve Tanaïs, qui sépare l'Asie d'avec l'Europe. On dit que quelques Egyptiens ayant été laissés alors aux environs des Palû-Méotides, donnerent l'origine aux peuples de la Colchide ; & pour preuve qu'ils descendent des Egyptiens, on allégue la

(1) La Mer Rouge [illegible] Indes au Midi prend ici pour [illegible] de l'Asie, appelle [illegible]

coutume qu'ils ont de circoncire les mâles comme en Egypte : coutume qui eſt paſſée en loi chez toutes les colonies Egyptiennes, auſſi-bien que chez les Juifs. Il ſoumit ainſi toute l'Aſie & la plupart des Iſles Cyclades. Etant venu de-là en Europe, & parcourant toute la Thrace, il courut riſque de perdre ſon armée, faute de vivres & par la fatigue des longues marches; c'eſt pourquoi il mit fin à ſes exploits dans la Thrace. Mais il avoit fait dreſſer des colonnes dans preſque tous les lieux où il avoit paſſé, avec cette inſcription, en caractères Egyptiens & ſacrés: « Séſoſtris Roi des Rois, » & Seigneur des Seigneurs, a conquis » cette Province par ſes armes ». Mais chez les Peuples belliqueux ces colonnes étoient chargés d'une figure d'homme, & chez les peuples lâches & timides d'une figure de femme (1). Il laiſſa en quelques endroits ſa ſtatue en pierre ayant des traits & une lance à la main, & de quatre palmes (1) plus

(1) Ici le texte porte à la lettre : *In cippis illis pudendum viri, apud gentes quidem ſtrenuas & pugnaces ; apud ignavas autem & timidas, fæminæ, expreſſit. Ex præcipuo hominis membro animarum in ſingulis affectionem, poſteris evidentiſſimam fore ratus.* Rhodoman, p. 51.

(2) On donne ordinai-

hautes

hautes que les quatre coudées de la taille naturelle. Au reste, traitant équitablement les peuples qu'il avoit soumis, il leur imposa des tributs proportionnés à leurs forces, & les obligea de les apporter eux-mêmes dans l'Egypte où il revint au bout de neuf ans, avec une réputation supérieure à celle de tous les Rois ses prédécesseurs. Il fit son entrée, suivi d'une foule innombrable de Captifs, & chargé d'immenses dépouilles. Il en orna tous les temples de l'Egypte, & en récompensa ceux de ses Soldats qui s'étoient distingués par leurs actions. En un mot, ses exploits ne lui procurerent pas seulement un retour glorieux dans son Royaume, mais ils lui donnerent moyen d'apporter dans sa patrie une infinité de richesses & d'inventions très-utiles.

X. Retour de Sésostris : ses édifices & ses Réglemens en Egypte.

SÉSOSTRIS ayant renoncé à tout projet de guerre, licencia ses troupes & assura à tous ses Soldats la jouissance des biens qu'ils avoient acquis par tant de travaux. Ne perdant point toutefois l'amour de la gloire & voulant, au contraire, affermir la sienne

rement au palme huit de nos pouces, & à la coudée, un pied & demi.

par toutes sortes d'endroits, il entreprit des ouvrages magnifiques par le dessein & par la dépense ; mais ils étoient tels qu'en immortalisant son nom, ils devoient contribuer aussi pour toujours à la sûreté & à la commodité de l'Egypte. Commençant par la Religion, il fit bâtir en chaque ville un temple en l'honneur du Dieu qu'on y révéroit particulièrement. Il n'employa à ces ouvrages aucun de ses Sujets, & il n'y fit travailler que les Captifs. Il eut soin même de faire graver ces mots sur tous les Temples : « Aucun Egyptien n'a mis la main à » cet édifice ». On dit encore que les Captifs de Babylone ne pouvant supporter ces travaux, trouverent moyen de s'échaper, & que s'étant rendus maîtres d'un terrein avantageux sur les bords du fleuve, ils firent la guerre aux Egyptiens, & ravagerent la campagne des environs. Mais enfin par un traité fait avec eux, ils habiterent tranquilement le lieu où ils s'étoient retirés, & le nommerent Babylone, en mémoire de la Capitale de leur Patrie. C'est ainsi que leurs voisins ont donné le nom de Troie à une ville qu'on voit encore le long du Nil. Car

on raconte que Ménélas, revenant de l'expédition de Troie avec un grand nombre de Captifs, aborda en Egypte; & que ces Captifs s'étant soulevés se saisirent de même d'un lieu sûr, d'où ils se défendirent contre lui jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu la liberté, & où ils bâtirent ensuite cette secon- Troie. Je n'ignore pas que Ctésias(1) de Cnide rapporte dans son histoire une autre origine de ces deux Villes; car il dit qu'elles ont été bâties par des originaires de Babylone & de Troie, qui se trouverent à la suite de Sémiramis, lorsqu'elle passa en Egypte. Je n'entreprends pas de démêler la vérité sur cet article: mais rapportant les opinions différentes que je trouve dans les Historiens, j'en laisse le choix au discernement des Lecteurs. Sésostris fit élever en plusieurs endroits de l'Egypte des terrasses d'une hauteur & d'une étendue très considérable, & ordonna aux Habitans de toutes les Villes, auxquelles la nature n'avoit pas fourni de semblables remparts, d'y aller bâtir

(1) Ctésias de Cnide, contemporain de Xénophon & Médecin du Roi de Perse Artaxercès. Il avoit écrit l'histoire des Assyriens & des Perses. Vossius. l. 1, c. 5.

des maisons & de s'y établir ; afin de se mettre eux & leurs troupeaux au-dessus des débordemens du Nil. Il fit faire des canaux de communication depuis Memphis jusqu'à la mer d'Arabie, pour faciliter le commerce de tous les peuples de la terre avec l'Egypte & pour abréger le transport des fruits & de toutes les marchandises. Mais le principal est qu'il mit tout le Royaume à couvert des incursions des ennemis. Car au lieu qu'avant lui l'Egypte étoit ouverte de tous les côtés, & que l'on pouvoit la parcourir presque toute entiere à cheval, & même en chariot, il la rendit par ces canaux très-difficile à traverser. De plus, il fit fermer tout le côté de l'Egypte qui regarde l'Orient, par un mur de quinze cens stades de longueur, qui coupoit le désert depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, pour arrêter les courses des Syriens & des Arabes. Il fit construire un vaisseau de bois de cèdre long de deux cens quatre-vingts coudées, revêtu d'argent en dedans, & d'or en dehors, & il l'offrit au Dieu qu'on adore à Thèbes. Il éleva deux obélisques d'une pierre très-dure, de six-vingts coudées de haut, sur lesquels

il fit graver le dénombrement de ses troupes, l'état de ses finances, & le nombre des Nations qu'il avoit soumises. Il plaça à Memphis dans le temple de Vulcain sa statue & celle de sa femme, l'une & l'autrre d'une seule pierre de trente coudées de haut. Il y joignit aussi celles de ses fils; mais elles n'avoient que vingt coudées. Voici ce qui donna lieu à cette consécration. Sésostris à son retour en Egypte s'étant arrêté à Péluse où son armée séjournoit, pensa périr avec sa femme & ses enfans, par la perfidie de son frere. Ce fut après un festin solemnel où ce traître les avoit invités. Car l'excès du vin ayant assoupi tout le monde, il fit mettre pendant la nuit le feu dans la tente où ils étoient, avec de la paille séchée & préparée depuis long-tems à ce dessein. La flamme gâgna tout-à coup; & ceux qui gardoient la tente du Roi se trouvant appesantis par le vin & par le sommeil, ne purent donner qu'un secours foible & insuffisant. Dans cette extrêmité Sésostris levant les mains au Ciel, demanda aux Dieux le salut de sa femme & de ses enfans. En effet, il échapa avec eux du

milieu des flâmes. En reconnoissance de ce bienfait, il consacra des temples à tous les Dieux, comme nous l'avons déja dit, mais sur-tout à Vulcain auquel il se croyoit particulièrement redevable de la vie. Entre les actions les plus remarquables de Sésostris, on doit compter la maniere dont il traitoit les Princes vaincus, auxquels il avoit laissé les Royaumes ou les Provinces qu'il venoit de conquérir. Ils étoient obligés de lui apporter des présens une fois l'année, dans le tems qu'il leur avoit marqué. Sésostris leur faisoit d'ailleurs toute sorte d'honneurs; mais lorsqu'il entroit dans la Ville ou qu'il alloit au Temple, il faisoit dételer les quatre chevaux de front de son chariot & mettre en leur place ces Rois ou ces Gouverneurs; leur voulant faire sentir par là, qu'ayant vaincu les plus puissans Princes de la terre, sa valeur l'avoit mis hors de toute comparaison avec le reste des hommes. Il paroît en effet avoir surpassé tous les Rois qui ont jamais été, par sa puissance, par ses exploits, par le nombre de ses offrandes, & par les Ouvrages qu'il a fait faire dans l'Egypte. Ayant per-

du la vue après un regne de trente-trois ans il se donna volontairement la mort. Il fut loué de cette action par les Prêtres & par tous les Egyptiens, comme ayant fait une fin digne de la grandeur d'âme qu'il avoit marquée pendant le cours de sa vie. La vénération pour le nom de Sésostris demeura si long-tems imprimée dans tous les cœurs, que l'Egypte étant tombée plusieurs siècles après lui sous la domination des Perses, & Darius père de Xercès voulant faire mettre sa statue au-dessus de celle de Sésostris, le Grand-Prêtre de la part de tout le Collége assemblé sur ce sujet, s'opposa au dessein de Darius, lui représentant qu'il n'avoit pas encore surpassé les actions de Sésostris. Darius ne fut point choqué de la liberté des Prêtres, & il répondit qu'il s'efforceroit d'atteindre à la gloire de ce Héros, s'il atteignoit à ses années. Il les invita même de comparer dès ce moment ses actions aux siennes en suivant la proportion de l'âge, ce qui étoit la seule manière équitable de faire ce parallele. Nous finirons-là ce qui regarde Sésostris.

XI, Fils & suc-

SON FILS étant monté sur le trône

cesseurs de Sésostris, ou Sésostris II.

& ayant pris même le nom de son père, ne fit aucun exploit ni aucune autre action digne de remarque. Il ne lui ressembla que par le malheur qu'il eut de perdre la vue, soit que ce fût une infirmité de famille, ou, selon que d'autres l'ont cru, une punition du Ciel. Car il avoit eu l'impiété de tirer des flèches contre le fleuve. Cet accident l'ayant fait recourir aux Dieux, il essaya long-tems de les appaiser par toutes sortes d'offrandes & de sacrifices, sans y pouvoir réussir. Enfin au bout de dix ans un Oracle lui ordonna de faire un vœu au Dieu d'Héliopolis, & de se laver les yeux avec l'urine d'une femme qui n'eut eu de commerce qu'avec son mari : il essaya celle d'un grand nombre de femmes, à commencer par la sienne. Il ne trouva le remede qu'il cherchoit que dans l'urine de la femme d'un Jardinier, qui eut un tel succès, qu'il l'épousa après sa guérison. Il fit brûler les autres toutes vives dans un Village qui fut appelé depuis cet événement le tertre sacré. Il accomplit ensuite son vœu à Héliopolis, conformément à l'ordre de l'Oracle qui lui avoit ordonné de

faire élever deux Obélisques d'une seule pierre de huit coudées d'épaisseur, & de cent coudées de hauteur.

XII. Rois ignorés avant Amasis mauvais Prince, auquel succède Actisanès Ethiopien, son vainqueur.

ON TROUVE après lui une longue liste de ses successeurs dont aucun n'a rien fait qui mérite d'être écrit, & l'on arrive enfin à Amasis dont le règne a été violent à l'égard de ses sujets. Il fit mourir les uns sans aucune forme de justice; il confisqua le bien des autres, & il se comporta à l'égard de tous avec une dureté & une arrogance extrême. Ses peuples supportèrent le joug tant que l'autorité absolue les tint dans la crainte & dans le silence. Mais Actisanès Roi d'Ethiopie, ayant déclaré la guerre à Amasis, ils prirent cette occasion de faire éclater leur haine contre lui, en l'abandonnant; de sorte qu'ayant été aisément vaincu, l'Egypte tomba sous la puissance des Ethiopiens. Actisanès n'abusa point de sa fortune, & traita favorablement ses nouveaux sujets. Il prit un tempérament particulier à l'égard de ceux qu'on accusoit de vol; car il ne les condamna point à la mort; mais pour ne pas les laisser impunis, il fit couper le nez à tous ceux qui furent convaincus ju-

ridiquement de leur crime. Il les envoya ensuite dans le fond du désert & leur bâtit une ville qui s'appela Rhinocolure, d'un mot qui exprime le châtiment qu'il leur avoit fait souffrir. Cette Ville située dans les confins de l'Egypte & de la Syrie, non loin du rivage de la mer, manque de presque toutes les commodités de la vie; car elle est toute entourée de marais salés, & l'eau que les puits fournissent en petite quantité est amere & malfaisante. Il sépara ainsi ces malheureux du commerce des honnêtes gens, afin de les mettre pour le reste de leurs jours hors d'état de faire tort à personne, & de peur qu'étant confondus dans la foule ils ne fussent méconnus. Cependant la pauvreté inspirant aux hommes toutes sortes d'inventions, ils se formerent dans ce lieu inculte & abandonné, une vie & des arts conformes à leurs besoins. Car allant chercher du chaume dans les terres des environs, ils en tiroient une espece de chanvre, dont ils faisoient des filets de la longueur de plusieurs stades, qu'ils étendoient sur le bord de la mer pour prendre des cailles. Ces oiseaux s'y

jetoient par bandes, & cette chasse suffisoit à leur nourriture.

XIII.
Mendès Auteur du Labyrinthe.

LES Egyptiens ayant recouvré leur liberté après la mort d'Actisanès, élurent un Roi de leur nation, nommé Mendès, que quelques-uns appellent Marrus. Celui-ci n'entreprit aucune expédition militaire; mais il se fit un tombeau connu sous le nom de labyrinthe. Cet ouvrage est moins considérable par sa grandeur immense, que par l'artifice inimitable dont il est construit. Car lorsqu'on y est entré, il est comme impossible d'en sortir, sans le secours d'un guide qui en sache parfaitement les détours. Quelques-uns disent que Dédale étant venu en Egypte, & ayant admiré cet édifice, en fit pour le Roi Minos en l'Isle de Crète un semblable à celui de Mendès; & les Poëtes ont ajouté qu'il avoit servi de demeure au Minotaure. Mais le labyrinthe de Crète ne paroît plus; soit que quelque Roi l'ait renversé, soit que le tems l'ait détruit; au lieu que celui d'Egypte subsiste encore aujourd'hui dans son entier.

XIV.
Interrègne: Cétes ou Pro-

APRES la mort de Mendès il y eut un interrègne de cinq générations

thée, Remphis, & quelquès autres Rois fainéans à l'exception de Niléus, duquel le fleuve a tiré son nom.

ou de cent cinquante ans. Enfin un homme du peuple fut élu Roi. Les Egyptiens le nomment Cétès. Il paroit que c'est le Protée des Grecs qui se trouva à la guerre de Troie. Car ce que ceux-ci disent de leur Protée, sçavoir qu'il prédisoit les vents, & qu'il avoit la faculté de prendre toute sorte de figures, & de se transformer tantôt en bête, tantôt en arbre, tantôt en feu; les Prêtres Egyptiens le disent aussi de leur Cétès. Ils prétendent qu'il avoit appris la divination par le commerce continuel qu'il entretenoit avec les Astrologues; & qu'à l'égard de ces métamorphoses, c'est une fable qui est née chez les Grecs d'une coutume qu'avoient les Rois Egyptiens. Ils portoient sur leur tête pour marque de leur force & de leur puissance la dépouille d'un lion, ou d'un Taureau, ou d'un dragon. Ils ont même porté des branches d'arbres, du feu, & quelquefois des parfums exquis. Ces ornemens servoient à les parer, ou à jeter la terreur & la superstition dans l'âme de leurs sujets. Le fils de Protée, nommé Remphis, ayant succédé à son pere, employa tout le tems de son regne à

groſſir ſes finances, & à faire des amas d'or & d'argent. Une inclination ſi baſſe ne lui permit pas de contribuer en rien à l'enrichiſſement des temples, ni à l'embelliſſement des Villes ; ainſi ayant été plutôt un bon Econome qu'un bon Roi, au lieu d'un nom recommandable & d'une mémoire illuſtre, il laiſſa plus de richeſſes qu'aucun de ſes prédéceſſeurs : car on dit qu'on trouva dans ſes coffres quatre cens mille talens (1). Dans l'eſpace de deux cens dix ans après lui, on ne rencontre que des Rois fainéans, & qui ſe ſont endormis dans la pareſſe & dans la volupté. Les annales ſacrées n'ont conſervé d'eux aucune action qui puiſſe avoir place dans l'Hiſtoire. Il faut pourtant exemter de ce reproche Niléus qui paſſe pour avoir donné le nom au fleuve qu'on appeloit auparavant Egyptus. Les canaux, les digues & une infinité d'autres travaux qu'il fit faire pour rendre le Nil moins dangereux & plus utile, ont

(1) Autant qu'on peut rapporter les monnoies anciennes aux nôtres, il ſemble qu'on puiſſe eſtimer le talent attique ordinaire 3000 l. Le grand talent ſurpaſſoit celui-la du tiers en ſus ou dans la raiſon de 4 à 3, de ſorte qu'il devoit valoir 4000 liv. Le talent ordinaire contenoit 60 mines, & chaque mine 100 dragmes.

mérité que le fleuve par ce nouveau nom rappelât toujours dans la mémoire des hommes celui du Roi même.

XV. Chemmis Auteur de la grande Pyramide.

SON huitieme successeur fut Chemmis né à Memphis, qui régna cinquante ans. Ce fut lui qui fit élever la plus grande des trois Pyramides, qu'on met au rang des sept merveilles du Monde. Elles sont du côté de la Libye, à six vingt stades de Memphis, & à quarante-cinq du Nil. Elles étonnent tous ceux qui les voient, & par leur hauteur & par leur beauté. La base de la plus grande est un quarré, dont chaque côté est de sept cens pieds. La pyramide en a plus de six cens de hauteur. Ses quatre faces diminuent en s'élevant, de telle sorte qu'elles ont encore six coudées de largeur au sommet qui les termine. Elle est construite toute entiere de pierres très-difficiles à travailler, mais aussi d'une durée éternelle ; car bien qu'il y ait aujourd'hui mille ans, à ce qu'on dit, que la Pyramide subsiste, & que d'autres même assurent qu'il y en a trois mille quatre cens, elle s'est conservée jusqu'à nos jours(1), sans être endommagée en aucun endroit. On avoit fait venir les pier-

(1) Vers le milieu du regne d'Auguste.

res du fond de l'Arabie ; & comme on n'avoit pas encore l'art d'échafauder, on dit qu'on s'étoit servi de terrasses pour les élever. Mais ce qu'il y a de plus incompréhensible dans cet ouvrage, c'est qu'étant au milieu des sables, on n'aperçoit aucune trace ni du transport, ni de la taille des pierres, ni des terrasses dont nous avons parlé ; de telle sorte qu'il semble que, sans emprunter la main des hommes qui est toujours fort lente, les Dieux ont placé tout d'un coup ce monument au milieu des terres. Quelques Egyptiens apportent une explication de cet effet, aussi fabuleuse & plus grossiere que celle-là. Car ils disent que ces terrasses, ayant été faites d'une terre pleine de sel & de nitre, le fleuve en se débordant les a fait fondre & disparoître sans le secours des ouvriers. Cela ne sauroit être vrai, & il est bien plus sensé de dire que les mêmes mains qui avoient été employées à apporter ces terres, furent employées à les remporter, & à remettre le sol dans le même état qu'il étoit auparavant ; d'autant plus qu'on dit que trois cent soixante mille manœuvres ou esclaves furent oc-

cupés près de vingt ans à ce travail.

XVI. Cephren.

A CHEMMIS succéda son frere Céphren qui régna cinquante six ans. Quelques-uns disent pourtant que Chemmis avoit laissé le Royaume, non à son frere, mais à son fils nommé Chabruis. Mais tout le monde convient que son successeur quel qu'il soit, ayant voulu imiter sa magnificence, éleva la seconde Pyramide, aussi bien faite que la premiere, mais un peu moins grande, vû que les côtés de la base n'avoient qu'un stade ou 625 pieds de longueur. On a marqué sur la plus grande Pyramide, la somme d'argent qui a été employée en légume pour la nourriture des ouvriers ; elle passe seize cens talens. La plus petite est sans inscription ; mais on a creusé un degré dans un de ses côtés. Quoique ces deux Rois les eussent fait faire pour leur servir de sépulture, aucun des deux n'y a pourtant été enseveli. Car les peuples irrités des travaux insupportables auxquels ils avoient été condamnés, & des autres violences de ces deux Rois, jurerent qu'ils tireroient leurs corps de ces monumens pour les mettre en pieces. Les deux Rois qui en

furent informés avant leur mort, recommanderent à leurs amis de déposer leur corps dans des lieux sûrs & secrets.

XVII. Micérinus & Boccoris.

APRE'S eux régna Micérinus, que quelques-uns nomment Chérinus, fils de Chemmis qui avoit élevé la premiere Pyramide. Celui-ci ayant entrepris d'en faire une troisieme, mourut avant l'entiere exécution de son dessein. Mais comme elle étoit déja commencée, les côtés de la base avoient trois cens pieds, & les faces jusqu'à la quinzieme assise étoient de pierres noires semblables à la pierre de Thèbes. Tout le reste devoit être de même pierre que les autres Pyramides. Cette troisieme auroit été, comme on voit, plus petite que les deux premieres; mais elle les surpassoit déja par le choix de la pierre & par la beauté du travail. Le nom de Micérinus est écrit sur la face qui regarde le Septentrion. On dit que ce Roi détestant la tyrannie & les vexations de ses prédécesseurs, se montra doux & bienfaisant envers ses peuples. Il rechercha même avec soin leur affection, & il réparoit sur-tout le tort qu'il croyoit avoir été fait à

des gens de bien dans les jugemens publics. Il fit enfin de grands dons à tous les lieux où l'on rendoit des oracles. Il y a trois autres Pyramides dont les bases ont leurs côtés de deux cens pieds. A la grandeur près, elles ressemblent assez aux autres. Elles furent bâties, dit on, par les trois Rois précédens pour la sépulture de leurs femmes. On convient que ces ouvrages sont au-dessus de tout ce que l'on voit en Egypte, non-seulement par la grandeur de la masse & par les sommes prodigieuses qu'ils ont coûté, mais encore par la beauté de leur construction. Et les Ouvriers qui les ont rendu si parfaites sont bien plus estimables que les Rois qui en ont fait la dépense : car les premiers ont donné par-là une preuve mémorable de leur génie & de leur adresse ; au lieu que les Rois n'y ont contribué que les richesses qui leur avoient été laissées par leurs Ancêtres, ou qu'ils extorquoient de leurs sujets. Au reste ni les Historiens ni les Egyptiens même ne sont d'accord sur l'article des Pyramides. Car la plupart leur donnent pour Auteurs, les Rois que nous avons nommés ; mais quelques-

uns les mettent ſous d'autres noms; & ils diſent que la premiere eſt d'Armæus, la ſeconde d'Ammoſis, & la troiſieme d'Inaron. D'autres encore diſent que cette troiſieme eſt le tombeau de la Courtiſane Rodope, & que des Gouverneurs de provinces ſes amans, l'avoient fait élever pour elle, à frais communs. Boccoris ſuccéda à ces Rois. Sa taille étoit peu avantageuſe ; mais il paſſa de bien loin ſes derniers prédéceſſeurs en eſprit & en ſageſſe.

XVIII. Sabacon.

PLUSIEURS ſiècles après lui, on trouve Sabacon né en Ethiopie : celui-ci ſe diſtingua entre tous les Rois d'Egypte par ſa piété & par la douceur de ſon règne. Une des grandes marques qu'il ait données de la bonté de ſon naturel eſt d'avoir aboli la plus grande de toutes les punitions juridiques, qui eſt la peine de la mort : car au lieu du dernier ſupplice il ordonna que l'on condamneroit les criminels aux travaux dans les Villes, où on les diſtribueroit. Il leur fit faire pluſieurs digues & pluſieurs canaux qui étoient ou néceſſaires ou utiles. Il jugea qu'en ſauvant ainſi la vie à ces malheureux, il changeroit une rigueur infructueu-

ſe en une punition dont l'Egypte tireroit de grands avantages. On allègue pour preuve de ſa piété l'abdication qu'il fit de la Royauté ſur un ſonge qu'il avoit eu. Le Dieu de Thèbes s'apparut à lui, & lui dit que ſon règne ne ſeroit pas long-tems heureux en Egypte, s'il ne faiſoit couper tous les Prêtres par la moitié du corps, pour paſſer entre deux, accompagné de toute ſa maiſon. Cette viſion étant revenue pluſieurs fois, il manda tous les Prêtres, & leur dit que les Dieux lui marquoient qu'il ne leur étoit pas agréable, puiſqu'au fond leur volonté ne pouvoit être qu'il exécutât un tel ordre : qu'ainſi il aimoit mieux ſe retirer & mourir, s'il le faloit, que de demeurer plus long-tems ſur un Trône où il déplaiſoit aux Dieux, ou de ſouiller ſa vie & ſa mémoire de tant de meurtres. Ainſi, ayant remis l'Empire aux Egyptiens, il ſe retira en Ethiopie.

XIX. Interrègne. Les douze Gouverneurs régnant enſemble, & le tombeau commun qu'ils firent conſtruire.

IL Y EUT alors un interrègne de deux ans, qui fut rempli de troubles & de guerres civiles : juſqu'à ce qu'enfin douze des principaux Gouverneurs ſe lierent entre eux par un ſerment réciproque, & s'étant promis

de se soutenir mutuellement, ils se déclarerent Rois tous ensemble dans le Sénat de Memphis. Ayant régné quinze ans dans une grande concorde, ils entreprirent de se bâtir un tombeau commun; afin qu'étant associés aux mêmes honneurs dans la sépulture, comme ils l'avoient été dans la Royauté, ce monument rendît à la postérité un témoignage glorieux d'une union si rare. Ils s'efforcerent de surpasser dans cet ouvrage tous leurs prédécesseurs. Ayant choisi un terrein convenable vers l'entrée du lac de Mœris dans la Libye, ils y dressèrent un tombeau de pierres choisies. C'étoit un quarré, dont chaque côté avoit un stade de longueur. On n'a pas depuis porté plus loin l'adresse du ciseau & la beauté de la sculpture. Dès que l'on a passé la porte, on voit un Palais, dont chacun des quatre côtés étoit orné de quarante colonnes. Une seule pierre servoit de plafonds à tout l'édifice. On avoit gravé au-dessous des étables & d'autres bâtimens. On y avoit peint aussi avec un grand art les Villes où étoit né chacun de ces Rois; avec les sacrifices & les autres cérémonies qu'on y faisoit en

l'honneur des Dieux. En un mot, le dessein de l'ouvrage étoit d'une telle magnificence, & l'exécution étoit si parfaite dans ce qu'on avoit commencé, que si ces Rois ne se fussent séparés avant la fin de leur entreprise, l'Egypte n'auroit rien eu de comparable à ce monument. Mais après la quinzieme année de leur règne la suprême puissance fut dévolue à un seul, à l'occasion que je vais dire.

XX. Psamméticus. Psamméticus de Saïs un des douze Rois, lequel étoit Gouverneur des provinces maritimes, trafiquoit avec les Marchands étrangers, & sur-tout avec ceux de la Phénicie & de la Grèce. Il tiroit par-là de grands profits de son Gouvernement; & il avoit acquis beaucoup d'amis & de crédit chez les Nations voisines, outre les richesses qu'on lui en apportoit. Ces avantages excitèrent la jalousie des Rois ses collègues, & ils lui déclarerent la guerre. De plus, quelques Historiens rapportent qu'un Oracle leur annonça que le premier d'entr'eux qui feroit une oblation au Dieu de Memphis, dans une coupe d'airain, régneroit seul sur toute l'Egypte. Or, un Prêtre leur ayant présenté un jour douze coupes

d'or pour faire leurs oblations, Psamméticus ôta son casque de dessus sa tête, & s'en servit pour faire la sienne. Cette action ayant été suspecte à ses collègues, ils ne voulurent pas le tuer, mais ils le chasserent & l'obligerent de se retirer dans les marais qui sont auprès de la mer. Enfin, soit que leur division eût été causée par l'ambition de Psamméticus, ou par la jalousie des autres Rois; celui-là fit lever des soldats à prix d'argent dans la Carie & dans l'Ionie; & il défit en bataille rangée ses ennemis rassemblés devant une ville nommée Momemphis. De ces Rois vaincus, les uns furent tués dans le combat, & les autres ayant été poussés jusques dans la Libye, ne furent plus en état de disputer la Souveraineté à Psamméticus. Ainsi étant demeuré seul maître de l'Egypte, il consacra au Dieu de Memphis un vestibule tourné du côte de l'Orient. Il l'environna d'un Péristile, auquel des figures colossales de dix-huit pieds de haut, servoient de colonnes. Outre la solde dont il étoit convenu avec les troupes étrangeres qui l'avoient servi, il leur distribua encore de grands présens, & leur

donna un peu au-dessus de l'embouchure de Péluse, un territoire nommé le camp, qu'ils partagerent, & dont ils tirerent les portions au sort. (1) Amasis qui régna plusieurs années après, les rappela de cet endroit pour les placer dans Memphis. Comme Psamméticus étoit parvenu à la Monarchie par le secours de ces troupes soudoyées, il avoit une confiance particuliere en elles, & il remplit son armée de corps étrangers, dans la guerre qu'il porta en Syrie. Il affecta de les distinguer ; car toutes les fois qu'il s'agissoit de se mettre en ordre de bataille, il leur donnoit toujours la droite, laissant à la gauche la Phalange des Egyptiens. Ceux-ci indignés de cette préférence déserterent tout d'un coup au nombre de deux cens mille, & se retirerent du côté de l'Ethiopie, dans le dessein de se rendre maître d'un canton où ils vivroient indépendans. Le Roi leur envoya d'abord quelques-uns de ses principaux Officiers pour leur faire quelque satisfaction sur l'injure qu'ils croyoient

(1) La traduction embrasse ici le sens de deux leçons différentes que présente ou le texte Grec, ou sa marge.

avoir reçue : mais comme ils ne se rendirent pas à cette démarche, il les suivit par mer avec ses troupes fidelles ; il les rencontra non loin du Nil, lorsqu'ils étoient déja prêts à sortir de l'Egypte ; il les conjura de ne pas abandonner ainsi leurs temples, leur patrie, leurs femmes & leurs enfans. Eux aussi-tôt frapant de leurs javelots & de leurs boucliers les uns contre les autres, répondirent en criant de toutes leurs forces, que tant qu'ils auroient ces armes avec eux, ils trouveroient aisément une patrie (1) ; & que tant qu'ils seroient hommes, ils ne manqueroient ni de femmes, ni d'enfans. Se remplissant ainsi de courage, & méprisant ce que les autres hommes ont de plus précieux & de plus cher, ils s'emparerent du lieu le plus avantageux de l'Ethiopie ; ils le partagerent entr'eux, & s'y établirent. Psamméticus sentit vivement cette désertion. Cependant il pourvut à tout dans l'Egypte ; il régla l'état de ses finances ; il fit enfin une alliance & une l[illegible]gue avec les Athéniens & les

(1) Le texte dit ici : *[illegible] dictis quoque [illegible] gen[illegible] talia [illegible], dictitantes :* [illegible] & le reste comme dans le François.

autres Grecs. Il accordoit toutes sortes de priviléges aux Etrangers qui venoient s'établir volontairement en Egypte : mais il aimoit sur-tout les Grecs, & il fit apprendre à ses enfans toutes les sciences de la Grèce. Il fut le premier de tous les Rois d'Egypte qui ouvrit ses ports au commerce de toutes les Nations, & qui favorisa la navigation dans ses mers. Car ses prédécesseurs avoient jusqu'alors rendu l'Egypte inaccessible aux Etrangers, en tuant ou faisant esclaves tous ceux qu'on pouvoit surprendre le long de leurs côtes. Cette horrible maxime des Egyptiens a donné lieu à la fable de Busiris, si fameuse chez les Grecs. Car au fond le fait particulier dont on accuse ce Roi n'est pas véritable ; mais c'est une exagération dont son inhumanité, qui n'étoit que trop réelle, avoit été le fondement.

XXII. Apriès, & Amasis son successeur & dernier Roi de l'ancienne Egypte.

SIX-VINGTS ANS après Psamméticus, Apriès régna vingt-deux ans. Ayant levé de puissantes armées de terre & de mer, il alla attaquer l'Isle de Cypre & la Phénicie. Il emporta Sidon de force, & jeta par cet essai tant de terreur dans les autres Villes, qu'elles se rendirent d'abord. Il vainquit en-

ſuite dans un grand combat ſur mer les Cypriots & les Phéniciens enſemble ; & il retourna dans l'Egypte chargé de dépouilles. Mais enſuite ayant envoyé l'élite de ſes troupes aux ſiéges de Cyrène & de Barcé, & en ayant perdu la plus grande partie, ce mauvais ſuccès aliéna l'eſprit de ceux qui en revinrent. Car on le ſoupçonna de s'être défait exprès de la meilleure partie de ſes ſujets, pour régner avec plus d'empire ſur le reſte. Ce ſoupçon ayant excité un ſoulèvement général, il envoya Amaſis un des hommes les plus conſidérables de l'Etat vers les Rebelles. Mais Amaſis, au lieu de s'acquitter de ſa commiſſion & de tâcher de les ramener à l'obéiſſance d'Apriès, fomenta leur rébellion & ſe fit déclarer Roi. Toute l'Egypſe ſe rangea bien-tôt de ſon parti ; & Apriès ne ſachant à quoi ſe réſoudre, eut enfin recours à ſes troupes étrangeres, qui faiſoient environ trente mille hommes. Il ſe donna un ſanglant combat vers le village de Maria ; & Apriès ayant été pris vivant, fut enſuite étranglé. Amaſis travailla d'abord à s'affermir ſur le trône ; il régna depuis avec une grande

équité, & s'acquit beaucoup de gloire. Il ſubjugua l'Iſle de Cypre & fit aux Dieux des offrandes magnifiques. Il mourut après un règne de cinquante-cinq ans, vers le tems où Cambyſe Roi de Perſe entreprit la conquête de l'Egypte, c'eſt à-dire en la troiſième année de la ſoixante-troiſième Olympiade (1), où Parménide de Camarine remporta le prix de la courſe (2).

XXII. Lois de l'Egypte, Mœurs des Egyptiens, & premièrement des Rois.

APRE'S avoir raconté dans une étendue qui nous a paru ſuffiſante les actions des anciens Rois d'Egypte juſqu'à la mort d'Amaſis, nous renvoyons à leur tems l'hiſtoire de ceux qui les ont ſuivis, pour placer ici un abrégé des lois & des mœurs des Egyptiens qui paroîtront ſans doute merveilleuſes & d'une grande inſtruction pour le lecteur. Elles n'ont pas été révérées des Egyptiens ſeuls. Les Grecs mêmes les ont admirées ; de ſorte que les plus habiles d'entr'eux ſe ſont fait honneur de venir juſqu'en Egypte pour y apprendre les maximes & les coutumes de cette fameuſe Na-

(1) 526 ans avant J. C.

(2) Je ſupprime ici comme Rhodoman dans ſa verſion latine, une comparaiſon des Olympiades avec le retour de l'année biſſextile chez les Romains. C'eſt une note marginale introduite mal à propos dans le texte.

tion. Car bien que l'entrée de l'Egypte fût autrefois difficile aux Etrangers, comme nous l'avons dit plus haut, cependant Orphée & le poëte Homère entre les plus anciens, Pithagore de Samos & le Légiſlateur des Athéniens Solon, entre pluſieurs autres plus récens, n'ont pas laiſſé d'en entreprendre le voyage. Les Egyptiens diſent que l'Ecriture & l'Aſtronomie ont pris naiſſance chez eux. Ils ont propoſé les premiers problêmes de Géométrie, & ont inventé la plupart des arts. Ils prouvent que leurs lois ſont excellentes, parce qu'ils comptent plus de quatre mille ſept cens ans où l'Egypte a été gouvernée par des Rois preſque tous nés chez eux, & qui ont rendu ce Royaume le plus heureux qui fût au Monde : ce qui ne ſeroit pas arrivé ſi les Rois & les ſujets n'avoient ſuivi des lois très-ſages, & n'euſſent reçu une éducation très-parfaite. Mais nous omettrons dans ce récit les fictions incroyables qu'Hérodote & quelques-autres Ecrivains ont inventées d'eux-mêmes & qu'ils ont préférées à la vérité, croyant attirer par-là l'attention de leurs lecteurs. Nous nous en tiendrons à ce

que nous avons trouvé dans les livres qui ont été écrits par les Prêtres Egyptiens, & nous le rapporterons avec une exacte fidélité. Dans les premiers tems les Rois ne se conduisoient point en Egypte, comme chez les autres peuples, où ils font tout ce qu'ils veulent sans être obligés de suivre aucune règle, ni de prendre aucun conseil. Tout leur étoit prescrit par les lois, non-seulement à l'égard de l'administration du Royaume, mais encore par raport à leur conduite particulière. Ils ne pouvoient point se faire servir par des esclaves achetés ou même nés dans leur maison : mais on leur donnoit les enfans des principaux d'entre les Prêtres, toujours au-dessus de vingt ans, & les mieux élevés de la Nation ; afin que le Roi, voyant jour & nuit autour de sa personne la jeunesse la plus considérable de l'Egypte, ne fît rien de bas & qui fût indigne de son rang. En effet les Princes ne se jettent si aisément dans toutes sortes de vices, que parce qu'ils trouvent des Ministres toujours prêts à servir leurs passions. Il y avoit surtout des heures du jour & de la nuit, où le Roi ne pouvoit disposer de lui,

& étoit obligé de remplir les devoirs marqués par les lois. Au point du jour il devoit lire les lettres qui lui étoient adressées de tous côtés, afin qu'instruit par lui-même des besoins de son Royaume, il pût pourvoir à tout & remédier à tout. Après avoir pris le bain, il se revêtoit d'une robe précieuse & des autres marques de la Royauté, pour aller sacrifier aux Dieux. Quand les victimes avoient été amenées à l'autel, le Grand-Prêtre debout & en présence de tout le peuple, demandoit aux Dieux à haute voix qu'ils conservassent le Roi, & répandissent sur lui toute sorte de prospérités, parce qu'il gouvernoit ses sujets avec justice. Il inséroit ensuite dans sa prière un dénombrement de toutes les vertus propres à un Roi en continuant ainsi : Parce qu'il est maître de lui-même, magnanime, bienfaisant, doux envers les autres, ennemi du mensonge ; ses punitions n'égalent point les fautes, & ses récompenses passent les services. Après avoir dit plusieurs choses semblables, il condamnoit les manquemens où le Roi étoit tombé par ignorance. Il est vrai qu'il en disculpoit le Roi même ;

mais il chargeoit d'exécrations les flateurs & tous ceux qui lui donnoient de mauvais conseils. Le Grand Prêtre en usoit de cette manière, parce que les avis mêlés de louanges, sont plus efficaces que les remontrances amères, pour porter les Rois à la crainte des Dieux & à l'amour de la vertu. Ensuite de cela le Roi ayant sacrifié & consulté les entrailles de la victime, le lecteur des livres sacrés lui lisoit quelques actions, ou quelques paroles remarquables des grands hommes; afin que le Souverain de la République ayant l'esprit plein d'excellens principes, en fît usage dans les occasions qui se présenteroient à lui. Ce n'étoient pas seulement les tems de donner ses audiences & de rendre ses jugemens, qui lui étoient marqués; il ne pouvoit pas non plus se promener, prendre le bain, coucher avec sa femme, ni faire quoi que ce soit, qu'à certaines heures. Il ne devoit se nourrir que de viandes simples. Il n'y avoit que la chair de veau & celle de canard qui lui fussent permises; & on lui donnoit une mesure de vin qui ne pouvoit l'enivrer, ni même affoiblir tant soit peu son jugement. Enfin tout ce qui

concerne le régime étoit si bien ordonné, qu'on eût pris plutôt ces réglemens pour les avis d'un Médecin, que pour les statuts d'un Législateur Mais s'il est étonnant qu'un Roi ne pût suivre son appétit dans ses repas, il étoit du moins très-beau & très-avantageux qu'il ne pût suivre ni sa passion, ni sa fantaisie dans les affaires d'Etat; & que dans les Jugemens qu'il rendoit & les peines qu'il imposoit, il fût astreint à ce que les lois avoient ordonné pour toutes les circonstances qu'elles avoient prévues. Les Rois, bien loin de se sentir gênés par ces pratiques, trouvoient au contraire qu'elles leur procuroient une vie douce & heureuse. Car ils étoient persuadés que les hommes dont rien n'arrête le caprice, font une infinité de choses qui leur nuisent & qui les perdent. L'amour & la haine les poussent malgré eux à des actions dont ils éprouvent eux-mêmes les mauvaises suites; au lieu que ceux qui sont assujettis au conseil des sages, sont bien moins exposés au repentir. Cette conduite du Prince à l'égard de ses sujets leur donnoit pour lui une affection & une tendresse que ne forme

point la plus étroite parenté. Car non-seulement les Prêtres, mais tout ce qu'il y avoit d'hommes dans l'Egypte ne s'intéressoient point avec tant d'ardeur à leurs femmes, à leurs enfans & à leurs biens qu'à la vie & à la sûreté du Roi. Tant que cette forme de gouvernement a subsisté, les Rois ont conservé leur Etat dans son entier, & se sont procuré à eux-mêmes une vie tranquile. Ils ont subjugué plusieurs Nations & amassé de grandes richesses. Ils ont fait faire dans l'Egypte toute sorte de travaux utiles, & ont rempli les villes d'ornemens & de commodités.

XXIII, Deuil des Egyptiens à la mort des Rois.

Les monumens qu'on a dressés en leur mémoire après leur mort, sont un témoignage certain de l'amour que les peuples avoient pour eux. Car rien n'est moins équivoque que les marques de reconnoissance données à ceux qui ne peuvent plus les sentir. A la mort d'un Roi toute l'Egypte entroit en deuil, on déchiroit ses habits, on fermoit les temples, on suspendoit les sacrifices, on cessoit les fêtes pendant soixante & douze jours. Des hommes & des femmes au nombre de deux ou trois cens, la tête couverte de boue, & ceints d'un linge sur

la poitrine, faiſoient deux fois par jour des lamentations en Muſique, qui contenoient les vertus & les louanges du Mort. Ils ne mangeoient pendant ce tems ni viande ni pain de froment, & ils s'abſtenoient du vin & de tout ce qui peut flater le goût. Perſonne n'eut oſé prendre le bain ni uſer de parfums, ni coucher mollement. On s'interdiſoit tout commerce avec les femmes, & chacun paſſoit ce nombre de jours dans une affliction & une douleur ſemblable à celle qui ſuit la mort d'un fils tendrement chéri. Ils préparoient pendant tout ce tems de magnifiques funérailles; & au dernier jour ayant porté le cercœuil à l'entrée du tombeau, on tenoit conformément à la loi une audience publique, pour recevoir toutes les accuſations & toutes les plaintes qu'on voudroit faire contre le Roi. Les Prêtres le louoient d'abord en racontant les bonnes actions qu'il avoit faites; & la multitude innombrable qui avoit ſuivi le convoi répondoit aux Prêtres par des acclamations, ſi le Roi avoit bien vécu; mais il s'excitoit un grand murmure s'il avoit mal gouverné. Il eſt arrivé

à quelques Rois d'être privés d'une ſépulture honorable, ſur la déciſion du peuple ; comme au contraire il eſt arrivé à la plupart d'entr'eux de ſe conduire ſagement, non ſeulement par toutes les précautions que les lois avoient priſes pour leur faire tenir la bonne voie pendant leur vie ; mais encore par la ſeule vue de la honte qu'ils avoient à craindre après leur mort, & de l'infâmie éternelle que le jugement porté ſur leur corps pouvoit attacher à leur nom. Voilà les principaux réglemens de l'ancienne Egypte à l'égard des Rois.

XXIV. Provinces ou Nomes de l'Egypte. Diſtribution de ſes revenus, entre le Roi, ſes Prêtres & les ſoldats.

TOUTE l'Egypte avoit été diſtribuée en pluſieurs Provinces que les Grecs ont appelées Nomes dans leur langue, & dont chacune étoit régie par un Nomarque ou Gouverneur particulier. Mais par un autre partage tout étoit diviſé en trois portions. La première appartenoit au college des Prêtres, qui étoient dans une vénération ſingulière, ſoit par le reſpect que l'on portoit aux Dieux dont ils étoient les miniſtres, ſoit par la ſageſſe & par les lumières qu'ils avoient puiſées dans une éducation très-diſtinguée. Leur revenu eſt employé aux

frais de tous les ſacrifices qui ſe font dans l'Egypte, à l'entretien des Officiers ſubalternes dont ils ont beſoin, & à la ſubſiſtance de leur propre famille. Les Egyptiens croyoient que les Dieux devoient être ſervis par des perſonnes conſacrées à eux, & qu'il ne falloit jamais changer leur culte ; & ils ne vouloient pas d'un autre côté que ceux dont les conſeils étoient utiles à tout le monde, manquaſſent de rien pour eux-mêmes. En effet les Prêtres étoient toujours attachés à la perſonne du Roi, pour l'aider de leurs inſtructions & de leurs avis, & ſouvent même de leurs ſoins & de leurs perſonnes dans les affaires importantes. Ils lui découvroient l'avenir qu'ils connoiſſoient comme Aruſpices & comme Aſtrologues, & ils tiroient des Annales ſacrées les faits qui pouvoient lui ſervir d'exemples. Ainſi ce n'eſt pas comme chez les Grecs un ſeul homme, ou une ſeule femme qui eſt revêtue du ſacerdoce, mais c'eſt une ſociété de pluſieurs perſonnes qui tranſmettent à leurs deſcendans la ſcience & la pratique du culte des Dieux. D'ailleurs, exemts de toute charge, ils ſont par leur rang &

par leur crédit les premiers du Roiaume après le Roi. La seconde part de l'Egypte appartenoit aux Rois. Ils en tiroient tout ce qui leur étoit nécessaire pour la guerre & pour soutenir leur dignité : elle leur suffisoit même pour récompenser ceux qui s'étoient distingués par leur mérite & par leurs services : de sorte qu'ils n'avoient jamais besoin d'accabler le peuple d'impôts. La troisième étoit pour l'état militaire, & pour tous ceux qui sont sujets aux convocations en tems de guerre ; afin qu'étant liés à la patrie par leur propre bien, ils s'exposassent plus volontiers aux périls & aux travaux attachés à leur profession. En effet il ne paroît pas y avoir de la prudence à confier la garde & la sûreté d'un pays à des gens qui n'ont aucun intérêt personnel à le défendre. Mais le but principal du Législateur à cet égard avoit été de faciliter le mariage aux soldats ; afin que l'état militaire s'entretenant par ce moyen, l'Egypte n'eût jamais besoin de troupes étrangères. On a observé que ces enfans élevés par leurs pères dans le métier des armes, & pleins d'émulation pour les actions

qu'ils leur avoient vu faire, se signaloient de bonne heure par leur courage, & même par leur expérience.

XXV. Le peuple partagé en trois classes,

LE commun des habitans est divisé en trois classes : les laboureurs, les pasteurs & les artisans. Les laboureurs prennent pour un tems, à un prix modique, les terres du Roi, ou des Prêtres ou des soldats, & emploient tout ce tems à les cultiver. Etant nés dans ces exercices, ils savent mieux l'agriculture qu'on ne la sait partout ailleurs. Ils connoissent parfaitement la nature des terres, les tems des débordemens du Nil, la saison propre aux semailles, aux moissons, & aux transports des denrées; soit par les instructions qu'ils ont reçues de leurs pères, soit par les épreuves qu'ils ont faites eux-mêmes. Il en est ainsi des pasteurs qui ont reçu de leurs parens comme par héritage, la connoissance de tout ce qui regarde les troupeaux, qui l'ont cultivée par une longue habitude, & qui de plus inventent souvent das manières nouvelles d'augmenter les profits qu'on peut tirer des bestiaux. Ce qu'il y a de plus particulier est que ceux qui élèvent des oiseaux de basse-cour, trou-

vent par leur application & par leur industrie, des moyens de les faire multiplier tout autres que les voies ordinaires qu'il semble que la nature ait établies pour cet effet. Car au lieu de laisser couver les œufs par les oiseaux mêmes qui les ont pondus, ils ont la patience de les faire éclorre en les échauffant dans leurs mains. Par-là ils avancent l'ouvrage de la nature, & ils augmentent considérablement ses productions. Mais rien n'est plus admirable que l'utilité & la perfection des arts qui s'exercent chez les Egyptiens. C'est le seul pays du monde où ceux qui sont nés dans une profession, & qui pour ainsi dire l'ont reçue des lois, ne la quittent jamais pour en exercer un autre : de sorte que ni les jaloufies domestiques, ni leur ambition particulière, ne les tirent jamais de la profession paternelle. On voit fort souvent chez les autres peuples, que les jeunes gens par légéreté d'esprit, ou par envie de gâgner davantage, se dégoûtent de la profession de leurs parens, ou s'appliquent à diverses choses à la fois. Ceux qui sont nés laboureurs veulent devenir marchands ou être même les

deux enſemble. Dans les Etats populaires les plus vils ouvriers courent aux aſſemblées publiques, qu'ils rempliſſent de tumulte, gâgnés la plupart du tems par l'argent de quelques hommes mal-intentionnés. Mais chez les Egyptiens ſi quelque artiſan ſe mêloit des affaires d'Etat, quittoit ſa profeſſion pour en prendre une autre, ou en vouloit exercer plus d'une, il étoit griévement puni. Par cette police l'ancienne Egypte maintenoit ſa diſtinction entre les ordres de l'Etat, & la perfection en chacun d'eux.

XXVI. Exercice de la juſtice chez les Egyptiens.

LA vigilance des Egyptiens étoit extrême en matière de juſtice; ils étoient perſuadés que la manière de la rendre étoit le ſoutien ou la ruine de la ſociété. L'exactitude à punir les crimes & la protection ouverte de l'innocence, ſont les freins les plus forts pour contenir les ſcélérats. Mais dès que l'on peut éluder les menaces de la juſtice par les préſens & par les brigues, il n'y a plus de ſûreté dans un Etat. Ainſi les Egyptiens choiſirent les plus hommes de bien de leurs principales villes comme d'Héliopolis, de Thèbes & de Memphis, pour compoſer une cour de juſtice, qui ne

cédoit point à l'Aréopage d'Athènes, ni au Sénat de Lacédémone. Ils étoient au nombre de trente; & après avoir élu le plus vertueux d'entr'eux pour présider à leurs jugemens, ils appeloient un homme des Villes que nous avons nommées, pour remplir toujours le nombre de trente, sans compter leur chef. Le Roi fournissoit à ces Juges tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien; mais la pension assignée au chef de la justice étoit beaucoup plus considérable que celle des autres. Il portoit à son cou une chaine d'or où pendoit une figure composée de plusieurs pierres précieuses, qui représentoit la vérité. Les Juges n'alloient point aux avis que leur Chef n'eût pris en main cette figure. On ouvroit devant eux les huit volumes qui contenoient les lois; & alors l'accusateur présentoit un écrit, dans lequel etoit exposée la nature du crime qu'il dénonçoit aux Juges, ou la qualité de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue. L'accusé ayant pris & lu cet écrit, répondoit qu'il n'avoit pas fait la chose, ou que l'ayant faite, il n'avoit pas commis une injustice, ou enfin que s'il en avoit commis une,

elle ne méritoit pas la punition que l'accusateur demandoit. L'accusateur soutenoit par une replique, ce qu'il avoit avancé, & l'accusé donnoit encore sa défense. Quand toutes ces pièces avoient été remises aux trente Juges, il falloit qu'ils se communiquassent leurs avis. Ensuite dequoi, le Chef de la Justice touchoit avec la figure de la vérité une des deux parties pour marque qu'elle avoit gâgné sa cause. C'est ainsi que tous les jugemens se rendoient chez les Egyptiens; parce qu'ils croyoient que les discours des Avocats ne servent qu'à obscurcir la vérité. Les figures de Rhétorique, aussi-bien que la contenance hypocrite, ou les larmes de ceux qui plaident, ont fait souvent oublier les lois : & les crimes les plus avérés ont échapé plus d'une fois à la justice par les charmes trompeurs d'une déclamation touchante. Les Egyptiens évitoient ce piége en faisant mettre tous les procès par écrit, & égaloient par-là l'homme simple & dénué des avantages de l'esprit & du corps à l'Orateur le mieux fait, le plus discret & le plus hardi. Afin que personne n'eût lieu de se plaindre, on donnoit un

tems ſuffiſant à l'accuſateur & à l'accuſé pour dreſſer leurs actes, auſſi-bien qu'aux Juges pour les examiner. Mais à l'occaſion des lois de l'Egypte il ne ſera pas hors de propos de rapporter ici celles qui ſont remarquables par leur antiquité, ou par leur ſingularité, ou par quelque autre circonſtance utile ou curieuſe pour les Lecteurs.

XXVII. Détail des lois de l'Egypte, en matière criminelle.

PREMIEREMENT, le parjure étoit irrémiſſiblement puni de mort, parce qu'ils y croyoient voir deux des plus grands crimes du monde; l'un eſt celui d'inſulter les Dieux, & l'autre, celui de détruire le plus ferme fondement de la foi humaine. Secondement on puniſſoit de mort celui qui rencontroit, en ſon chemin à la campagne, un homme qu'on vouloit tuer ou à qui l'on faiſoit quelque outrage, & qui ne le défendoit pas, le pouvant faire. S'il étoit vrai qu'il n'eût pu le défendre, il devoit déclarer les voleurs, ſelon les indices qu'il en avoit eus, & les pourſuivre en ſon propre nom; ou bien il eſſuyoit un certain nombre de coups de fouet marqué par la loi, & on le faiſoit paſſer trois jours ſans manger. Troiſiè-

mement les accusateurs convaincus de calomnie subissoient la peine attachée au crime qu'ils avoient faussement dénoncé. Quatrièmement il étoit enjoint à tous les Egyptiens de déclarer leur nom, leur profession, & leurs revenus aux Magistrats ; & l'on condamnoit à la mort celui qui faisoit une fausse déclaration, ou qui exerçoit un métier illicite. On dit que Solon étant venu en Egypte, y prit cette loi qu'il établit à Athènes. Cinquièmement, on étoit puni de mort pour avoir tué volontairement un homme ou libre ou esclave ; les lois voulant que la vie des hommes dépendît de leur conduite, & non de leur condition, & souhaitant d'ailleurs que les citoyens s'accoutumassent par les égards qu'ils auroient pour les esclaves, à ne point offenser les personnes libres. On ne faisoit pas mourir les parens qui avoient tué leurs enfans ; mais on leur faisoit tenir leurs corps embrassés trois jours & trois nuits de suite, au milieu de la garde publique qui les environnoit. Les Egyptiens croyoient que les parens ayant donné [illegible] leurs enfans, devoient être [illegible] continuelle des

homicides : mais en même-tems ils vouloient empêcher ces sortes d'actions par la crainte d'une peine également rude & honteuse. Ils avoient inventé un supplice extraordinaire pour les enfans qui tueroient leurs pères. Car leur ayant fait entrer dans toutes les parties du corps des brins de chaume de la longueur du doigt ; ils les faisoient brûler vifs sur des épines. Ils regardoient avec raison, comme le plus grand des crimes, celui d'ôter la vie à ceux dont on l'avoit reçue. Sixièmement, on attendoit que les femmes enceintes, convaincues de quelques crimes, fussent accouchées, pour les conduire au supplice. La plupart des Grecs ont adopté cette loi ; ne croyant point qu'il fût permis de punir deux personnes d'un crime commis par une seule, ni d'enveloper un enfant innocent & sans connoissance dans la punition d'une mère volontairement coupable, ni enfin de priver le pere d'un fils qui lui apartient comme à la mère. En un mot, c'est être aussi mauvais Juge de faire mourir ceux qui ne l'ont pas mérité, que de sauver ceux dont la justice demande la mort. Ce sont-là les lois prin-

cipales des Egyptiens en matière criminelle. A l'égard de la discipline militaire, c'étoit la dernière infamie qu'on avoit attachée à la lâcheté ou à la désobéissance de ceux qui quitteroient leurs rangs ou qui n'éxécuteroient pas les ordres de leurs Généraux. Cependant s'ils réparoient leurs fautes par des actions de vigueur, la tache étoit aussi-tôt effacée. Le Législateur a voulu par-là faire entendre que la honte est pire que la mort; & il a cru en même-tems qu'il valoit mieux exciter les mauvais soldats par l'envie de rétablir leur honneur, que de les rendre entièrement inutiles par la perte de leur vie. On coupoit la langue à ceux qui découvroient aux Ennemis quelques secrets de l'Etat, & les deux mains à ceux qui avoient fait de la fausse monnoie, ou qui avoient usé de faux poids ou de fausses mesures, ou qui avoient contrefait le sceau du Prince ou des particuliers. On traitoit de même les Ecrivains publics, qui avoient supposé de fausses pièces, ou qui avoient inséré ou supprimé quelques articles dans les actes qu'ils avoient copiés. Ainsi chacun étoit puni par la partie qui avoit été l'in-

ſtrument de ſon crime ; & l'exemple d'un châtiment dont on ſe ſentoit toute ſa vie, détournoit tout le monde des actions par leſquelles on ſe l'étoit attiré. Les lois qui concernoient les femmes étoient extrêmement ſévères. On rendoit Eunuque celui qui avoit violé une femme libre. Cette action leur paroiſſoit contraire à la ſociété par trois endroits : elle renferme une grande inſulte ; elle ouvre la porte à la corruption, & elle jette de la confuſion & de l'incertitude dans la naiſſance des enfans. Mais ſi l'adultère s'étoit commis de plein gré de part & d'autre, on donnoit mille coups de verges à l'homme, & l'on coupoit le nez à la femme. Car ils eſtimoient qu'il faloit détruire en elle la beauté dont elle avoit abuſé pour le crime.

XXVIII. Lois de l'Egypte en matière Civile.

On croit que les lois qui regardent le commerce, ſont de Boccoris. Elles ordonnent que celui qui nie de devoir un argent qu'il a emprunté ſans billet, ſoit déchargé de ſa dette ſur ſon ſerment. Cette pratique avoit rendu le ſerment reſpectable. Il eſt à préſumer qu'un homme perſuadé qu'il perdra toute créance en jurant faux, ne ſe fera point à lui-même

un si grand tort. D'ailleurs la pensée du Législateur avoit été d'inviter les hommes à se donner par leurs mœurs & par leur conduite, la réputation de probité, afin que leur serment eût plus de force ; car enfin, on ne peut s'empêcher d'ajouter foi à la protestation solemnelle d'un homme qu'on n'a point trouvé menteur dans le commerce ordinaire de la vie. A l'égard de ceux qui prêtoient par billet, il ne leur étoit point permis de faire monter les intérêts plus haut que le capital. On pouvoit faire saisir les biens de ses débiteurs pour se faire payer ; mais il n'y avoit jamais de prise de corps pour raison de dette. On croyoit que les biens appartenoient aux particuliers qui en avoient hérité ou qui les avoient gâgnés, mais que les hommes appartenoient à la Patrie qui devoit seule les avoir en sa disposition, pour les besoins de la paix ou de la guerre. Il ne paroissoit pas juste qu'un soldat, par exemple, qui s'expose aux coups des ennemis, fût encore sujet à la poursuite d'un créancier ; & que l'avarice d'un seul citoyen prévalût sur l'utilité publique. Il semble que

Solon avoit en vue cette loi, quand il établit à Athènes *la Seisacthie* (1) qui ôtoit au créancier la contrainte par corps ; & l'on blâme avec raison la plupart des autres Législateurs Grecs, qui ont défendu de prendre en gage les armes ou la charrue d'un homme à qui l'on prête, & qui permettent de prendre l'homme même pour exiger son remboursement. Les Egyptiens avoient une loi très-singulière au sujet des voleurs. Elle ordonnoit que ceux qui en voudroient faire le métier se fissent inscrire chez leur Capitaine, & que l'on portât chez lui sur le champ tout ce qu'on déroberoit. Ceux qui étoient volés devoient aller trouver cet homme, pour lui signifier la qualité & le nombre des choses qu'on leur avoit prises, en lui marquant le lieu & le tems où le vol s'étoit fait. La chose perdue se retrouvoit immanquablement par cette voie, & l'on donnoit le quart de son prix pour la ravoir. Le Législateur pensoit que ne pouvant empêcher absolument le vol, il donnoit

(1) σεισαχθεια *excussio oneris, novæ tabulæ,* abolition des dettes.

aux citoyens un expédient de recouvrer ce qui leur appartenoit pour une légère contribution.

XXIX. Education des enfans, & sur-tout de ceux des Prêtres.

LES Prêtres ne doivent avoir qu'une femme, mais il est permis à tous les autres Egyptiens d'en prendre autant qu'ils en veulent, pourvû qu'ils élèvent tous les enfans qui en viennent. Cette loi favorise la multiplication des habitans, dont le grand nombre est la première source de la félicité des campagnes & des villes. Ils reconnoissent tous les enfans pour légitimes, & ceux mêmes qui sont nés d'une esclave achetée à prix d'argent. Car ils jugent que le père seul est l'auteur de ses enfans, & que la mère leur prête seulement le lieu & la nourriture. Par une semblable raison & tout au contraire des Grecs, ils nomment arbres mâles ceux qui portent du fruit, & arbres femelles ceux qui n'en portent point. Ils élèvent leurs enfans à très-peu de frais & dans une frugalité incroyable. Ils leur font cuire quelques herbes des plus communes, de la moële du liber, qu'on met sous la cendre, ou bien ils leur donnent des choux ou des racines, tantôt crues, tantôt bouillies, & tantôt rôties. On

les fait aller pieds nus, & souvent même on les laisse aller tout nus dans tout le tems de leur enfance, la chaleur du climat rendant les habits moins nécessaires. Enfin on élève un enfant jusqu'à son adolescence, sans qu'il en coûte en tout plus de vingt dragmes. C'est par-là que le peuple de l'Egypte est en même-tems le plus nombreux & le plus capable de grands travaux qui soit au monde. Les Prêtres instruisent leurs enfans en deux sortes de sciences qui ont leurs caractères ou leurs lettres particulières, savoir les sciences sacrées & les sciences profanes : mais il leur font aprendre sur-tout la Géométrie & l'Arithmétique. Car comme le fleuve en se débordant tous les ans change souvent la face de la campagne, & confond les limites des héritages, il n'y a que des gens habiles dans l'art d'arpenter & de mesurer les terres, qui en assignant à chacun ce qui lui apartient, puissent prévenir les procès qui naîtroient continuellement entre les voisins. Ainsi l'Arithmétique leur sert non seulement pour les spéculations de la Géométrie, mais encore pour les besoins de la société civile.

Elle eſt auſſi d'un grand uſage parmi les Aſtrologues. Car bien que le goût de l'Aſtrologie ſoit aſſez général, aucun peuple ne s'eſt plus appliqué que les Egyptiens à obſerver le mouvement & le cours des Aſtres. Les Prêtres avoient des tables Aſtronomiques dreſſées depuis un tems immémorial, & l'amour de cette ſcience leur étoit comme héréditaire. Ils marquoient au juſte les révolutions des Planètes & leurs mouvemens directs, ſtationnaires, & rétrogrades : mais de plus ils étudioient leurs influences ſur les êtres ſublunaires, & déterminoient les biens & les maux que leurs différens aſpects annonçoient aux hommes. Ils ont ſouvent rencontré dans les prédictions qu'ils ont faites à diverſes perſonnes, de ce qui leur devoit arriver, auſſi bien que des années d'abondance ou de ſtérilité, des maladies qui menaçoient les hommes ou les animaux, des tremblemens de terre & des déluges, ou enfin de l'apparition des comètes. En un mot, un long uſage leur avoit appris les choſes les plus éloignées des connoiſſances ordinaires. On prétend même que les Chaldéens n'ont rendu les divi-

nations Astrologiques si célèbres à Babylone, que parce qu'ils étoient originaires de l'Egypte, où les Prêtres leur avoient communiqué le secret de leur art. Nous avons déja dit que tous les Egyptiens apprenoient de leurs parens mêmes le métier qu'ils trouvoient dans leur famille : ainsi ils n'apprenoient pas tous à lire ; cela n'étoit permis qu'à ceux qui étoient destinés aux sciences par leur état. La lutte & la musique étoient des arts défendus chez eux, parce qu'à l'égard de la lutte, ils croyoient qu'elle pouvoit nuire à la santé, & qu'elle ne donnoit au corps qu'une force passagère & dangereuse ; & à l'égard de la musique ils la regardoient non-seulement comme inutile, mais encore comme contraire aux mœurs, parce qu'elle amollit l'âme.

XXX. De la Médecine chez les Egyptiens.

Ils prévenoient les maladies par des remèdes rafraîchissans, par les purgatifs, par les diettes, par les vomissemens. Ils employoient ces remèdes plusieurs jours de suite à l'égard des uns, & ils ne les faisoient prendre à d'autres que par intervalle. Ils croyoient que toute nourriture contenoit un superflu, dont s'engendrent

les maladies ; & qu'ainsi tout ce qui tend à évacuer le corps, ôtoit le principe du mal, & étoit le moyen le plus sûr d'entretenir ou de ramener la santé. Il n'en coûtoit rien aux Egyptiens pour se faire traiter, quand ils étoient à la guerre ou en voyage dans leur pays : car les Médecins étoient gagés du public, & ils exerçoient la Médecine selon les règles qui leur avoient été transmises par le plus grand nombre & les plus illustres de leurs anciens maîtres. S'ils ne pouvoient sauver le malade en suivant cette méthode, qu'ils trouvoient écrite dans les livres sacrés, on ne leur imputoit rien : mais s'ils s'en étoient écartés, ils étoient punis de mort. Le Législateur avoit cru que peu de gens seroient capables de trouver une meilleure route que celle qui avoit été tracée & suivie de tout tems par les plus habiles dans cet état.

XXXI. Des Animaux sacrés de l'Egypte.

On regardera, sans doute, comme un article difficile à croire & à comprendre, ce qui regarde les animaux sacrés de l'Egypte. Car les Egyptiens respectent jusqu'à l'adoration plusieurs animaux, non-seulement pendant leur vie, mais encore après leur

mort ; comme les chats, les ichneumons, les chiens, les éperviers & certains oiseaux nommés dans leur langue Ibis, les loups mêmes, les crocodiles & plusieurs autres. Après avoir donné un détail abrégé, de cette superstition nous tâcherons d'en expliquer les causes. Premièrement, on consacre un champ dont le revenu est destiné pour la nourriture & pour les autres soins qu'on prend de chaque espèce de ces animaux. Outre cela les Egyptiens rendent leurs vœux à certains Dieux pour leurs enfans échapés de quelques maladies ; & alors ils se font couper les cheveux & en donnent le poids en or ou en argent aux gardiens des animaux sacrés. Ceux qui nourrissent les éperviers les appellent à haute voix pour leur faire prendre les morceaux de chair tout coupés qu'ils leur jettent en l'air. Pour les chats & les ichneumons, on paîtrit du pain dans du lait, & on le leur donne avec quelques morceaux de poisson du Nil, en les attirant par cette espèce de sifflement dont on se sert pour flater les animaux. Il en est de même de tous les autres à qui l'on présente les viandes qui leur conviennent. Non-seu-

lement ces Officiers ne se font pas une peine & une honte de ce ministère ; mais ils s'en glorifient comme s'ils étoient employés aux plus saintes cérémonies de la Religion. Ils ne paroissent jamais dans les Villes, ou à la campagne, qu'avec des marques particulières qui les distinguent, & qui indiquent même de quels animaux ils sont gardiens : d'aussi loin qu'on les apperçoit, tout le monde se prosterne devant eux. Quand il est mort quelqu'un de ces animaux, ils l'envelopent dans un linceul en pleurant & en se frappant la poitrine, & ils le portent à ceux qui ont soin de les saler ; ils les embaument ensuite avec de l'huile de cèdre, & d'autres parfums les plus odoriférans & les plus propres à conserver long-tems les corps ; & ils les déposent enfin dans des coffres sacrés. Si un homme tue exprès quelqu'un de ces animaux, il lui en coûte la vie: mais il y a une distinction pour les chats & pour les ichneumons; c'est qu'un homme qui en auroit tué un, soit exprès, soit par mégarde, est saisi par le peuple qui se jette sur lui, qui lui fait souffrir toute sorte de maux, & le massacre ordinairement sans aucune for-

me de procès. Ainsi ceux qui rencontrent un de ces animaux sans vie, se mettent à se lamenter de toute leur force, en protestant qu'ils l'ont trouvé mort. Cette superstition est tellement enracinée dans l'âme de ces peuples, & leur vénération pour ces animaux est si forte, qu'au tems où le Roi Ptolémée (1) aspiroit à se faire déclarer ami & allié du peuple Romain, & que les Egyptiens avoient toute sorte d'égards pour ceux qui venoient d'Italie, afin d'éloigner tout prétexte de mécontentement & de guerre de la part de la République qu'ils appréhendoient, un Romain qui avoit tué un chat, fut assommé par le peuple qui se jeta dans sa maison, sans pouvoir être arrêté ni par l'intérêt de l'Etat, ni par les remontrances des Officiers du Roi, ni par les protestations que faisoit le Romain même de n'avoir tué le chat que par mégarde. Je n'allègue point ce fait sur le raport d'autrui ; mais j'en ai été témoin moi-même dans mon séjour en Egypte. S'il paroît fabuleux & incroyable, on sera bien plus surpris d'apprendre

(1) C'est sans doute le onziéme Ptolémée ou Ptolémée Aulétès.

qu'en une famine dont l'Egypte fut affligée, les hommes en vinrent jusqu'à se manger les uns les autres, sans que personne ait été accusé d'avoir touché aux animaux sacrés. Dans une maison où il meurt un chien, tout le monde se rase & se met en deuil ; & ce qui est encore plus singulier, ils ne se servent plus ni de pain, ni de vin, ni de toutes les provisions de bouche qui se trouvent alors chez eux. Quand ils retournent des pays étrangers où ils ont été à la guerre, ils rapportent avec eux des chats & des vautours, quoiqu'ils ayent à peine de quoi vivre dans le chemin. Il est plus aisé de raconter que de faire croire à ceux qui ne l'ont pas vû, ce qu'ils pratiquent à l'égard du Bœuf Apis à Memphis, du Bœuf Mnévis à Héliopolis, du Bouc à Mendès, du Crocodile au lac de Mœris, du Lion à Léontopolis, & de plusieurs autres. Ils nourrissent ces animaux dans des parcs sacrés, & ce sont des gens du premier ordre qui s'acquittent de ces fonctions, & qui apprêtent à ces animaux des viandes très-délicates. Car ils leur font des tartes avec du froment & de la fleur de farine, paîtries dans du lait.

Ils leur donnent avec cela toutes sortes de compositions de miel, & de la chair d'oie ou rôtie ou bouillie. Ils vont à la chasse pour les oiseaux carnaciers qu'ils ont à nourrir, & ils ne plaignent point les plus grands frais pour les entretenir magnifiquement. Ils leur font prendre des bains délicieux : ils les oignent de parfums exquis, & font brûler sans cesse des odeurs devant eux. Ils étendent des tapis sous eux, & les parent eux-mêmes superbement. Ils ont un grand soin de les apparier suivant leur espèce. Ils recherchent outre cela les plus belles femelles qu'on puisse avoir, & les nourrissent avec des attentions particulières, comme les concubines de ces animaux. Lorsqu'il en meurt quelqu'un, ils le pleurent comme leurs propres enfans, & lui font des funérailles qui passent leurs facultés. Ptolémée, fils de Lagus régnant en Egypte après la mort d'Alexandre, un Apis mourut de vieillesse à Memphis: celui qui en avoit soin, ayant dépensé tout son bien qui étoit considérable, aux préparatifs de ses funérailles, emprunta encore du Roi cinquante talens d'argent pour les achever. Enfin on

a vû de notre tems quelques-uns de ces gardiens d'animaux qui avoient dépensé cent talens à leur entretien.

XXXII. Culte du Taureau Apis, & de plusieurs autres animaux.

A CETTE occasion nous ferons le récit de ce qui se pratique à l'égard du taureau qu'ils nomment Apis. Lorsqu'il est mort & qu'il a été enseveli avec toute sorte de magnificence, ses Prêtres cherchent un veau, qui pour la forme & pour la couleur approche du taureau mort. Quand ils l'ont trouvé, le deuil cesse ; & d'abord ils mènent le nouvel Apis à Nilopolis ou ville du Nil, où ils le nourrissent pendant quarante jours. Ils l'embarquent ensuite dans une gondole où il y a pour lui une chambre dorée ; & ils le conduisent comme un Dieu dans le temple de Vulcain à Memphis. Pendant les quarante jours dont nous avons parlé, il est est permis aux femmes de le voir, & elles se tiennent debout devant lui (1) : mais après cela il leur est défendu de paroître en sa présence. Le principe de ce culte, selon quelques-uns, est qu'à la mort d'Osiris, son âme passa dans le corps d'un taureau nommé Apis ; & que depuis ce tems, elle est entrée

(1) Ici le texte ajoûte *sublevatisque vestibus, pudenda ei ostentant.*

succeſſivement & s'eſt manifeſtée dans tous ceux qu'on a ſubſtitués à la place de celui-là. D'autres racontent qu'Oſiris ayant été tué par Typhon, Iſis fit enfermer ſon corps dans la figure d'une géniſſe, qui étoit couverte d'un drap de pourpre, & que c'eſt même ce qui a donné le nom à la ville de Buſiris. Ils ont encore pluſieurs autres fables ſur le ſujet d'Apis ; mais elles nous meneroient trop loin. D'ailleurs il eſt fort difficile d'aſſigner l'origine de tant de pratiques bizarres & incroyables ; & de plus nous avons averti, en parlant des Dieux, que les Prêtres gardent un profond ſilence ſur ces ſortes de matières. Ce qui s'en eſt répandu parmi le peuple, ſe réduit à ces trois cauſes. La première eſt très-fabuleuſe, & tient beaucoup de la ſimplicité des premiers tems. Ils diſent que les Dieux, étant autrefois en petit nombre, & craignant d'être accablés par la multitude des hommes impies & ſcélérats, ſe cachoient ſous la forme de divers animaux pour échaper à leur pourſuite & à leur fureur. Mais ces mêmes Dieux s'étant enfin rendus les maîtres du monde, avoient eu de la reconnoiſſance pour

les animaux dont la ressemblance les avoit sauvés ; ils se les étoient consacrés, & avoient chargé les hommes mêmes de les nourrir avec soin, & de les ensevelir avec honneur. La seconde cause est celle-ci : on dit que les Egyptiens combattant autrefois sans ordre, & étant souvent défaits par leurs ennemis, ils prirent enfin des étendarts pour servir de guides à leurs troupes dans la mêlée. Ces étendarts étoient chargés des figures de ces animaux qu'ils révèrent aujourd'hui. Les Chefs les portoient au bout de leurs piques, & par-là chacun reconnoissoit à quel corps ou à quelle compagnie il appartenoit. Cette précaution leur ayant procuré la victoire plus d'une fois, ils s'en crurent redevables aux animaux représentés dans leurs enseignes ; & en mémoire de ce secours ils défendirent de les tuer, & ordonnèrent même qu'on leur rendroit tous les honneurs que nous avons vus. La troisième cause est prise de l'utilité que les hommes retirent de ces animaux pour tous les besoins de la vie. La vache a porté le bœuf qui laboure la terre & en rend ainsi la culture plus facile. Les brebis met-

tent bas deux fois l'année ; elles fournissent une laine qui habille & qui orne l'homme, & elles lui donnent avec abondance un lait dont on fait des fromages excellens. Le chien est merveilleux pour la chasse & pour la garde des maisons. C'est pour cela qu'on donne au Dieu Anubis une tête de chien, pour marquer qu'il avoit gardé les corps d'Osiris & d'Isis. Quelques-uns disent que lorsqu'Isis cherchoit le corps d'Osiris, elle mena des chiens avec elle, pour la défendre contre les brigands & contre les bêtes farouches. Ils sembloient même s'intéresser à sa recherche, & ils le lui indiquèrent par leurs cris. C'est pour cela que dans les fêtes d'Isis, des chiens précèdent toujours la pompe sacrée, en témoignage du secours qu'ils prêtèrent autrefois à la Déesse. Le chat en ce pays-là écarte les aspics & quelques autres serpens dont les morsures sont venimeuses. L'ichneumon cherche les œufs du crocodile pour les casser, sans en tirer aucun profit pour lui-même, puisqu'il ne les mange pas. Mais s'il ne prenoit ce soin là, le fleuve seroit inaccessible aux hommes par la multitude des crocodiles dont

ſes bords ſeroient aſſiégés. L'ichneumon les tue eux-mêmes par une ruſe tout-à-fait ſinguliere & que l'on auroit peine à croire. Pendant que le crocodile dort ſur le rivage la gueule ouverte, l'ichneumon s'étant roulé dans la boue, ſe jette tout d'un coup dans ſon corps, là il lui dévore les entrailles, & ſort enſuite ſans danger du ventre de l'animal qu'il laiſſe mort. L'Ibis eſt le plus utile de tous les oiſeaux contre les ſerpens, les ſauterelles & les chenilles. Les faucons détruiſent les ſerpens à cornes, les ſcorpions & quelques inſectes plus petits qui tuent l'homme. D'autres croient que ces oiſeaux ſont honorés chez les Egyptiens, parce que les Devins obſervent leur vol pour les augures. D'autres encore racontent qu'autrefois un faucon apporta aux Prêtres de Thèbes un livre dont la couverture étoit de couleur de pourpre, & dans lequel étoient contenues les lois & les cérémonies de la religion : & que c'eſt pour cela que les Ecrivains ſacrés portent ſur leur tête une bande de pourpre & la figure d'un faucon. Ceux de Thèbes honorent l'aigle, parce qu'ils le regardent comme un oiſeau

Royal & digne de Jupiter même (1). On rend aux Taureaux ſacrés qui ſont Apis & Mnévis, un culte qui approche de celui qu'on rend aux Dieux mêmes; ſoit par reſpect pour l'inſtitution d'Oſiris, ſoit par reconnoiſſance de l'utilité qu'on retire de ces animaux par rapport au labourage ; ſoit enfin pour conſerver à la dernière poſtérité la mémoire de ceux qui ont procuré aux hommes l'uſage des biens de la terre. Cependant il eſt permis de ſacrifier des taureaux, quand ils ſont roux, parce que les Egyptiens croient que Typhon étoit de cette couleur ; c'eſt lui qui tua Oſiris dans une embuſcade, & ſur qui Iſis tira vengeance

(1) On a cru qu'il ſeroit mieux de ne donner qu'en latin l'article qui ſuit ici dans le texte grec.

Hircum ob genitale membrum inter Deos retulere, quomodo apud Græcos etiam Priapum honorari perhibent. Animal enim hoc in Venerem eximiè propenſum; & membrum illud corporis, generationis inſtrumentum, honore dignum eſſe, quòd ab eo natura animantium ortum ſuum derivet. Denique pudenda (aiunt) non apud Ægyptios tantùm, ſed apud alios quoque non paucos in myſteriorum ritibus religiosè habentur, ut à quibus generatio animalium promanat. Ac Flamines, qui à patribus Sacerdotia accipiunt, in Ægypto iſti Deo primùm initiantur. Panes etiam & Satyri eandem ob cauſam in veneratione ſunt apud homines. Quo circa etiam imagines ipſorum in Fanis plerique dedicant, arrectis ita membris, ut hirci naturam imitentur. Hanc enim pecudem ad coitum ferri procaciſſimè traditur. Hac igitur ſignificatione gratam Diis mentem pro fœcunditate generis ſui teſtatam volunt. Rhodoman, p. 78.

de la mort de son époux. On dit même que les anciens Rois d'Egypte sacrifioient sur le tombeau d'Osiris tous les hommes qui avoient le poil roux. Les Egyptiens ne l'ont guère ainsi, & ce malheur tomboit plus souvent sur les étrangers. Voilà l'origine de la fable qui a fait passer Busiris chez les Grecs pour un Roi d'Egypte qui immoloit les Etrangers ; au lieu que chez les Egyptiens ce mot sans se rapporter à aucun de leurs Rois signifie tombeau d'Osiris. Ils honorent les loups par la ressemblance qu'ils ont avec les chiens ; en effet, ils diffèrent peu, & les deux espèces s'accouplent réciproquement. On allègue pourtant une cause plus mystérieuse de ce culte. On dit que lorsqu'Isis & son fils Horus se préparoient à combattre Typhon, Osiris revint des enfers sous la forme d'un loup, & se joignit à eux pour les aider ; & que Typhon ayant été tué, on avoit honoré l'animal dont l'apparition avoit procuré cette victoire. D'autres racontent que les Ethiopiens venant porter la guerre en Egypte, une armée de loups les arrêta sur leur passage, & les mit en fuite près de la ville nommée Eléphantine. Depuis

ce jour cette province s'est appelée Lucopolitaine, & les loups ont été en vénération.

XXXIII. Culte des Crocodiles. Différentes abstinences de fruits selon les différens lieux.

IL NOUS reste à parler de l'adoration des crocodiles. On s'étonnera sans doute, comment on a pu rendre les honneurs divins à un monstre qui dévore les hommes. Les Egyptiens répondent que les crocodiles contribuent autant & plus que le fleuve à la défense & à la sûreté du pays; parce que les voleurs de l'Arabie & de la Libye n'osent aborder le fleuve, dans la crainte qu'ils ont de ces animaux; & qu'ainsi ce seroit ôter un rempart à l'Egypte, que de leur faire la guerre ou de les détruire. On raconte une autre histoire au sujet des crocodiles. Un des anciens Rois de l'Egypte nommé Ménès fut poursuivi par ses chiens jusques sur le bord du lac Mœris. Là un crocodile se présenta à lui, & contre toute espérance le reçut sur son dos, & le transporta de l'autre côté. En mémoire de ce bienfait, Ménès bâtit auprès de-là une ville, qu'on nomma Crocodile. Il voulut que les habitans honorassent ces animaux comme des Dieux, & il consacra ce lac à leur subsistance. Il fit dresser dans le même

lieu ſon tombeau & une Piramide à quatre faces, & y fit faire ce labyrinthe qu'on admire encore. On donne au ſujet des autres animaux pluſieurs autres raiſons ſemblables, qu'il ſeroit long de rapporter en détail. Il paroît au reſte que toutes les coutumes de l'Egypte ont pour fondement quelque raiſon d'utilité. Il y a, par exemple, quelques-uns des fruits de la terre les plus communs, que les uns ou les autres ne mangent point. Ceux-là ſe privent des lentilles, ceux-ci des pois, d'autres des oignons. Ils ne font cela, dit on, que pour s'accoutumer à ſe paſſer de quelque choſe; car rien ne pourroit ſuffire, ſi tout le monde vouloit de tout. Selon une autre tradition, les anciens Rois étoient expoſés à de fréquentes révoltes de leurs ſujets. Pour remédier à cet inconvénient un des plus ſages d'entr'eux s'aviſa de fournir à ces peuples des motifs de diſſenſion qui les indiſpoſeroient les uns contre les autres. Dans cette penſée, il partagea ſon Royaume en diverſes Provinces, & aſſigna à chacune l'animal qu'on y devoit adorer, & le fruit auquel on ne devoit point toucher. Il prévoyoit ce qui

est arrivé de-là, que les uns méprisant ce que les autres respectent, les Egyptiens ne seroient jamais d'accord ensemble, & se regarderoient mutuellement comme des insensés ou des impies. Une troisième raison de la consécration des animaux est celle-ci. Peu après que les hommes eurent abandonné la vie sauvage pour former entr'eux diverses sociétés, ils s'attaquoient & se massacroient continuellement les uns les autres, ne connoissant point encore d'autre loi que celle du plus fort. La nécessité apprit bien-tôt aux plus foibles à se secourir mutuellement, & ils se donnèrent pour signal de convocation la figure de quelques-uns des animaux qu'on a consacrés depuis. A cette marque ils se rassembloient & formoient un corps redoutable à ceux qui auparavant les faisoient trembler. La première de ces bandes servit d'exemple & de modèle à d'autres; & toutes ayant pris des animaux différens pour enseignes, c'est la raison pour laquelle les uns sont honorés dans un endroit, & les autres dans un autre, comme les auteurs particuliers du salut des différentes troupes

qui se sont établies en plusieurs villes. Car il faut remarquer que les Egyptiens sont le peuple du monde le plus reconnoissant pour toute sorte de bienfaits. Ils disent que la reconnoissance est la source de tous les secours & de tous les biens qu'on peut espérer dans la vie. En effet, tous les hommes s'empressent de rendre service à ceux dans l'âme desquels ils croient s'amasser, pour ainsi dire, un trésor de reconnoissance pour le besoin. C'est-là le principe du respect que les Egyptiens ont pour leurs Rois, qu'ils regardent comme des Dieux. L'autorité souveraine que la Providence a donnée aux Rois sur leurs peuples, & le pouvoir de répandre toute sorte de bienfaits leur paroît être un caractère de la Divinité.

XXXIV. Sépulture des morts.

Nous n'avons peut-être été que trop longs dans ce qui concerne les lois des Egyptiens & les consécrations de leurs animaux ; mais si l'on a été surpris de plusieurs particularités dans ces deux articles, on ne le sera pas moins de ce qui concerne la sépulture des morts. Dès qu'un homme est expiré, ses parens & ses amis se couvrant la tête de boue, vont pleu-

rer dans toutes les rues, jusqu'à ce que le corps soit inhumé. Ils s'abstiennent cependant de vin & de toute nourriture délicate, comme aussi des bains & des ajustemens. Ils ont trois sortes de funérailles, les pompeuses, les médiocres, & les simples. Les premières coûtent un talent d'argent, les secondes vingt mines (1), mais les troisièmes se font presque pour rien. La fonction d'ensevelir est une profession particulière qui a été apprise, comme les autres, dès l'enfance. Ceux qui l'exercent vont porter chez les parens un état de ce qu'on peut dépenser à ce sujet, & leur demandent à quoi ils jugent à propos de s'en tenir. Etant convenus de tout, ils prennent le corps & le donnent aux Officiers qui doivent le préparer. Le premier est l'écrivain : c'est lui qui désigne sur le côté gauche du mort le morceau de chair qu'il en faut couper. Après lui vient le coupeur qui fait cet office avec une pierre d'Ethiopie : mais il s'enfuit aussi-tôt de toute sa force ; parce que tous les autres le poursuivent à coups

(1) Si le talent contenoit 60 mines, suivant l'opinion commune, 20 mines n'en faisoient que le tiers ; & la mine, sur le pied de 3000 l.v. le talent, devoit valoir 50 livres.

de

de pierres, comme un homme qui a encouru la malédiction publique ; car ils regardent comme un ennemi commun celui qui a fait quelque blessure ou quelque outrage que ce soit à un corps de même nature que le sien. Ceux qui salent viennent ensuite ; ce sont des Officiers très-respectés dans l'Egypte : car ils ont commerce avec les Prêtres, & l'entrée des lieux sacrés leur est ouverte, comme à eux. Ils s'assemblent tous au tour du mort qu'on vient d'ouvrir, & l'un d'eux introduit par l'incision sa main dans le corps, & en tire tous les viscères, excepté le cœur & les reins. Un autre les lave avec du vin de palme & des liqueurs odoriférantes. Ils oignent ensuite le corps pendant plus de trente jours avec de la gomme de cèdre, de la myrrhe, du cinnamome, & d'autres parfums qui non-seulement contribuent à le conserver dans son entier pendant très-long-tems, mais qui lui font encore répandre une odeur très-suave. Ils rendent alors aux parens le corps revenu à sa première forme, de telle sorte que les poils mêmes des sourcils & des paupières sont démêlés, & que le mort semble avoir gardé

l'air de ſon viſage & le port de ſa perſonne. Pluſieurs Egyptiens ayant conſervé par ce moyen toute leur race dans des cabinets faits exprès, trouvent une conſolation qu'on ne peut exprimer, à voir leurs ancêtres dans la même attitude & avec la même phyſionomie que s'ils étoient encore vivans. Quand le corps doit être inhumé, on en va annoncer le jour, premièrement aux Juges, & enſuite à toute la famille & à tous les amis du mort. Cette indication ſe fait en exprimant ſon nom, & en diſant qu'il va paſſer le lac. Auſſi-tôt quarante Juges s'aſſemblent & vont s'aſſeoir dans un tribunal formé en demi-cercle, & placé à l'autre bord du lac. Des ouvriers prépoſés à cette fonction mettent ſur ce lac une barque qu'ils ont conſtruite, & qui eſt gouvernée par un pilote que les Egyptiens nomment Caron en leur langue. On dit qu'Orphée étant venu en Egypte & ayant vû cette cérémonie, bâtit ſur elle la fable de l'Enſer, en ajoûtant quelques circonſtances a ce qu'il avoit vû pratiquer. Nous en parlerons bientôt plus au long. Avant qu'on place le cercœuil dans cette barque, la

loi permet à tout le monde de venir faire ſes plaintes contre le mort. Si quelqu'un le convainc d'avoir mal vécu, les Juges portent la Sentence, & privent le mort de la Sépulture qu'on lui avoit préparée. Mais ſi celui qui a intenté l'accuſation ne la prouve pas, il eſt ſujet à de grandes peines. Quand aucun accuſateur ne ſe préſente, ou que ceux qui ſe ſont préſentés ſont convaincus eux mêmes de calomnie, tous les parens quittent le deuil, louent le défunt, ſans parler néanmoins de ſa race, comme font les Grecs, parce que tous les Egyptiens ſe croient également nobles. Ils commencent ſon éloge par ſon éducation; & parcourant enſuite tous les âges de ſa vie, ils relèvent ſa piété, ſa juſtice, ſon courage, & prient les Dieux infernaux de le recevoir dans le ſéjour des bienheureux. Toute l'aſſiſtance applaudit à cette Oraiſon funèbre, elle y mêle de nouvelles louanges, & félicite le mort de ce qu'il doit paſſer l'éternité dans la paix & dans la gloire. Ceux qui ont des tombeaux à eux, y mettent leurs morts dans les places qui les attendent: ceux qui n'en ont pas, les gar-

dent dans leurs maiſons en des lieux préparés pour cela,& poſent leurs cercœuils debout contre la muraille. Ils retiennent auſſi chez eux les corps de ceux qui ſont exclus de la ſépulture, pour raiſon de crime ou de dette ; & il arrive quelquefois que leurs deſcendans devenus riches ou puiſſans ſatisfont leurs créanciers, ou pourſuivent leur juſtification, & les font enfin enſevelir honorablement. Car les Egyptiens ſe ſont fait de tous tems une religion d'honorer particuliérement leurs parens morts. Ils donnent aſſez ſouvent leur corps pour ſûreté de leurs dettes, & ceux qui ne les retirent pas ſont déclarés infâmes pendant leur vie, & privés de la ſépulture après leur décès. C'eſt au fond une précaution très-eſtimable dans ceux qui ont inſtitué ces cérémonies, d'avoir fait dépendre la bonté & la politeſſe des mœurs, non-ſeulement des égards que l'on auroit pour les vivans, mais encore des honneurs qu'on rendroit aux morts, chacun ſelon ſes facultés. Les Grecs ont corrompu par leurs fictions & par leurs fables ce que l'on doit croire de la récompenſe des bons & de la punition des méchans ; & par-là

ils ont livré aux railleries des libertins un des plus puiſſans motifs qu'on puiſſe propoſer aux hommes pour les engager à bien vivre. Mais chez les Egyptiens le diſcernement du vice & de la vertu n'eſt pas renvoyé à un tribunal inviſible : il ſe fait à la mort, en préſence de tout le monde ; les peuples en ſont témoins tous les jours, & l'attente d'un jugement ſemblable retient chaque particulier dans l'exacte obſervation de ſes devoirs. Les plus belles lois ne ſont pas celles qui tendent à rendre les hommes plus riches : mais ce ſont celles qui peuvent les rendre plus ſages & plus propres à former entr'eux une ſociété qui leur ſoit à tous également avantageuſe.

XXXV. Noms Légiſlateurs de l'Egypte.

APRE'S avoir rapporté ces lois extraordinaires & merveilleuſes, il eſt juſte de dire un mot des Légiſlateurs mêmes. Au ſortir de la vie ſimple & naturelle que la fable dit qu'on avoit menée ſous le règne des Dieux & des Héros ; Mnévès homme recommandable par la ſupériorité de ſon eſprit, & digne d'être comparé à ſes prédéceſſeurs, fut le premier qui porta les hommes à ſuivre des lois écrites (1).

1. Mnévès.

(1) Le Grec porte ἀγράπτοις, lois non écrites, mais

Il suppoſa qu'il les tenoit de Mercure qui les lui avoit données pour le bien du genre humain. C'eſt ainſi que parmi les Grecs, Minos en Crète, & Licurgue à Lacédémone, firent croire à leurs peuples, que les lois qu'ils leur propoſoient, leur avoient été dictées par Jupiter ou par Apollon ; & cette perſuaſion a toujours tourné à l'avantage des peuples mêmes. On dit que chez les Arimaſpes, Zathrauſtès avoit feint que ſes lois lui venoient d'un bon génie qui l'aſſiſtoit. Zamolxis vantoit aux Gètes ſes communications avec la Déeſſe Veſta, & Moïſe alléguoit aux Juifs celles qu'il avoit eues avec le Dieu (1) Joa. Ils en uſoient ainſi, ſoit qu'ils regardaſſent comme un

le ſens a engagé les traducteurs à retrancher l'a privatif & à traduire lois écrites.

(1) M Huet dans ſa démonſtration évangélique. c 2, art. 35, à l'occaſion de cette allégation de Moïſe & du Dieu Jao ou Jehova par Diodore, cite Saint Juſtin Martyr dans ſon exhortation aux Grecs, & Saint Cyrille d'Alexandrie, *contra Julian. l.* 1, comme deux Peres de l'Egliſe qui ſe ſont autoriſés de ce paſſage pour faire voir que le Dieu de Moïſe avoit été connu des païens mêmes. Cela leur ſuffiſoit dans cette vue particulière ; & ils ne s'attendoient pas ſans doute qu'un Auteur profane donnât à ſon allégation le tour convenable, & tel que la vraie Religion l'auroit dicté. L'aveuglement du Paganiſme en a écarté Diodore encore davantage en deux fragmens conſervés par Photius ; l'un du Livre 34, & l'autre du 40.

don surnaturel & divin le talent qu'ils sentoient en eux de faire des lois sages & convenables ; soit qu'ils prévissent que les noms des Dieux qu'ils empruntoient, seroient d'une autorité infiniment plus grande dans l'esprit des peuples. Le second Législateur de l'Egypte a été Sazychès, homme 2. Sazychès.
d'un génie distingué. Il ajoûta quelques particularités aux lois déja établies, & il s'appliqua à perfectionner le culte des Dieux. On le fait passer pour l'inventeur de la Géométrie : & c'est lui, dit-on, qui a donné aux Egyptiens la méthode des observations Astronomiques. Le troisième a été Sésostris, qui non content de s'être rendu célèbre par ses grands exploits, a établi encore des lois militaires, & a prescrit tout ce qui concerne la guerre & les armées. Le quatrième a été le Roi Boccoris, Prince sage & habile : celui-ci a réglé les droits & les devoirs du Souverain, & tout ce qui regarde la forme des contrats & des conventions. Il a tellement excellé dans la jurisprudence, que l'on a conservé jusqu'à ce jour plusieurs de ses décisions & de ses jugemens. On dit que d'ailleurs il étoit

3. Sesoosis ou Sésostris.

4. Boccoris.

foible de corps & de plus fort attaché
5. Amaſis à l'argent. Après lui Amaſis travailla encore aux lois : il fit quelques ordonnances nouvelles ſur les departemens des provinces, & donna à l'Egypte la forme de ſon gouvernement On vante beaucoup ſon intelligence, ſa douceur & ſa juſtice ; & ce furent même ces qualités qui lui procurèrent le ſceptre qui n'étoit pas dans ſa maiſon. Les habitans d'Elis, où ſe célèbrent les jeux Olympiques, ayant député vers lui, pour lui demander des règles ſur la diſtribution de leurs prix; il leur répondit qu'elles ſeroient toujours aſſez équitables, ſi leurs Citoyens n'entroient jamais en concurrence avec les étrangers. Il s'étoit lié d'amitié avec Polycratès Tyran de Samos ; mais comme celui-ci uſoit de vexation envers les habitans de ſon Iſle & envers les étrangers mêmes qui y abordoient ; on dit qu'Amaſis lui envoya d'abord quelques perſonnes de confiance, pour l'exhorter à ſe rendre juſte & raiſonnable. Mais Polycratès n'ayant pas profité de ſon avis, le Roi d'Egypte lui écrivit une lettre par laquelle il lui déclaroit qu'il renonçoit à ſon amitié, pour prévenir les cha-

grins que lui causeroient incessamment les malheurs d'un homme qui abusoit ainsi de son pouvoir. Les Grecs admirèrent la sagesse qui paroissoit dans cette lettre d'Amasis, & encore plus le prompt accomplissement de sa prédiction. Darius père 6. Darius.
de Xercès est le sixième qui ait eu part aux lois de l'Egypte. Ayant conçu de l'horreur pour les impiétés & les inhumanités qui s'étoient commises daus la conquête que son prédécesseur Cambyse avoit faite de cette nation, il entreprit d'y rétablir la Religion & la tranquilité publique. Il eut de fréquentes communications avec les Prêtres, & il se fit instruire par eux de la Théologie & des autres secrets enfermés dans les livres sacrés. Il prit enfin une telle émulation pour la sagesse, l'équité, & la magnanimité des anciens Rois, qu'il se rendit semblable à eux. En un mot, il porta si loin les vertus royales, que seul de tous les Rois d'Egypte, il fut regardé comme un Dieu de son vivant, & qu'il obtint encore après sa mort les plus grands honneurs qu'on ait rendus aux plus religieux & aux plus justes de ses prédécesseurs. Ce sont-là les auteurs de

ces lois fameuſes chez tous les peuples de la terre. Mais pluſieurs de celles qui paroiſſoient les plus judicieuſes ont été abolies, lorſque les Macédoniens ſe ſont rendus maîtres de l'Egypte en ces derniers tems, & en ont renverſé l'ancienne Monarchie.

XXXVI. Grecs illuſtres qui ont voyagé en Egypte, & des fables ou des pratiques qu'ils ont tirées des uſages de cette Nation.

POUR finir cette matière nous dirons un mot ici des anciens Grecs, qui, ayant excellé en ſageſſe & en lumières, ont entrepis le voyage d'Egypte, pour s'inſtruire des lois & des mœurs de cette nation. Les Prêtres liſent dans leurs Annales qu'on a vû chez eux (1) Orphée, Muſée, Mélampe, & Dédale, le Poëte Homère, Lycurgue de Sparte, l'Athénien Solon, & Platon le Philoſophe, Pythagore de

(1) Les quatre premiers appartiennent aux tems fabuleux. Orphée de Thrace, Muſée d'Athènes, Mélampe fils d'Amithaon, tous trois Auteurs & par conſéquent Poëtes, ſuivant l'opinion commune qui rend la proſe bien poſtérieure aux Ouvrages de Poéſie, Dédale originaire d'Athènes ingénieur, architecte & ſtatuaire fameux, que Diodore place lui-même au tems de Théſée, *l.* 4 Il a été déja parlé d'Homère. *première Section. art.* 6.

Lycurgue Légiſlateur de Sparte 150 ans avant la première Olympiade, 900 ans avant J. C. & contemporain d'Homère. *Marsham*, *p.* 224.

Solon Légiſlateur d'Athènes en la 36 Olympiade, 632 ans avant J. C.

Platon, Philoſophe trop connu pour le déſigner ici, nâquit en la 88 Olymp. 426 ans avant J. C. L'arrangement des noms n'eſt pas conforme ici à l'ordre des tems. Car Platon eſt

Samos, & le Mathématicien Eudoxe, Démocrite Abdéritain, Œnopidès de Chio : il n'eſt aucun d'eux du paſſage ou du ſéjour duquel on ne montre quelque marque, comme leur portrait ou quelque ouvrage, ou même quelque lieu qui porte leur nom. Ils donnent auſſi diverſes preuves qui font voir que tous ces Sages ont tiré de l'Egypte ce qu'il y a eu de plus merveilleux dans les ſciences qu'ils ont profeſſées. Orphée, diſent les Egyptiens, a rapporté de ſon voyage ſes myſtères, ſes Orgies & toute la fable de l'Enfer. Il n'y a d'autre différence que celle du nom entre les fêtes de Bacchus & celles d'Oſiris, comme entre les fêtes de Cérès & celles d'Iſis. Les ſupplices des méchans dans le Tartare, le ſéjour des bons aux Champs Eliſées, & quelques autres idées ſemblables, ſont viſiblement priſes des funérailles des Egyptiens. Mercure conducteur des

bien poſtérieur à Pythagore qui vint en Italie vers la 50 Olympiade. Celui ci eſt bien poſtérieur auſſi à Numa Pompilius, dont quelques-uns l'ont fait contemporain

Eudoxe de Cnide fameux Mathématicien & Aſtronome, alla en Egypte avec Platon. *Strabon. l.* 17.

Démocrite. *Voyez* l'art. 24 de la Section précédente.

Oenopidès. *Voyez* Section première, dernier article.

âmes chez les Grecs, a été imaginé sur un homme à qui l'on remettoit anciennement en Egypte le corps d'un Apis mort, pour le porter à un autre qui le recevoit avec un masque à trois têtes comme celles de Cerbère. Orphée ayant parlé en Grèce de cette pratique, Homère (1) en a fait usage dans ces vers de l'Odyssée.

Avec son caducée, aux bords des fleuves sombres
Mercure des Héros avoit conduit les ombres.

Le Poëte ajoûte un peu plus bas (2):

Ils passent l'Océan & le pâle rocher;
Et bien-tôt abordant par l'effort du Nocher,
Aux portes du Soleil, lieu des images vaines,
Ils parviennent enfin à ces heureuses plaines
Où jouissant de tout, excepté de leurs corps,
Et libre de nos soins, on voit errer les Morts.

Or l'Océan est le Nil même, auquel les Egyptiens donnent en leur langue

(1) Premiers vers du 24. l. de l'Odyssée.

(2) Ibid. v. 11. & suivans.

un nom qui signifie la même chose qu'Océan. Les portes du Soleil sont la ville d'Héliopolis : & ces plaines heureuses qu'on dit être le séjour des justes morts, ne sont à la lettre que les belles campagnes qui sont aux environs du lac d'Achéruse auprès de Memphis ; & qui sont partagées par des champs & par des étangs couverts de blé ou de Lotos. Ce n'est pas sans quelque fondement qu'on a dit que les morts habitent là. Car c'est-là qu'on termine les funérailles de la plûpart des Egyptiens, lorsqu'après avoir fait traverser le Nil & le lac d'Achéruse à leurs corps, on les dépose enfin dans des tombes qui sont arrangées sous terre en cette campagne. Les cérémonies qui se pratiquent encore aujourd'hui dans l'Egypte conviennent à tout ce que les Grecs disent de l'Enfer, comme à la barque qui transporte les corps, à la piéce de monnoie qu'il faut donner au Nocher nommé Caron en langue Egyptienne, au temple de la ténébreuse Hécate, placé à l'entrée de l'Enfer, aux portes du Cocyte & du Léthé, posées sur des gonds d'airain; à d'autres portes qui sont celles de la vérité ; au

ſimulacre de la Juſtice qui eſt ſans tête. Il en eſt ainſi de tout le reſte qui paroît n'être qu'une copie exacte de ces funérailles, telles même qu'on les fait actuellement. Dans la ville d'Acanthe qui eſt au-delà du Nil du côté de la Libye, à ſix-vingts ſtades de Memphis ; il y a un tonneau percé dans lequel trois cent ſoixante Prêtres verſent tous les jours de l'eau apportée du Nil. Non loin de-là, on exécute réellement la fable de l'âne dans une aſſemblée publique, où un homme file une longue corde de jonc qui eſt défilée en même-tems par des gens qui ſont derrière lui (1). On dit que c'eſt Mélampe qui a apporté d'Egypte les fêtes de Bacchus en Grèce, la fable de Saturne, le combat des Titans, les périls & les malheurs des Dieux. Dédale a imité dans la Crète le Labyrinthe de l'Egypte, qui ſubſiſte encore aujourd'hui ; quoiqu'il ait été bâti ſous le Roi Mendès, ou comme d'autres le croient ſous le Roi Marus, bien des années avant Minos. Toutes

(1) Les Anciens repréſentoient par un âne ou une ânesse qui rongeoit une corde à meſure qu'un cordier la filoit, une femme qui ruine un mari, qui de ſon côté travaille beaucoup. Cherchez dans les Adages d'Eraſme, *Ocnus funem torquet*.

les ſtatues que le même Dédale a faites en Grèce ſont du même goût que celles qu'il avoit vues en Egypte. Il avoit fait même le merveilleux Veſtibule du temple de Vulcain à Memphis ; ouvrage qui lui acquit tant de gloire, que l'on plaça dans ce temple ſa ſtatue en bois, faite de ſa propre main. Mais de plus le génie & les inventions de Dédale, le mirent dans une ſi haute réputation, qu'on lui a rendu les honneurs divins ; & l'on voit encore aujourd'hui dans une des Iſles voiſines de Memphis, un temple conſacré ſous ſon nom, & qui eſt en grande vénération dans le pays. Les Egyptiens allèguent différens témoignages du ſéjour d'Homère chez eux, mais particuliérement le breuvage qu'il fait donner par Hélène à Télémaque chez Ménélas (1), pour lui faire oublier ſes maux. Car ce Népenthès que le Poëte feint qu'Hélène a reçû de Polymneſte, femme de Thon à Thèbes en Egypte, n'eſt autre que ce fameux remède uſité chez les femmes de Dioſpolis, & qui a fait dire d'elles qu'elles avoient ſeules le ſecret de diſſiper la colère & le chagrin. Or

(1) Odyſſée, l. 4.

ils prétendent que Diospolis & Thèbes ne sont qu'une seule & même Ville. L'épithète de toute d'or, qu'Homère donne à Vénus, vient de l'Egypte, où l'on voit encore auprès de Memphis un champ consacré à la Déesse ainsi surnommée. Il a tiré de la même source le mariage de Jupiter & de Junon, & le voyage des Dieux en Ethiopie. Car tous les ans on transporte d'Egypte en Libye, en traversant le fleuve, une chapelle de Jupiter que l'on ramene quelques jours après, pour représenter le retour du Dieu de son voyage d'Ethiopie. L'union de Jupiter & de Junon a été imaginée par Homère sur certaines Fêtes où les Prêtres portent les deux Chapelles de ces deux Divinités à côté l'une de l'autre, sur une montagne qu'on a jonchée de fleurs. Nous avons déja remarqué ce que les Egyptiens disent au sujet des lois de Licurgue, de Solon & de Platon ; à l'égard de Pythagore ils soutiennent que ses Symboles, ses Théorèmes de Géométrie, ses Nombres, & sa Métempsycose ont été puisés chez eux. Ils prétendent aussi que Démocrite a passé cinq ans en Egypte, & qu'il y a

appris tout ce qu'il a ſu d'Aſtrologie. Œnopidès, ſelon eux, ayant eu commerce avec leurs Prêtres & leurs Aſtronomes, s'eſt inſtruit de même de pluſieurs particularités touchant les Aſtres, & entr'autres le Soleil, dont le mouvement propre & annuel ſe fait dans un cercle oblique à l'équateur, & en un ſens contraire au mouvement journalier du premier mobile. Ils diſent la même choſe d'Eudoxe qui s'acquit beaucoup de gloire en portant chez les Grecs les obſervations Aſtrologiques & d'autres découvertes des Egyptiens. Ils vont plus loin : car ils aſſûrent que les plus fameux des anciens ſculpteurs de la Grèce ont été élevés dans leurs écoles. Tels ſont Téléclès & Théodore fils de Rhœcus, qui ont fait la ſtatue d'Apollon Pythien qui eſt à Samos; de telle ſorte que Téléclès en ayant fait une moitié à Samos, pendant que ſon frère Théodore faiſoit l'autre à Ephèſe, les deux pièces ſe rapportèrent ſi juſte que toute la figure ne paroît être que d'une ſeule main. Ils ajoûtent que cet art particulier, qui eſt peu connu des ſculpteurs Grecs, eſt très-cultivé par les ſculpteurs Egyptiens. Car ceux-ci ne

jugent pas, comme les Grecs, d'une figure par le ſimple coup d'œil; mais meſurant toutes ſes parties l'une par l'autre, ils taillent ſéparément & dans la dernière juſteſſe toutes les pierres qui doivent former une ſtatue. C'eſt pour cela qu'ils ont diviſé le corps humain en vingt-une parties & un quart. Ainſi quand les ouvriers ſont une fois convenus entr'eux de la hauteur de la figure, ils vont faire, chacun chez ſoi, les parties dont ils ſe ſont chargés; & elles s'ajuſtent toujours enſemble d'une manière qui frappe d'étonnement ceux qui ne connoiſſent pas cette pratique. Or les deux piéces de l'Apollon de Samos ſe joignent, à ce qu'on dit, ſuivant toute la hauteur du corps; & quoiqu'il ait les deux bras étendus & en action, & qu'il ſoit dans la poſture d'un homme qui marche, il eſt partout ſemblable à lui-même; & la figure eſt dans la plus exacte proportion. Enfin cet ouvrage qui eſt fait ſuivant l'art des Egyptiens, céde peu aux chefs-d'œuvre de l'Egypte même.

Voilà ce que nous avions à rapporter de l'hiſtoire & des choſes mémorables de l'Egypte. Pour ſuivre no-

tre dessein, tel que nous l'avons exposé au commencement de ce premier Livre, nous parcourrons ce qu'on a dit de vrai ou de faux sur les différentes nations de l'Asie, en commençant par les Assyriens.

Fin de la II Section du Livre I.





HISTOIRE
UNIVERSELLE
DE
DIODORE DE SICILE.



LIVRE SECOND.

I. AVANT-PROPOS. LE LIVRE précédent qui eſt le premier de tout cet Ouvrage contient ce qui concerne l'Egypte. Nous y avons expoſé la Théologie fabuleuſe des Egyptiens ; nous y avons donné une idée générale de tout le pays, & nous y avons fait une ample deſcription du Nil, ſans omettre les ſingularités incroyables qu'on rapporte de ce fleuve. Nous ſommes venus enſuite à l'Hiſtoire des anciens Rois de l'Egypte. Nous avons

raconté les principales actions, & entr'autres le soin qu'ils ont pris de faire élever ces Pyramides fameuses qui ont été mises au nombre des sept merveilles du Monde. Nous avons parlé des lois & des jugemens, des animaux sacrés, de la sépulture des morts : & nous avons fini par les noms des Grecs les plus savans dans l'art d'enseigner & de conduire les hommes, & qui ont été eux-mêmes chercher dans l'Egypte une grande partie des pratiques & des instructions qu'ils ont laissées à la Grèce. Le Livre où nous entrons, contiendra l'ancienne histoire de l'Asie, en commençant par les Assyriens.

II. Ninus, premier Roi des Assyriens connu par l'Histoire.

ON ne raconte aucune action mémorable des anciens Rois qui ont gouverné l'Asie où ils étoient nés ; & leurs noms même sont tombés dans l'oubli. Le premier dont l'Histoire fasse mention est Ninus, Roi des Assyriens ; aussi a-t-il fait de grandes choses dont nous essayerons de donner quelque détail. Ce Prince étoit né avec une forte inclination pour la guerre, & une grande émulation pour la vertu. Il avoit choisi de bonne heure ce qu'il y avoit de plus distingué

parmi les jeunes gens de ſon Royaume, & il les avoit accoutumés à toute ſorte de travaux & de dangers. Il en fit bientôt une armée nombreuſe & formidable, avec laquelle il alla propoſer un traité d'alliance à Ariéus Roi d'Arabie, dont le pays étoit plein alors d'hommes très-forts & très-courageux. Les Arabes ſont extrêmement jaloux de leur liberté, & rien ne ſeroit capable de leur faire accepter un maître étranger. De-là vient que ni les Rois de Perſe ni ceux de Macédoine, quelque puiſſance qu'ils ayent eue, n'ont jamais pu les ſoumettre. Il faut dire auſſi que l'Arabie eſt défendue par des déſerts arides dont le ſable trompeur couvre des puits, qui ne ſont connus que des gens du pays. Le Roi d'Aſſyrie menant donc avec lui le Roi des Arabes, alla attaquer les Babyloniens qui étoient ſes plus proches voiſins.

III. Conquêtes innombrables de Ninus.

LA ville de Babylone que nous voyons aujourd'hui, n'étoit pas encore bâtie. Mais il y avoit un grand nombre d'autres villes conſidérables dans la Babylonie. Ninus ſubjugua bientôt ces peuples qui n'avoient aucune expérience de la guerre; & après

leur avoir imposé un tribut annuel, il emmena prisonnier leur Roi & ses enfans qu'il fit mourir. De-là il conduisit ses troupes dans l'Arménie ; & ayant renversé quelques villes, il fit trembler toutes les autres. Ainsi Barsanès Roi d'Arménie, voyant qu'il n'étoit point en état de tenir tête à son ennemi, vint au devant de lui, chargé de présens, & se soumit à toutes ses volontés. Ninus usa généreusement de son avantage. Il rendit à Barsanès ses Etats ; & le recevant au nombre de ses Alliés, il n'exigea de lui que de lui envoyer des troupes & des provisions de guerre. Son armée grossissant de plus en plus, entra dans la Médie. Pharnus qui en étoit Roi, s'avança contre son ennemi avec une armée qui paroissoit capable de lui résister : mais après avoir perdu la meilleure partie de ses troupes, il fut pris & mis en croix avec sa femme, & sept enfans qu'il avoit. Ces premiers succès inspirèrent à Ninus une violente envie d'enfermer dans son Empire toute la partie de l'Asie qui est comprise entre le Tanaïs & le Nil : tant il est vrai que la prospérité & l'abondance ne font qu'ir-

riter les désirs de l'homme. Ainsi il laissa dans la Médie un Satrape en qui il avoit confiance ; & poursuivant ses conquêtes, il subjugua en dix-sept ans toute l'Asie, excepté la Bactriane & les Indes. Aucun Ecrivain n'a conservé le nombre exact des batailles qu'il a gâgnées, ni des Nations qu'il a vaincues : ainsi nous nous en tiendrons aux faits les plus remarquables, à l'exemple & sur le rapport de l'Historien Ctésias de Cnide. Ninus suivant les côtes de la mer & s'enfonçant aussi dans le continent, conquit l'Egypte, la Phénicie, la Célé-Syrie, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie, la Phrygie, la Mysie & la Lydie. Il réduisit encore la Troade, la Phrygie sur l'Hellespont, la Propontide, la Bythinie, la Cappadoce & toutes les nations Barbares qui bordent la Mer jusqu'au Tanaïs. Il se rendit maître des Cadusiens, des Tapyriens, des Hircaniens & des Daces ; aussi-bien que des Derbices, des Carmaniens & des Choramniens & même des Borcaniens & des Parthes. Il pénétra jusques dans la Perse, dans la Susiane & dans la Caspiane où l'on entre par des passages étroits, qu'on

qu'on appelle pour cette raiſon les portes Caſpiennes. Nous ne finirions jamais ſi nous voulions nommer les autres peuples moins conſidérables qui tombèrent ſous ſa puiſſance.

IV. Il fait bâtir Ninive.

A l'égard de la Bactriane, comme il étoit difficile d'en forcer les barrières, le pays étant fort peuplé & les habitans très aguerris; après plusieurs tentatives inutiles, Ninus renvoya à un autre tems la guerre qu'il avoit deſſein de leur faire; & ramenant ſon armée dans la Syrie, il choiſit un lieu favorable pour bâtir une grande ville. Car ayant par l'éclat de ſes victoires effacé tous ſes predéceſſeurs, il forma encore le projet d'une ville ſi magnifique, que non-ſeulement elle ſurpaſſât toutes celles qu'on pouvoit avoir vues juſques alors, mais encore qu'il fût très-difficile à la poſtérité d'en voir jamais une pareille. Ainſi après avoir comblé de préſens le Roi des Arabes & partagé avec lui ſes riches dépouilles, il le renvoya dans ſon Royaume avec ſes troupes. Il ne ſongea plus qu'à raſſembler des ouvriers & à ramaſſer des matériaux, ſur le bord de l'Euphrate, où il bâtit une ville entourée de puiſſantes fortifications, & plus lon-

gue que large. Sa longueur étoit de cent cinquante ſtades, & ſa largeur de quatre vingt-dix ; ce qui fait en tout quatre cent quatre-vingt ſtades de tour. Ninus ne fut point trompé dans ſes eſpérances ; car aucune ville n'a égalé celle-ci ni par la grandeur du circuit, ni par la magnificence des murailles. Elles avoient cent pieds de haut, & trois chariots pouvoient marcher de front ſur leur épaiſſeur. Elles étoient encore fortifiées de quinze cens tours poſées d'eſpace en eſpace, dont chacune avoit deux cens pieds de haut. La plus grande partie de la ville étoit occupée par les plus riches Aſſyriens ; mais Ninus y reçut auſſi tous les étrangers qui voulurent s'y établir. Il donna aux habitans les campagnes des environs pour leur ſubſiſtance, & nomma la ville Ninus ou Ninive de ſon nom.

V. Sémiramis, femme de Ninus. Naiſſance & éducation de cette Reine.

APRES l'exécution de ce grand deſſein, Ninus s'arme de nouveau pour entrer dans la Bactriane où il épouſa Sémiramis. Comme c'eſt la plus illuſtre de toutes les femmes de l'antiquité, il eſt à propos de dire avant toutes choſes, comment d'une fortune très-baſſe, elle parvint à un ſi haut de-

gré de gloire. Il y a dans la Syrie une ville nommée Aſcalon, auprés de laquelle eſt un grand & profond lac abondant en poiſſons, & un temple dédié à une Déeſſe fameuſe, que les Syriens appellent Dercéto. Elle a la tête & le viſage d'une femme; mais tout le reſte du corps eſt d'un poiſſon. Voici la cauſe qu'on allègue de cette forme. Les plus habiles de la Nation diſent que Vénus ayant été offenſée par Dercéto, lui inſpira un amour violent pour un jeune Sacrificateur fort bien fait. Dercéto ayant eu de lui une fille, conçut une ſi grande honte de ſa foibleſſe, qu'elle fit diſparoître le jeune homme; & ayant expoſé l'enfant dans un lieu déſert & plein de rochers (1), elle ſe jeta elle-même dans le lac, où ſon corps fut métamorphoſé en poiſſon. De là vient que les Syriens s'abſtiennent encore aujourd'hui de cette nourriture, & révèrent les poiſſons comme des Dieux. Cependant la petite fille fut ſauvée & nourrie miraculeuſement par des colombes qui venoient en grand nombre faire leur nid au lieu où elle avoit

(1) Ici Rhodoman a omis une phraſe du texte, répétée & mieux placée plus bas.

été exposée. Les unes s'assemblant sur elle, la rechauffoient, pendant que les autres observant le moment où les pasteurs d'alentour laissoient en se retirant du lait dans des vases, en apportoient dans leur bec, & le versoient dans la bouche de cet enfant. Quand elle eut un an, & qu'une nourriture plus solide lui devint nécessaire, les colombes eurent soin de lui apporter des morceaux de fromage. Les Bergers, remarquant à leur retour leurs fromages becquetés & entamés, en cherchèrent & en suivirent la cause avec tant d'attention, qu'ils découvrirent enfin la petite fille dont l'extrême beauté les frappa : aussi-tôt l'emportant dans leur village, ils la donnèrent à celui qui avoit soin des troupeaux du Roi, & qui s'appeloit Simma. Celui ci n'ayant point d'enfans éleva cette fille avec autant d'affection que si elle avoit été la sienne, & la nomma Sémiramis ; nom qui dans la langue Syriaque fait allusion aux colombes, que ces peuples depuis ce tems ont regardées comme des Divinités. Voilà à peu près l'histoire ou la fable de la naissance & de l'éducation de Sémiramis. Quand elle

fut en âge d'être mariée, elle surpassoit en beauté toutes ses compagnes: le Roi envoya alors visiter ses troupeaux par un de ses favoris appelé Ménonès, chef de son conseil, & gouverneur de la Syrie. Celui-ci étant descendu chez Simma, fut saisi d'amour à l'aspect de Sémiramis: de sorte que l'ayant demandée en mariage à son hôte il l'épousa; & l'ayant emmenée avec lui à la cour, il en eut deux enfans Hypatès & Hydaspes. Au reste Sémiramis qui avoit autant d'esprit & de sagesse que de beauté, se rendit maîtresse absolue de son époux, qui ne faisant plus rien sans son avis réussissoit en toutes choses.

VI. Entreprise de Ninus contre la Bactriane.

NINUS ayant donc achevé la construction de sa Ville, songea à conquérir la Bactriane. Mais connoissant le nombre & le courage des habitans de ce Royaume, sachant d'ailleurs que la nature l'avoit rendu inaccessible en plusieurs endroits, il fit lever des soldats dans toute l'étendue de son Empire. Car ayant manqué la première fois son entreprise, il voulut s'en assurer le succès par une armée à laquelle rien ne pût résister. Elle montoit, selon le dénombrement

qu'en a fait Ctésias dans son histoire, à dix sept cent mille hommes d'infanterie, à deux cent dix mille hommes de cavalerie, & à près de dix mille six cens chariots armés de faulx. Ce nombre surprendra sans doute ceux qui n'ont vu que nos armées; mais il ne paroîtra point incroyable à ceux qui connoissent l'Asie, & qui savent la multitude d'hommes qu'elle renferme. Car sans parler de l'armée de huit cent mille hommes que Darius mena contre les Scythes, & de celle de Xercès qui descendit en Grèce avec des troupes innombrables; il n'y a pas long tems que l'Europe même en a vu qui doivent nous aider à croire ce que nous disons de celle de Ninus. Denis tyran de Sicile tira de la ville de Syracuse une armée de six-vingts mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, & du seul port de la même ville quatre cens grands navires, dont plusieurs étoient à trois & à cinq rangs de rames. Un peu avant la descente d'Annibal en Italie, les Romains, prévoyant l'importance de cette guerre, firent le dénombrement de ceux qui étoient capables

de porter les armes dans l'étendue de leur domination, & ils en trouvèrent près d'un million, tant de leurs sujets que de leurs alliés. Or, pour le nombre des habitans l'Italie entière n'approche pas d'une seule province de l'Asie. Cela suffit contre ceux qui veulent juger du nombre des habitans des Villes anciennes par la solitude qui y règne aujourd'hui. Ninus donc, partant pour la Bactriane avec toutes les troupes que nous venons de marquer, fut obligé par la difficulté des chemins & des passages, de les faire défiler séparément. Entre plusieurs grandes villes dont la Bactriane est remplie, il y en a une très-magnifique où les Rois faisoient leur séjour. On l'appeloit Bactres, & elle surpassoit toutes les autres par sa grandeur & par la beauté de ses fortifications. Oxyartes, qui en étoit Roi, fit assembler toute la jeunesse de sa ville, & en composa une armée de quatre cent mille hommes. Il la conduisit sur les frontières de son Royaume à la rencontre de Ninus; de telle sorte pourtant qu'il laissa entrer dans la Bactriane une grande partie des troupes ennemies. Quand il crut

qu'il y en avoit assez pour rendre sa victoire décisive, il se mit en bataille dans la plaine ; & après un sanglant combat, les Bactriens ayant défait les Assyriens, les poursuivirent jusqu'au détroit des montagnes, & leur tuèrent cent mille hommes. Mais tout le reste des troupes Assyriennes ayant eu enfin le tems de passer, elles se trouvèrent encore plus nombreuses que les Bactriens : de sorte que ceux-ci jugèrent à propos de se séparer pour aller défendre les Villes particulières. Ninus les prit facilement les unes après les autres ; mais il ne pouvoit emporter de force la capitale, à cause des fortifications qui la défendoient, & des munitions de guerre dont elle étoit pourvue.

VII. Sémiramis vient au siége de Bactres, & prend elle-même la ville. Le Roi l'épouse, & il meurt à son retour.

COMME le siége traînoit en longueur, le mari de Sémiramis qui avoit suivi le Roi, fut impatient de revoir sa femme, & l'envoya chercher. Elle étoit pleine d'intelligence, de courage & de toutes les qualités qui mènent à la plus haute fortune ; ainsi elle accepta avec joie cette occasion de faire voir de quoi sa vertu la rendoit capable. Comme le voyage étoit long, elle prit un habit ambigu &

par lequel on ne pouvoit pas juger ſi elle étoit homme ou femme : d'un côté il étoit très-propre à garantir ſon corps & ſon viſage des impreſſions du Soleil dans le chemin ; & de l'autre il laiſſoit une pleine liberté à tous ſes membres pour les exercices de guerre. Cet habit avoit d'ailleurs tant de grâce qu'il a été pris par les Mèdes, & enſuite par les Perſes, lorſque ces deux peuples ſe ſont rendus ſucceſſivement maîtres de l'Aſie. Dès qu'elle fut arrivée, elle examina l'état du ſiége & de la place. Elle vit que toutes les attaques ſe faiſoient du côté de la plaine, par où il paroiſſoit plus aiſé d'entrer dans la ville, & qu'on abandonnoit la citadelle bâtie ſur un lieu eſcarpé & que l'on croyoit inacceſſible. Elle obſerva auſſi que les aſſiégés ne faiſoient aucune garde dans la citadelle, & qu'ils ne ſe défendoient qu'aux fortifications baſſes qu'on avoit d'abord attaquées. Auſſi-tôt elle prit avec elle quelques ſoldats accoutumés à grimper ſur des rochers; & par un ſentier très-difficile, elle arriva juſques dans la citadelle, dont elle s'empara ſans obſtacle, en donnant en même tems à l'ar-

mée qui étoit dans la plaine le ſignal dont on étoit convenu. Les aſſiégés épouvantés de la priſe de leur Citadelle, déſeſpérèrent de ſauver leur Ville, & abandonnèrent leurs portes & leurs murailles. Le Roi admirant le courage & la ſageſſe de Sémiramis, la combla d'abord de magnifiques préſens ; & s'étant laiſſé gâgner enſuite à ſes charmes, il propoſa à ſon mari de la lui céder, en lui offrant en échange ſa propre fille nommée Soſanne. Ménonès ne pouvant s'y réſoudre, le Roi le menaça de lui faire crèver les yeux, s'il ne ſe rendoit à ſes deſirs : de ſorte que ce mari infortuné, agité d'amour & de crainte, tomba dans le déſeſpoir, & ſe pendit. Sémiramis monta ainſi ſur le trône. Cependant Ninus s'étant ſaiſi de tous les tréſors de Bactres, qui conſiſtoient en une quantité prodigieuſe d'or & d'argent, régla toutes choſes dans la Bactriane, & licencia ſon armée. Il eut enſuite un fils de Sémiramis nommé Ninias, & il mourut bientôt après, laiſſant ſon Royaume entre les mains de ſa femme. Sémiramis fit enſevelir le Roi ſon époux dans l'enceinte de ſon Palais, & fit élever ſur ſa tombe

une terrasse qui, au rapport de Crésias, avoit neuf stades de haut, & dix de large : de sorte que comme la ville présente son aspect à une grande plaine du côté de l'Euphrate, ce tombeau paroît de loin comme une puissante forteresse. On dit qu'il subsiste encore, quoique les Mèdes aient détruit l'empire des Assyriens & Ninive même.

VIII. Sémiramis bâtit la ville de Babylone.

SÉMIRAMIS qui étoit né pour les grandes choses voulant porter sa gloire au-delà de celle de son époux, conçut le dessein de bâtir d'abord une grande ville dans la Babylonie. Elle fit venir des architectes & des ouvriers de tous les endroits de son Royaume, au nombre de deux millions d'hommes, & fit amasser tous les matériaux nécessaires à cette entreprise. Mettant l'Euphrate au milieu de son plan, elle fit faire un mur de trois cent soixante stades, qui étoit partagé & fortifié par de grandes & grosses tours. Son épaisseur étoit telle qu'elle auroit fourni l'espace nécessaire à six chariots de front. Sa hauteur, à s'en tenir au récit de Crésias, seroit incroyable : mais au rapport de Clitarque(1) & de quel-

(1) Un de ceux qui suivirent Alexandre dans ses

ques autres qui passèrent en Asie à la suite d'Alexandre, on avoit affecté de donner au circuït des remparts autant de stades qu'il y a de jours dans l'année, c'est-à-dire trois cent soixante-cinq. Les murailles étoient faites de brique liée avec du bitume. Leur hauteur, selon Ctésias, étoit de cinquante toises : mais, selon des Ecrivains plus récens, elle n'alloit qu'à cinquante coudées, & leur largeur étoit de plus de deux chariots de front. Enfin elles étoient flanquées des deux cent cinquante tours d'une grosseur & d'une hauteur proportionnée au reste de l'ouvrage. Le nombre de tours paroîtra peut-être petit, eu égard au circuït des murailles : mais la ville étoit bordée de marais en plusieurs endroits, de sorte qu'on pouvoit s'y passer de fortifications de main d'homme. Il y avoit de tous côtés la longueur de deux arpens entre les maisons & les murailles de la Ville. Pour hâter l'exécution d'une si grande entreprise, la Reine avoit donné à chacun de ses principaux amis un

expéditions : & qui en écrivirent l'histoire. Il a été beaucoup cité par les Anciens, qui n'en parlent pas néanmoins comme d'un Auteur du premier ordre. *Voss. l. 1, c. 4.*

ſtade de muraille à faire, en leur fourniſſant les ouvriers & les matériaux, & en les engageant à l'achever dans l'année. Elle eut lieu de ſe louer de la diligence qu'ils avoient apportée à remplir leur commiſſion. Elle s'étoit chargée cependant de conſtruire un pont ſur l'endroit du fleuve le plus étroit. Le pont ne laiſſa pas d'avoir cinq ſtades de long. Les piles étoient diſtantes l'une de l'autre de douze pieds ; & il avoit fallu beaucoup d'art & de travail pour en jeter les fondemens. Elle en avoit fait lier toutes les pierres avec des clefs de fer, & remplir tous les joints de plomb fondu ; elle avoit fait faire aux piles du côté du flot, des éperons extrêmement avancés, qui coupant l'eau de fort loin, & la faiſant gliſſer le long de leurs flancs arrondis, en réduiſoient preſque à rien le coup & le poids. Le deſſus du pont étoit un plancher de bois de cèdre & de cyprès, poſé ſur des poutres & des ſolivaux de palmier d'une très-grande longueur ; car le pont avoit trente pieds de large, & répondoit parfaitement à la magnificence des autres ouvrages de Sémiramis. Elle fit faire

des deux côtés du fleuve des quais, dont les murs étoient presque aussi larges que ceux de la Ville, & de la longueur de cent soixante stades. Elle fit bâtir deux palais pour elle, un à chaque entrée du pont; de sorte qu'en même tems elle découvroit toute la Ville, & étoit maîtresse des passages les plus importans. Ainsi comme l'Euphrate traverse Babylone du Septentrion au Midi, ses deux palais étoient exposés, l'un au Levant, & l'autre au Couchant. Elle les bâtit magnifiquement l'un & l'autre. Elle prit pour celui qui étoit au Couchant un terrein de soixante stades de tour, qu'elle fit environner de murailles très-hautes de brique cuite. Elle fit en dedans un second mur, dont l'enceinte étoit parfaitement ronde; & elle y fit représenter en relief sur la brique, dans le tems qu'elle étoit encore molle, des animaux de toute espéce, sur lesquels on avoit mis ensuite leurs couleurs naturelles, de sorte qu'ils paroissoient vivans. Ce second mur avoit quarante stades de tour, trois cens briques d'epaisseur, & cinquante toises de haut, selon Ctésias. Les tours qui l'accompa-

gnoient s'élevoient jusqu'à soixante & dix toises. Elle fit enfin un troisième mur qui environnoit la Citadelle, dont le tour étoit de trente stades ; & ce mur surpassoit celui du milieu en largeur & en hauteur (1). On avoit aussi représenté sur le troisième mur, & sur les tours qui le partageoient, toutes sortes de bêtes en relief & en couleur. Il y avoit d'abord une chasse pleine d'animaux qui passoient tous quatre coudées de haut. Au milieu d'eux paroissoit Sémiramis à cheval, qui perçoit un tigre de son dard ; & auprès d'elle étoit Ninus qui tuoit un lion d'un coup de lance. Ce palais avoit trois grandes portes, au-delà desquelles étoient trois salons à mur d'airain, qui s'ouvroient par machine ; & il surpassoit de beaucoup par sa grandeur & par sa magnificence celui qui étoit de l'autre côté du fleuve. L'unique mur qui environnoit celui-ci étoit aussi de brique cuite ; mais il n'avoit que trente stades de tour. Au lieu des animaux qui or-

(1) Le Grec, & même le Latin, dit que le troisième mur intérieur surpassoit celui du milieu en longueur, ce qui est impossible : ainsi à la correction de Rhodoman qui change τριακοσιων en τριακοντα, j'ajoute de changer μήκει en ὕψος.

noient le premier, on avoit placé dans le ſecond la ſtatue de Jupiter appelé Bélus par les Babyloniens, celles de Ninus, de Sémiramis & des principaux Officiers de l'Etat. On y voyoit auſſi des armées & des chariots d'une beauté ſurprenante. Elle choiſit enſuite le lieu le plus bas des environs de Babylone, pour y faire creuſer un lac quarré de trente-cinq pieds de profondeur, & dont chaque côté avoit trois cens ſtades de long; il étoit revêtu partout d'un mur de brique & de bitume. On y fit entrer le fleuve pendant qu'on exécutoit une autre entrepriſe qu'elle avoit conçue : c'étoit de bâtir une galerie ſous l'eau. Les murs qui la formoient, enduits en dedans d'une couche de bitume de ſix pieds d'épaiſſeur, avoient vingt briques de large, & douze pieds de haut juſqu'à la naiſſance de la voûte, & l'intérieur de la galerie avoit quinze pieds de largeur. Tout ce travail fut achevé en deux cent ſoixante jours, après leſquels la Reine fit ramener le fleuve dans ſon lit ordinaire. Ainſi ſes eaux couvrant la galerie, Sémiramis alloit d'un de ſes palais à l'autre par deſſous le fleuve. Elle fit fermer

cette galerie de portes d'airain qui ſubſiſtoient encore ſous le règne des Perſes.

IX. Temple de Bélus.

ENFIN elle éleva au milieu de la Ville le temple de Jupiter, nommé Bélus par les Babyloniens, comme nous l'avons déja dit. Les Hiſtoriens qui en ont parlé en ayant fait des deſcriptions différentes, & ce temple même étant abſolument ruiné, nous n'en pouvons rien dire de bien exact; mais on convient qu'il étoit d'une hauteur exceſſive, & que les Chaldéens y ont fait leurs principales découvertes en Aſtronomie, par l'avantage qu'il y avoit d'obſerver de-là le lever & le coucher des Aſtres. Tout l'édifice, conſtruit d'ailleurs avec un ſoin extrême, étoit de brique & de bitume. Elle plaça ſur le haut trois ſtatues d'or maſſif, celle de Jupiter, celle de Junon & celle de Rhéa. Jupiter étoit debout dans la diſpoſition d'un homme qui marche. Il avoit quarante pieds de haut & étoit du poids de mille talens (1) babyloniens. Rhéa repréſentée aſſiſe dans un cha-

(1) Le talent babylonien, ſuivant les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, étoit compoſé comme le talent attique de 60 mines; mais les 60 mines babyloniennes, en valoient 70 des attiques.

riot d'or, étoit du même poids : elle avoit à ses genoux deux lions, & à côté d'elle deux énormes serpens d'argent qui pesoient trente talens. Junon, qui étoit de bout & du poids de huit cens talens, avoit à la main droite un serpent qu'elle tenoit par la tête, & à la main gauche un sceptre chargé de pierreries. Il y avoit devant ces trois Divinités une table d'or, longue de quarante pieds, large de quinze, & du poids de cinq cens talens. Sur cette table étoient posées deux urnes, chacune du poids de trente talens, & deux cassolettes, chacune de trois cens. Il y avoit aussi trois grandes coupes : celle qui étoit devant Jupiter pesoit douze cens talens; & les deux autres chacune six cens. Les Rois de Perse ont pillé ces trésors ; & à l'égard des palais & des autres édifices le tems en a détruit une partie, & considérablement endommagé l'autre: car aujourd'hui il n'y a qu'un très-petit quartier de l'ancienne Babylone qui soit habité, & on laboure au-dedans des murailles.

X. Le Jardin appelé jardin de Sémiramis.

Il y avoit dans la Citadelle un jardin suspendu ; mais Sémiramis n'y a point de part, & il a été fait par un

Roi Syrien (1) du nombre de ſes ſucceſſeurs, en faveur d'une Courtiſane. Comme elle étoit de Perſe, où l'on voit des prés & des vergers juſques ſur les montagnes, elle inſpira au Roi d'imiter à Babylone par les efforts de l'art cet agrément de la Perſe. Les côtés de ce jardin qui étoit quarré, avoient chacun quatre arpens de longueur. On y arrivoit en montant; & l'avenue en étoit bordée de part & d'autres de bâtimens convenables, ce qui lui donnoit l'air d'un théâtre. Les degrés ou plutôt les plates-formes par leſquels on y montoit, étoient ſoutenues par des arcades qui ſervoient auſſi à porter le poids du jardin. Ces arcades s'élevoient preſque inſenſiblement les unes au-deſſus des autres. Mais enfin la dernière étoit de cinquante coudées de haut, & ſoutenoit le devant du jardin, qui gardoit enſuite un parfait niveau dans toute ſon étendue. Il étoit poſé ſur des eſpèces de piliers d'une ſolidité extrême, puiſqu'ils avoient vingt-deux pieds d'épaiſſeur en quarré (2). Comme ils n'étoient diſtans les uns des

(1) Ou un Roi nommé Situs.

(2) C'eſt à dire que la baſe de chacun de ces pi-

autres que de dix pieds, on avoit jeté de l'un à l'autre des blocs de pierre de ſeize pieds de long & de quatre pieds d'épaiſſeur. Ces pierres ſoutenoient un plancher ou une première couche de roſeaux liés avec une grande quantité de bitume; une ſeconde couche, qui étoit double, de briques cuites liées avec du plâtre; & une troiſième couche de plomb, pour empêcher que l'humidité de la terre qu'on mettoit deſſus ne pénétrât juſqu'aux murs. On y en avoit porté une ſi grande quantité que ſa hauteur ſuffiſoit aux racines des plus grands arbres. Le jardin en contenoit en effet un grand nombre de toutes les eſpèces qui étoient d'une grandeur & d'une beauté ſurprenante. Comme le jour entroit librement par-deſſous les arcades, on avoit pratiqué entre les piliers pluſieurs chambres magnifiques où l'on pouvoit manger. Un ſeul des murs étoit creux depuis le haut juſ-

liers étoit de 484 pieds quarrés. J'ai cru devoir rendre ainſi le texte qui pourroit ſignifier ſeulement que les murs épais de 22 pieds & ſéparés, comme il eſt dit enſuite, de 10 pieds les uns des autres étoient continues ſous le jardin ſuivant toute ſa longueur. Mais des murs continus ne ſont point auſſi favorables que de ſimples piliers, au jour qui, ſelon que l'Auteur le dit plus bas, entroit librement par les arcades.

qu'en bas. C'est celui dans l'épaisseur duquel on avoit placé des pompes qui descendoient dans le fleuve & qui apportoient jusques dans le jardin toute l'eau dont on pouvoit avoir besoin pour l'arroser ; de sorte que du dehors on n'apercevoit rien de toute cette construction. Mais comme nous l'avons deja dit, ce jardin étoit postérieur à Sémiramis. Cette Reine avoit bâti plusieurs autres villes le long de l'Euphrate & du Tigre, dans lesquelles elle avoit établi des entrepôts pour toutes les marchandises qui venoient de la Médie, de la Paratacène & des pays circonvoisins.

XI. Fleuves & autres avantages de la Babylone.

Après le Nil (1), le Gange & un petit nombre d'autres fleuves, les plus célèbres de l'Asie sont l'Euphrate & le Tigre, qui sortent des montagnes d'Arménie, & dont les sources sont éloignées l'une de l'autre de quinze cens stades. A l'extrêmité de la Médie & de la Paratacène, ils embrassent la Mésopotamie, à laquelle même ils ont donné ce nom, parce qu'en effet elle est située entre ces deux fleuves. Traversant ensuite la Babylonie, ils

(1) Le Nil aujourd'hui en Afrique, terminoit autrefois l'Asie.

vont ſe jeter dans la Mer (1) Rouge. Comme ces fleuves ſont fort grands, & qu'ils parcourent de grands pays, ils ſont très-favorables pour le commerce. De-là vient que les villes qu'ils arroſent ſont très-marchandes, & contribuent par-là à l'éclat & à la magnificence de Babylone. Sémiramis avoit tiré des montagnes d'Arménie une pierre de cent trente pieds de longueur, & de vingt-cinq de largeur & d'épaiſſeur. L'ayant fait traîner par pluſieurs couples d'ânes & de bœufs juſques ſur le fleuve, on la mit ſur une barque faite exprès; de ſorte qu'étant arrivée juſques dans la Babylonie, on dreſſa ſur le grand chemin ce monument, qu'on a mis au nombre des ſept merveilles du Monde, & qu'on a appelé Obéliſque, à cauſe de la forme d'aiguille qu'on lui avoit donnée. Entre les choſes ſurprenantes qu'on voit dans la Babylonie, la quantité de bitume qui s'y forme n'eſt pas des moins conſidérables. Car

(1) Diodore appelle ici Mer Rouge le Golfe Perſique dans lequel l'Euphrate & le Tigre vont ſe jeter : ou, ſuivant une interprétation plus favorable, ces fleuves traverſent le Golfe Perſique, pour ſe jeter dans la Mer Rouge, qui eſt la Mer des Indes, & non pas le ſein Arabique qui porte ſeul aujourd'hui le nom de Mer Rouge.

outre l'uſage qu'on en a fait dans les bâtimens immenſes dont nous avons parlé, tout le peuple en va prendre autant qu'il en veut, & le met au feu comme du bois après l'avoir fait ſécher. Quoique le nombre de ceux qui en puiſent tous les jours ſoit prodigieux, ce qui en reſte paroît toujours dans la même quantité comme l'eau d'une fontaine intariſſable. Auprès de la grande ſource de bitume, il y en a une autre plus petite, mais remarquable par une propriété terrible. Elle jette une vapeur de ſouffre ſi violente, que tout animal qui s'en approche, perd la reſpiration & meurt ſur le champ, ſuffoqué par l'odeur qui ſort de cette ſource empoiſonnée. L'inflammation & l'enflure gâgnent tout le corps, mais particuliérement les parties qui ſont autour du poumon. Il y a auſſi au-delà du fleuve un lac environné d'une terre extrêmement ſèche. Ceux qui ne le connoiſſant pas entreprennent de s'y baigner, nagent quelque tems : mais à peine ſont-ils vers le milieu qu'ils ſe ſentent comme tirés par une force inconnue; de ſorte qu'eſſayant de gâgner le bord pour ſe ſauver, ils ne peuvent en ve-

nir à bout. Les jambes, les cuisses, les reins s'engourdissent successivement, jusqu'à ce qu'enfin tout le corps devenant perclus tombe au fond, & revient bien-tôt sans vie au-dessus de l'eau. Nous finirons-là les particularités qui concernent le pays de la Babylonie.

XII. Expéditions de Sémiramis dans la Médie, dans la Perse, dans la Libye, & dans l'Ethiopie. Ouvrages qu'elle fait faire dans sa route.

SÉMIRAMIS ayant achevé tous ces ouvrages, marcha avec une grande armée contre les Mèdes; & étant arrivée au pied d'une montagne appelée le Bagistan, elle y forma son camp; & de plus elle traça dans la plaine un jardin de douze stades de tour. Au milieu de ce jardin il y avoit une fontaine qui fournissoit l'eau nécessaire pour l'arroser. Le mont Bagistan qui est consacré à Jupiter présentoit au jardin une de ses faces, qui étoit un rocher escarpé de dix-sept stades de hauteur, & plein d'inégalités. Sémiramis le fit unir par le bas, & y fit tailler sa figure accompagnée de cent gardes. Elle y ajouta une inscription en caractères Syriens, qui portoit que Sémiramis, en mettant en un morceau le bagage dont étoient chargées les bêtes de somme qui suivoient son armée, étoit montée jusqu'au

qu'au haut de la montagne. Ayant décampé de-là pour aller auprès de Chaone ville de la Médie, elle aperçut ſur un terrein aſſez élevé une pierre d'une groſſeur étonnante. Elle traça là un autre jardin très grand, au milieu duquel la pierre ſe trouvoit enfermée (1). Elle fit bâtir à l'entour, des maiſons de délices, d'où elle découvroit non-ſeulement tout le jardin, mais encore ſon armée qui étoit campée dans la plaine. Elle paſſa un très long tems en ce lieu, en ſe livrant à toutes les voluptés qui ſe préſentoient à ſon eſprit. Elle ne voulut jamais ſe marier, de peur que ſon mari ou ſes enfans ne la dépoſſédaſſent de l'Empire ; mais elle choiſit les plus beaux hommes de ſon armée pour avoir commerce avec elle, & les fit tous mourir enſuite. De là elle marcha vers Ecbatane, & arriva à la montagne appelée Zarcée. Cette montagne occupe pluſieurs ſtades de terrein, & les rochers & les précipices qui la partagent lui donnent un très-grand circuit. La Reine voulant

(1) Le Grec ſemble dire que la pierre enfermoit le jardin. Mais j'ai ſuivi Rhodoman qui adoucit cette exagération.

abréger sa route & en même-tems immortaliser sa mémoire, fit couper des rochers & combler des précipices, traçant ainsi à grands frais un chemin droit & uni, qui retient encore aujourd'hui le nom de Sémiramis. Etant arrivée à Ecbatane, ville située dans la plaine, elle y bâtit un palais magnifique, & prit même un soin plus particulier de cette Ville que des autres. Car comme elle manquoit souvent d'eau, & qu'il n'y avoit pas de sources dans son voisinage, elle fit venir avec des travaux immenses une si grande abondance de la plus belle eau, que toute la Ville en étoit arrosée. A douze stades d'Ecbatane est une montagne appelée Oronte, fort droite, & si élevée, qu'elle a vingt-cinq stades de hauteur perpendiculaire. De l'autre côté est un grand lac qui se décharge dans le fleuve. La Reine fit percer cette montagne vers le pied, pour y faire passer un canal auquel elle donna quinze pieds de largeur sur quarante de profondeur ; & il conduisoit l'eau depuis le lac jusqu'à Ecbatane.

Suite de l'expédition de Sémiramis.

DE la Médie elle passa dans la Perse, & parcourut tous les pays qu'el-

le possédoit dans l'Asie. Changeant partout en plaines les montagnes & les précipices, elle fit des chemins magnifiques. Dans les lieux plains au contraire, elle fit élever des Terrasses, pour y placer les tombeaux des principaux Officiers de son armée, ou même des collines pour y bâtir des Villes. Elle avoit coutume aussi de faire faire de petites hauteurs à côté de son camp, afin qu'y faisant dresser sa tente, elle pût découvrir toute son armée. Plusieurs de ses travaux subsistent encore dans l'Asie, où on les appelle les ouvrages de Sémiramis. Elle entra ensuite dans l'Egypte, & ayant subjugué la plus grande partie de la Libye, elle alla jusqu'au temple de Jupiter Ammon, pour interroger l'Oracle sur le tems de sa mort. On dit qu'il lui fut répondu qu'elle disparoîtroit d'entre les hommes, & que quelques nations commenceroient à lui rendre les honneurs divins, lorsque son fils Ninyas lui auroit dressé des embuches. De là elle passa chez les Ethiopiens qu'elle vainquit, & où elle observa toutes les singularités du pays ; par exemple, ce lac quarré qui a cent soixante pieds de tour, dont

l'eau eſt de la couleur du Cinabre, & qui répand une odeur très-agréable & approchante de celle du vin vieux. Mais cette eau a, dit-on, une propriété extraordinaire, c'eſt qu'elle fait tomber ceux qui en boivent dans un délire qui leur fait révéler des crimes qu'ils avoient oubliés eux-mêmes depuis long-tems. Cependant on n'ajoûte pas beaucoup de foi à cette particularité. A l'égard des Ethiopiens, ils ont des cérémonies très-ſingulières dans leurs funérailles. Après avoir ſalé les corps, ils les mettent dans une niche de verre qu'ils poſent ſur une colonne, de ſorte qu'on les voit à découvert. C'eſt ainſi que le rapporte Hérodote (1). Mais Ctéſias ſoutient qu'il ſe trompe. Il dit qu'à la vérité on ſale les corps, mais qu'on ne les voit point à nu dans une niche de verre. Car comme ils ont été altérés par le feu où on les a fait paſſer, ils ne ſauroient conſerver la reſſemblance du défunt : & il ſoutient que l'on fait une ſtatue d'or qui le repréſente, dans laquelle ſon cadavre eſt enfermé ; & que c'eſt cette ſtatue que l'on poſe dans une niche, & qu'on voit au travers du ver-

(1) Hérodote. *l.* 3.

re. Au reste ce ne sont que les plus riches que l'on ensevelit ainsi. On fait faire des statues d'argent pour ceux qui le sont moins, & des statues de terre cuite pour les pauvres. A l'égard du (1) verre, on en trou- abondamment en Ethiopie, & il n'est personne qui ne soit en état d'en avoir. Mais nous parlerons bien-tôt des lois des Ethiopiens, & des choses remarquables qui se voient en leur pays, lorsque nous raconterons ce que l'histoire véritable ou fabuleuse a conservé de leurs antiquités.

XIII. Retour de Sémiramis à Bactres: Préparatifs extraordinaires pour la guerre qu'elle veut porter aux Indes.

SÉMIRAMIS, ayant réglé toutes choses dans l'Ethiopie & dans l'Egypte, reprit le chemin de l'Asie, & revint à Bactres avec toute son armée. Se voyant de très-grandes forces, elle voulut se signaler après une longue paix par une guerre d'éclat. Ayant donc appris que les Indiens formoient la plus grande nation de la terre, & qu'ils occupoient un très-grand & très-beau pays, elle résolut de les aller combattre. Stabrobatès étoit alors Roi des Indes, & il entretenoit tou-

(1) Palmérius remarque ici que le verre dont il s'agit doit être un fossile ou un métal différent du verre que nous connoissons.

jours une armée innombrable. Il avoit plusieurs éléphans qu'on paroit magnifiquement, & qui étoient terribles dans les combats. L'Inde surpasse en beauté tous les pays du monde : elle est arrosée d'un grand nombre de fleuves qui la traversent, & elle fournit double récolte par an. Ainsi les habitans y trouvent en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. On dit que le climat y est si favorable qu'on n'y a jamais vû de famine, ni même aucun de ces accidens qui nuisent ailleurs aux fruits de la terre. Il y a une quantité prodigieuse d'éléphans, qui en courage & en force surpassent de beaucoup ceux de la Libye. Elle produit de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre, toutes sortes de pierreries très-parfaites, en un mot tout ce qui peut enrichir les hommes ou contribuer à leurs plaisirs. Ces avantages qui étoient connus de Sémiramis, l'engagèrent à déclarer la guerre à ces peuples, quoiqu'elle n'eût reçû d'eux aucune offense. Comme cette expédition demandoit une armée nombreuse, elle envoya des ordres à tous les commandans de ses Provinces, de faire enrôler l'élite de la jeunesse, au

nombre qu'elle avoit prescrit, selon l'étendue de chaque gouvernement. Toutes ces troupes devoient paroître bien équipées & avec des armes neuves, à une revûe générale qu'elle indiqua à Bactres, dans le terme de trois ans. Elle fit venir aussi des ouvriers de Marine, de la Phénicie, de la Syrie, de l'Isle de Chypre & de toutes les côtes de la mer. Elle leur fit fournir les bois nécessaires pour des bateaux qui se pussent démonter. Elle en vouloit avoir sur le fleuve Indus qui bornoit ses Etats, un assez grand nombre pour passer chez les ennemis, & pour les arrêter quand ils entreprendroient de venir chez elle. Mais comme il n'y a pas de forêts aux environs du fleuve Indus, il falloit y porter par terre des barques toutes prêtes. Sémiramis ne trouvoit son armée inférieure à celle des Indiens, que du côté des éléphans qui lui manquoient. Pour y suppléer, elle imagina de faire des représentations de ces animaux qui surprendroient extrêmement des peuples persuadés qu'il n'y avoit d'éléphans que dans leur pays. Elle choisit pour cet effet trois cens mille bœufs noirs, dont elle laissa par

avance toutes les chairs au profit des ouvriers qui exécuteroient son dessein. C'étoit d'en assembler les cuirs & de les remplir de foin, de telle sorte qu'on leur donnât la figure qu'elle demandoit. On ajustoit ces cuirs sur des chameaux, & l'on trouvoit moyen de placer un homme dans la machine pour la faire mouvoir, de sorte qu'elle paroissoit de loin un véritable éléphant. Ceux qu'on choisit pour ce travail furent enfermés dans un bâtiment muré de tous les côtés, & dont la porte étoit si étroitement gardée qu'aucun d'eux ne pouvoit sortir, & que personne ne pouvoit ni les voir ni leur parler. Elle en usoit ainsi, de peur que la chose se divulguant, ne parvînt jusqu'aux oreilles des Indiens. Ayant employé deux ans tant à la préparation de ces faux éléphans, qu'à celle de ses barques, elle assembla toutes ses troupes dans la Bactriane. Son armée, selon Ctésias, montoit à trois millions d'hommes d'infanterie, à cinq cens mille hommes de cavalerie, & à cent mille chariots. Il y avoit de plus cent mille hommes montés sur des chameaux, & tous armés d'épées de six pieds de long. Elle avoit deux mille

de ces barques qui se démontoient, & elle les fit porter jusqu'au fleuve sur des chameaux, aussi-bien que les formes d'éléphans dont nous avons parlé; les cavaliers marchant à côté, accoutumoient leurs chevaux à cet objet extraordinaire. Persée, Roi de Macédoine, mit en usage un stratagême à peu près semblable contre les Romains qui avoient dans leur armée des éléphans de Libye : cette tromperie ne lui réussit pas mieux qu'à Sémiramis. Nous allons voir plus en détail ce qui arriva à l'égard de cette Reine.

XIV. Elle est vaincue par Stabrobates Roi des Indes, & elle revient à Bactres.

STABROBATES ayant appris les préparatifs immenses que l'on faisoit contre lui, s'efforça de porter les siens à un tel excès qu'ils surpassassent encore ceux de Sémiramis. Dans cette vûe il fit faire quatre mille barques de roseaux. Car dans les Indes les lieux voisins des fleuves & des marécages portent des roseaux d'une telle grosseur, que c'est tout ce que peut faire un homme que de les embrasser ; & l'on dit de plus que les vaisseaux qui sont faits de cette espece de bois sont d'un excellent usage, parce qu'il est incorruptible. On forgea aussi les ar-

mes avec un ſoin particulier ; & les levées qu'il fit faire dans tous ſes Etats lui fournirent une armée beaucoup plus nombreuſe que celle de Sémiramis. Il envoya des chaſſeurs à la pourſuite des éléphans ſauvages, pour augmenter le nombre de ceux qu'il avoit nourris juſqu'alors ; & il les fit enharnacher, de ſorte que leur vûe ſeule inſpiroit la terreur. En effet quand on les mit en marche, il ne ſembloit pas à leur nombre & à l'armure dont ils étoient couverts, qu'aucune force humaine pût leur réſiſter. Ayant ainſi diſpoſé de toute choſe pour ſa défenſe, il envoya des hérauts au-devant de Sémiramis, qui atteſtèrent les Dieux en ſa préſence, qu'elle venoit attaquer une Nation qui ne lui avoit fait aucun tort. Les lettres dont ils étoient chargés étoient remplies d'ailleurs de reproches ſecrets ſur les déréglemens de ſa vie ; & il aſſuroit par ſerment, que ſi elle tomboit en ſa puiſſance, il la feroit mettre en croix. Sémiramis ayant lû ces lettres, répondit en ſe moquant, que dans le combat elle feroit preuve de ſa vertu. S'étant enſuite avancée juſques ſur le fleuve Indus, elle trouva l'armée en-

nemie rangée en bataille. Auſſi-tôt mettant ſes barques en état, & les rempliſſant de ſes meilleurs ſoldats, elle entreprit un combat naval, de telle ſorte pourtant qu'elle étoit encore aidée des troupes qu'elle avoit diſpoſées ſur le rivage. L'on combattit vaillamment de part & d'autre: mais enfin la victoire demeura à Sémiramis. Elle coula à fond mille barques, & fit un grand nombre de priſonniers. Encouragée par cette première victoire, elle prit toutes les iſles du fleuve & toutes les villes qui y étoient bâties, & fit dans cette ſeule courſe cent mille captifs. Le Roi des Indes retira ſes troupes d'auprès du fleuve, en faiſant ſemblant de fuir, mais dans le deſſein d'attirer l'ennemi ſur ſes terres. Sémiramis flattée par ces ſuccès, fit jeter ſur le fleuve un pont d'une largeur extraordinaire, par deſſus lequel elle fit paſſer toutes ſes troupes. Elle laiſſa ſoixante mille hommes à la garde du pont, & conduiſit le reſte à la queue des fuyards, en faiſant marcher à la tête de ſon armée ſes faux éléphans, afin que les eſpions du Roi lui en fiſſent le rapport. Elle ne fut pas trompée à ce

égard ; & comme les eſpions parloient du nombre prodigieux de ces animaux, les Indiens ſe demandoient les uns aux autres comment une armée Aſſyrienne pouvoit avoir tant d'éléphans : cependant la fraude fut bien-tôt découverte. Quelques ſoldats de Sémiramis ſurpris à faire mauvaiſe garde pendant la nuit, & craignant d'en être punis, étoient paſſés chez les Indiens, & leur avoient dévoilé tout le myſtère. Le Roi prenant un nouveau courage ſur ce rapport, & découvrant à ſes ſoldats ce qu'il avoit appris des transfuges, revint en bataille rangée contre ſes ennemis. La Reine s'étoit préparée à les recevoir : ainſi quand les deux armées furent en préſence, le Roi des Indes fit avancer ſa cavalerie avec les chariots, pour commencer le combat. Sémiramis ſoutint vigoureuſement ce choc, en leur oppoſant ſes faux éléphans qui étoient rangés à la tête de l'armée en égale diſtance les uns des autres. Les chevaux Indiens en furent bien-tôt effrayés. Cet aſpect ne les effarouchoit pas d'abord, parce qu'ils étoient accoutumés à voir des éléphans que ces figures mouvantes re-

présentoient de loin ; mais quand ils en furent plus proches, l'odeur des cuirs à laquelle ils n'étoient pas faits, jointe aux différences très-sensibles de près entre de vrais éléphans & ces formes monstrueuses, les mirent absolument en désordre. Ainsi les uns jetoient par terre leurs cavaliers ; les autres n'obéissant plus à la main portoient les leurs au milieu des ennemis. Sémiramis profitant de ce tumulte, se jette avec l'élite de ses soldats sur la cavalerie ennemie, & la met en fuite. Stabrobatès étonné de cette déroute, fait avancer ses fantassins précédés de ses éléphans. Lui-même commandant l'aile droite, & monté sur le plus beau de tous, alla droit à la Reine que le hasard avoit amenée devant lui. Les faux éléphans s'avançant aussi de leur côté, soutinrent peu de tems l'impétuosité des véritables. Car ces animaux étant extraordinairement courageux & se confiant en leur force, tuoient du premier coup tous ceux qui s'opposoient à eux. Ainsi écrasant les uns avec leurs pieds, déchirant les autres avec leurs dents, & jetant les autres en l'air avec leurs trompes, ils eurent bien-

tôt répandu une terreur générale dans l'armée de Sémiramis. Enfin comme les morts s'entassoient les uns sur les autres, & que le carnage avoit quelque chose de plus effroyable qu'à l'ordinaire, on ne gardoit plus de rang. Toute l'armée étant en déroute, le Roi des Indes s'attacha à Sémiramis, & lui tira d'abord une flèche qui l'atteignit au bras. Ensuite il lui lança un dard qui par un mouvement qu'elle fit la blessa au dos. Sémiramis, quoiqu'elle sentît à peine le coup, monta à cheval & s'enfuit, laissant derrière elle l'éléphant du Roi qui ne couroit pas aisément. Toute son armée retourna précipitamment vers le fleuve où conduisoit un seul chemin assez étroit; de sorte que se foulant aux pieds les uns les autres, & tombant pêle-mêle hommes & chevaux, ils périssoient d'une maniere étrange. Comme les ennemis les serroient de près, le désordre ne fut pas moins terrible sur le pont où ils se jetèrent en si grand nombre, que n'y pouvant tenir tous, ils tomboient de part & d'autre dans le fleuve. Cependant dès que Sémiramis vit que la plus grande partie de ses troupes échapées du

combat étoit paſſée, elle fit rompre le pont. Toute la charpente qui le ſoutenoit, ſe partageant en mille piéces, emporta avec elle les bateaux des Indiens qui pourſuivoient les fuyards, & qui ſe noyant dans les eaux rapides du fleuve, laiſſèrent en ſûreté Sémiramis. Outre cela le Roi des Indes ayant vû des ſignes dans le Ciel qui, ſelon l'interprétation de ſes devins, lui défendoient de paſſer outre, ceſſa ſa pourſuite; & Sémiramis ayant échangé ſes priſonniers, revint à Bactres, après avoir perdu les deux tiers de ſon armée.

QUELQUE tems après ſon fils Ninyas lui dreſſa des embûches par l'entremiſe d'un Eunuque ſon confident. Elles les découvrit, & ſe reſſouvenant alors de l'Oracle de Jupiter Ammon, elle ne prit aucune réſolution violente contre ſon fils: au contraire, elle lui céda la couronne, & ayant recommandé à tous ſes ſujets de lui obéir, elle diſparut; comme pour faire croire qu'elle alloit paſſer au rang des Dieux, ſuivant la promeſſe de l'Oracle. Quelques-uns content qu'elle fut changée en colombe, & qu'une bande de ces oiſeaux s'étant venue pla-

XV. Mort de Sémiramis.

cer sur son palais, elle s'étoit envolée avec elles. C'est une des raisons pour lesquelles les Assyriens ayant immortalisé Sémiramis, ont rendu les honneurs divins à la colombe. Ainsi ayant été souveraine de toute l'Asie, excepté des Indes, Sémiramis finit ses jours après une vie de soixante & deux ans, & un règne de quarante-deux. Nous nous sommes conformés à Ctésias de Cnide, dans tout ce que nous avons dit d'elle jusqu'à présent. Mais Athénée, (1) & quelques autres Historiens, ont écrit qu'elle avoit été une belle courtisane qui avoit gâgné par ses attraits le Roi d'Assyrie. Elle n'avoit d'abord eu qu'un crédit médiocre auprès de lui : mais dans la suite ayant été déclarée sa femme légitime, elle lui proposa de la laisser maitresse de l'Empire pendant cinq jours. Ayant donc pris le manteau Royal & le sceptre, elle employa le premier jour à faire des festins magnifiques, auxquels elle in-

(1) Cet Athénée pourroit être celui qui gouvernoit en Cilicie pour les Romains, & qui étoit ami de Muréna du tems d'Auguste. Car le fameux Athénée de Naucrate dont il nous reste le banquet des Philosophes en 15 livres, ayant vécu sous Marc-Aurèle, étoit bien postérieur à Diodore. Voss. *l.* 2, c, 15.

vita les grands Seigneurs & tous ceux qui avoient quelque autorité dans l'Etat, pour les mettre dans ses intérêts. Toute la Cour s'étant accoutumée ce jour-là à la traiter de Souveraine; dès le lendemain elle fit mettre son mari en prison ; & étant pleine d'ambition & de courage, elle se saisit de l'autorité Royale, & fit pendant une longue vie de très-grandes choses. C'est ainsi que les Historiens varient au sujet de Sémiramis.

XVI. Ninyas son fils lui succède. Oisiveté & politique de ce Prince.

NINYAS son fils, qu'elle avoit eu de Ninus, lui succéda ; & s'éloignant de l'humeur guerrière & entreprenante de sa mère, il entretint la paix pendant tout son règne. Il passa toute sa vie dans son Palais, ne se laissant voir à personne qu'à des concubines & à des Eunuques. Il n'étoit jaloux que de son indolence & de ses plaisirs; il ne travailloit qu'à éviter la douleur & le chagrin, & il faisoit consister le plus grand avantage de la Royauté à satisfaire librement tous ses désirs. Cependant pour assurer sa couronne & pour maintenir ses sujets dans l'obéissance, il faisoit lever tous les ans dans chaque Province de son vaste Empire un certain nombre de soldats

ſoumis à un chef de la même Nation. Il faiſoit camper l'armée compoſée de toutes ces milices autour de ſa capitale, & donnoit cependant à chaque Nation un Gouverneur dévoué à ſa perſonne. A la fin de l'année il renvoyoit ces ſoldats chacun chez eux, & en levoit de nouveaux. Il retenoit ainſi dans le devoir tous ſes peuples qui voyoient une armée nombreuſe toujours prête à aller réduire les rebelles les plus éloignés. Le changement annuel de ſes troupes empêchoit d'un autre côté que les Officiers & les ſoldats ne priſſent de trop fortes liaiſons les uns avec les autres, & n'acquiſſent même dans les armées une expérience & une hardieſſe qui inſpirent ſouvent des entrepriſes ſéditieuſes. Le ſoin qu'il prenoit de ſe cacher, n'alloit, à vrai dire, qu'à dérober au public la vûe de ſes débauches : cependant on le regardoit comme un Dieu inviſible dont perſonne n'oſoit mal parler. Enfin quoiqu'il paſſât ſa vie à Ninive, il ne laiſſa pas d'établir des Généraux dans les armées, des Gouverneurs dans les Provinces, & des Juges dans les Villes ; en un mot il pourvut à tout ce qui lui parut né-

ceſſaire pour le bon ordre de ſes Etats. Ses ſucceſſeurs ſe conduiſirent à peu près de la même manière pendant trente générations, & juſqu'à Sardanapale.

Sous celui-ci la Monarchie des Aſſyriens paſſa aux Mèdes, après avoir ſubſiſté treize cens ſoixante & tant d'années, ſelon la ſupputation de Ctéſias de Cnide en ſon ſecond Livre. Mais il n'a daigné nous rapporter ni le nom de chacun de ces Rois ni la durée de leur règne, parce qu'on n'en cite rien de remarquable, ſi ce n'eſt le ſecours qui fut envoyé à Troie par les Aſſyriens ſous le commandement de Memnon fils de Tithon : car on dit que Teutamus, vingtième Roi de l'Aſie depuis Ninyas, étant ſur le trône plus de mille ans après la fondation de cet Empire, Agamemnon mena les Grecs au ſiége de Troie; & que Priam Roi de la Troade, ſe ſentant preſſé, envoya demander du ſecours au Roi d'Aſſyrie dont il relevoit. Teutamus lui donna, dit-on, dix mille Ethiopiens & autant de Suſians avec deux cens chariots ſous le commandement de Memnon. On ajoûte que Tithon qui étoit le Général des Perſes, avoit la première place dans la

XVII. Il y a eu une longue ſuite de Rois inconnus juſqu'à Sardanapale.

faveur du Roi, & que ſon fils ſe trouvant alors à la fleur de ſon âge ſurpaſſoit tous les autres Satrapes par ſon courage & par ſes autres grandes qualités. Ce fut lui qui bâtit dans la Citadelle de Suſe un Palais qui a ſubſiſté juſqu'au tems de la Monarchie des Perſes, & qui avoit retenu ſon nom, auſſi bien qu'un grand chemin qu'il avoit fait faire dans cette Province. Cependant les Ethiopiens voiſins de l'Egypte rendent douteuſes ces dernières circonſtances ; car ils prétendent que Memnon eſt né chez eux, & ils montrent encore de vieux palais qu'ils appellent Memnoniens. Ils conviennent de ſon voyage à Troie à la tête du ſecours que nous avons marqué plus haut ; & ils diſent qu'il s'y ſignala par ſon courage, & qu'il tua pluſieurs Grecs de ſa main : après quoi il fut tué lui-même par les Theſſaliens dans une embuſcade. Les Ethiopiens ayant recouvré ſon corps le brûlèrent & rapportèrent ſes cendres à Tithon. Ces Barbares aſſurent que ſon Hiſtoire eſt ainſi racontée dans les annales de leurs Rois.

XVIII. Sardanapa-

SARDANAPALE dernier Roi de la Monarchie des Aſſyriens & le tren-

tième depuis Ninus qui l'avoit fondée, surpassa tous ses prédécesseurs en fainéantise & en volupté : car outre qu'il ne se laissoit voir à personne, il menoit absolument la vie d'une femme. Il en portoit l'habit, il en affectoit la voix ; & étant sans cesse au milieu de ses concubines, il n'avoit entre les mains que des ouvrages de laine & de pourpre. Il se fardoit avec de la céruse, & se parfumoit le visage & tout le corps de ces essences recherchées qu'emploient les plus molles & les plus lascives courtisanes. Il recherchoit avec soin les viandes & les breuvages qui provoquent aux actions impudiques ; & il abusoit des deux sexes, sans se soucier de l'infamie attachée à cet horrible excès. Enfin il s'étoit plongé si avant dans l'intempérance & dans les plus honteuses débauches, qu'il fit lui même en langue barbare cette épitaphe qui depuis a été mise en deux Vers Grecs.

le dernier Roi d'Assyrie.

J'emporte, des trésors que je laisse aux vivans,
Tout ce que j'en ai mis à contenter mes sens.

Il avoit recommandé à ses successeurs

de la faire graver sur son tombeau.

XIX. Conjuration & guerre contre Sardanapale. Il y succombe.

SARDANAPALE étant tel que nous venons de le représenter, non-seulement fit une fin malheureuse pour lui-même; mais de plus il fut cause du renversement de la Monarchie des Assyriens qui avoit duré plus longtems que toutes celles dont nous avons connoissance. Arbacès qui avoit de l'élévation d'esprit, & du courage, conduisoit les troupes que la Médie où il étoit né, envoyoit tous les ans à Ninive. Le chef des troupes Babyloniennes avec qui il s'étoit lié d'amitié, lui mit dans l'esprit de changer l'état des choses en Assyrie. Celui-ci se nommoit Bélésis le plus illustre des Prêtres que les Babyloniens appellent Chaldéens. Comme il étoit fort versé dans l'Astrologie & dans la divination, il avoit fait à plusieurs personnes des prédictions que l'évènement avoit justifiées. S'étant mis par-là dans un grand crédit, il assura le capitaine des Mèdes son ami, qu'il régneroit un jour à la place de Sardanapale. Arbacès le remerciant lui promit, si la prophétie s'accomplissoit, de le faire Satrape de Babylone. Et cependant, aussi plein d'espérance que s'il avoit ouï la

voix d'un Dieu, il rechercha l'amitié des chefs des autres provinces. Il leur faisoit de grands festins ; & leur donnant chaque jour de nouvelles marques de considération, il les mettoit insensiblement dans son parti. Il voulut d'abord pénétrer jusques dans le palais du Roi, & s'instruire au vrai de la vie qu'il y menoit. Il ne lui en coûta pour y parvenir, qu'une coupe d'or dont il fit présent à un des Eunuques. Etant donc introduit chez le Roi, il fut témoin de sa mollesse & de ses débordemens. Il le méprisa comme un Prince indigne de son rang, & il s'affermit plus que jamais dans son projet & dans ses espérances. Ainsi se liant par serment avec Bélésis, ils convinrent entr'eux qu'Arbacès feroit révolter les Perses, tandis que Bélésis feroit entrer les Babyloniens dans cette conjuration, à laquelle il tâcheroit aussi d'attirer le Roi des Arabes (1), qui étoit son ami particulier. Le tems arriva cependant de ramener les troupes de l'année, pour en lever d'autres, selon la coutume. Arbacès profita de cette occasion pour

(1) Nous suivons ici Rhodoman qui change Barbares en Arabes.

exciter les Mèdes à se rendre maîtres de l'Empire d'Assyrie ; & il flata en même-tems les Perses d'un gouvernement plus libre. Bélésis de son côté pressa les Babyloniens de secouer le joug; & passant dans l'Arabie il fit goûter sa proposition au Roi qui la gouvernoit, & qui avoit été son hôte & son ami. Au commencement de la nouvelle année, les troupes de toutes les Provinces se rendirent à Ninive, en apparence pour satisfaire à la coutume établie ; mais en effet pour ôter l'Empire aux Assyriens. Les quatre Nations que nous venons de nommer, c'est-à-dire les Mèdes, les Perses, les Babyloniens, & les Arabes s'assemblèrent en un même lieu, & composèrent une armée de quatre cens mille hommes ; ce fut-là qu'ils tinrent leur premier conseil de guerre.

Arbacès capitaine des Mèdes, & Bélesis Devin de Babylone, Chefs de la conjuration perdent trois batailles & demeurent vainqueurs dans la quatrième.

SARDANAPALE ayant appris ces nouvelles, assembla de son côté les troupes de toutes les autres Provinces. Le combat s'étant donné dans la plaine, les conjurés furent vaincus & poursuivis avec une grande perte jusques sur une montagne éloignée de soixante-dix stades de Ninive. Cependant ils en redescendirent bien tôt pour

pour tenter encore une fois la fortune. Sardanapale, après avoir rangé toutes ses troupes en bataille, envoya des Hérauts à l'armée des ennemis, pour déclarer de sa part qu'il donneroit deux cens talens d'or à celui qui tueroit le Mède Arbacès, & deux fois autant avec le gouvernement de la Médie à celui qui le lui ameneroit vivant. Il fit faire une déclaration à peu près semblable à l'égard de Bélésis Babylonien. Ces promesses n'ayant tenté personne, il livra un second combat où les conjurés perdirent encore beaucoup des leurs, & le reste s'enfuit dans le camp qu'ils avoient sur la montagne. Découragés qu'ils étoient par cette seconde défaite, ils consultèrent entr'eux sur le parti qu'ils avoient à prendre. La plûpart étoient d'avis de s'en retourner chacun dans sa Province, & de s'y retrancher, jusqu'à ce qu'ils eussent rétabli leurs forces. Mais Bélésis les excitant par des motifs qui convenoient à leur situation présente, & leur promettant de la part des Dieux un succès heureux, pour prix & pour terme de leurs travaux, les engagea de nouveau dans le péril. Il se donna un troisième com-

bat où le Roi victorieux pour la troisième fois se rendit maître de leur camp, & les poursuivit jusques dans les montagnes de la Babylonie. Arbacès faisant des prodiges de valeur, & ayant tué de sa main plusieurs Assyriens, fut blessé lui-même. Les chefs des Conjurés, voyant la fortune opposée si constamment à leur entreprise, commencèrent à en désespérer, & ils ne songeoient plus qu'à leur sûreté particulière. Mais Bélésis ayant passé toute une nuit dans un lieu découvert à observer les Astres, leur assura que s'ils avoient la patience d'attendre seulement cinq jours, ils recevroient un secours auquel ils ne s'attendoient point, & qui feroit absolument changer la face des choses. Il avoit vu, disoit-il, cette destinée clairement écrite dans le ciel : ainsi il ne leur demandoit que ce terme pour leur donner une preuve complette de son savoir, & de la faveur des Dieux. Les Conjurés s'étant laissé gâgner par ses instances & par des promesses qui devoient être si-tôt vérifiées, reçurent avis qu'il venoit au Roi en diligence un puissant renfort de la Bactriane, & qu'il étoit près d'ar-

river. Arbacès jugea à propos d'aller à sa rencontre avec une élite de soldats armés à la légère, afin que s'il ne pouvoit inspirer à ces Bactrians d'entrer dans son parti, il fût en état de les y contraindre. Mais la liberté qu'il leur promit, gâgna bientôt ces nouvelles troupes; & tous les Conjurés se réunirent ensemble dans le même camp. Cependant le Roi d'Assyrie qui ignoroit la défection des Bactrians & qui comptoit alors sur la fortune qui lui avoit été jusqu'alors si favorable, étoit retombé dans l'oisiveté. Il avoit fait distribuer à ses soldats la chair d'un nombre infini de victimes, du vin en abondance, & toutes sortes de provisions de bouche, de manière que son armée passoit le tems en festins. Arbacès ayant appris par des transfuges la négligence & l'yvresse où l'on étoit dans le camp du Roi, l'alla attaquer inopinément. Alors tombant à propos & en bon ordre sur des soldats hors de leurs rangs, & qui ne s'attendoient à rien de pareil, il les chassa de leur camp; & en ayant fait un grand carnage, il poursuivit le reste jusqu'à Ninive. Le Roi laissant Saléménès, frè-

re de sa femme, à la tête des troupes qui lui restoient en campagne, s'enferma dans la Ville pour la defendre. Les Conjurés ayant livré deux combats sous les murailles demeurèrent deux fois vainqueurs. Salémenès fut tué, & ses troupes ne pouvant se réfugier dans la ville, dont les ennemis fermoient le passage, furent contraintes de se précipiter dans l'Euphrate, où elles périrent presque toutes. Le nombre des morts fut si grand, que le fleuve porta fort loin la couleur dont il étoit teint. Quand on vit le Roi enfermé dans sa capitale, la plupart de ses sujets l'abandonnèrent, & furent ravis de s'affranchir d'un joug honteux. Le Roi, se voyant près de tomber du Trône, envoya avec de grands trésors trois fils & deux filles qu'il avoit, chez Cotta Gouverneur de la Paphlagonie, le plus fidèle de ses Satrapes. Pour lui, il écrivit de tous côtés dans les Provinces qui lui étoient encore fidèles, afin d'avoir des troupes & les munitions de guerre & de bouche qui lui étoient nécessaires pour soutenir un siége. Or il y avoit un ancien Oracle qui avoit dit que Ninive ne seroit jamais prise de

force, à moins que le fleuve même ne devînt ennemi de la ville. Comptant que cette condition, qu'il regardoit comme impossible, rendoit la ville imprenable, il résolut de la défendre en attendant les secours qui devoient lui venir des Provinces. Les assiégeans de leur côté animés par leurs derniers succès, continuoient leurs attaques : mais la hauteur des murailles mettoit les assiégés à l'abri de leurs insultes. Car les tortues, les béliers, les Catapultes, & toutes les machines propres pour abatre les murs, n'étoient pas encore inventées ; & la Ville étoit abondamment fournie de vivres par le soin particulier que le Roi avoit pris sur cet article. Ainsi le siége traînant en longueur, ils demeurèrent deux ans entiers devant les remparts, empêchant d'ailleurs exactement qu'on ne pût sortir de la place. Mais la troisième année il y eut des pluies si abondantes, que l'Euphrate se débordant, inonda une partie de la Ville, & renversa vingt stades de murailles. Le Roi jugeant par le dommage que le fleuve avoit causé, que la condition de l'Oracle étoit accomplie, désespéra de son salut ; & pour

ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, il fit dresser au milieu de son palais un grand bucher, sur lequel il fit mettre tout son or, tout son argent, & tous les vêtemens Royaux. Il fit aussi enfermer toutes ses concubines & tous ses Eunuques dans une chambre construite au milieu du bucher. On y mit le feu, & il fut ainsi consumé avec son palais & ses trésors. Les Rebelles, ayant appris la mort de Sardanapale, entrèrent dans la Ville par la brèche que les eaux y avoient faite; & ayant revêtu Arbacès des ornemens de la Royauté, ils le proclamèrent & le reconnurent maître absolu de l'Empire.

XX. Arbacès est fait Roi, & donne dès le commencement de son règne un grand exemple de générosité. Il transporte le trône d'Assyrie chez les Mèdes.

LE nouveau Roi ayant distribué des présens convenables à tous ceux qui l'avoient servi dans son entreprise, & ayant établi des Satrapes dans toutes les Provinces; Bélésis se présenta à lui pour le faire ressouvenir de la part qu'il avoit à son élévation, & pour lui demander le gouvernement de la Babylonie qu'il lui avoit promis pour récompense de ce service. Il lui dit aussi que dans les périls qu'ils avoient courus, il avoit fait vœu à Jupiter Bélus, que si Sar-

danapale étoit défait & que l'on brûlât ſon palais, il en tranſporteroit les cendres à Babylone, pour en élever auprès du temple un monument qui rappelât à tous ceux qui deſcendroient l'Euphrate la mémoire de celui qui avoit renverſé la Monarchie des Aſſyriens. Il faiſoit cette demande, parce qu'il avoit appris d'un Eunuque de Sardanapale qui s'étoit donné à lui, & qu'il tenoit caché dans ſa maiſon, la circonſtance de l'or & de l'argent mis dans le bucher. Arbacès ne ſachant rien de tout cela, parce qu'il n'étoit reſté perſonne de la maiſon du Roi qui pût l'en inſtruire, accorda à Béléſis les cendres qu'il lui demandoit, & lui donna Babylonne exemte de tout tribut. Celui-ci ayant fait charger pluſieurs barques de ces cendres, auſſi-bien que de l'or & de l'argent qu'elles couvroient, les envoya inceſſamment à Babylone. Cependant la choſe s'étant découverte d'elle même, le Roi nomma pour Juges de cette action tous les Capitaines qui avoient combattu pour lui. L'accuſé ayant avoué ſon larcin, les Juges opinèrent tous à la mort. Mais le Roi qui étoit généreux, & qui vouloit

donner des marques de bonté & de clémence au commencement de son règne, non-seulement pardonna à Bélésis, mais encore lui fit don de tout ce qu'il avoit enlevé. Il ne lui ôta point non plus le gouvernement de Babylone, disant que les services que Bélésis lui avoit rendus auparavant, l'emportoient de beaucoup sur la faute qu'il venoit de commettre. Le bruit de sa modération s'étant répandu partout, il en recœuillit une estime & une bienvieillance générale : & l'on disoit de toutes parts, que celui qui étoit si indulgent étoit très-digne de la Royauté. Arbacès se conduisit avec justice & avec douceur à l'égard des habitans de Ninive ; mais faisant donner à chacun ce qui lui appartenoit, il les envoya tous habiter à la campagne : après quoi il fit raser la Ville jusqu'aux fondemens, & transporta à Ecbatane de Médie tout l'or & tout l'argent qu'on put retirer encore des cendres du palais brûlé, ce qui ne laissa pas de monter à plusieurs talens. C'est ainsi que la Monarchie des Assyriens qui avoit subsisté jusqu'à la trentième génération, & plus de quatorze cens ans depuis Ninus, fut renversée & passa aux Mèdes.

XIX. Chaldéens de Babylone Prêtres & Devins. Leur Philosophie.

Il ne paroît pas hors de propos de dire ici quelque chose des Chaldéens de Babylone & de leur origine, afin de ne rien omettre de tout ce qui nous reste de l'antiquité qui soit digne de mémoire. Les Chaldéens descendent des plus anciennes familles de Babylone, & ils observent une forme de vie approchante de celle des Prêtres d'Egypte. Car pour se rendre plus savans & plus entendus au service des Dieux, il s'appliquent continuellement à la Philosophie, & se sont fait sur-tout une grande réputation en Astronomie. Ils étudient avec un grand soin l'art de la divination. Ils prédisent l'avenir, & croient pouvoir détourner les maux & procurer le biens par leurs expiations, par leurs sacrifices, & par leurs enchantemens. Ils ont aussi l'expérience des augures ou du vol des oiseaux, & ils sont versés dans l'interprétation des songes & des prodiges. Outre cela ils consultent les entrailles des victimes, & en tirent des connoissances qui passent pour certaines. Au reste ils s'instruisent dans ces sciences d'une manière toute autre que ceux d'entre les Grecs qui s'y adonnent. Chez les Chaldéens cette

Philoſophie demeure toujours dans la même famille ; elle paſſe du père aux enfans, & ils ſe diſpenſent de toute autre fonction. Ainſi n'ayant pour maîtres que leurs parens, la jalouſie ne fait rien cacher à celui qui enſeigne, & le diſciple apporte toute la docilité néceſſaire pour s'inſtruire. De plus ayant commencé dès le bas âge ils acquièrent une habitude extrême dans ces matières, ſoit par la facilité que l'on a d'apprendre dans l'enfance, ſoit par la longueur du tems qu'ils y ont employé. Chez les Grecs au contraire la plûpart entrent dans cette étude fort tard, ou ſans diſpoſition naturelle ; & après s'y être appliqués quelques tems, les beſoins de la vie les en détournent. Ceux-mêmes qui s'y adonnent entièrement, ne le font guères que dans le deſſein d'y trouver leur ſubſiſtance. Ainſi au lieu de s'en tenir aux anciens fondemens de cette ſcience, ils cherchent à s'attirer des diſciples en s'écartant eux-mêmes des principes de leurs maîtres. Les barbares au contraire ne faiſant jamais qu'une ſeule choſe s'y rendent infiniment plus habiles. Ils évitent d'ailleurs l'inconvénient où tombent

les Grecs par la recherche des nouveautés qui les font paroître si opposés les uns aux autres, que leurs disciples voyant ces contradictions perpétuelles, s'entretiennent dans la défiance à leur égard, & n'osent compter sur rien de ce qu'on leur enseigne. En effet si l'on examine les principales Sectes de la Philosophie Grecque, on les trouvera différentes les unes des autres dans les points les plus importans. Les Chaldéens prétendent que la matière est de toute éternité, & que n'ayant point eu besoin de génération, elle n'est pas sujette à corruption. Mais ils croient que l'arrangement & l'ordre du monde vient d'une intelligence divine, & que tout ce que l'on voit dans les Cieux & sur la terre, est l'effet non d'un mouvement fortuit ou nécessaire, mais de la sagesse & de la puissance des Dieux.

Astronomie & Astrologie des Chaldéens.

LES Chaldéens ayant fait d'ailleurs de longues observations des Astres, & connoissant plus parfaitement que tous les autres Astrologues leurs mouvemens & leurs influences, ils prédisent aux hommes la plupart des choses qui doivent leur ar-

river. Ils regardent ſurtout comme un point difficile & de conſéquence, la théorie des cinq Aſtres qu'ils nomment interprêtes, & que nous appelons planètes ; & ils obſervent particulièrement celle à qui les Grecs ont donné le nom de Cronus (1). Cependant ils diſent que le Soleil (2) eſt non ſeulement le plus brillant des corps céleſtes, mais encore celui dont on tire le plus d'indications pour les grands évènemens. Ils diſtinguent les quatre autres comme les Grecs, par les noms particuliers d'Arès, d'Aphrodite, d'Hermès & de Zeus (3). Ils leur ont donné le nom d'interprêtes, parce que les étoiles fixes gardant toujours la même poſition & les mêmes diſtances entr'elles ; celles-là ont un mouvement propre qui ſert à marquer l'avenir, & elles aſſurent ſouvent les hommes de la bienvieillance des Dieux. Car les unes par leur lever, les autres par leur coucher, d'autres par leur couleur ſeule annoncent diverſes choſes à ceux qui les obſer-

(1) Saturne.

(2) Le Soleil n'eſt pourtant pas compris ici, non plus que la Lune, dans les cinq planètes dont il veut parler, & il ne donne pas même ce nom à l'un ni à l'autre.

(3) Mars, Vénus, Mercure & Jupiter.

vent attentivement. On est averti par elles des vents, des pluies & des chaleurs extraordinaires. Ils prétendent aussi que les apparitions des Comètes, les Eclipses du Soleil & de la Lune, les tremblemens de terre, & tous les changemens qui arrivent dans la nature, sont des présages de bonheur ou de malheur, non-seulement pour les Nations entières, mais encore pour les Rois & pour les moindres particuliers. Ils s'imaginent que les cinq planètes commandent à trente étoiles subalternes, qu'ils appellent Dieux conseillers, dont la moitié domine sur tout ce qui est au-dessous (1) de la terre, & l'autre moitié observe les actions des hommes, ou contemple ce qui se passe dans le Ciel. De dix jours en dix jours une étoile est envoyée par les planètes sous la terre, & il en part une de dessous la terre pour leur apprendre ce qui s'y passe. Cette vicissitude a été ainsi déterminée de tout tems, & se doit continuer toute l'éternité. Ils comptent douze Dieux supérieurs qui président chacun à un mois & à un signe du Zo-

(1) Je change ici comme Rhodoman ὑπὲρ en ὑπο.

diaque. Le Soleil, la Lune & les cinq Planètes passent par ces douze signes: mais le Soleil ne fait ce chemin que dans une année, & la Lune l'achève dans un mois. Chaque Planète a sa periode particulière; mais leurs révolutions se font avec de grandes différences de tems, & de grandes variations de vitesses. Les Astres, selon eux, influent particulièrement sur la naissance des hommes, & l'observation de leurs aspects dans ce moment, contribue beaucoup à faire connoître les biens ou les maux qu'ils doivent attendre. Ils alléguent pour exemples les prédictions qui ont été faites à un grand nombre de Rois; mais particulièrement à Alexandre vainqueur de Darius, & à ses sucesseurs Antigonus & Séleucus Nicanor; prédictions qui paroissent toutes avoir eu leur accomplissement : nous en parlerons dans leur lieu (1). Ils assurent aussi qu'ils ont prédit l'avenir à des particuliers d'une manière si juste, que ceux-ci en ont été frappés d'admiration, & n'ont pu se dispenser de reconnoître

(1) Au Livre 19, où l'on verra une prédiction qui les regarde tous deux ensemble, p. 698. de Rhodoman & 701. de H. &c,

en cela quelque chose de surnaturel. Ils déterminent hors du Zodiaque vingt-quatre constellations, douze Septentrionales & douze Méridionales; les douze qui se voient, dominent sur les vivans, & celles qui ne se voient pas, dominent sur les morts, & ils les croient juges de tous les hommes. La Lune est placée au-dessous de toutes les Etoiles & de toutes les Planètes dont nous venons de parler. Comme elle est la moindre de toutes, elle est aussi la plus proche de la terre; & sa révolution se fait en moins de tems, non à cause d'une plus grande vitesse, mais à cause de la petitesse de son orbite. Ils conviennent avec les Grecs qu'elle n'a qu'une lumière empruntée, & que ses éclipses viennent de ce qu'elle entre dans l'ombre de la terre. Ils n'ont encore qu'une théorie fort imparfaite des éclipses de Soleil, & ils n'oseroient les déterminer ni les prédire. Ils ont des idées particulières au sujet de la terre qu'ils prétendent être creuse; & ils apportent un grand nombre de raisons assez vrai-semblables en faveur de ce sentiment & de plusieurs autres qui leur sont particuliers

sur ce qui se passe dans la nature : mais toutes ces opinions sont trop étrangères à notre Histoire. Il nous suffit de dire que les Chaldéens sont les plus habiles Astrologues qu'il y ait au monde, comme ayant cultivé cette science avec plus de soin qu'aucune autre Nation connue. Au reste on n'ajoûtera pas foi aisément à ce qu'ils avancent sur l'ancienneté de leurs premières observations. Car, selon eux, elles ont commencé quatre cens soixante & treize mille ans avant le passage d'Alexandre en Asie. Nous ne parlerons pas plus long-tems des Chaldéens, de peur de nous trop écarter de notre sujet, & nous y rentrerons en revenant à la translation de l'Empire des Assyriens aux Mèdes.

XXII. Différentes opinions sur l'Empire des Mèdes. L'Auteur s'en tient à la suite de ses Rois donnée par Ctésias. Il parle aussi à leur occasion des Caduſiens, des Parthes, & des Saces.

COMME les plus célèbres Auteurs sont partagés sur ce qui concerne cette fameuse Monarchie, la fidélité de l'Histoire demande que nous comparions leurs différentes opinions. Hérodote qui vivoit du tems de Xercès dit que les Assyriens furent subjugués par les Mèdes, après avoir tenu l'Empire de l'Asie l'espace de cinq cens ans; mais il soûtient que d'abord après ce changement il n'y a pas eu de Roi

qui ait prétendu avoir une autorité absolue & unique, & qu'au contraire pendant plusieurs générations toutes les Villes ont été indépendantes les unes des autres, & sont demeurées dans le Gouvernement démocratique. Enfin, dit-il, après plusieurs années les Mèdes choisirent pour Roi un homme plein de vertu, appelé Cyaxarès (1). Celui-ci soumit aux Mèdes les peuples voisins, & devint le fondateur de la nouvelle Monarchie. Ses descendans augmentèrent de proche en proche leur Empire, jusqu'à Astyagès qui fut vaincu par Cyrus & par les Perses. Nous raconterons dans leur tems & plus en détail (2) ces évènemens que nous ne faisons qu'indiquer ici. Car ce ne fut, selon Hérodote, qu'en la seconde année de la dix-septième Olympiade que Cyaxarès fut élu Roi des Mèdes. Ctésias de Cnide est à la vérité postérieur à Hérodote, ayant vécu dans le tems de l'expédition du jeune Cyrus contre son frère Artaxercès ; mais aussi ayant

(1) Palmérius avertit ici qu'Hérodote nomme ce premier Roi Déjocès. Mais notre Auteur nous a déja avertis qu'il suivoit Ctésias que nous n'avons plus.

(2) Dans les Livres perdus entre le cinquième & sixième.

été fait prisonnier dans cette guerre, & son habileté dans la Médecine l'ayant mis en honneur & en crédit auprès du Roi Artaxercès, il a eu occasion, pendant dix-sept ans qu'il a séjourné dans cette Cour, de visiter les archives de la Perse. C'est en effet de ces membranes sur lesquelles les Perses, conformément à une ancienne loi, ont écrit de tout tems ce qui s'est passé chez eux, que Ctésias a tiré, avec une grande exactitude & un grand ordre, l'Histoire qu'il a composée pour les Grecs. Il assure, qu'après la destruction de l'Empire d'Assyrie, les Mèdes se rendirent maîtres de l'Asie sous Arbacès, devenu Roi par la défaite & la mort de Sardanapale, ainsi que nous l'avons raconté. Il ajoûte qu'Arbacès ayant régné vingt-huit ans, son fils Madaucès monta sur le trône qu'il occupa l'espace de cinquante ans. Après lui Sozarmès régna trente ans, Artias cinquante, Arbianès vingt-deux, & Artée quarante. Il s'éleva sous celui-ci une guerre sanglante entre les Mèdes & les Cadusiens, dont nous allons expliquer le sujet. Un Persan nommé Parsodès, homme plein de courage, de prudence & de

toutes ſortes de vertus en un degré éminent s'étoit acquis l'amitié du Roi, & étoit devenu le premier de ſon conſeil. Cependant ayant été offenſé dans la ſuite, d'un jugement que le Roi avoit porté contre lui, il ſe retira chez les Caduſiens avec trois mille fantaſſins & mille chevaux. S'étant attaché celui qui avoit le plus d'autorité dans cette Nation, par ſa ſœur qu'il lui donna en mariage, & ayant gâgné tous les Caduſiens par l'eſpérance de la liberté, il les engagea dans ſa révolte: & ſa valeur le fit choiſir pour chef de l'entrepriſe. Apprenant qu'on aſſembloit dans la Médie de nombreuſes troupes contre lui, il fit armer tous les Caduſiens, & s'alla poſter ſur les frontières pour fermer les paſſages de la Province, n'ayant avec lui guères moins de deux cens mille hommes. Artée le vint attaquer; & quoique celui-ci fût à la tête de huit cens milles hommes, il eut du deſſous; il laiſſa ſur la place cinq cens mille de ſes ſoldats, & fût obligé de ſortir avec le reſte, des confins des Caduſiens. Ceux-ci conçurent une ſi grande opinion de Parſodès ſur cette victoire, qu'ils l'élûrent pour leur Roi. Ils fi-

rent ensuite des courses continuelles dans la Médie, & ravagèrent tout le pays. Parsodès, étant enfin arrivé à une glorieuse vieillesse, exigea de celui qui devoit lui succéder un serment, par lequel il promettoit d'entretenir toujours la haîne qui étoit entre les Mèdes & les Cadusiens; sous peine de voir périr toute sa race & toute sa Nation. C'est la raison pourquoi les Cadusiens ont toujours été ennemis des Mèdes, & ne se sont jamais soumis à leur Roi, jusqu'à Cyrus qui transporta l'Empire des Mèdes aux Perses. Artunès succéda à Artée, & régna vingt-deux ans. Après Artunès vient Artibarnas qui en régna quarante. Sous celui-ci les Parthes s'étant révoltés contre les Mèdes, livrèrent leur pays & leur ville aux Saces. Ce fut-là la cause d'une guerre qui dura plusieurs années entre les Mèdes & les Saces. Mais enfin la paix fut conclue entr'eux à ces conditions: sçavoir, que les Parthes rentreroient sous l'obéissance des Mèdes; mais que d'ailleurs les uns & les autres se tiendroient dans leurs anciennes bornes, & feroient entr'eux une ligue offensive & défensive.

Les Saces avoient alors une Reine nommée Zarine, très belliqueuse, & qui par sa hardiesse & son habileté étoit fort au-dessus de toutes les femmes de sa Nation ; quoique ce soit la coutume en ce pays là que les femmes soient braves & partagent avec les hommes le péril & la gloire des entreprises militaires. On dit que cette Reine étoit parfaitement belle, & qu'elle faisoit voir autant de sagesse dans ses projets, que de courage dans leur exécution. Elle avoit défait les Barbares, ses voisins, peuples féroces & formidables qui avoient tenu longtems les Saces en esclavage. Elle adoucit même les mœurs du pays ; & bâtissant plusieurs Villes, elle fit goûter à ses sujets le plaisir & les avantagees de la société. En mémoire & en reconnoissance de ces bienfaits, les Saces lui dressèrent le tombeau le plus magnifique qui soit chez eux. C'est une Pyramide triangulaire dont chaque côté à trois stades de long, & dont le sommet, qui se termine en pointe a un stade de hauteur. Ils posèrent sur sa tombe une statue d'or collossale. Ils lui rendirent tous les honneurs qu'on rend aux Héros, & de plus

Zarine Reine des Saces.

grands qu'ils n'en avoient rendus encore à aucun de ses prédécesseurs. Astibaras Roi des Mèdes étant mort de vieillesse à Ecbatane, eut pour successeur son fils Aspadas, que les Grecs nomment Astyage. C'est en lui que finit la Monarchie des Mèdes, que Cyrus leur vainqueur fit passer aux Perses, de la manière que nous le raconterons, quand nous serons arrivés à ce tems-là. Mais c'est assez parler de l'Empire des Assyriens & de celui des Mèdes, aussi-bien que des variations des Historiens sur leur sujet. Nous allons rentrer dans l'histoire des Indes, & rapporter même ce qu'on en a dit de fabuleux.

L'INDE est d'une figure quarrée. Les côtés qui regardent le Levant & le Midi sont les bords d'une vaste Mer. Vers le Septentrion le Mont Hémade la sépare de cette partie de la Scythie qui est habitée par les Saces; & vers le Couchant elle est bornée par le fleuve Indus, le plus grand qui soit au monde, après le Nil. On dit que la longueur de l'Inde de l'Orient à l'Occident est de vingt-huit mille stades, & de trente deux mille du Septrion au Midi. Il paroît par cette

grandeur, que l'Inde eſt de tous les pays du Monde celui qui s'étend le plus ſous le Tropique du cancer. En effet vers ſon extrêmité méridionale le ſtile d'un cadran horiſontal ne fait quelquefois point d'ombre à midi ; l'Ourſe paroît ſe coucher, & l'arcturus même en certains endroits, où l'ombre en été ſe tourne vers le pôle auſtrale. L'Inde a pluſieurs montagnes fort hautes & couvertes d'arbres chargés de fruits. On y voit auſſi de grandes plaines très abondantes, & coupées par des rivières qui les embelliſſent extrêmement. La terre y eſt d'une fécondité merveilleuſe. Elle fournit deux récoltes par an ; & le climat eſt favorable à toute ſorte d'animaux terreſtres, auſſi-bien qu'à toute ſorte d'oiſeaux qui y ſont tous grands & forts dans leur eſpèce. Il s'y trouve ſurtout une grande quantité d'éléphans, que la bonté des pâturages rend bien plus beaux que ceux de la Libye (1). Le mâle & la femelle de ces animaux ne ſe joignent point, ainſi que quelques-uns l'ont dit, d'une

(1) Nous plaçons ici un détail des éléphans qui paroît déplacé dans la page 85 de Henri Etienne, & 126 de Rhodoman. Nous avertirons plus bas de l'endroit où ce détail eſt dans le texte.

manière qui leur soit particu[illegible]
mais il en est d'eux en ce point comme des chevaux & de tous les animaux à quatre pieds. La femelle porte seize mois au moins, & dix huit au plus. Elle ressemble à la jument, en ce qu'elle ne fait pour l'ordinaire qu'un seul éléphant ; mais elle le nourrit six ans. Cet animal vit un grand âge d'homme ; & quelques-uns même vont à deux cens ans (1). Les Indiens en prennent beaucoup à la chasse pour les mener à la guerre. Le secours qu'ils tirent de ces animaux dans les combats, décide très-souvent de la victoire. La qualité du pays est avantageuse aux hommes mêmes, qui sont-là plus grands & plus gros qu'ailleurs. Comme ils respirent un air très-pur & qu'ils boivent des eaux très-légères, ils sont aussi plus propres aux arts que les autres Nations. Si la terre pousse au dehors toutes sortes de fruits; elle renferme au dedans des mines de toutes sortes de métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étaim ; en un mot, de toutes les matières de cette espèce qu'on emploie à l'ornement, aux usages ordinaires de la vie, ou à

(1) Fin du passage transporté ici.

la

la guerre. Outre les blés dont on fait du pain, l'Inde rendue féconde par la nature des eaux qui l'arrosent, porte une quantité extraordinaire de millet, de ris, d'un grain qu'on nomme bospore, d'excellens légumes, & plusieurs autres productions de la terre qui servent à la nourriture. Il seroit trop long de parler de toutes les herbes & de tous les fruits qui ne sont propres qu'aux animaux. Il suffit de dire que la disette de quelqu'une des choses qui peuvent contribuer aux besoins & aux plaisirs de la vie, est un accident inconnu dans l'Inde. On a déjà vû qu'il s'y fait deux récoltes par an, l'une à l'entrée de l'hiver, lorsque les semailles se font ailleurs; & l'autre au milieu de l'été, qui est le tems où ils sèment aussi leur orge, leur bospore, leur sésame, & leur millet. Les deux récolres sont pour l'ordinaire également heureuses; mais en tout cas si l'une (1) manque, l'autre y supplée abondamment. Les fruits mêmes qui naissent sans culture, & toutes les racines qui croissent dans les lieux marécageux, sont d'une bon-

(1) Nous suivons ici Rhodoman qui ajoûte une négative au texte Grec.

té & d'une douceur à fournir elles ſeules d'excellens repas. En effet preſque toutes les campagnes ſe ſentent des vapeurs favorables qui s'élèvent des rivières, & qui ſe réſolvent tous les Etés en des pluies réglées & périodiques. La chaleur du Soleil qui pénètre juſqu'au fond des marais, y fait naître abondamment toutes les racines, & particulièrement celles des grands roſeaux. Au reſte les lois que les Indiens gardent entre eux, contribuent beaucoup à les préſerver de la famine. Quand les autres Nations ſe font la guerre, elles ravagent mutuellement leurs campagnes, & quelquefois même les rendent infertiles pour long-tems. Mais chez les Indiens les terres ſont ſacrées & inviolables, & l'on a vû des Laboureurs tracer tranquilement leurs ſillons à côté de deux armées qui ſe battoient. Les ſoldats ſe maſſacrent les uns les autres; mais ils reſpectent ceux qui travaillent à la terre, comme leurs bienfaiteurs communs. Ils ne mettent jamais le feu aux blés, ni la coignée au pied des arbres de leurs ennemis. Le pays eſt plein de fleuves très-grands & très-navigables qui ont leurs

ſources dans les montagnes du Septentrion, & qui ſe répandent de tous côtés dans la campagne. Pluſieurs de ces fleuves ſe rencontrant dans leur cours, vont ſe rendre tous enſemble dans le Gange. Ce fleuve a trente ſtades de large, il coule du Septentrion au Midi; & allant ſe décharger dans l'Océan, il borde du côté de l'Orient le pays des Gandarides qui eſt rempli d'éléphans d'une grandeur extraordinaire. Aucun Prince étranger n'a jamais ſubjugué ces peuples, par la crainte qu'on a du nombre & de la force de ces animaux qui les défendent. Alexandre qui a mis ſous ſes lois toute l'Aſie, n'a point attaqué les Gandarides. Mais étant arrivé juſqu'aux bords du Gange, vainqueur de toutes les Nations qu'il laiſſoit derrière lui, & dans le deſſein de porter plus loin ſes conquêtes; il s'arrêta dans ſa courſe, dès qu'il eut appris que ces peuples l'attendoient avec quatre mille éléphans. Le fleuve Indus qui eſt voiſin du Gange, vient auſſi du côté du Septentrion; & dans ſa route juſqu'à la mer, il ſépare l'inde du reſte de l'Aſie. Comme il arroſe un vaſte pays, il reçoit dans ſon lit

plusieurs autres fleuves navigables, dont les plus célèbres sont l'Hypanis, l'Hydaspe & l'Acésine. Je ne nomme point les autres qui sont en très-grand nombre, & qui traversant toute l'Inde, en font un jardin fertile & délicieux. Leurs Philosophes & leurs Physiciens rapportent une raison de cette quantité de rivières & d'autres eaux qui se trouvent dans l'Inde. Ils disent que les campagnes des Scythes, des Bactrians & des Arians étant beaucoup plus élevées que l'Inde dont elles sont voisines, toutes les eaux vont s'y rendre comme dans un fond, humectent d'abord toutes les terres, & forment enfin les plus grands fleuves. Il y en a un nommé Silla, qui sort d'une source de même nom, & qui a une propriété singulière. Son eau ne soutient aucun corps, & l'on voit s'y enfoncer les matières les plus légères. Quoique l'Inde soit peuplée de plusieurs Nations différentes en bien des choses, il n'en est aucune qui soit venue d'ailleurs, & elles se croient toutes indigènes. Les Indiens n'ont jamais reçû de Colonies, & n'en ont jamais envoyé nulle part. On rapporte que les anciens habitans ne vivoient que

des fruits de la terre que même ils ne cultivoient point, & ne se couvroient que de peaux de bête, comme on l'a dit des premiers Grecs. Ils inventèrent bien-tôt les arts & toutes les pratiques nécessaires pour la vie ou pour la société ; le besoin conduisant à tout un animal à qui la nature a donné la raison, la parole, & des mains.

XXIV. Abrégé de l'histoire de l'Inde.

Nous devons placer ici quelque chose de ce que les Indiens les plus savans dans leurs antiquités racontent de leurs premiers tems. Ils disent que lorsqu'ils n'habitoient encore que dans des villages, Bacchus venant des pays occidentaux entra chez eux avec une puissante armée, & qu'il parcourut aisément toute l'Inde, n'y ayant alors aucune Ville qui fût capable de l'arrêter. Des chaleurs excessives étant survenues, & la maladie s'étant mise dans son armée ; cet habile Capitaine la tira des lieux bas, pour la conduire sur les montagnes. Les vents frais que ses soldats y recevoient, & les eaux pures qu'ils buvoient dans leurs sources, les eurent bien-tôt rétablis. Ce lieu qui avoit été si salutaire pour ses troupes, étoit

appelé Méros, *mot qui en Grec ſignifie cuiſſe* : & c'eſt-là l'origine de la fable qui porte que Bacchus a été conſervé dans la cuiſſe de Jupiter. On dit qu'il apprit aux Indiens la culture des fruits, qu'il leur donna l'invention du vin, & leur communiqua d'autres ſecrets néceſſaires ou utiles. Outre cela il bâtit des villes conſidérables & bien ſituées, & y appela les habitans des villages pour les peupler. Il leur enſeigna le culte des Dieux, & leur donna des lois. Il établit la juſtice parmi eux, & mérita enfin par tant de bienfaits le nom de Dieu & les honneurs divins. On ajoûte qu'il avoit mené un grand nombre de femmes dans ſon armée ; que la trompette n'étant pas encore en uſage, il ſe ſervoit de tambours & de tymbales dans les batailles ; & qu'il mourut enfin de vieilleſſe après un règne de cinquante deux ans. Ses fils lui ſuccédèrent, & tranſmirent le Royaume à leur poſtérité qui le conſerva pendant pluſieurs générations, juſqu'à ce qu'enfin la Monarchie fût changée en Démocratie. C'eſt l'abrégé de ce que les habitans des montagnes de l'Inde diſent de Bacchus & de ſes deſcen-

dans. Ils prétendent aussi qu'Hercule est né parmi eux, & ils donnent à ce Héros la massue & la peau de Lion comme les Grecs. Ils croient comme eux, qu'il a surpassé tous les hommes du monde en force & en courage, & qu'il a purgé de monstres la terre ferme & les rivages des Mers. Hercule, suivant leur récit, eut plusieurs enfans de différentes femmes, & une seule fille. Quand ils furent tous en âge, il partagea l'Inde entr'eux & les fit Rois chacun dans la portion de l'héritage qui leur étoit échue, sans excepter sa fille qui fut Reine dans son canton. Il avoit bâti plusieurs Villes, dont la principale fut Palibothre. Il y avoit élevé des palais superbes, il l'avoit remplie d'habitans, & l'avoit entourée de fossés profonds & pleins d'une eau vive que les fleuves leur fournissoient. Hercule étant mort fut mis au rang des Dieux. Ses descendans, dont le règne fut continué un grand nombre d'années, firent plusieurs actions vertueuses & mémorables. Mais ils n'ont point conduit d'armée ni envoyé de Colonies hors de leur pays. Quoique la plupart des Villes eussent dans la suite secoué le

joug des Rois, il en restoit pourtant encore quelques-uns à l'arrivée d'Alexandre.

XXXV. Lois & mœurs des Indiens.

Les lois des Indes sont presque toutes assez particulières ; mais la plus remarquable est la maxime que leur ont laissée leurs anciens philosophes, de ne traiter personne en esclave, & de se croire tous égaux. Ils ont estimé que rien ne dispose mieux les hommes à toutes sortes d'évènemens, que de les accoutumer à ne se regarder ni comme supérieurs ni comme inférieurs à d'autres hommes ; & qu'il est ridicule de faire des lois uniformes pour tous les sujets d'un Etat, en permettant la différence des biens. Toute la Nation se divise en sept classes. La première est celle des Philosophes, moindre en nombre que la plupart des autres, mais la plus illustre & la plus révérée. Comme ils sont exemts de toute fonction publique, ils ne commandent & n'obéissent à personne. Ils sont seulement employés par les particuliers aux sacrifices & aux obséques, comme étant les amis des Dieux & ayant des connoissances de l'autre vie. On leur fait pour cela des présens considérables, qu'on accompa-

gne de plusieurs marques de respect. Ils rendent aussi de grands services au public. Lorsqu'ils se trouvent au commencement de chaque année dans l'assemblée générale des Etats, ils prédisent les sécheresses, les pluies, les vents & les maladies qui régneront pendant l'année, & différentes circonstances dont il est utile d'être instruit. Alors le Roi & les particuliers prévenus de ce qui doit arriver, prennent leurs mesures pour remédier par avance à une partie de ces inconvéniens. Lorsqu'un Philosophe s'est trompé dans sa prédiction, il ne reçoit d'autre châtiment que de perdre sa voix dans l'assemblée pour le reste de ses jours. La seconde classe est celle des Laboureurs qui est la plus nombreuse. Ils sont dispensés de la guerre ainsi que des autres offices publics, & ne s'occupent que de l'agriculture. Il n'est aucun soldat qui voulût les insulter dans sa route, ils respectent tous une profession utile à tout le monde, C'est pour cela aussi que les campagnes soigneusement cultivées satisfont abondamment aux besoins & aux désirs des habitans. Les laboureurs passent leur vie à la cam-

pagne avec leurs femmes & leurs enfans, & il ne leur arrive jamais d'entrer dans les villes. Chacun d'eux paye un tribut au Roi qui est propriétaire de tous les biens, dont il ne laisse que l'usufruit aux particuliers. Outre ce tribut ils lui donnent encore le quart de leurs fruits. La troisième classe comprend les pasteurs de toutes sortes de bétail. Ils n'habitent ni dans les Villes ni même dans les villages, & ils passent leur vie sous des tentes. Comme ils chassent continuellement, ils défendent les terres labourées des bêtes farouches & des oiseaux de toute espèce, qui étant en grand nombre dans les Indes, ne laisseroient rien dans les campagnes. Les ouvriers composent la quatrième classe. Entre ceux-ci les uns travaillent aux armes, les autres font les instrumens nécessaires à l'agriculture & aux différens usages de la vie. Non-seulement ils sont exemts de tribut, mais le Roi leur fait même une distribution de blé. Dans la cinquième classe sont les soldats & ceux qui suivent les armées; elle est la plus nombreuse après celle des laboureurs. Ceux qui en sont passent le tems de la paix

dans l'oisiveté & dans les jeux. Le Roi les nourrit tous, aussi-bien que les chevaux & les éléphans destinés à la guerre. La sixième est la classe des Ephores : ce sont des gens exactement instruits de ce qui se passe au-dedans du Royaume, & qui en font un rapport fidèle au Roi ; ou, si c'est une République, aux Magistrats qui la gouvernent. La septième classe est des Conseillers & des Sénateurs. Elle est la moins nombreuse, mais la plus considérable par la noblesse & par la prudence de ceux qui la composent. Les uns assistent le Roi de leurs conseils, les autres exercent les charges de l'Etat ; d'autres rendent la justice qui est toujours (1) très-sévère à l'égard des coupables. C'est enfin de cette classe que l'on tire les Gouverneurs des Provinces & les Généraux d'armée. Voilà à peu près la division de la République des Indiens. Il n'est pas permis de se marier dans une autre classe que la sienne, ni de sortir de sa profession pour en prendre une autre, ni même d'en exercer deux à

(1) On met ici cette circonst nce, qui paroît mal placée : dans le texte quelques lignes p lubas, p. 126 de Rhodoman, & 89 de Henri-Etienne.

la fois.. Ainsi le soldat ne peut point s'appliquer à l'agriculture, ni l'artisan à la Philosophie. Il y a chez les Indiens des gens préposés pour recevoir les étrangers, & pour empêcher qu'on ne leur fasse d'injustice (1) : on leur mène des Médecins, quand ils sont malades : on a d'eux tout le soin possible, & on les ensevelit honorablement, quand ils sont morts : on rend enfin les biens qu'ils laissent à ceux à qui ils peuvent appartenir. Mais en voilà assez sur l'histoire & sur les mœurs des Indiens par rapport à notre dessein.

XXIV. Idée de la nation des Scythes.

Nous rapporterons maintenant quelques particularités des Scythes qui sont leurs voisins du côté du Septentrion. Ceux ci n'occupoient d'abord qu'un canton assez borné ; mais s'étendant peu à peu, leur hardiesse les a enfin rendus maîtres d'un vaste pays, & leur courage leur a acquis une grande réputation dans la guerre. Ils n'habitoient d'abord que le long du fleuve Araxe, & l'on méprisoit leur petit nombre, lorsqu'un de leurs Rois qui aimoit & qui savoit

(1) On trouve ici le détail des éléphans qu'on a cru devoir placer plus haut dans la traduction

la guerre, se rendit maître de toutes les montagnes qui sont aux environs du Caucase, & de toute la plaine qui s'étend de l'Océan aux Palus Méotides & au Tanaïs. Les fables des Scythes disent qu'ils ont eu chez eux une fille née de la Terre, qui avoit la tête & la moitié du corps d'une femme, & qui de la ceinture en bas avoit la forme d'un serpent. Jupiter l'ayant aimée, eut d'elle un fils appelé Scythès. Celui-ci s'étant rendu fameux, laissa son nom à la nation des Scythes. Il y a eu dans sa postérité deux frères d'une vertu distinguée, dont l'un s'appeloit Palus, & l'autre Napès. Ceux-ci ayant partagé entre eux le Royaume, nommèrent leurs peuples chacun de leur nom, & divisèrent ainsi les Scythes en Palusiens & en Napésiens. Quelques tems après, des Rois de leur race, grands hommes de guerre, étendirent leurs conquêtes au-delà du Tanaïs jusqu'à la Thrace, & d'un autre côté jusqu'en Egypte & jusqu'au Nil. Ayant aussi subjugué de grandes Provinces à droite & à gauche, l'Empire des Scythes s'accrut beaucoup, & comprit enfin tout ce qui est enfermé entre l'Océan Orien-

tal, la mer Caſpienne, & les Palus Méotides. La Nation ſe multiplia auſſi prodigieuſement, & c'eſt d'elle que ſont ſortis les Saces, les Maſſagètes, les Arimaſpes & pluſieurs autres peuples. Elle a eu des Rois illuſtres qui amenèrent pluſieurs Colonies des pays qu'ils avoient conquis. Les deux plus fortes ſont celles qu'ils ont tirées, l'une des Aſſyriens, pour l'envoyer dans les terres ſituées entre la Paphlagonie & le Pont ; & l'autre des Mèdes, pour l'établir le long du Tanaïs. Ce ſont aujourd'hui les Sauromates. Ces derniers devenus plus nombreux avec le tems, ravagèrent la plus grande partie de la Scythie, y mirent tout à feu & à ſang, & la rendirent preſque déſerte. Cette déſolation ayant éteint la famille Royale & même la Royauté pendant un tems ; le trône des Scythes fut rempli dans la ſuite par des femmes courageuſes. Car parmi cette Nation, les femmes vont à la guerre comme les hommes, & ne leur cèdent point en valeur. Auſſi y en a-t'il eu de très-fameuſes non-ſeulement chez les Scythes, mais encore chez leurs voiſins. Cyrus Roi de Perſe, dont la puiſſance ſurpaſſoit celle

de tous les Rois de son tems, ayant conduit une armée formidable en Scythie(1), la Reine le défit, le prit & le fit mettre en croix. C'est-là que sont nées les Amasones si célèbres par leur courage. On sait que non-seulement elles se rendirent maîtresses des pays circonvoisins, mais qu'elles conquirent même une grande partie de l'Europe & de l'Asie. Il n'est point hors de propos de rapporter ici une partie des choses incroyables que l'on raconte d'elles.

XXVII. Des Amasones.

AUPRE'S du fleuve Thermodoon étoit jadis un peuple puissant gouverné par des femmes, & dont les femmes portoient les armes, à l'exemple de leurs maris. Mais on dit qu'une de leurs Reines distinguée par sa force & par sa bravoure, leva une armée qui ne fut composée que de femmes. Elle les exerça pendant quelque tems, & les conduisit ensuite contre quelques-uns de ses voisins. Ses succès lui ayant enflé le cœur, elle mena son armée plus loin; & la fortune la favorisant de plus en plus, elle se dit d'abord fille de Mars. Elle con-

(1) L'Auteur a sans doute en vûe Thomiris, quoiqu'il ne la nomme pas.

traignit ensuite les hommes de travailler à la laine & aux autres ouvrages des femmes, pendant que ses femmes iroient à la guerre, & auroient en toutes choses une autorité absolue sur les hommes. Elles estropioient les bras & les jambes à leurs enfans mâles, dès qu'ils venoient au monde, afin de les rendre incapables de tous les exercices militaires. Elles brûloient la mamelle droite aux filles, de peur que cette partie qui s'avance ne les empêchât de tirer de l'arc. C'est cette pratique qui leur a fait donner le nom d'Amasones (1). Cette même Reine qui étoit intelligente en tout, bâtit une grande Ville à l'embouchure de Thermodoon. Elle la nomma Thémiscyre, & elle y fit élever un magnifique palais. Après avoir établi une excellente discipline parmi ses troupes, elle porta son Empire jusqu'au-delà du Tanaïs, & elle fut tuée enfin dans une bataille où elle avoit combattu vaillamment. Sa fille lui succéda, & la surpassa même en quelques-unes de ses actions. Dès sa plus tendre jeunesse elle menoit les filles à la chasse, & leur faisoit faire

(1) Le mot grec signifie qui n'a plus de mamelle.

tous les jours quelque exercice de guerre. Elle institua des sacrifices en l'honneur de Mars & de Diane surnommée Tauropole. Elle porta ses armes fort avant au-delà du Tanaïs, & joignit à ses Etats tout le pays qui s'étend depuis ce fleuve jusqu'à la Thrace. Etant revenue chargée de dépouilles, elle éleva des temples somptueux aux Dieux que nous venons de nommer, & s'acquit l'amour de ses sujets par la modération & la justice de son gouvernement. Revenant du côté de l'Asie, elle en conquit une partie considérable, & étendit sa domination jusques dans la Syrie. Les Reines qui lui succédèrent, soutinrent l'honneur de leur race, & firent toujours croître la gloire & la puissance de leur Nation. Le bruit de leur valeur s'étant répandu par toute la terre, on dit que dans la suite Eurystée imposa à Hercule fils de Jupiter & d'Alcmène, un de ses plus grands travaux, en exigeant de lui qu'il lui apportât le baudrier de l'Amasone Hippolyte. Hercule ayant entrepris cette expédition, gâgna une grande bataille, dans laquelle il prit Hippolyte vivante, & porta le coup mor-

tel à la Nation entière des Amasones. Car les Barbares qu'elles avoient pour voisins, les méprisant après cette défaite, & se souvenant des ravages qu'elles avoient faits chez eux, les attaquèrent & les battirent tant de fois, qu'ils détruisirent jusqu'au nom même de leur Empire. Il est vrai que quelques années après & au tems de la guerre de Troie, on dit que Penthésilée fille de Mars & Reine du petit nombre des Amasones qui avoient échapé à la fureur de leurs ennemis, ayant été obligée de quitter le trône & sa patrie, pour un meurtre qu'elle avoit commis, combattit parmi les Troyens après la mort d'Hector; qu'elle tua même plusieurs Grecs, & qu'après s'être distinguée dans toutes les rencontres, elle perdit glorieusement la vie par la main d'Achile. Mais c'est la dernière des Amasones dont on fasse une mention honorable; & leur Nation ayant toujours décliné depuis ce tems-là, est enfin disparue. C'est ce qui fait que ceux qui entendent parler aujourd'hui de l'origine & des exploits de ces femmes belliqueuses, traitent leur histoire de fable.

PENDANT que nous en sommes aux peuples de l'Asie voisins du Nord, nous dirons un mot de ceux qu'on a appelés Hyperboréens. Entre les Ecrivains qui ont ramassé les antiquités du monde; Hécatée & quelques autres disent qu'au-delà des Gaules, dans l'Océan & du côté du Septentrion, il y a une Isle aussi grande que la Sicile. C'est-là qu'habitent les Hyperboréens, ainsi nommés, parce qu'on les croit au-dessus de l'origine du vent Borée. Le terroir de l'Isle est excellent. Il est propre à toutes sortes de fruits, & fournit deux récoltes par an. C'est, disent-ils, le lieu de la naissance de Latone; & de là vient que ces insulaires révèrent particulièrement Apollon son fils. Ils sont tous, pour ainsi dire, Prêtres de ce Dieu; car ils chantent continuellement des hymnes en son honneur. Ils lui ont consacré dans leur Isle un grand terrein, au milieu duquel est un temple superbe, de forme ronde, toujours rempli de riches offrandes. Leur ville même est consacrée à ce Dieu, & elle est pleine de Musiciens & de joueurs d'instrumens, qui célèbrent tous les jours ses vertus & ses bienfaits. Ils

VIII. Des Hyperboréens.

parlent une langue particulière. Ils ont aimé de tout tems les Grecs, & surtout ceux d'Athènes & de Délos. Ils prétendent que plusieurs de cette Nation sont venus chez eux, & qu'ils y ont laissé des offrandes chargées d'inscriptions Grecques. Ils ajoûtent que de leur côté Abaris vint autrefois dans la Grèce, pour renouveler l'ancienne alliance des Hyperboréens avec les Déliens. Les mêmes Historiens rapportent que la Lune paroît-là tres-proche de la terre, & qu'on y découvre clairement des montagnes semblables aux nôtres. Les Hyperboréens croient qu'Apollon descend dans leur Isle tous les dix-neuf ans, qui sont la mesure du cycle lunaire (1). Les Grecs appellent cette période le cycle de Méton (2). Le Dieu lui-même joue de la lyre & danse toutes les nuits, l'année de son apparition, depuis l'Equinoxe du

(1) L'Auteur semble parler du retour ou de la rencontre des Astres en général en un même point du Ciel, ce qui seroit faux : mais il faut restreindre le mot d'Astres au Soleil & à la Lune : ce qui sera vrai, sauf la différence de l'heure où les deux Astres se rencontreront au bout de dix-neuf ans.

(2) Je me sers de la leçon de la marge dans le grec qui nomme l'Auteur du cycle lunaire, préférablement à celle du texte, qui dit seulement *la grande année.*

Printems jusqu'au lever des Pléïades, comme s il se rejouissoit des honneurs que l'on lui rend. La dignité Royale & en même-tems Sacerdotale est possédée dans cette Isle par les Boréades descendans de Borée, dont la succession n'a point encore été interrompue.

Nous passerons maintenant aux autres peuples de l'Asie, dont nous n'avons pas encore fait mention ; & nous commencerons par l'Arabie. Elle est située entre la Syrie & l'Egypte, & elle enferme plusieurs peuples différens. Les Arabes qui sont du côté de l'Orient, se nomment Nabatéens. Leur pays est presque entièrement désert, stérile & sans eau. Ce sont des Brigands qui ne vivent que du pillage qu'ils vont faire chez leurs voisins, & qu'il est impossible de détruire ; car ils ont creusé dans leurs plaines des puits qui ne sont connus que d'eux, & où ils trouvent le rafraîchissement dont ils ont besoin ; pendant que les étrangers qui les poursuivent, meurent de soif dans ces sables arides, ou sont fort heureux de revenir à moitié chemin, accablés de fatigues & de maladies. C'est par-là que les Arabes Nabatéens toujours invincibles ont tou-

XXIX. De l'Arabie & premièrement des Arabes Nabatéens.

jours conservé leur liberté, & qu'il n'est point de conquérant qui les ait soumis. Les anciens Assyriens, les Mèdes, les Perses & enfin les Rois de Macédoine ont été successivement obligés d'abandonner l'entreprise de les subjuguer, après y avoir employé toutes leurs forces. Il y a au milieu de leur pays une espèce de forteresse escarpée, où l'on ne monte que par un sentier étroit, & dans laquelle ils vont mettre leurs captures. Ils ont aussi un lac qui produit du bitume dont ils tirent de grands revenus. Ce lac a près de cinq cens stades de long sur soixante de large. Son eau est puante & amère; de sorte que bien que le lac reçoive dans son sein un grand nombre de fleuves, dont l'eau est excellente, sa mauvaise odeur l'emporte; & l'on n'y voit ni poisson, ni aucun autre des animaux aquatiques. Tous les ans le bitume s'élève au-dessus du lac, & occupe l'étendue de deux arpens, & quelquefois de trois. Ils appellent *Taureau* la grande étendue, & *Veau* la petite. Cette masse de bitume nageant sur l'eau, paroît de loin comme une Isle. On prévoit, plus de vingt jours auparavant, le tems où le bitu-

me doit monter. Car il ſe répand à plusieurs ſtades aux environs du lac, une exhalaiſon forte qui ternit l'or, l'argent & le cuivre. Mais la couleur revient à ces métaux, dès que le bitume eſt diſſipé. Cependant les lieux proches du lac ſont mal ſains & corrompus : les hommes y ſont languiſſans & vivent peu. Les palmiers néanmoins croiſſent parfaitement bien dans ce voiſinage, ſur-tout dans les champs traverſés par des rivières ou par des ruiſſeaux. Il naît auſſi du baume dans un vallon de cette partie de l'Arabie; c'en eſt même la plus grande richeſſe : car on ne trouve en aucun autre endroit du Monde cette plante, dont on fait tant de cas & tant d'uſage dans la Médecine. Les campagnes qui confinent à un pays ſi déſert & ſi affreux, en ſont ſi différentes, que l'abondance des fruits & des autres productions de la terre leur a fait donner le nom d'Arabie heureuſe. C'eſt-là que naiſſent le roſeau, le ſchinus, & un nombre infini d'autres plantes aromatiques, ou deſquelles diſtilent des ſucs odoriférans. C'eſt au fond de l'Arabie qu'on va chercher de tous les endroits du

monde la Myrre & l'encens qu'on brûle dans les temples. Il y a là des plans, ou, pour mieux dire, des forêts de coste, de canelle & de cinnamome si touffues & si épaisses, que ces bois que l'on prend ailleurs au poids & à le mesure pour les mettre sur les autels des Dieux, ou que l'on garde comme des raretés dans les Cabinets, servent là pour chauffer les fours & pour faire des lits d'esclaves. Le Cinnamome sur-tout a des usages merveilleux. Nous ne parlerons point de la résine, ni du térébinthe qu'on trouve dans toute la contrée. Les montagnes sont chargées non-seulement de Pins & de Sapins, mais encore de Cèdres, de Genévriers & d'Agyrées. Il y a plusieurs autres plantes qui répandent une odeur très-suave & qui réjouit extrêmement ceux qui s'en approchent. Les vapeurs mêmes de la terre ont quelque chose de semblable à la fumée qui s'élève sur un Autel où l'on brûle de l'encens. En creusant la terre on trouve, en certains endroits, des veines de senteur qui conduisent à de grandes carrières. Les Arabes en tirent les pierres dont ils bâtissent leurs maisons. Dès que la

la rosée tombe dessus, elle forme avec la pierre qui s'amollit une espèce de ciment liquide, qui découle dans les joints, & qui étant desséché fait une liaison si étroite, que le mur paroît n'être plus que d'une pièce. On trouve aussi dans l'Arabie des mines de cet or qu'on nomme Apyre. On ne le tire point par grains, & il n'est pas besoin de le purifier par le feu comme l'autre. Celui-ci sort parfait de la mine, & en morceaux aussi gros que des charaignes. Sa couleur est si vive, que servant à enchâsser des pierres précieuses, il fait avec elles le plus bel ornement qu'il soit possible de voir. Les bestiaux de toute espèce y sont en si grande abondance, qu'ils suffisent à l'entretien de plusieurs troupes d'Arabes qui menent une vie pastorale, & qui ne mangent point de pain. Le côté qui confine à la Syrie est plein de bêtes farouches. Les lions & les léopards y sont en grande quantité, & tous plus hauts & plus forts que ceux de la Libye. Il s'y trouve outre cela de ces tigres qu'on appelle Babyloniens. Le pays nourrit encore des Autruches, dont le nom Grec Strutho-camélus, exprime fort bien

qu'elle tiennent de l'oie & du chameau. Elles sont de la hauteur de ce dernier, quand il est encore jeune. Elles ont la tète couverte d'un poil léger, les yeux grands, noirs & peu différens de ceux de cet animal, un long cou & un bec qui se recourbe en pointe. Leu s aîles sont assez foibles & couvertes de poil. Leur corps est posé sur deux jambes fort hautes, qui n'ont chacune qu'un ongle fendu; de sorte qu'elles ressemblent en même-tems à des oiseaux & à des animaux terrestres. Leur pesanteur les empêche de s'élever en l'air; mais elles courent très légèrement sur la terre; & étant poursuivies par des chasseurs à cheval, elles leur lancent des pierres avec les pieds, d'une si grande roideur & d'une si grande justesse, qu'elles les blessent & les jettent par terre assez souvent. Quand elles sont sur le point d'être prises, elles cachent leur tête dans un arbre ou dans quelque fente; non, comme disent quelques-uns, par une stupidité qui leur fasse croire qu'on ne les voit pas, parce qu'elles ne voient personne, mais par un instinct qui les porte à garantir leur tête comme la plus impor-

tante & la plus foible partie de leur corps. La Nature qui est un excellent maître a enseigné aux animaux, non-seulement à se conserver eux-mêmes, mais encore à conserver leurs petits ; & par cet amour qu'elle leur inspire, elle se perpétue dans tous les tems. Il y a dans l'Arabie des Chameaux-Léopards, ainsi nommés des deux espèces qu'ils paroissent rassembler. Ils sont plus petits, & ont les ongles plus courts que les chameaux ; mais ils ont l'épine du dos élevée comme eux. Du reste leur tête, leurs yeux, leur longue queue, la couleur de leur poil leur donne beaucoup de ressemblance avec les léopards.

Propriétés des pays chauds

On trouve aussi dans l'Arabie des boucs cerfs, des buffles, & plusieurs autres sortes d'animaux qui participent à deux formes différentes. Le détail en seroit trop long : car comme ce pays approche fort de l'Equateur, les rayons du Soleil donnent à la terre une force & une fécondité particulière, qui la rend propre à la production & à l'entretien de plusieurs espèces d'animaux remarquables par leur grandeur & par leur beauté. C'est par la même raison que l'Egypte a des

crocodiles & des Hyppopotames ; que l'Ethiopie & les déserts de la Libye renferment des éléphans, des serpens, des dragons & d'autres monstres énormes. La même vertu du climat entretient dans l'Inde, comme nous l'avons déjà vû, des éléphans extraordinaires par leur grosseur & par leur courage. Mais ce n'est pas seulement en animaux singuliers que les pays chauds sont abondans ; ils produisent encore des pierres précieuses d'un éclat merveilleux. On y voit des cristaux qui ne sont autre chose qu'une eau fortement congelée, non par le froid, mais au contraire par la puissance miraculeuse de ce feu divin qui les rend incorruptibles, & d'une liqueur spiritueuse qui leur donne des couleurs si vives & si variées. Les émeraudes & les bérylles qui se tirent des mines de cuivre, reçoivent leur teinture & leur liaison du souffre qui les pénètre. Les chrysolithes prennent leur couleur de la vapeur brûlante que le Soleil fait lever de la terre où ils sont formés ; comme l'on dit que les pseudo-chrysès ou chrysolithes contrefaits sont des cristaux que l'on a fait passer par le feu ordinaire. Les escar-

boucles ne ſont autre choſe, à ce qu'on prétend, qu'une lumière ramaſſée & condenſée, & qui l'étant plus ou moins, fait auſſi des eſcarboucles de différens prix. C'eſt à-peu-près ainſi que quelques uns expliquent les couleurs qui paroiſſent ſur les plumes des oiſeaux, dont les unes ſont toutes pourprées, & les autres ſont ſemées de taches différentes. Elles paroiſſent jaunes, de couleur de feu, de couleur d'émeraude, de couleur d'or, ſelon la manière dont elles ſe préſentent au jour. Il naît quelquefois de tout cela des couleurs qu'on ne ſauroit nommer, ſemblables aux nuances dont l'aſpect du Soleil forme l'Arc en ciel. Les Phyſiciens conjecturent que bien que la chaleur eſſencielle & naturelle des corps leur donne la première teinture (1), l'ardeur efficace du Soleil contribue beaucoup à perfectionner leur couleur. La variété de celles des fleurs vient de la même cauſe, & s'explique par le même principe. Les arts, qui ont la nature pour modèle & pour maître, tâchent de varier & d'embellir de la même manière tout

(1) L'édition de Henr. Et. & celle de Rodoman ont ici [illegible], qu'il faut changer en [illegible].

ce qu'ils traitent. On conclut de-là que la lumière fait les couleurs, & que la chaleur du Soleil a une très-grande part aux odeurs des plantes & de leurs sucs, à la forme & à la grandeur des animaux ; en un mot à toutes les propriétés de la terre & de l'eau qu'il rend fécondes par ses rayons, comme étant le père de la Nature. Le marbre de Paros & des carrières les plus fameuses n'est point comparable à celui de l'Arabie, lequel est d'un blanc, d'un poids, & d'un poli dont rien n'approche. C'est encore le Soleil qui donne à ce marbre ces qualités, en le pénétrant de sa lumière, & en le purifiant par sa chaleur. Les oiseaux, qui de tous les animaux sont ceux qui participent le plus à la chaleur du Soleil, sont aussi plus variés en couleur, & ont l'aîle plus forte dans les pays les plus chauds. La Babylonie, par exemple, a des Paons sur lesquels on voit cent couleurs différentes. Il y a dans les confins méridionaux de la Syrie des Perroquets, des Porphirions, des Méléagrides (1) & un nombre infini d'autres espèces d'oiseaux remarquables par la variété

(1) Ou Pintades selon quelques-uns.

té de leurs plumages. Il faut dire à peu-près la même chose de tous les pays du monde, qui se trouvent dans le même climat ou dans la même position à l'égard du Soleil, comme l'Inde, les côtes de la Mer Rouge, l'Ethiopie & une partie de la Libye. Cependant entre tous ces pays, comme les plus Orientaux se trouvent avoir encore un terrein plus gras, ils produisent aussi des animaux plus forts & plus grands; car les animaux tiennent par-tout de la nature du lieu où ils sont nés. Il en est de même des arbres; les palmiers de la Libye, par exemple, sont secs & petits; dans la Célé-Syrie, au contraire, ceux qu'on nomme Cariotes sont admirables par leur hauteur, aussi-bien que par le suc & par la douceur de leurs fruits. Mais les palmiers de l'Arabie & de la Babylonie portent des dattes qui sont encore bien plus exquises: elles sont longues d'un demi-pied, les unes jaunes, les autres rouges & les autres de couleur de pourpre; de sorte qu'elles ne sont pas moins agréables à la vûe qu'au goût. Le tronc de l'arbre est d'une hauteur étonnante & par-tout également droit & uni;

Mais la tête ou le bouquet n'eſt pas en tous de même forme. Quelques palmiers étendent leurs branches en rond, & le fruit de quelques-uns ſort en grappe de l'écorce fendue vers le milieu. D'autres portent toutes leurs branches d'un ſeul côté, & leur poids les abaiſſant vers la terre, leur donne la figure d'une lampe ſuſpendue. D'autres enfin ſéparent les leurs en deux parts, & les faiſant tomber à droit & à gauche les mettent dans une parfaite ſymétrie.

XXX. Des autres parties de l'Arabie.

L'ARABIE heureuſe eſt la plus méridionale. On en diſtingue une troiſième plus enfoncée dans les terres & habitée par des Paſteurs nommés Scénites, parce qu'ils vivent ſous des tentes. Ils ont des troupeaux innombrables dans des campagnes à perte de vûe. Ils ſont ſéparés de l'Arabie heureuſe par l'Arabie déſerte, dont nous avons déja fait la deſcription. La partie Occidentale de ce pays eſt couverte de ſables immenſes, & ceux qui les traverſent ſont obligés de ſe guider comme ſur la mer par l'Etoile Polaire. Mais tout le reſte du côté de la Syrie eſt un pays très-cultivé & qui ſert de rendez-vous aux Marchands de tou-

tes les parties du monde. C'est-là qu'ils sont un échange avantageux de part & d'autre, de ce qu'ils apportent chacun de leur pays ; & donnant ce qu'ils ont de trop pour avoir ce qui leur manque, ils entretiennent par-tout une abondance égale de toutes choses. La partie de l'Arabie qui borde l'Océan, est au-dessus de l'Arabie heureuse. C'est un pays coupé par plusieurs belles rivières, qui forment en divers endroits de grands lacs. Leurs eaux qui débordent souvent, jointes à celles des pluies qui tombent pendant l'été, font porter aux terres double récolte. Le pays nourrit aussi des troupeaux d'éléphans, & d'autres animaux terrestres de deux formes réunies en une seule, & d'une grandeur aussi monstrueuse que leur figure. On y voit des bestiaux de toute sorte, mais surtout des bœufs & des brebis qui ont de longues & grosses queues. On y trouve plusieurs espèces de chameaux. Les uns sont sans poil, & les autres sont velus. Ceux-ci s'appellent Dityles (1), parce que leur dos est une fois plus élevé que celui des autres. Il y en a

(1) De δὶς bis, & τύλη cal, ou même, peau du dos d'un chameau.

une eſpèce qui donne du lait, & qui étant bonne à manger, eſt d'un grand revenu dans le pays. Les chameaux de charge portent juſqu'à dix meſures de blé, & cinq hommes couchés deſſus, les dromadaires ſont plus petits & plus légers. Ils ſont merveilleux à la courſe, & fourniſſent de longues traites; ce qui eſt avantageux ſurtout dans les lieux déſerts & ſans eau. On s'en ſert auſſi à la guerre. Ils ſont commodes en ce qu'ils portent deux tireurs d'Arcs aſſis dos à dos, dont l'un tire ſur les ennemis qui les attaquent par devant, & l'autre, ſur ceux qui les prendroient par derrière. Voilà ce que nous avions à dire de l'Arabie ſur laquelle nous nous ſommes un peu étendus, en faveur de ceux qui ſont curieux de connoître tous les pays.

XXXI. Abrégé du livre ou Iambule avoit fait la deſcription de ſon voyage.

Nous rapporterons maintenant en abrégé les merveilles que l'on raconte d'une Iſle fameuſe de l'Océan Méridional, en commençant par l'hiſtoire exacte de ſa découverte. Iambule (1) avoit été très-ſoigneux de s'inſtruire

(1) C'eſt l'Hiſtorien de l'Iſle de Taprobane, du moins ſuivant l'interprétation que Rhodoman en donne à la marge: car Diodore ne la nomme pas dans le texte; & il ſemble dire plus bas que l'Iſle d'Iambule eſt compoſée de ſept Iſles. En ce cas

de tout dès son enfance. Après la mort de son père qui étoit marchand, il s'adonna lui-même au commerce. Comme il traversoit l'Arabie déserte pour arriver à celle qui produit les aromates, il tomba avec tous ceux qui l'accompagnoient entre les mains des voleurs. Il fut mis d'abord à la garde des troupeaux avec un de ses camarades. Ayant été pris là par d'autres voleurs qui venoient d'Ethiopie, il y fut conduit avec son compagnon. Les Habitans de la côte se saisirent d'eux, & les destinèrent comme étrangers à l'expiation du pays. Les Ethiopiens avoient une ancienne tradition, laquelle avoit été confirmée par plusieurs Oracles des Dieux pendant l'espace de vingt générations, c'est-à-dire, de six cens ans, parce que chaque génération comprend trente ans. Cette tradition portoit que l'Ethiopie devoit être purifiée par deux étrangers, d'une certaine manière qu'ils suivirent exactement. Ils préparèrent une barque

on pourroit croire que cet Auteur, que nous n'avons plus, a voulu faire une description générale des plus grandes Isles qui trouvent assez près les unes des autres dans la mer des Indes, comme, Sumatra, Bornéo, &c. Au reste la Taprobane s'appelle aujourd'hui Céylan, ou Céylon.

assez forte pour résister à la mer, mais qui pût être gouvernée par deux hommes seuls. On la fournit de vivres pour six mois ; & on y embarqua les deux Captifs, en leur enjoignant selon l'Oracle de cingler vers le Midi. On leur dit qu'au bout de leur course ils trouveroient une Isle fortunée où habitoient des hommes pleins de douceur, & parmi lesquels ils se trouveroient heureux de vivre. Que s'ils arrivoient sains & saufs dans cette Isle, l'Oracle avoit prédit que l'Ethiopie seroit tranquile & florissante pendant six cens ans. Et qu'ainsi ils pouvoient compter que si la fatigue de la mer ou l'ennui de leur recherche les ramenoit sur leurs bords avant que d'avoir accompli ce voyage, tous les Ethiopiens se jeteroient sur eux & les puniroient comme des prévaricateurs & des impies. On célébra alors une fête solemnelle sur le rivage ; & ayant offert un grand nombre de victimes choisies, ils couronnèrent (1) les Députés, & les chargèrent de l'expiation publique. Iambule

(1) Rhodoman que nous suivons traduit comme s'il y avoit *στεφομένους* au lieu de *σκεπομένους* qui signifie seulement *voilés*.

& ſon camarade ſe mettent en mer, & après avoit été battus des flots pendant quatre mois, ils arrivèrent enfin dans l'Iſle qu'on leur avoit déſignée. Elle eſt de forme ronde, & elle a cinq mille ſtades de circuit. Dès qu'il furent à la rade, ils virent venir au devant d'eux des gens envoyés pour tirer leur barque à terre. Etant débarqués, tous les Inſulaires s'aſſemblèrent autour d'eux, admirant leur entrepriſe & leur courage, & s'empreſſant de leur apporter tout ce dont ils avoient beſoin. Ce ſont des hommes fort différens de tous les autres par leur manière de vivre, & par la conformation même de leurs corps. Ils ſont tous égaux de la taille, & ont un peu plus de ſix pieds de haut. Leurs os ſe plient & reviennent à leur ſituation ordinaire comme les parties nerveuſes. Leurs corps paroiſſent foibles, mais leurs nerfs ſont infiniment plus forts que les nôtres; car lorſqu'ils ſerrent quelque choſe avec leurs doigts, il eſt abſolument impoſſible de le leur ôter. Ils n'ont du poil qu'à la tête, aux ſourcils, aux paupières, & à la barbe : tout le reſte de leur corps eſt ſi lice & ſi uni qu'on n'y trou-

veroit pas ſeulement un poil follet. Ils ſont très-beaux de viſage, & leur taille eſt admirablement proportionnée. Leurs oreilles ſont beaucoup plus ouvertes que les nôtres, & ils ont une languette dans le milieu. Leur langue a auſſi quelque choſe de particulier qui leur vient en partie de la nature, & en partie d'une opération qu'ils y font. Elle eſt fendue dans ſa longueur, & paroît double juſqu'à la racine. Cela leur donne la faculté, non-ſeulement de prononcer & d'articuler tous les mots & toutes les ſyllabes qui peuvent être en uſage dans toutes les langues du monde; mais encore d'imiter le chant ou le cri de tous les oiſeaux & de tous les animaux, en un mot tous les ſons imaginables. Ce qu'il y a de plus merveilleux eſt que le même homme entretient deux perſonnes à la fois par le moyen de ſes deux langues, & leur répond en même tems ſur des matières très-différentes ſans ſe confondre. La température de l'air y eſt excellente, parce qu'ils ſont ſous l'Equinoxial, (1) où ils n'éprou-

(1) C'eſt l'ancienne opinion. Car la Géographie réformée place Céylan à huit degrés Nord de l'Equateur. Il reſteroit à dire, que l'Iſle d'Iambule n'eſt pas Céylan.

vent ni les grandes chaleurs, ni les grands froids, & où ils jouissent d'une Autonne perpétuelle : comme le dit Homère de l'Isle de Phéacie (1).

Aux fruits murs recœuillis en ce lieu d'abondance,
Des fruits nouveaux succède aussi-tôt l'espérance.

Ils ont les jours égaux aux nuits toute l'année, & ils n'ont aucune ombre à midi, parce que le Soleil est toujours presque (2) au dessus de leurs têtes. Toute la Nation est partagée en plusieurs Tribus, lesquelles ne contiennent jamais plus de quatre cens personnes, qui vivent toujours ensemble. Ces peuples habitent dans des prairies où ils trouvent tout ce qui leur est nécessaire ; car la bonté du climat jointe à celle du terroir, fait croître sans culture plus de fruits qu'il ne leur en faut. L'Isle produit surtout une grande quantité de roseaux qui portent un fruit semblable au légume que nous appelons Ers. Après

(1) Odiss. l. 7, v. 121.

(2) J'ajoûte *presque* au texte qui sans ce correctif ne parleroit exactement pour aucun lieu de la terre.

qu'ils l'ont fait tremper dans l'eau chaude où il devient auſſi gros qu'un œuf de pigeon, ils le briſent entre leurs mains avec une adreſſe particulière ; ils le font cuire enſuite, & en font un pain très-ſavoureux. Ils ont des ſources admirables d'eau chaude pour les bains de plaiſir ou de remède, & d'eaux fraîches excellentes à boire, & merveilleuſement ſaines. Les (1) eaux chaudes ne ſe refroidiſſent jamais à moins que l'on n'y mette de l'eau froide ou du vin. Ils connoiſſent toutes ſortes de ſcience & d'exercice ; mais ils s'appliquent ſur-tout à l'Aſtrologie. Ils ſe ſervent de ſept caractères dans leur écriture ; mais chacun de ces caractères a quatre poſitions différentes, ce qui donne en tout vingt-huit noms de lettres. Ils (2) conduiſent leurs lignes non de gauche à droite comme nous, mais de haut en bas. La durée de leur vie eſt très-longue, & ils parviennent ordinairement juſqu'à cent cinquante ans, la

(1) Je place ici cette phraſe qui dans le texte ne ſe trouve qu'à la fin du ſéjour d'Iambule dans cette Iſle.

(2) C'eſt ce que les Grammairiens Grecs appelloient Κιονηδὸν, en forme de colonne.

Cette phraſe, dont il paroît que c'eſt ici le lieu propre, ne ſe trouve dans le texte qu'après les deux phraſes ſuivantes.

plûpart ſans avoir éprouvé de maladie. Une Loi trop ſévère condamne à mourir tous ceux qui naiſſent ou deviennent eſtropiés. Quand ils ont vécu le nombre d'années que nous venons de marquer, ils ſe donnent volontairement la mort d'une façon qui leur eſt particulière. Il croît chez eux une herbe dont il y a deux eſpèces. Toutes deux ont cette propriété, que lorſqu'on ſe couche deſſus, on tombe inſenſiblement dans un doux ſommeil dont on ne ſe réveille plus. Le mariage n'eſt point en uſage parmi eux; mais les femmes ſont communes, & ils elèvent avec une affection égale & générale tous les enfans qui en viennent. Lorſqu'ils ſont à la mamelle on les change ſouvent de nourrices; afin que les mères mêmes oublient & méconnoiſſent ceux qui ſont à elles. Banniſſant par là toute prédilection, ils ne ſont jamais expoſés à la jalouſie, ni pour eux, ni pour leurs enfans; & ils paſſent leur vie dans une parfaite conformité de ſentimens. Leur iſle enferme une eſpèce d'animaux aſſez petits, mais doués d'une forme & d'une propriété extraordinaire. Leur corps rond & à peu près

ſemblable à celui des tortues, eſt chargé d'une croix jaune en forme d'X. Les quatre extrêmités de cette X ſe terminent chacune à une bouche & à un œil. Ainſi l'animal a quatre yeux, & quatre bouches qui aboutiſſent à un ſeul goſier qui porte la nourriture à un ſeul ventre. Les entrailles & toutes les autres parties intérieures ſont uniques. Ils ont pluſieurs pieds ſous la circonférence de leur corps, avec leſquels ils vont du côté qu'ils veulent. Leur ſang a la vertu de recoller ou de faire reprendre dans l'inſtant les parties coupées d'un corps vivant, comme la main ou le pied, lorſque la plaie eſt encore récente : ce qui ne s'étend pas néanmoins aux parties nobles & néceſſaires à la vie. J'omets (1) un grand nombre d'autres animaux dont les figures nous ſont inconnus, & que nous n'imaginerions jamais. On y nourrit auſſi une eſpèce particulière de grands oiſeaux qui ſervent

(1) Nous tranſportons ici cette phraſe qui eſt une page plus bas dans le texte Nous aurions fait plus ſouvent une ſemblable réforme dans le cours de cette traduction, ſi nous avions voulu mettre exactement enſemble tous les articles de même nature : mais nous n'avons pris cette licence que dans les endroits où le deplacement eſt trop ſenſible.

aux Habitans à découvrir les dispositions naturelles de leurs enfans. Ils les mettent en présence de tout le peuple sur le dos de ces oiseaux, qui les enlèvent aussi-tôt dans les airs. L'Assemblée conserve les enfans qui soutiennent sans trembler la rapidité du vol : mais elle rejette ceux qui ont montré quelque frayeur, dans la pensée qu'ils ne sauroient vivre longtems, & qu'ils n'ont point le courage nécessaire pour les évènemens de la vie. Le plus vieil homme de chaque classe en est comme le Roi, & tous les autres lui obéissent. Lorsqu'après avoir atteint cent cinquante ans il renonce à la vie, suivant la Loi, celui qui le suit immédiatement lui succède dans sa dignité. La mer qui est au tour de l'Isle est toujour grosse, & elle a un grand flux & reflux; d'ailleurs son eau est douce comme de l'eau de fontaine. Ils ne voient point l'Ourse, ni plusieurs autres de nos constellations. Au reste, c'est moins une Isle que l'assemblage de sept Isles placées dans la mer à distances égales les unes des autres, unies cependant par les mêmes lois & par les mêmes

mœurs. Quoique la terre fourniſſe aux Habitans ſans aucun travail l'abondance de toutes ſortes de biens, ils n'en uſent point d'une manière désordonnée ; mais ils n'en prennent que ce qui leur eſt néceſſaire, & ils vivent dans une grande frugalité. Ils mangent à la vérité de la viande & rôtie & bouillie ; mais ils ne connoiſſent ni ces précis, ni tous ces raſinemens que l'art de nos Cuiſiniers a mis en uſage. Ils vont à la chaſſe de toutes ſortes d'oiſeaux, & à la pêche de toutes ſortes de poiſſons. Ils trouvent ſur leurs arbres, des fruits de toute eſpèce, ſans parler des oliviers qui leur fourniſſent d'excellente huile, & des vignes qui leur donnent des vins exquis. L'iſle eſt pleine de ſerpens d'une grandeur exceſſive qui ne ſont aucun mal aux hommes, & dont la chair eſt excellente à manger. Les habits ſe font d'une écorce de roſeaux couverte par tout d'un duvet fort doux & fort luſtré. Ils ne laiſſent pas cependant de les faire paſſer encore par des teintures de différens coquillages, d'où ils tirent même la couleur de pourpre. Tout ce qui regarde la manière de

vivre est réglée chez eux. Ils ne mangent pas tous des mêmes choses, mais les jours sont marqués auxquels les uns doivent manger du poisson, les autres de la volaille, d'autres se contenter d'olives & de fruits crus. Les fonctions utiles à la société sont aussi partagées entr'eux : les uns s'appliquent à la pêche, les autres aux arts mécaniques, d'autres enfin rendent d'autres services à leur Communauté ou à leur Tribu. Ils exercent tour à tour les charges publiques dont on ne dispense que les vieillards. Ils adorent l'Air, le Soleil & tous les corps célestes; & dans leurs fêtes ils leur adressent des vœux & des hymnes. Mais ils invoquent plus particulièrement le Soleil, auquel ils ont consacré leur Isle, & se sont consacrés eux-mêmes. On ensevelit les morts sur le rivage quand la mer s'est retirée, afin que le sable qu'on a écarté, & qu'elle ramène en revenant, leur élève comme un tombeau. Ils disent que leurs roseaux qui portent du fruit, & dont la tête prend la forme d'une couronne, se remplissent de la nouvelle à la pleine Lune, & se vident quand cet astre est en décours.

XXXII. Conclusion du voyage d'Iambule.

Apre's qu'Iambule eut passé sept ans dans cette Isle avec son compagnon, ils furent condamnés à en sortir comme des méchans & des gens de mauvaises mœurs. Ayant donc réparé leur petite barque & ayant pris des provisions, ils voguèrent l'espace de quatre mois. Ils échouèrent enfin sur des côtes basses & sabloneuses de l'Inde. Le compagnon d'Iambule y périt: mais lui s'étant sauvé, alla jusque dans un village dont les habitans le conduisirent au Roi, qui faisoit son séjour à Polibothre,(1) éloignée de la mer de plusieurs journées. Comme ce Roi aimoit les Grecs & qu'il étoit fort curieux, il reçut parfaitement bien ce Voyageur, & lui donna ensuite une escorte qui le conduisit au travers de la Perse jusque dans la Grèce. C'est ainsi qu'Iambule l'a conté lui-même dans son Histoire, où il apprend à

(1) On trouvera cette Ville dans le Dictionnaire Géographique de la Martinière; mais sous l'ortographe de Palibothre; quoique le texte Grec de Henri Etienne & celui de Rhodoman portent πολιέθρα en plusieurs endroits & à la marge πολιέθραν. Ce qui doit signifier une ville dans un fond. Où bien Polibothre est une ville différente de Palibothre qui est nommée ci dessus. page 255.

ſon lecteur bien des particularités de l'Inde qu'on ne trouveroit pas ailleurs. Pour nous, ayant achevé la matière que nous nous ſommes propoſée au commencement de ce livre, nous le terminons ici.

Fin du Livre Second.





HISTOIRE UNIVERSELLE DE DIODORE DE SICILE.

LIVRE TROISIEME.

I. AVANT-PROPOS. LE PREMIER des deux Livres précédens contient la Mythologie des Dieux & l'Histoire des anciens Rois de l'Egypte. Nous y avons raconté les merveilles du Nil; nous y avons parlé de la situation du pays, des plantes qui y croissent, des animaux qui y vivent, & des lois qu'on y observe. On trouve dans le second l'Histoire des Assyriens & des autres peuples de l'Asie. Nous avons

avons surtout pris soin d'y marquer la naissance & la fortune de Sémiramis, la magnificence avec laquelle elle fit bâtir Babylone & plusieurs autres Villes, & enfin son expédition dans les Indes. Nous avons fait mention des Chaldéens & de leurs observations Astronomiques. De-là nous sommes venus à l'Arabie, dont nous avons rapporté les singularités les plus curieuses. Nous avons donné une idée du gouvernement des Scythes, des Amasones, & enfin des Hyperboréens (1). Pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit, nous traiterons dans ce troisième Livre des Ethiopiens, des Libyens & des habitans des Isles Atlantides.

II. Des Ethiopiens, & ce qu'ils pensent de leur ancienneté par rapport aux Egyptiens.

LES Ethiopiens se disent les premiers de tous les hommes, & ils en donnent des preuves qu'ils croient évidentes. L'on convient assez généralement qu'étant nés dans le pays & n'y étant point venus d'ailleurs, ils doivent être appelés Autocthones : & il est vraisemblable qu'étant situés directement sous la route du Soleil, ils sont sortis de la terre avant

(1) Rhodoman ajoûte ici de son chef, *& de la Taprobane.*

les autres hommes. Car si la chaleur du Soleil se joignant à l'humidité de la terre, lui donne à elle-même une espèce de vie; les lieux les plus voisins de l'Equateur doivent avoir produit plûtôt que les autres des Etres vivans. Les Ethiopiens disent aussi que ce sont eux qui ont institué le culte des Dieux, les fêtes, les assemblées solemnelles, les sacrifices, en un mot toutes les pratiques par lesquelles nous honorons la Divinité : c'est pour cela qu'ils passent pour les plus religieux de tous les hommes, & qu'on croit que leurs sacrifices sont les plus agréables aux Dieux. L'un des plus anciens Poètes, & le plus estimé de la Grèce, leur rend ce témoignage, lorsqu'il introduit dans l'Iliade Jupiter & les autres Dieux allant en Ethiopie pour assister aux festins & aux sacrifices annuels qui leur étoient préparés à tous chez les Ethiopiens. (1).

Jupiter aujourd'hui suivi de tous les Dieux,
Des Ethiopiens reçoit les sacrifices.

Ils disent que les Dieux ont récompensé leur piété par des avantages con-

(1) Iliad. 1. v. 422.

ſidérables, comme de n'avoir jamais été ſous la domination d'aucun Prince étranger. En effet, ils ont toujours conſervé leur liberté, par la grande union qui a toujours régné entr'eux ; & pluſieurs Princes très-puiſſans, qui les ont voulu ſubjuguer, ont échoué dans leur entrepriſe. Cambyſe étant venu les attaquer avec de nombreuſes troupes, ſon Armée périt entièrement, & lui-même y courut riſque de la vie. Sémiramis, cette Reine que ſon habileté & ſes exploits ont rendu ſi fameuſe, fut à peine entrée dans l'Ethiopie, qu'elle ſentît que ſon deſſein n'auroit point d'exécution. Bacchus & Hercule ayant traverſé la terre entière, s'abſtinrent de combattre les ſeuls Ethiopiens, ſoit par la crainte qu'ils conçurent de leur puiſſance, ſoit par la vénération qu'ils avoient pour leur piété. Les Ethiopiens diſent que les Egyptiens ſont une de leur colonies qui fut menée en Egypte par Oſiris. Ils prétendent même que ce pays n'étoit au commencement du monde qu'une mer ; mais que le Nil entraînant dans ſes crues beaucoup de limon d'Ethiopie, l'avoit enfin comblée, & en avoit fait une partie du continent. On voit

aux embouchures du Nil une particularité qui semble prouver que toute l'Egypte est un ouvrage du fleuve. Après l'écoulement des eaux, on peut remarquer tous les ans, que la mer a poussé contre les rivages de gros amas de limon, & que le terrain s'est augmenté. Ils ajoûtent que les Egyptiens tiennent d'eux, comme de leurs Auteurs & de leurs Ancêtres, la plus grande partie de leurs lois. C'est d'eux qu'ils ont appris à honorer leurs Rois comme des Dieux, & à ensevelir leur morts avec tant de pompe : la sculpture & l'écriture ont pris naissance chez les Ethiopiens. Les Egyptiens se servent de caractères qui ne sont propres qu'à leur Nation : mais les uns sont à l'usage de tout le peuple, & appelés vulgaires pour cette raison ; & les autres sont sacrés, & connus seulement des Prêtres qui s'en transmettent l'intelligence de père en fils. Les Ethiopiens ont aussi deux sortes de caractères ; mais ils sont communs à tout le monde chez eux. Dans l'une & dans l'autre Nation les Prêtres observent le même ordre & les mêmes coutumes. Ceux qui sont dévoués au culte des Dieux se purifient de la mê-

me manière : ils ſont tous raſés & vêtus de même, & ils portent tous un ſceptre fait en forme de charrue. Les Rois des deux peuples portent auſſi un ſceptre ſemblable, & ils ont ſur la tête un bonnet long, terminé par une eſpèce de houpe, entouré de ces ſerpens qu'on nomme aſpics, pour marquer que ceux qui oſent tendre des embuches aux Rois, meurent par des morſures venimeuſes. Les Ethiopiens allèguent encore d'autres preuves de leur ancienneté ſur les Egyptiens; mais il eſt inutile de les rapporter ici. Cependant nous dirons un mot des caractères Ethiopiens, & de ceux que les Egyptiens appellent Hiéroglyphes; afin de ne rien omettre de ce qu'il y a de plus remarquable dans l'antiquité.

CES ſortes de lettres reſſemblent, les unes à différentes eſpèces d'animaux, d'autres aux extrêmités du corps humain, d'autres à des inſtrumens mécaniques. Ainſi ils compoſent leur écriture, non d'un aſſemblage de lettres & de mots, mais d'un arrangement de figure dont un long uſage a gravé la ſignification dans leur mémoire. En effet s'ils repréſentent

un milan, un crocodile, un serpent ou quelque partie du corps humain, comme un œil, une main, un visage & d'autres choses semblables; c'est que le milan, par une métaphore assez naturelle, signifie tout ce qui est prompt & subit, d'autant qu'il vole le plus légèrement de tous les oiseaux. Le crocodile dénote toute sorte de méchancetés. L'œil marque un observateur de la justice & tout ce qui défend le corps. Entre les autres parties, la main droite avec les doigts étendus, exprime l'abondance des choses nécessaires à la vie; la main gauche fermée indique l'économie & l'épargne. Il en est à peu près de même des autres parties du corps, aussi bien que des instrumens. Les Ethiopiens recherchant avec soin la signification de chacune de ces figures, & se l'imprimant dans l'esprit par une longue application, connoissent d'abord ce qu'elles représentent.

IV. Lois des Ethiopiens.

LES Ethiopiens ont plusieurs lois fort différentes de celles des autres peuples, sur-tout pour ce qui regarde l'élection des Rois. Les Prêtres choisissent les plus honnêtes gens de leur corps; & les enfermant comme dans

un cercle, celui de ces derniers que prend au hasard un des Prêtres qui entre dans le cercle en marchant & en sautant comme un Ægipan ou un Satyre, est déclaré Roi sur le champ; & tout le peuple l'adore comme un homme chargé du gouvernement par la Providence divine. Le nouvel élû commence à vivre de la manière qui lui est prescrite par les lois. En toutes choses il suit la coutume du pays, ne punissant & ne récompensant que selon les règles établies dès l'origine de la Nation. Il est défendu au Roi de faire mourir aucun de ses sujets, quand même il auroit été déclaré en jugement digne du dernier supplice. Mais il lui envoie un Officier qui lui apporte le signal de la mort; & aussi-tôt le criminel s'enferme dans sa maison, & se fait justice lui-même. Il ne lui est point permis de s'enfuir en des Royaumes voisins, & de changer ainsi la peine de mort en un bannissement, comme font les Grecs. On raconte à ce sujet qu'un certain homme ayant vû cet ordre de mort qui lui étoit envoyé de la part du Roi, & songeant à s'enfuir hors de l'Ethiopie; sa mère qui s'en doutoit, lui passa sa ceinture

autour du cou, ſans qu'il oſât ſe défendre, & l'étrangla ainſi; de peur, diſoit-elle, que ſon fils ne procurât par ſa fuite une plus grande honte à ſa famille. Il y avoit quelque choſe encore de plus extraordinaire dans ce qui regardoit la mort des Rois. Les Prêtres qui ſervent à Méroé y ont acquis un très-grand pouvoir. Ceux-ci, quand il leur en prenoit fantaiſie, dépêchoient un courier au Roi pour lui ordonner de mourir. Ils lui faiſoient dire que les Dieux l'avoient ainſi réglé, & que ce ſeroit un crime de violer un ordre qui venoit de leur part. Ils ajoûtoient pluſieurs autres raiſons qui ſurprenoient aiſément des hommes ſimples, prévenus d'une ancienne coutume, & qui n'avoient pas aſſez de force d'eſprit pour réſiſter à ces commandemens injuſtes. En effet, les premiers Rois ſe ſont ſoumis à ces cruelles ordonnances, ſans aucune autre contrainte que celle de leur propre ſuperſtition. Ergamenès qui régnoit du tems de Ptolémée ſecond, & qui étoit inſtruit de la Philoſophie des Grecs, fut le premier qui oſa ſecouer ce joug ridicule. Ayant pris une réſolution vraiment digne d'un Roi,

il s'en vint avec ſon armée attaquer la forthereſſe où étoit autrefois le temple d'or des Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prêtres, & inſtitua lui-même un culte nouveau. Les amis du Prince ſe ſont fait une loi qui ſubſiſte encore, quelque ſingulière qu'elle ſoit. Lorque leur maître a perdu l'uſage de quelqu'une des parties de ſon corps, par maladie ou par quelque accident; ils ſe donnent la même infirmité, croyant que c'eſt une choſe honteuſe, par exemple, de marcher droit à la ſuite d'un Roi boiteux; & il leur paroît abſurde de ne pas partager avec lui les incommodités corporelles, puiſque la ſimple amitié nous oblige à prendre part à tous les biens & à tous les maux qui arrivent à nos amis. Il eſt même fort commun de les voir mourir avec leurs Rois; & ils penſent qu'il leur eſt glorieux de donner ce témoignage d'une fidélité conſtante. De-là vient que chez les Ethiopiens, il eſt difficile de former aucune entrepriſe contre le Roi, par l'attention que tous ſes amis apportent à leur conſervation commune. Ce ſont-là les lois & les coutumes des Ethiopiens qui demeurent dans

la Capitale, & qui habitent l'Isle de Méroé, & cette partie de l'Ethiopie qui touche à l'Egypte.

V. Coutumes de quelques Ethiopiens Sauvages.

IL y a plusieurs autres nations Ethiopiennes dont les unes cultivent les deux côtés du Nil avec les isles qui sont au milieu, les autres habitent les Provinces voisines de l'Arabie, d'autres sont plus enfoncées dans l'Afrique. Presque tous, & entr'autres ceux qui sont nés le long du fleuve, ont la peau noir, le nez camus & les cheveux crêpus. Ils paroissent très-sauvages & très féroces, & le sont pourtant beaucoup moins par tempérament que par volonté & par affectation. Ils sont fort secs & fort brûlés : leurs ongles sont toujours longs comme ceux des animaux : ils ne connoissent point l'humanité: ils ne poussent qu'un son de voix aigu. Ne s'étudiant point, comme nous, à rendre la vie plus douce & plus agréable, ils n'ont rien des mœurs ordinaires. Quand ils vont au combat, les uns s'arment de leurs boucliers faits de cuir de bœuf, & ont en main de petites lances ; les autres portent des traits recourbés ; d'autres se servent d'arcs dont le bois est de la longueur

de quatre coudées, & qu'ils bandent avec le pied. Quand ceux ci n'ont plus de traits ils combattent avec des massues. Ils mènent leurs femmes à la guerre, & les obligent de servir dès qu'elles ont un certain âge. Elles portent ordinairement un anneau de cuivre pendu à leurs lèvres. Quelques-uns de ces peuples passent leur vie sans s'habiller, se couvrant seulement de ce qu'ils trouvent, pour se mettre à l'abri du Soleil. Les uns coupent une queue de brebis, & se la passent entre les cuisses, pour cacher leur nudité; d'autres prennent des peaux de leurs bestiaux. Il y en a qui s'entourent la moitié du corps avec des espèces de ceintures faites de cheveux, la nature du pays ne permettant pas aux brebis d'avoir de la laine. A l'égard de la nourriture; les uns vivent d'un certain fruit qui croît sans culture dans les étangs & les lieux marécageux: d'autres mangent les plus tendres rejettons des arbres dont l'ombrage les garantit de la chaleur du midi: quelques-uns sèment du sésame & du lotos: il y a en qui ne vivent que de racines de roseaux. La plupart d'entre eux s'exercent à tirer

aux oiseaux ; & comme ils manient l'arc fort adroitement, cette chasse remplit abondamment leurs besoins. Mais la plus grande partie de ces peuples soutiennent leur vie avec le lard & la chair de leurs troupeaux. Les Ethiopiens qui habitent au-dessus de Méroé, font des distinctions remarquables entre les Dieux : ils disent que les uns sont d'une nature éternelle & incorruptible, comme le Soleil, la lune, & l'univers entier; que les autres étant nés parmi les hommes, se sont aquis les honneurs divins par leurs vertus & par les biens qu'ils ont faits au monde. Ils révèrent Isis, Pan, & sur-tout Jupiter & Hercule dont ils prétendent que le genre humain a reçû le plus de bienfaits. Quelques Ethiopiens cependant croient qu'ils n'y a point de Dieux ; & quand le soleil se lève ils s'enfuient dans leurs marais en blasphémant contre lui comme contre leur plus cruel ennemi. Les Ethiopiens diffèrent encore des autres Nations dans les honneurs qu'ils rendent à leurs morts. Les uns jettent leurs corps dans le fleuve, pensant que c'est la plus honorable sépulture qu'on puisse

leur donner. Les autres les gardent dans leurs maisons enfermés dans des niches de verre, croyant qu'il sied bien à des enfans d'avoir toujours devant les yeux le visage de leurs parens ; & à ceux qui surviennent, de conserver la mémoire de leurs prédécesseurs. D'autres enferment les corps morts dans des cercœuils de terre cuite, & les enterrent aux environs des temples. Ils regardent comme le plus inviolable des sermens celui qui se fait sur les morts. En certaines contrées les Ethiopiens donnent la Royauté à celui d'entr'eux qui est le mieux fait, disant que les deux plus grands dons de la fortune, sont la Monarchie & la belle taille. Ailleurs ils la déférent au Pasteur le plus vigilant, comme à celui qui aura le plus de soin de ses sujets. D'autres choisissent le plus riche, dans la penséequ'il sera plus en état de secourir ses peuples. Il y en a d'autres qui prennent pour Rois ceux qui sont les plus forts, estimant dignes de la première place ceux qui sont les plus capables de les défendre dans les combats. Il y a dans la Libye & tout auprès du Nil un très-beau pays, qui produit une

grande quantité de fruits de toute espèce ; on y trouve un abri commode dans les grandes chaleurs, entre les plantes qui croissent dans les marais. Les Africains & les Ethiopiens sont continuellement en guerre pour se disputer ce terrain. On y voit un grand nombre d'éléphans qui y descendent de la haute Libye, attirés, selon quelques Auteurs, par la bonté des pâturages. En effet, des deux côtés du fleuve il y a de grands marais où croissent toutes sortes d'herbes, & sur tout des roseaux que ces animaux trouvent si bons, que quand ils en ont une fois goûté, ils demeurent toujours dans cet endroit, où ils consument les vivres des Habitans. Il n'est pas étonnant que des Pasteurs qui logent sous des tentes, & qui regardent comme leur patrie le séjour le plus commode pour eux, viennent se rendre dans des marais qui attirent des animaux même, chassés par le manque d'eau & de pâturage, du milieu des terres, où le soleil brûle tout ce qui en sort (1). Quelques Au-

(1) On supprime ici une phrase de deux ou trois lignes qui n'est qu'une répétition inutile.

teurs disent que dans l'Ethiopie appelée sauvage, il naît un nombre infini de serpens d'une grandeur extraordinaire. Ils se battent contre les éléphans auprès des eaux dormantes. S'étant d'abord jetés sur eux avec impétuosité, ils leur entortillent les cuisses, & ils les serrent avec tant de force & si long-tems, que l'éléphant engourdi & écumant tombe de lui-même : aprés quoi ils le dévorent facilement dans l'impuissance où il est de se relever. Mais quand ils ont manqué leur coup par quelque accident, & que les éléphans fuient vers le fleuve, ils ne quittent jamais leur retraite pour les poursuivre. Ils évitent les lieux plats, & se tiennent toujours aux pieds des montagnes & dans des cavernes assez profondes, pour suffire à la longueur de leurs corps ; la nature faisant connoître à tous les animaux ce qui leur est propre. On a des histoires de l'Egypte & de l'Ethiopie, faites par des Auteurs qui s'en rapportent à de fausses relations, ou qui écrivant même toutes les choses merveilleuses qui leur viennent dans l'esprit, ne méritent aucune créance. Mais

Agatarchidès Cnidien en son second livre de l'Asie, Artémidore (1) d'Ephèse en son huitième livre de la Géographie, & quelques Auteurs originaires d'Egypte, ont examiné le sujet dont il s'agit, & conviennent presqu'en tout. Pour moi dans le tems que je voyageois en Egypte, je me suis souvent rencontré avec des Prêtres Egyptiens & des Ambassadeurs Ethiopiens. Ayant recœuilli avec soin ce que je leur entendois dire, & y ayant ajouté ce que j'ai trouvé dans les meilleurs Historiens, j'ai composé cette partie de mon ouvrage de ce qui m'a paru le plus généralement avoué par les uns & par les autres. Mais nous avons assez parlé des Ethiopiens qui habitent à l'Occident. Nous allons passer à ceux qui demeurent au Midi & le long de la Mer rouge, après que nous aurons dit un mot de

(1) Sur Agatarchidès, *Voyez* l'art. 24 de la première Section du Livre premier. A l'égard d'Artémidore d'Ephese, il vivoit sous Ptolémée Lathyrus, Roi d'Egypte, ou plutôt sous sa mere Cléopatre qui faisoit régner son autre fils Alexandre. Artémidore avoit écrit 11 Livres de Géographie & des Mémoires Historiques. Il y a eu un autre Artémidore aussi Ephésien sous Antonin le pieux. Vossius *l.* 1. *c.* 22.

la manière dont on tire l'or des mines de ce pays.

VI. Des mines de ces cantons.

ENTRE l'Egypte, l'Ethiopie & l'Arabie, (1) il est un endroit rempli de métaux, & sur-tout d'or qu'on tire avec bien des travaux & de la dépense. Car la terre dure & noire de sa nature y est entrecoupée de veines d'un marbre très blanc, & si luisant qu'il surpasse en éclat les matières les plus brillantes. C'est-là que ceux qui ont l'Intendance des métaux, font travailler un grand nombre d'ouvriers. Le Roi d'Egypte envoie quelquefois aux mines avec toute leur famille, ceux qui ont été convaincus de crimes; aussi bien que les prisonniers de guerre, ceux qui ont encouru son indignation, ou qui succombent aux accusations vraies ou fausses, en un mot tous ceux qui sont condamnés aux prisons. Par ce moyen il tire de grands revenus de leur châtiment. Ces malheureux, qui sont en grand nombre, sont tous enchaînés par les pieds, & attachés au travail sans relâche, & sans qu'ils puissent jamais

(1) On donnoit le nom d'Arabie aux rivages Occidentaux du golfe Arabique situés en Egypte, vis à vis la véritable Arabie.

s'échapper. Car ils sont gardés par des soldats étangers, & qui parlent d'autres langues que la leur : de sorte qu'il leur est impossible de les corrompre par des paroles & par des carresses. Quand la terre qui contient l'or se trouve trop dur, on l'amollit d'abord avec le feu ; après quoi ils la rompent à grands coups de pic ou d'autres instrumens de fer. Ils ont à leur tête un Entrepreneur qui connoît les veines de la mine, & qui les conduit. Les plus forts d'entre les travailleurs fendent la pierre à grands coups de marteau ; cet ouvrage ne demandant que la force des bras sans art & sans adresse. Mais comme pour suivre les veines qu'on a découvertes, il faut souvent se détourner, & qu'ainsi les allées qu'on creuse dans ces souterrains, sont fort tortueuses, les Ouvriers qui sans cela ne verroient pas clair, portent des lampes attachées à leur front. Changeant de posture autant de fois que le requiert la nature du lieu, ils font tomber à leurs pieds les morceaux de pierre qu'ils ont détachés. Ils travaillent ainsi jour & nuit, forcés par les cris & par les coups de leurs

gardes. De jeunes enfans entrent dans les ouvertures que les coins ont faites dans le roc, & en tirent les petits morceaux de pierre qui s'y trouvent, & qu'ils portent ensuite à l'entrée de la mine. Les hommes âgés d'environ trente ans, prennent une certaine quantité de ces pierres, qu'ils pilent dans des mortiers avec des pilons de fer, jusqu'à ce qu'ils les ayent réduites à la grosseur d'un grain de millet. Les femmes & les vieillards reçoivent ces pierres mises en grain, & les jettent sous des meules qui sont rangées par ordre. Se mettant ensuite deux ou trois à chaque meule; ils les broient jusqu'à ce qu'ils ayent réduit en une poussière aussi fine que de la farine la mesure qui leur en a été donnée. Il n'y a personne qui n'ait compassion de l'extrême misère de ces forçats, qui ne peuvent prendre aucun soin de leurs corps, & qui n'ont pas même de quoi couvrir leur nudité. Car on n'y fait grâce ni aux vieillards, ni aux femmes ni aux malades, ni aux estropiés. Mais on les contraint également de travailler de toutes leurs forces, jusqu'à ce que n'en pouvant plus ils meurent

de fatigue. C'eſt pourquoi ces infortunés n'ont d'eſpérance que dans la mort, & leur ſituation préſente leur fait craindre une longue vie. Les maîtres recœuillant cette eſpèce de farine, achèvent l'ouvrage de cette manière : Ils l'étendent ſur des planches larges & un peu inclinées, & ils l'arroſent de beaucoup d'eau. Ce qu'il y a de terreſtre dans ces matières eſt emporté par l'eau qui coule le long de la planche ; mais l'or demeure deſſus à cauſe de ſa peſanteur. Après ce lavage répété pluſieurs fois, ils frottent quelque tems la matière entre leurs mains. Enſuite l'eſſuyant avec de petites éponges, ils emportent ce qui y reſte de terre juſqu'à ce que la poudre d'or ſoit entièrement nette. D'autres ouvriers prenant cet or au poids & à la meſure, le mettent dans des pots de terre. Ils y mêlent dans une certaine portion du plomb, des grains de ſel, un peu d'étain & de la farine d'orge. Ils verſent le tout dans des vaiſſeaux couverts & luttés exactement, qu'ils tiennent cinq jours & cinq nuits de ſuite dans un feu de fourneau. Enſuite leur ayant don-

né le tems de se refroidir, on ne trouve plus aucun mêlange des autres matières ; mais l'or est entièrement dépuré avec très peu de déchet. Voilà la manière dont on tire l'or dans les confins de l'Egypte avec des travaux immenses, qui semblent nous faire voir que ce métal s'obtient difficilement, qu'on ne le conserve qu'avec de grands soins, & que son usage est mêlé de peines & de plaisirs. Au reste la découverte des métaux est très ancienne, puisqu'elle nous vient des premiers Rois.

VII. Des Ictyophages de l'Asie le long de la Mer des Indes.

NOUS DEVONS parler maintenant des Nations qui habitent sur les bords du sein Arabique, dans la Troglodytique, & vers le Midi de l'Ethiopie : & nous commencerons par les Ictyophages, (1) qui demeurent le long des côtes, depuis la Carmanie & la Gédrosie jusqu'à l'entrée du Golphe par où l'Océan Méridional (2) s'avance prodigieusement dans les terres, & s'enferme entre l'Arabie heureuse d'un côté, & les Troglodytes de l'autre. Quelques-uns de ces Barbares

(1) Mangeurs de poissons.

(2) C'est le sein ou sinus Arabique, qu'on n'appelle plus aujourd'hui que la Mer rouge.

passent leur vie tout nus. Leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux sont communs entr'eux; & la nature ne leur ayant fait connoître que le plaisir & la peine, ils n'ont aucune idée de ce qui est honnête & de ce qui ne l'est pas. Leurs habitations sont situées près de la mer sur des côtes entrecoupées, non-seulement par des vallées profondes, mais encore par des précipices escarpés, & par des ravines étroites & naturellement obliques. Les Habitans se servent utilement de cette disposition de leur terrain. Bouchant avec de grandes pierres toutes les issues de leurs vallées & de leurs précipices, ils ferment le passage aux poissons qui se sont jetés dans ces détours. Car la mer se débordant pendant le flux avec violence, ce qui arrive deux fois par jour, comme vers les six heures du matin & du soir, elle couvre tout le rivage, & amène avec elle une quantité incroyable de poissons de toute espèce. Quand le tems du reflux est venu, toute l'eau se retire par les ouvertures des pierres, & le poisson reste à sec sur le sable. Les habitans s'assemblent aussi-tôt

ſur le rivage avec leurs femmes & leurs enfans, comme s'ils en avoient tous reçu l'ordre. Enſuite s'étant diviſés par bandes, ils vont chacun en différens endroits avec des cris affreux qui marquent la joie qu'ils ont de leur capture. Les femmes & les enfans prennent les poiſſons les plus petits & les plus proches du bord, & les jettent ſur le gravier. Les hommes qui ſont dans la force de l'âge, ne s'attachent qu'à ceux que leur grandeur rend difficiles à prendre. Car on trouve dans cette mer non-ſeulement des lamproies, des chiens & des écrevices de mer, mais même des veaux marins, & quantité d'autres poiſſons dont le nom & la figure nous ſont inconnus. N'ayant point d'armes faites de main d'hommes, ils les percent avec des cornes de boucs, ou les coupent avec des cailloux tranchans. Car la néceſſité enſeigne toutes choſes à l'homme, & lui apprend à ſe ſervir de tout ce qu'il rencontre de propre à l'effet qu'il en eſpère. Quand ils ont amaſſé une aſſez grande quantité de ces poiſſons, ils les emportent & les font cuire ſur des pierres expoſées à l'ardeur brû-

lante du Soleil de leur climat. Dès qu'ils sont cuits d'un côté, ils les retournent de l'autre. Ensuite les prenant par la queue, il les secouent. Ces poissons étant ainsi desséchés, leur chair tombe par morceaux. A l'égard des arêtes ils les jettent toutes dans un même endroit, & en font de grand monceaux, pour s'en servir à l'usage que nous dirons plus bas. Mais ramassant la chair qui est tombée, ils la mettent sur des pierres polies, & la broient pendant un certain tems. Ils y mêlent pour assaisonnement de la graine d'aubepine, & en font ainsi une espèce de pâte d'une seule couleur. Enfin ils donnent à cette pâte la figure d'une brique un peu longue, & ils la font sécher au Soleil. Quand elle est médiocrement sèche, ils en mangent tous ensemble sans mesure & sans autre règle que leur appétit; car ils ont plus de cette provision qu'il ne leur en faut; & la mer leur fournit aussi abondamment de quoi se nourrir, que la terre le fournit aux autres hommes. Cependant il arrive quelquefois que la mer pendant plusieurs jours de suite roule ses flots sur le rivage, & tient

tient la grève inondée, de telle ſorte que perſonne ne peut en approcher. Comme alors ils manquent de vivres, ils ramaſſent d'abord les coquillages dont quelques-uns ſont ſi grands, qu'ils pèſent plus de quatre livres. Ayant caſſé les coquilles à grands coups de pierre, ils en mangent la chair crue, dont le goût approche fort de celui de nos huitres. Si la continuité des vents fait enfler la mer pendant un long-tems, & les empêche d'avoir même des coquillages, ils ont recours aux monceaux d'arrêtes dont nous avons parlé. Ils choiſiſſent celles qui ſont les plus fraîches & les plus ſucculentes, & les rompant aux jointures, ils les mettent dans la bouche ſans aucune préparation; mais ils broient entre deux pierres les plus ſèches. En un mot, ils mènent une vie à peu près ſemblable à celle des bêtes féroces. Voilà tout ce qui concerne le manger des Icthyophages. La manière dont ils vont chercher à boire a quelque choſe de plus ſingulier. Ils travaillent à la pêche, l'eſpace de quatre jours entiers; pendant leſquels, comme étant dans l'abondance de toutes choſes, ils ſe

divertissent à manger en commun, à chanter des chansons qui n'ont ni mode ni mesure, & à se joindre aux premières femmes qu'ils trouvent près d'eux, pour en avoir des enfans. Mais au cinquième jour ils vont tous ensemble boire au pied des montagnes. On y trouve des sources d'eau où les Nomades viennent abreuver leurs troupeaux. Ils font ce chemin comme le feroient des troupeaux de bœufs, élevant tous ensemble leur voix qui n'articule rien & dont on n'entend que le son. Les femmes y portent entre leurs bras les enfans qui sont à la mamelle, & les hommes ceux qui sont sevrés; mais ceux qui ont passé cinq ans accompagnent leurs parens, & s'en vont en sautant & en riant à leur abreuvoir comme à un lieu de délices. Car la nature qui n'est pas encore pervertie, met son souverain bien dans la jouissance de ce qui lui est nécessaire, ne se souciant en aucune sorte des plaisirs superflus. Quand ils sont arrivés aux abreuvoirs des Nomades, ils se remplissent tellement d'eau qu'ils ont beaucoup de peine à s'en retourner. Pendant cette journée ils ne mangent point, mais ils se cou-

chent par terre, malades de plénitude, respirant avec difficulté & semblables en tout à des gens ivres. Le lendemain ils recommencent à manger du poisson, gardant toute leur vie la même méthode. Les Icthyophages qui habitent en deça du détroit, sont rarement malades ; mais ils vivent beaucoup moins que nous.

VIII. Des Icthyophages de l'Arabie sur les côtes de la mer des Indes.

POUR ceux qui demeurent plus près, & néanmoins encore hors du détroit, ils mènent une vie beaucoup plus extraordinaire. Ils n'ont jamais soif & ils paroissent dépourvûs de sentimens. Le sort les ayant fait naître en des déserts éloignés de toute habitation, ils vivent commodément de leur pêche ; & mangeant le poisson dès qu'il est tiré de l'eau & presque tout cru, non-seulement ils ne cherchent point à boire, mais même ils ne savent ce que c'est. Contens d'ailleurs du genre de vie que la fortune leur a présenté, ils s'estiment heureux de ne point désirer ce qui leur manque. Ce qu'il y a de plus surprenant & de plus incroyable, ils n'éprouvent aucune passion. Plusieurs Marchands Ethiopiens qui, en passant la mer Rouge, ont été souvent contraints de relâcher

ſur les côtes des Icthyophages, conviennent tous unanimement de ce que nous venons de dire. Ptolémée troiſième du nom, ayant envie d'aller à la chaſſe des éléphans dans ce lieu-là, y envoya un de ſes confidens appelé Simmias, pour reconnoître le pays. Celui-ci ayant préparé ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage, examina avec ſoin les contrées maritimes, comme le dit Agatharchidès de Cnide. Il rapporta entr'autres choſes, que ces hommes inſenſibles ne boivent point du tout, comme nous l'avons dit plus haut. Il ne ſont nullement émûs à la vûe des Etrangers qui abordent ſur leur rivage. Ils ne leur diſent rien, mais ils les regardent tranquilement, ne marquant pas plus d'embarras que s'ils ne voyoient rien de nouveau. Ils ne s'enfuient point à la vue d'une épée nue qu'on leur préſente, & ils ne s'irritent point des menaces qu'on leur fait, ni même des coups qu'on leur donne. Ils n'ont point pitié de ceux qu'on fait ſouffrir, & ils voient égorger leurs femmes & leurs enfans ſans étonnement & ſans colère. Quand même on les fait ſuccomber ſous les tourmens les plus extraordinaires, ils

demeurent tranquiles, en regardant les plaies qu'on leur fait, & inclinant seulement la tête à chaque coup qu'on leur donne. On dit qu'ils ne se servent d'aucun idiôme; mais qu'ils font des signes de la main pour demander les choses qu'ils veulent avoir. On rapporte d'eux une autre singularité bien plus incroyable, sçavoir que les veaux (1) marins vivent pacifiquement & familièrement avec eux, & leur aident à prendre du poisson, comme feroient d'autres hommes. Et ces deux espèces si différentes ont mutuellement un grand soin de leurs enfans, & de leurs femmes ou de leurs femelles. Ils conservent encore à présent ce genre de vie qui leur vient des premiers siècles; soit qu'ils y soient accoutumés par la longueur du tems, ou contraints par la nécessité de leur demeure. Leurs habitations ne sont pas semblables à celles des autres Icthyophages; mais ils les construisent de plusieurs façons différentes, selon la commodité du lieu. Quelques-uns se logent dans une caverne, sur-tout dans celles qui tournées vers le Septentrion, sont rafraî-

(1) L'original les nomme *Phoca*.

chies par l'ombre, & ſur-tout par les vents du Nord. Car pour celles qui ſont au midi, elles ſont auſſi brûlantes que des fournaiſes, & les hommes n'y peuvent pas ſubſiſter. Ceux qui n'ont point la commodité des cavernes ſituées au Septentrion, amaſſent les côtes de baleine que la mer jette en grand nombre ſur ces bords. Quand ils en ont une quantité ſuffiſante, ils les joignent enſemble en forme de toît, & les couvrent avec de la mouſſe fraîche. C'eſt ſous ces cabanes faites en manière de voûte, que devenus ouvriers par la néceſſité ſeule, ils laiſſent paſſer la grande chaleur du jour. Les Icthyophages ont une troiſième ſorte d'habitation. Il croît dans leur pays une eſpèce de ſapin dont la mer arroſe le pied, dont le feuillage eſt fort épais, & qui porte un fruit aſſez ſemblable à nos chataignes. Ayant entrelacé leurs branches les unes dans les autres, & s'étant procuré par conſéquent une grande étendue d'ombre, ils paſſent leur vie ſous cette eſpèce de tente : habitant ainſi moitié ſur la terre & moitié ſur la mer; le flux leur porte de la fraîcheur, & ils ſavent ſe poſer favorablement

pour recevoir les vents qui tempèrent les ardeurs du Soleil. D'autres emploient un quatrième expédient pour s'en garantir. Ils ont fait & ils entretiennent une provision de mousse de mer qui s'élève à la hauteur d'une montagne. Les rayons du Soleil l'ont tellement endurcie qu'elle fait comme un corps de rocher avec le sable dont elle est mêlée. Ils creusent au-dedans, des loges de la hauteur d'un homme ; mais ils leur donnent une très-grande profondeur, & les font même communiquer les unes avec les autres. Ils demeurent-là tranquilement, jusqu'à ce que le flux leur apportant du poisson, les invite à l'aller pêcher. Ils le mangent avec joie sur le rivage, après quoi ils reviennent dans leurs tanières. A l'égard de leurs morts, ils les jettent hors de leur demeure, quand la mer est basse; afin que ses flots viennent ensuite les prendre & les entraîner. Ils se donnent ainsi eux-mêmes pour nourriture aux poissons dont ils se nourrissent, pratique qu'ils n'ont jamais interrompue depuis plusieurs siècles. Il y a une espèce d'Icthyophages dont les habitations sont telles, qu'elles donnent

beaucoup à penser à ceux qui aiment à rechercher les secrets de la nature. Ils demeurent dans des précipices que personne n'a jamais pu franchir. Car ils sont entourés d'un rocher très-escarpé & entrecoupé par des fondrières : l'autre côté est borné par une mer qui n'a jamais porté aucune espèce de vaisseau, & qu'on peut encore moins passer à gué. Ces peuples même ne savent ce que c'est que de naviguer. C'est pourquoi leur origine étant très obscure, il nous reste seulement à dire qu'ils sont depuis tous les tems dans le lieu même qu'ils habitent. Quelques Physiciens, en discourant des variétés de la nature, ne font point difficulté d'avancer cette proposition à l'égard de tous les êtres vivans. Comme il y a beaucoup de connoissances qui passent la portée de l'esprit humain ; rien n'empêche que ceux qui ont parlé le plus affirmativement, n'ayent ignoré la plus grande partie des choses dont ils ont écrit, & ne nous ayent donné des idées plausibles & vrai-semblables pour des vérités constantes.

IX. Des Chélénophages, ou

Il faut à présent raporter quel est le genre de vie que suivent les

peuples appelés Chélénophages. On trouve dans l'Océan, non loin de la terre ferme, un grand nombre d'Isles basses & de fort peu d'étendue, qu'on ne cultive point, & qui ne portent pas même des fruits sauvages. Comme elles sont fort proches les unes des autres, & que la force de l'eau est rompue par les promontoires, la mer qui les sépare n'est point sujette aux tempêtes. C'est pourquoi on y rencontre un grand nombre de tortues de mer, qui viennent s'y réfugier à cause du calme qui y règne. La nuit elles vont chercher leur nourriture dans la grande mer; mais le jour elles rentrent dans les canaux des Isles; & se mettent à dormir en élevant un peu leurs écailles au-dessus de l'eau pour recevoir le Soleil : ainsi elles ressemblent de loin à des esquifs mis sur le côté; & de fait elles ne sont guères moins grandes que des barques de pêcheurs. Les Barbares qui habitent ces Isles vont alors à petit bruit vers une de ces tortues. L'environnant de leurs barques, des deux côtés, les uns la tiennent en arrêt, pendant que les autres la soulèvent jusqu'à ce qu'ils l'ayent renversée sur

Mangeurs de Tortues.

le dos. Ils la retiennent de part & d'autre dans cette situation, de peur qu'elle ne se retourne, & que retrouvant toute ses forces, elle ne leur échape en s'enfonçant dans la mer. Un d'entr'eux cependant la guide à terre avec une longue corde, suivi de tous ceux qui l'ont aidé à prendre cette proie. Quand ils sont arrivés dans leur Isle, ils mangent la chair de leur tortue, après l'avoir exposée pendant quelque tems au soleil. Ils se servent des écailles qui ont la figure d'un bateau pour aller chercher de l'eau dans les terres du continent; ou même ils en font des toits à leurs maisonnettes. Ainsi l'on peut dire que la nature leur a fait plusieurs présens en un seul; en leur donnant en même tems le vivre, le couvert, des navires & des vases. Non loin de ces Isles & sur la côte, on trouve des Barbares qui ont un genre de vie peu différent. Car ils mangent les Baleines que la mer jette sur leurs bords. Ils y trouvent quelquefois abondamment de quoi vivre, à cause de la grandeur de ces poissons. Mais quelquefois aussi leur pêche étant interrompue, ils sont réduits par la disette à

manger les cartilages & les extrêmités des côtes de ces animaux. Ce ſont-là toutes les differentes nations d'Icthyophages Ethiopiens (1) dont nous avons rapporté en gros les manières de vivre. Mais du côté de la Babylonie il y a le long des rivages de la mer, une contrée cultivée & remplie d'arbres ; les habitans de ce pays font une pêche de poiſſons ſi abondante, qu'il leur eſt difficile de la conſommer. Ils enfoncent en terre le long du rivage, des roſeaux en ſi grande quantité, qu'on les prendroit pour des filets qu'on auroit tendus. Il y a dans cette paliſſade un grand nombre de portes en forme de claies, qui s'ouvrent & ſe ferment fort aiſément. Le flot ouvre ces portes quand il vient, & les ferme quand il s'en retourne. Il arrive de là que les poiſſons qui viennent avec le flot, entrent par ces portes, dans cette enceinte de claies, ſans pouvoir s'en retourner ; & on y en voit palpiter une quantité prodigieuſe, quand la mer s'eſt retirée. Ceux qui ſont ordonnés pour les ramaſſer,

(1) Ce mot eſt ajoûté avec raiſon par Rhodoman ; car il s'agit encore des mangeurs de poiſſons juſqu'à l'article ſuivant.

les enlèvent aussi-tôt; & on en tire un grand profit. Comme tout le pays est fort plat & fort bas, quelques-uns de ceux qui l'habitent, creusent un fossé, depuis la mer jusqu'à leurs cabanes. Ils mettent dans ce fossé une porte d'osier : ils l'ouvrent quand la mer vient à monter, & ils la ferment quand elle commence à descendre. L'eau de la mer s'étant toute écoulée par les jointures des osiers, & le poisson demeurant pris dans le fossé, ils en mangent & en gardent même autant qu'ils veulent.

X. Des Rizophages, ou Mangeurs de Racines

AYANT parlé de tous les peuples qui habitent les côtes de la Babylonie jusqu'àu golfe Arabique ; nous allons suivre les autres Nations. Les Rizophages habitent la partie de l'Ethiopie au-dessus de l'Egypte, qui est aux environs du fleuve Asa. Ces Barbares tirent hors de terre les racines des roseaux, & les lavent soigneusement. Quand elles sont bien nettes, ils les broient entre des pierres jusqu'à ce qu'ils en ayent fait une masse luisante & visqueuse. Ils la partagent en tourteaux, grands comme le creux de la main, qu'ils mettent cuire au Soleil. Ils passent toute leur vie avec

cette seule nourriture qui ne leur manque jamais. Ils vivent en paix les uns avec les autres ; mais ils sont en guerre contre les Lions. Car ces animaux quittant en grand nombre les déserts, où ils sont environnés d'un air brûlant, viennent quelquefois dans le pays des Rizophages, ou pour y chercher de l'ombre, ou pour y chasser aux bêtes qui ne sont pas si grandes qu'eux. Il arrive souvent que les Ethiopiens sortant de leurs marais, en sont surpris & dévorés, parce que n'ayant point l'usage des armes, ils ne sauroient résister à ces animaux. Cette Nation périroit même entièrement si la nature ne leur avoit donné un autre secours. Au commencement des jours caniculaires, l'air devient fort agité par les vents. Alors on voit dans le pays une quantité énorme d'insectes volans, beaucoup plus forts que toutes les mouches que nous connoissons. Les hommes savent les éviter, en se retirant dans les marécages. Mais pour les lions ils prennent la fuite, ou parce qu'ils ne trouvent plus aucune proie, ou à cause qu'ils sont épouvantés par le bruit seul des trompes de ces insectes.

XI. Autres peuples qui tirent leurs noms de leurs nourritures.

On trouve ensuite les Hylophages (1) & les Spermatophages (2). Ceux-ci vivent en Eté des fruits qui tombent des arbres sans se donner la peine de les cœuillir ; mais le reste du tems ils mangent ce qu'il y a de tendre en une plante qui jette plusieurs rameaux, & qui croît chez eux dans les lieux couverts d'ombres. Cette plante, qui a un tronc solide & semblable au navet, les contente au défaut du fruit. Les Hylophages vont tous ensemble chercher leur nourriture avec leurs femmes & leurs enfans. Ils grimpent jusqu'au haut des arbres, pour y manger les rameaux naissans (3) ; & ils ont accoutumé leur estomac à cette nourriture. La longue habitude les a rendus si agiles, qu'ils sont à la cime dans un instant. Ils passent d'un arbre à l'autre comme des oiseaux, & savent se tenir sur les branches qui paroissent les plus foibles. Quand le pied leur manque, ils sont assez adroits pour se retenir avec leurs mains ; mais quand même ils tomberoient à terre, ils ne

(1) Mangeurs de branches d'arbres.

(2) Mangeurs de semences.

(3) Cette phrase a été transportée ici, de quatre ou cinq lignes plus bas où elle est dans le texte.

ſe feroient point de mal à cauſe de leur légèreté. Ils paſſent toute leur vie ſans s'habiller ; & comme les femmes ſont communes entr'eux, ils élèvent auſſi tous leurs enfans en commun. Au reſte ils ſont ſouvent en guerre les uns contre les autres, pour les lieux de leur demeure. Ils s'arment de bâtons, qui leur ſervent en même tems à ſe défendre & à aſſommer leurs priſonniers. Enfin pluſieurs d'entr'eux meurent de faim, parce qu'étant ſujets à perdre la vûe, ils ſont privés de celui de tous les ſens qui leur eſt le plus néceſſaire.

XII. Des Hylogones ou hommes nés dans les forêts.

APRÉS eux viennent les Ethiopiens Hylogones, autrement appelés chaſſeurs. Ceux-ci ſont en petit nombre, mais ils ont un genre de vie qui convient fort à leur nom ; car ils paroiſſent être nés dans les bois. Tout leur pays étant rempli de bêtes ſauvages, & du reſte fort aride & peu entrecoupé de ruiſſeaux, ils ſont contraints de paſſer la nuit ſur les arbres, de peur des bêtes féroces. Mais le matin ils s'en vont armés dans les endroits où ils ſavent qu'il y a de l'eau ; & là les uns ſe cachent dans les brouſſailles, & les autres ſe mettent en ſen-

tinelle ſur des arbres. Pendant la chaleur du jour un grand nombre de Bœufs ſauvages, de Léopards & d'autres animaux viennent ſe rendre aux mêmes endroits. N'en pouvant plus de chaud & de ſoif, ils boivent avidement & juſqu'à s'étouffer. Quand ils ſont ſi appeſantis qu'ils ne peuvent plus remuer, les Ethiopiens ſautent à bas; & les attaquant avec des bâtons brûlés par le bout, avec des pierres, ou avec leurs dards, ils les tuent aiſément. Après avoir diſtribué leur chaſſe par compagnie, ils la mangent. Il arrive rarement qu'ils ſoient vaincus par ces bêtes, quelque puiſſantes qu'elles ſoient : ils ont au contraire l'adreſſe d'en tuer de très-fortes. Quand cette proie leur manque, ils mouillent les peaux des animaux qu'ils ont déjà pris; enſuite ils les mettent ſur un grand feu, & ils en font griller les poils ſous de la cendre chaude; ils partagent ces peaux entr'eux, & ils y ont recours dans les preſſantes néceſſités. Ils exercent leurs enfans à tirer juſte, & ils ne donnent à manger qu'à ceux qui ont frappé au but. C'eſt pourquoi ils deviennent tous extrêmement adroits à

un métier que la faim leur a fait apprendre.

XIII. Des Chasseurs d'éléphans.

LES ETHIOPIENS chasseurs d'éléphans, qu'on appelle Eléphantomaques, demeurent fort loin de ces derniers, du côté du Couchant. Le pays qu'ils habitent n'étant plein que de chênes & de grands arbres, ils montent sur les plus hauts, pour découvrir les routes & les retraites des éléphans. Ils n'attaquent point ces animaux quand ils vont par bandes, parce qu'alors ils n'espéreroient pas d'en venir à bout. Mais quand ils sont séparés, les Ethiopiens se iettent sur eux avec une audace merveilleuse. Lorsque l'éléphant passe du côté de l'arbre où est caché celui qui le guette, l'Ethiopien, empoignant la queue de cet animal, appuie aussi tôt ses pieds sur sa cuisse gauche. Ensuite prenant sur son épaule de la main droite une hache fort tranchante & assez légère pour s'en pouvoir servir utilement d'une seule main, il en donne des coups sur le jarret de l'éléphant, jusqu'à ce qu'il lui ait coupé les nerfs. Au reste ils apportent à cet exercice une vigueur & une attention extrême, puisqu'il y va de la vie de l'un ou de l'autre : car il

faut ou que l'animal ſoit vaincu ou que l'homme ſoit tué, ce combat ne finiſſant jamais autrement. Quand donc l'éléphant a ainſi les nerfs coupés, quelquefois ne pouvant plus ſe remuer, il tombe dans la place même où il a été bleſſé, & étouffe ſon homme ſous lui. D'autres fois il ſe pouſſe contre une pierre ou contre un arbre, juſqu'à ce qu'il l'ait écraſé. D'autrefois auſſi l'éléphant ſurmonté par la douleur, ne ſonge point à ſe venger de celui qui l'attaque; mais il s'enfuit à travers les plaines, juſqu'à ce que celui qui s'eſt attaché à lui, le frappant continuellement au même endroit avec ſa hache, lui ait coupé les nerfs, & l'ait mis par terre. Quand l'animal eſt tombé, alors tous ces Ethiopiens ſe jettent deſſus; & quoiqu'il ſoit encore en vie, ils en coupent les chairs, & en mangent les parties de derrière. Quelques-uns de leurs voiſins vont à la chaſſe des éléphans ſans courir le moindre riſque pour leur vie; & leur adreſſe même a ordinairement plus de ſuccès que la force des autres. Après que l'éléphant a mangé, ſa coutume eſt d'aller dormir, ce qu'il ne fait pas comme les

autres animaux à quatre pieds. Ne pouvant plier le genou, ni par conséquent se coucher par terre, il est contraint de s'appuyer contre un arbre pour pouvoir prendre du repos. Comme l'éléphant s'appuie souvent contre un même arbre, il le rend remarquable par les branches qu'il brise, & par la fiente dont il l'environne. D'ailleurs les traces de leurs pas sont si visibles, que les chasseurs sont aisément conduits à l'arbre contre lequel l'éléphant a dormi. Quand ils l'ont trouvé, ils le scient à niveau de terre, jusqu'à ce qu'il ne tienne presqu'à rien. Effaçant ensuite toutes les traces de leurs pas & de leur ouvrage, ils s'enfuient au plus vîte, avant que l'éléphant revienne. Le soir quand cet animal s'est rempli de nourriture, il va chercher son lit ordinaire. Mais il ne s'y est pas plutôt appuyé que son poids le fait tomber avec l'arbre. Se trouvant ainsi sur le dos ou sur le côté, il y passe toute la nuit; l'énorme pesanteur de son corps ne lui permettant point de se relever. Au point du jour ceux qui ont coupé l'arbre reviennent, & tuent l'éléphant. Ils dressent leurs tentes en

cet endroit, & ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils ayent entiérement consumé leur proie.

XIV. Des Struthopages. CES PEUPLES ont pour voisins du côté du Couchant les Ethiopiens qu'on appelle Simes, c'est à dire Camus; & du côté du Midy la nation des Strutophages ou mangeurs d'Autruches. On trouve chez ces derniers peuples une espèce d'oiseaux, qui par sa figure approche fort d'un de nos animaux terrestres, dont le nom entre dans la composition du sien (1). Cet oiseau est aussi grand qu'un grand cerf; il a le cou fort long, ses côtés sont arrondis & portent des aîles, sa tête est foible, mais assez longue. En récompense il a une très-grande force dans les cuisses & dans les pieds dont l'ongle est fendu. Il ne peut pas voler bien haut à cause de sa grande pesanteur; mais il est si léger à la course, qu'à peine touche-t-il la terre du bout de ses pieds. Quand le vent surtout le prend par derrière, il court aussi vîte qu'un vaisseau qui vogue à pleines voiles. Il se défend contre ceux qui le

(1) C'est le Strutho-camélus dont il est parlé au Livre II. Son nom françois, s'il étoit d'usage, seroit Autruche-chameau.

poursuivent, en leur lançant de très-grosses pierres avec ses pieds comme avec une fronde. Mais lorsqu'il ne fait point de vent ses aîles sont bientôt lasses. C'est pourquoi n'ayant plus ce secours, il est pris facilement. Comme il y a un nombre infini de ces oiseaux dans le pays, & que les Barbares inventent mille ruses pour les attraper, cette chasse leur rapporte beaucoup. Ils mangent la chair de ces oiseaux, & ils en réservent les peaux pour leurs habits & pour leurs lits. Ce peuple étant souvent en guerre contre les Ethiopiens Simes, ils s'arment de cornes d'Oryx; elles sont grandes, tranchantes, & très-propres aux combats. Les animaux qui les portent sont très-communs, & leur en fournissent autant qu'ils en ont besoin.

XV. Des Acridophages ou Mangeurs de sauterelles qui viennent d'un désert voisin.

Assez près de-là les Acridophages habitent une contrée terminée par un désert. Plus petits que les autres hommes, ils sont encore maigres & extrêmement noirs. Pendant le Printems les vents d'Ouest poussent avec violence, du désert dans leur canton, des sauterelles extraordinairement grandes, & remarquables par la couleur

ſale & déſagréable de leurs aîles. Le nombre de ces inſectes eſt ſi grand, que ces Barbares n'uſent d'aucune autre nourriture pendant tout le tems de leur vie. Voici la manière dont ils les prennent. A quelques ſtades de leur habitation, on trouve une vallée très-large & très profonde. Ils s'empreſſent tous de la remplir de bois & d'herbes ſauvages qui croiſſent en quantité dans leur pays. Dès qu'ils voient paroître cette nuée de ſauterelles amenées par le vent, ils mettent le feu à toute cette matière qu'ils ont amaſſée. La fumée qui s'en éleve eſt ſi épaiſſe, que les ſauterelles qui traverſent la vallée en ſont étouffées, & vont tomber fort près de-là. Cette chaſſe ayant duré pluſieurs jours, ils font de grands amas de ces animaux. Et comme leur pays rapporte beaucoup de ſel, ils en mettent ſur ces monceaux de ſauterelles en certaine quantité, tant afin de les rendre plus ſavoureuſes, que pour les garder plus lontems & juſqu'au retour de la ſaiſon qui en ramènera d'autres. Ainſi ils n'entretiennent point de troupeaux, & ne ſongent point à la pêche, d'autant plus qu'ils ne ſont

pas voisins de la mer. Ils sont fort légers de corps, & fort vîtes à la course; mais leur vie n'est pas de longue durée, & ceux d'entr'eux qui vieillissent le plus, ne passent pas quarante ans. La fin de leur vie est très-misérable. Car lorsque la vieillesse s'approche, il s'engendre dans leurs corps des poux aîlés, de différentes formes toutes très-hideuses. Cette maladie commençant d'abord par le ventre & par la poitrine, gâgne en peu de tems tout le corps. D'abord le malade sent une démangeaison qui l'incitant à se gratter, lui fait en quelque sorte aimer son état, & le conduit par ce plaisir à de grands maux. En effet lorsque ces poux qui se sont engendrés au-dedans de son corps, cherchent à sortir, ils poussent au dehors un sang corrompu qui cause de violentes douleurs dans la peau. Le malade travaille lui-même avec ses ongles à leur faire des ouvertures, mais en jetant alors des cris lamentables. Enfin ces poux sortent les uns après les autres comme d'un vaisseau troué, à travers les plaies que le malade s'est faites lui-même; & ils viennent en si grande quantité,

que c'eſt une peine inutile que d'entreprendre de les exterminer. On ne ſauroit dire ſi c'eſt à la nourriture dont ils uſent, ou à l'intempérie de l'air qu'ils reſpirent, qu'on doit attribuer cette étrange maladie. A côté de cette Nation eſt un pays d'une vaſte étendue & fertile en pâturages. Cet endroit eſt inacceſſible & entiérement déſert, non qu'il n'y ait eu autrefois des hommes qui l'ayent habité; mais parce que dans ces derniers tems une pluie funeſte fit tomber ſur eux une quantité prodigieuſe de ſcorpions & d'araignées. On raconte que les habitans entreprirent d'abord de faire périr ces inſectes qui, pour ainſi dire, leur avoient déclaré la guerre : mais comme le mal étoit inſurmontable d'autant que les morſures de ces bêtes vénimeuſes cauſoient ſubitement la mort; ces Ethiopiens furent contraints d'abandonner leur patrie & leur manière de vivre, pour s'enfuir en d'autres lieux. Au reſte le Lecteur ne doit point regarder ce que nous venons de dire comme tout-à-fait incroyable, ni même s'en étonner; puiſque des Hiſtoires très-véritables rapportent des choſes

encore

encore plus ſurprenantes. En Italie des rats ſauvages ſortirent de terre en ſi grand nombre qu'ils firent déſerter pluſieurs cantons. Il vint en Médie tant de paſſereaux qui mangèrent les grains qu'on y avoit ſemés, que les habitans furent contraints d'aller en d'autres pays. Des Grenouilles qui s'étoient formeés dans les nues, & qui enſuite étoient tombées en manière de pluie, obligèrent les peuples nommés Autariates, de s'enfuir dans l'endroit qu'ils habitent actuellement. On met au nombre des travaux qui ont acquis l'immortalité à Hercule, d'avoir éloigné les oiſeaux qui s'étoient amaſſés autour du lac Stymphalide. Il y a dans la Lybye quelques Villes, d'où une multitude de lions ſortis du déſert a chaſſé tous les Citoyens. Ces exemples rendent vrai-ſemblable ce que nous avons raporté plus haut. Mais reprenons le fil de notre Hiſtoire.

XVI. Des Cynamynes, ou peuples qui ſont défendus par des chiens.

LES Confins du déſert vers le Midi ſont habités par ceux que les Grecs appellent les Cynamynes; & qui ſont nommés par les autres Ethiopiens, les campagnards. Ceux-ci portent une barbe fort longue, &

nourrissent des troupeaux de chiens pour leur sureté. Dès le commencement du Solstice d'été jusqu'au milieu de l'hyver, il vient dans leur pays une quantité innombrable de bœufs d'Inde, sans qu'on puisse deviner ce qui les amene. On ne sait s'ils fuient devant d'autres bêtes qui les veulent dévorer, ou s'ils abandonnent leur pays dont ils ont épuisé les pâturages. En un mot, la cause de cette irruption est encore enfermée dans les secrets de la nature. Ces hommes ne pouvant vaincre ces animaux à cause de leur grand nombre, entretiennent des meutes de Chiens avec lesquels ils vont à la chasse de ces bœufs, & en prennent une quantité considérable. Ils mangent une partie de cette proie sur le champ, & ils salent l'autre pour la garder. Ils prennent encore quelques autres animaux par le secours de leurs chiens, & ils ne mangent que de la viande. C'est ainsi que la plupart des peuples Méridionaux mènent sous la figure d'hommes, une vie qui diffère peu de celle des bêtes.

XVII. Des Troglodytes

Il nous reste encore à parler des Troglodytes (1). Les Grecs les appel-

(1) On retranche ici une demi-phrase inutile dans

lent Nomades (1), parce qu'ils paſſent leur vie à garder des troupeaux. Ils ſont diviſés en différentes tribus qui ont chacune leur Roi : leurs femmes ſont communes entr'eux , excepté celle du Roi. Mais ſi quelqu'un a un commerce avec elle , il en eſt quitte pour un certain nombre de brebis que le Roi exige de lui. Leurs enfans ſont auſſi communs dans chaque tribu. Pendant tout le tems que les vents Etéſiens ſoufflent dans leur pays, il y pleut beaucoup. Alors ils ne ſe nourriſſent que de lait & de ſang qu'ils mêlent enſemble, & qu'ils font un peu cuire. Enſuite la trop grande chaleur ayant deſſéché leurs prairies, ils ſe réfugient dans les lieux marécageux, & ſe battent pour le choix des meilleurs pâturages. Ils ne mangent de leurs beſtiaux que les plus vieux ou les plus malades. Refuſant aux hommes le titre de parens, ils le donnent au bœuf, à la vache, au bélier, & à la brebis. Ils appellent les mâles leurs pères, & les femelles leurs mères ; parce que c'eſt par leur moyen, & non par leurs

laquelle il s'agit des Ethiopiens dont l'Auteur a parlé plus haut. Troglodytes, Habians de cavernes.

(2) Νομεὺς ſignifie paſteur.

parens, qu'ils ont chaque jour de quoi vivre. La boisson ordinaire des particuliers est une liqueur tirée de l'aubepine : mais on prépare pour les principaux d'entr'eux le jus de certaines fleurs dont le goût ressemble à celui d'un méchant vin doux. Le soin qu'ils ont de leurs troupeaux les oblige à les mener souvent d'un lieu à un autre : ils évitent même de demeurer trop long-tems dans un même endroit. Ils sont nus, excepté qu'ils se couvrent les reins & les cuisses avec des peaux. Tous les Troglodytes sont circoncis à la manière des Egyptiens, excepté ceux qui se trouvent estropiés de naissance ou par quelque accident. Car on coupe entièrement à ceux-ci, dès leur bas âge, ce qu'on ne fait que circoncire aux autres. Ceux d'entre les Troglodytes qu'on nomme Mégabares, portent pour armes des boucliers de cuir arrondis, avec des massues garnies de pointes de fer. Pour les autres ils portent des lances & des arcs. Ils ont une manière d'enterrer les morts qui leur est particulière. Ils leur passent la tête entre les jambes, & ils les lient dans cette posture avec des branches d'aubepine. Ayant ensui-

te exposé leur corps sur une colline, ils leur jettent des pierres en riant, jusqu'à ce qu'ils en soient entièrement couverts. Enfin ils mettent au-dessus de ces monceaux de pierres une corne de chèvre, & ils se retirent sans avoir donné aucune marque d'affliction. Ils sont souvent en guerre les uns contre les autres, non pas comme les Grecs par haine, ou par intérêt d'état, mais à l'occasion des pâturages. Dans leurs combats ils se battent d'abord à coups de pierre, jusqu'à ce que quelqu'un d'entr'eux soit blessé; ensuite ils se tirent des flèches. C'est alors que plusieurs sont tués dans un très-petit espace de tems; parce qu'ils sont tous fort adroits à cet exercice, & qu'ils tirent sur des hommes qui ne sont couverts d'aucune arme défensive. Enfin ces combats sont terminés par de vieilles femmes qui se jettent entre les combattans, & pour lesquelles on a beaucoup de respect. Il n'est permis à personne de les blesser, de quelque manière que ce puisse être. C'est pourquoi dès qu'on les voit paroître, on cesse aussi-tôt de tirer. Ceux que la vieillesse a rendus incapables de mener paître leurs trou-

peaux, s'étranglent avec une queue de bœuf, & terminent ainsi courageusement leur vie. Mais si quelque vieillard diffère à se donner la mort, chacun a la permission de lui passer une corde au tour du cou, après l'en avoir auparavant averti, & de l'étrangler comme par amitié. Leurs lois veulent aussi qu'on fasse mourir ceux qui perdent quelque membre, ou qui tombent dans des maladies incurables : car ils pensent que le plus grand des malheurs est de vivre lorsqu'on ne peut rien faire qui soit digne de la vie. C'est pourquoi on ne voit parmi les Troglodites que des gens bienfaits & se portant bien ; & aucun d'entre eux ne passe soixante ans. Mais c'est assez parlé des Troglodytes.

Réflexions de l'Auteur sur la différence des usages causés principalement par la différence des climat.

Au reste s'il se trouve quelque Lecteur qui n'ajoûte pas foi à notre Histoire, à cause des étranges façons de vivre que nous y rapportons, qu'il compare l'air de la Scythie avec celui que respirent les Troglodytes ; la différence seule qui est entre l'un & l'autre l'aidera peut-être à nous croire. Il y a même une différence prodigieuse entre l'air de notre pays, & celui que l'on respire dans chacune de ces

deux contrées. Il eſt des lieux où la violence du froid eſt ſi grande, que les plus grands fleuves ſont entièrement couverts d'une glace aſſez épaiſſe pour porter des chariots chargés, & même des armées entières. Le vin & les autres liqueurs ſe gèlent de telle ſorte qu'on les rompt à coups de hache. Mais ce qui eſt encore plus ſurprenant, les hommes voient tomber les extrêmités de leurs membres, dès qu'elles ſont touchées par leurs habillemens ; leur vûe s'obſcurcit ; le feu perd même ſa force, & les ſtatues d'airain ſe fendent. Les nuées deviennent ſi épaiſſes & ſi ſerrées qu'elles ne laiſſent pas échapper le tonnerre qu'elles renferment. Il y a enfin dans ces climats d'autres ſingularités qui paroiſſent auſſi incroyables à ceux qui les apprennent, qu'elles ont paru inſupportables à ceux qui les ont éprouvées. Au contraire il fait une chaleur ſi exceſſive dans l'Egypte & dans le pays des Troglodytes, que ceux qui ſont enſemble ne peuvent pas ſe voir les uns les autres, à cauſe de l'épaiſſeur qu'elle met dans(1)

(1) Selon la ſaine Phyſique la chaleur raréfie l'air au lieu de le condenſer : mais elle peut

l'air. Perſonne ne peut marcher dans ce pays ſans chauſſure ; car il s'éleveroit ſous les pieds des puſtules qui dégénéreroient en ulcères. Si l'on ne buvoit dès qu'on a ſoif, on mourroit ſubitement, la chaleur conſumant en un inſtant toute l'humidité du corps. Si l'on met quelque viande dans un vaſe d'airain avec de l'eau, & qu'on l'expoſe au ſoleil, elle eſt bientôt cuite. Cependant aucun de ceux qui habitent des contrées ſi fâcheuſes par ces inconvéniens oppoſés, ne ſonge à quitter ſon pays. Au contraire ils ſouffriroient plûtôt la mort que d'embraſſer un autre genre de vie. On voit par-là que le pays natal a des charmes qui lui ſont propres, & l'on ſouffre aiſément les incommodités d'un climat auquel on eſt accoutumé dès ſon bas âge. Avec cela pourtant ces peuples ſi différens entr'eux, ne ſont pas fort éloignés les uns des autres. Car des Palus-Méotides où les Scythes habitent parmi les glaces, il eſt ſouvent venu en dix jours à Rhodes des navires de charge pouſſés par un

faire ſortir de la terre des exhalaiſons qui troublent la vûe, comme on le voit dans les grandes chaleurs de nos climats mêmes.

bon vent. Ayant ensuite fait le trajet de-là à Alexandrie en l'espace de quatre jours ; ils sont arrivés en Ethiopie au bout de dix jours après avoir remonté le Nil. Ainsi en moins de vingt-cinq jours de navigation continue, on peut passer des régions les plus froides aux pays les plus chauds. Or comme en un si petit espace il se trouve tant de différence dans l'air ; il n'est plus si étonnant que les mœurs, les manières de vivre, le visage même, & la taille de ces hommes si voisins les uns des autres soient néanmoins si dissemblables.

XVIII. Des Animaux de l'Ethiopie.

APRE'S avoir rapporté en abrégé ce qui nous a paru de plus singulier dans les Habitans de l'Ethiopie, nous allons parler des animaux qu'on trouve dans leur pays. Il y a en Ethiopie un animal qu'on appelle rhinocéros (1), nom tiré de sa figure. Il est aussi courageux & presqu'aussi fort que l'éléphant, mais il est plus petit. Il a la peau fort dure & sa couleur approche de celle du buis. Il porte au-dessus des narines une corne un peu applatie, & aussi dure que le fer. Comme il est toujours en guerre

(1) Qui a une corne au nez.

avec l'éléphant pour les pâturages, il aiguise cette corne sur de grandes pierres. Se jetant sous le ventre de son ennemi, il lui perce la peau avec sa corne comme avec une épée. Il lui fait perdre ainsi tout son sang & en tue plusieurs de cette manière. Mais lorsque l'éléphant peut empêcher le rhinocéros de passer sous son ventre, & qu'il l'a pris avec sa trompe, il s'en défait aisément, étant plus haut & plus fort que lui. On trouve dans l'Ethiopie & dans le pays des Troglodytes, des sphinx, qui sont d'une figure semblable à celles que leur donnent les Peintres, excepté qu'ils sont plus velus. Ces animaux sont très-doux & très-dociles de leur nature, & ils apprennent aisément tout ce qu'on leur montre. Les cynocéphales sont semblables par le corps à des hommes malfaits, & leur cri est un gémissement de voix humaine. Ils sont fort sauvages, on ne peut nullement les apprivoiser, & ils ont meme un regard qui fait peur. Leurs femelles ont cela de particulier qu'elles portent pendant toute leur vie leur matrice pendante au dehors. Le cépus, qu'on a ainsi nommé à cause de la

beauté, & de l'agrément (1) de sa figure, a la face du lion; mais il ressemble par le corps à la panthère, excepté qu'il est de la grandeur du chevreuil. Le taureau carnacier est encore plus sauvage que les animaux dont nous venons de parler; car il est entièrement indomptable. Il est bien plus grand que nos taureaux domestiques; il ne cède point en vîtesse au cheval, & il a la gueule fendue jusqu'aux yeux. Son poil est extrêmement rouge, ses yeux sont plus étincelans que ceux d'un lion, & ils brillent pendant la nuit. Ses cornes sont d'une nature fort particulière: quelquefois il les remue comme il fait les oreilles; mais quand il se bat il les tient immobiles. Son poil est couché à contre sens de celui des autres animaux. Au reste ce taureau est si puissant qu'il attaque les animaux les plus redoutables, & qu'il ne vit que de la chair de ceux qu'il a vaincus. Il dévore aussi les troupeaux des Habitans, & il se bat avec furie contre des troupes entières de Bergers & de chiens. On dit qu'il est invulnérable, & plusieurs Chasseurs qui ont entre-

(1) Cépus en Grec signifie jardin.

pris de le dompter, n'en sont jamais venus à bout. Si cet animal tombe dans une fosse, ou s'il est pris dans quelque piége, il meurt suffoqué de colère & de rage, & ne change point sa liberté contre la douceur qu'il pourroit trouver en se laissant apprivoiser. Ainsi c'est à juste titre que les Troglodytes le jugent le plus fort de tous les animaux, puisque la nature l'a doué du courage des lions, de la vîtesse des chevaux, & de la force des taureaux, & que de plus il ne peut être percé par le fer, qui est la chose du monde la plus forte. Il y a un animal que les Ethiopiens appellent Crocotte, dont la nature tient de celle du loup & de celle du chien; mais il est plus à craindre que tous les deux par sa férocité. Il a une force prodigieuse dans les dents, car il mâche aisément les os les plus durs, & il les digère aussi-tôt. Mais je ne crois point ce qu'ont avancé quelques Historiens qui aiment mieux raconter des choses étonnantes que des choses véritables: ils disent que ces animaux imitent le langage de l'homme. Les peuples qui habitent auprès du désert dont nous avons déja parlé, assurent

qu'on y voit des serpens de toute espèce & d'une grandeur effroyable. Quelques-uns disent qu'il y en a de cent coudées de long : mais tout le monde est aussi incrédule que moi sur cet article. Cependant ils portent encore la chose bien plus loin, & ils soutiennent que dans cette contrée, qui est fort plate, on trouve des amas de serpens, qui étant repliés sur eux-mêmes, ressemblent de loin à des colines, ce qui a tout-à-fait l'air d'une exagération.

XX. Chasse remarquable d'un serpent, pris du tems de Ptolémée second.

Nous dirons pourtant un mot des plus grandes espèces de serpent que nous ayons vûes, & qu'on apporta à Alexandrie dans des cages faites exprès. Nous raconterons même à cette occasion la manière dont on les prend. Ptolémée second (1) recompensoit par de grands présens ceux qui alloient à la chasse des bêtes les plus furieuses ; il aimoit fort lui-même la chasse des éléphans. Ainsi ayant employé beaucoup d'argent à de pareilles libéralités, il amassa un grand nombre d'éléphans propres à la guer-

(1) C'est Ptolémée Philadelphe second du nom, & second Roi d'Egypte. Il monta sur le trône l'an 283 avant J. C.

re, & il fit connoître aux Grecs plusieurs animaux qui leur étoient inconnus. Quelques Chasseurs excités par la grandeur des récompenses qu'on recevoit de ce Roi, résolurent d'aller en troupe à la chasse des plus grands serpens, & de risquer leur vie pour en amener un tout vif à Ptolémée. L'entreprise étoit nouvelle & hasardeuse; mais la fortune leur prêta son secours, & leur procura un heureux succès. Ils aperçurent un de ces serpens qui avoit trente coudées de long. Il se tenoit ordinairement couché auprès d'une mare. Il ne faisoit aucun mouvement, jusqu'a ce qu'il aperçut quelque animal qui vînt chercher à boire. Alors se levant tout d'un coup, il le déchiroit avec les dents, ou il l'entortilloit avec sa queue de telle sorte, qu'il ne pouvoit plus s'en dégager. Quelque grand que fut ce serpent; comme il parut aux chasseurs fort pareisseux de sa nature, ils espérèrent de s'en rendre les maîtres avec des cordes & des chaînes. Ainsi s'étant munis de ce qu'ils crurent leur être nécessaire, ils s'en approchèrent avec confiance. Mais ils furent bientôt saisis d'effroi, en voyant ses yeux

enflammés, sa langue qu'il remuoit de tous côtés, ses dents terribles, sa gueule d'une largeur étonnante, ses replis immenses; mais sur-tout lorsqu'ils entendirent le bruit qu'il faisoit avec ses écailles en s'avançant vers eux. Ils ne laissèrent pas de jeter leurs cordes sur sa queue en tremblant; mais il ne les eût pas plûtôt senties, qu'il se retourna avec des sifflemens horribles; & s'élevant pardessus la tête de celui qui étoit le plus près de lui, il le dévora tout vivant. Il en prit ensuite un second avec sa queue, & le ramenant sous son ventre, il l'étouffa. Les autres pleins de frayeur ne cherchèrent leur salut que dans la fuite. Cependant pour mériter les bienfaits & les bonnes grâces du Roi, ils revinrent à leur entreprise, quoiqu'ils en connussent le danger. Ils employèrent l'adresse pour se saisir de ce serpent qu'ils ne pouvoient avoir par la force. Voici l'expédient dont ils s'avisèrent. Ils firent avec des joncs une espèce de filet qui avoit la figure d'une barque, & qui par sa longueur & son étendue, pouvoit aisément contenir cette grande bête. Ils remarquèrent ensuite l'antre où elle

ſe retiroit, l'heure à laquelle elle en ſortoit pour chercher ſa nourriture, & l'heure où elle y rentroit. Un jour que ce monſtre étoit allé à ſon ordinaire à la chaſſe des autres animaux, il commencèrent par boucher l'entrée de cette caverne avec de groſſes pierres & de la terre. Ils creusèrent enſuite tout auprès une allée ſouterraine, où ils tendirent leur filet qui préſentoit ſon ouverture du côté que le ſerpent devoit venir. On avoit poſté de part & d'autre des Archers, des Frondeurs, des Cavaliers, & même des Trompettes comme pour un combat. Quand le ſerpent revint ; à chaque pas qu'il faiſoit, il levoit ſa tête beaucoup plus haut que celles des Cavaliers. Les Chaſſeurs l'entourèrent, mais de loin ; le malheur de leurs compagnons les ayant rendus plus ſages ; & ils ſe mirent à décocher de tous côtés des traits contre ce monſtre qui leur ſervoit de but. Cependant la vûe des Cavaliers, les chiens qu'ils avoient amenés en grand nombre & le bruit des trompettes l'épouvantèrent ; & il tâcha de regâgner ſa retraite. Les Chaſſeurs ralentirent un peu leur pourſuite, de peur de

l'irriter davantage & de le faire revenir sur eux. Il étoit déja près de l'entrée de sa caverne, lorsque le grand bruit que faisoient les Chasseurs en frapant sur leurs armes, la vûe d'une infinité de gens, & le son redoublé des trompettes augmentèrent sa frayeur, & le troublèrent entièrement. Ainsi ne pouvant trouver l'entrée de sa caverne, il se jeta dans l'ouverture qui étoit à côté. Le Serpent s'étant étendu remplit le filet. Aussi-tôt les Chasseurs vinrent à bride abatue, & ils fermèrent subitement avec des chaînes l'ouverture de cette espèce de cage disposée pour cette opération; après quoi ils la tirèrent sur des rouleaux. Cependant le serpent qui se sentoit pris, poussoit des sifflemens affreux, & tâchoit de briser sa prison avec les dents. Il se remuoit avec tant de force que ceux qui le menoient, ayant peur qu'il ne leur échappât, s'arrêtèrent & se mirent à le piquer continuellement vers la queue, afin que la douleur lui faisant tourner la tête l'empêchât de rompre ses liens. Enfin l'ayant amené à Alexandrie ils en firent présent au Roi, qui le regarda comme un des plus

monstrueux animaux dont on eût jamais entendu parler. La manière dont on l'aprivoisa n'est pas moins remarquable. Car à force de le faire jeûner ils le rendirent aussi doux que nos animaux domestiques. Ptolémée fit de grands dons à ceux qui l'avoient pris. Il nourrit ensuite dans son Palais ce serpent qu'il montroit aux Etrangers, comme la plus grande curiosité de sa ménagerie. Une infinité de gens l'ayant vû ; il ne seroit pas juste de prendre pour une fable ce que les Ethiopiens disent de quelques-uns de leurs serpens, qui sont si grands qu'ils avalent non-seulement des bœufs entiers, des taureaux & d'autres animaux de cette taille, mais même qu'ils se battent contre des éléphans. D'abord s'entortillant autour de leurs cuisses, ils les empêchent de se remuer; ensuite s'élevant par-dessus leur trompe, ils placent leur tête devant les yeux de l'éléphant ; celui-ci étant aveuglé par le feu qui sort des yeux de son ennemi tombe par terre ; & le serpent s'en étant ainsi rendu maître, le dévore.

Nous avons suffisamment parlé de l'Ethiopie, de la Troglodytique, &

de toutes les nations voiſines juſqu'aux pays inhabités, à cauſe de la trop grande chaleur. Nous avons même rapporté quelque choſe des Nations ſituées au Midi, le long des côtes de la mer (1) Rouge. Nous parlerons à préſent des contrées qui ſe terminent aux rivages du ſein Arabique, dont nous n'avons pas encore fait le détail; & nous raconterons ce que nous en ont appris les Archives Royales d'Alexandrie, ou le rapport de ceux qui ont voyagé dans ces pays-là. Car on n'a qu'une foible connoiſſance de cette partie de la terre habitée; non plus que des Iſles Britanniques, & des pays Septentrionaux qui touchent aux terres inhabitables par le trop grand froid. Mais nous décrirons les pays Septentrionaux, lorſque nous en ſerons au tems de Céſar, qui ayant ſoumis à la puiſſance des Romains des peuples ſi éloignés, a procuré aux Hiſtoriens une connoiſſance qu'ils n'avoient pas. Le Golphe Arabique communique

du ſein ou golphe Arabique & de ſes rivages Occidentaux.

(1) La Mer des Indes. Mais le texte ajoûte ici, *& des côtes de la mer Atlantique* : ce que j'ai retranché dans le François comme une addition de copiſte. Car l'Auteur parlera bien-tôt dans ce Livre même des Atlantes, & des bords de l'Afrique Occidentale qu'ils habitoient; mais il n'en a rien dit encore.

par un bout à l'Océan Méridional. Il forme un Sinus qui a plusieurs stades de longueur, & qui est compris entre le pays des Troglodytes & l'Arabie. Sa largeur à son embouchure, & vers son sommet, est de seize stades. Mais depuis Panorme jusqu'à l'autre rivage, il y a une journée entière de Navigation. Sa plus grande largeur est entre le Mont Tircée & la Macarie : quand on est au milieu de cet espace on ne découvre aucun des deux continents. Depuis là jusqu'à son embouchure le Golfe se rétrécit considérablement. Cette mer est pleine de plusieurs grandes Isles, entre lesquelles le passage est fort étroit, ce qui donne aux flots un courant rapide. Voilà en général la description du Golphe : mais commençant par une des extrêmités, nous rapporterons en particulier ce qu'il y a de plus remarquable dans le rivage qui environne cette mer. Au (1) côté droit sont les Troglodytes qui tiennent depuis la côte jusqu'au désert. Ceux qui venant d'Arsinoé, voyagent à droite le long des terres, trouvent dans plusieurs endroits des sources d'eau qui

(1) Du côté de l'Afrique en allant vers le Midi.

ont un goût amer & salé. Quand on a passé ses sources, on voit au milieu d'une grande campagne une montagne de couleur rouge, qui offusque les yeux de ceux qui la regardent attentivement. Au pied de la montagne est l'entree tortueuse d'un lac qu'on appelle Aphrodisien. Il y a dans ce lac trois Isles, deux desquelles sont pleines d'oliviers & de figuiers: la troisième est entiérement dénuée de ces sortes d'arbres ; mais on y trouve beaucoup de poules d'Inde. Ensuite on voit un grand Golphe qu'on appelle Acathartus (1). Dans ce Golphe est une longue presqu'isle, au bout de laquelle un passage étroit conduit les vaisseaux dans la mer qui est vis-à-vis.

L'Isle Ophiodês d'où les Rois d'Alexandrie tiroient la topase.

EN continuant sa route on rencontre une Isle située en pleine mer qui a quatre-vingts stades de long. On la nomme l'Isle Ophiodès (2). Elle étoit autrefois pleine de toutes sortes de serpens formidables, & c'est de là qu'elle a tiré son nom. Mais dans ces derniers tems les Rois d'Alexandrie l'ont si bien purgée de ces animaux

(1) C'est-à-dire immonde. la l Isle des Serpens.

qu'on n'en voit plus aucun. La raiſon pour laquelle on a tant de ſoin de rendre cette Iſle habitable, eſt qu'elle produit la Topaſe. C'eſt une pierre tranſparente comme le verre, très-agréable à la vûe, & d'une admirable couleur d'or. L'entrée de cette Iſle eſt défendue aux voyageurs pour la même raiſon. Tous ceux qui oſent y aborder ſont auſſi-tôt mis à mort par les gardes à qui elle eſt confiée. Ils ſont en petit nombre, & ils mènent une vie fort malheureuſe : car de peur qu'on ne vole quelques-unes de ces pierres, on ne laiſſe aucun vaiſſeau dans toute l'Iſle, & les paſſagers s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, par la crainte du Roi. Les vivres qu'on a ordre de leur porter ſont quelquefois conſumés trop tôt, & l'on n'en trouve point dans le pays. Quand ils commencent à en manquer, les Habitans du lieu viennent s'aſſeoir tous enſemble ſur le rivage en attendant l'arrivée de leurs proviſions; & pour peu qu'elles tardent à venir, ils ſe voient bien tôt réduits à la dernière extrêmité. La topaſe croît dans les rochers. On ne peut pas la remarquer pendant le jour, à cauſe de

la clarté du Soleil qui l'efface. Mais elle brille pendant les ténèbres de la nuit, & on distingue de fort loin le lieu où elle est. Les gardes de l'Isle vont tour à tour à la recherche de ces pierres. Dès qu'ils en ont trouvé une, ils couvrent l'endroit qui leur a paru lumineux, d'un vase de pareille grandeur. Le lendemain y étant retournés, ils coupent le morceau de roche dans l'espace marqué, & le donnent à des ouvriers experts dans l'art de polir les pierres. Les voyageurs rencontrent ensuite diverses Nations d'Icthyophages & de pasteurs Troglodytes. Après cela on voit plusieurs montagnes jusqu'à ce qu'on soit enfin arrivé au port Sotere (1) qui fut ainsi nommé par des Grecs qui y surgirent heureusement après une fâcheuse navigation. C'est-là que le Golphe commence à se retrécir & à tourner du côté de l'Arabie. Dans ce même endroit la terre & la mer changent visiblement de nature. La terre est basse, & on n'y aperçoit point de collines. La mer est fangeuse ; elle n'a guère que trois brasses & demie de profondeur, & ses eaux

(1) Ou de Salut.

ſont d'une couleur très-verte. On dit pourtant que cette couleur ne vient pas tant de l'eau que de la mouſſe qui eſt au fond & qui donne cet aſpect à ſa ſurface. Cette rade eſt commode aux petits vaiſſeaux à rames, à cauſe du peu de mouvement qu'ont les flots de la mer en cet endroit, & de la grande quantité de poiſſons qu'on y trouve.

Danger du paſſage par le détroit appellé aujourd'hui Babelmandel.

MAIS les voyageurs ſont expoſés à de terribles dangers ſur les vaiſſeaux qui portent les éléphans, parce que ces vaiſſeaux ſont extrêmement lourds & profonds ; & il arrive ſouvent que voguant à pleines voiles, ils ſont pouſſés par le vent, tantôt contre des écœuils, tantôt dans des amas de fange, dont les Matelots ne ſauroient les dégager, ni avec des crocs, ni en ſe jetant à l'eau, parce qu'on ne trouve pas pied. C'eſt pourquoi ils jettent tout dans la mer, excepté leurs vivres. Mais quelques proviſions qu'ils en ayent, ils tombent bientôt dans l'extrême indigence ; parce qu'il leur eſt impoſſible de découvrir ni une Iſle, ni un Cap, ni même aucun autre navire que le leur : car la terre ferme eſt inhabitée, & il paſſe

rarement

rarement des vaiſſeaux dans ce parage. Pour ſurcroît de malheur la mer amaſſe en peu de tems au tour du vaiſſeau une telle quantité de ſable, qu'il ſemble qu'on ait pris à tâche de l'enfoncer dedans. Ceux qui tombent dans ce déſaſtre ſont ordinairement réduits à des gémiſſemens qui ne ſont entendus de perſonne ; mais ils ne perdent pourtant pas encore toute eſpérance de ſalut. Car il eſt arrivé quelquefois que dans le tems du flux de la mer, le flot a enlevé leurs vaiſſeaux & les a ſauvés comme un Dieu ſecourable, du péril éminent qui les menaçoit. Mais lorſque le flot n'a pas aſſez de force pour les dégager, les plus forts jettent dans la mer ceux que le manque de nourriture a affoiblis, afin que ce qui reſte de proviſions dure plus long-temps. Quand ils ont enfin épuiſé toutes leurs reſſources, les derniers périſſent encore plus miſérablement que ceux qui ſont morts avant eux. Car ceux-ci ont rendu en un inſtant à la nature l'âme dont elle leur a fait préſent ; au lieu que les autres arrivent à la fin de leur vie par des maux que leur longueur rend pires que la mort. Pour

le navire, étant ainsi destitué des hommes qui le gouvernoient, il demeure entouré de cette chaussée de sable qui réveille à très juste titre l'idée d'un tombeau. Les mâts & les antennes qui élèvent encore leur pointe, excitent la compassion dans l'âme des passans, d'aussi loin qu'ils les aperçoivent. Il y a un ordre exprès du Roi de laisser là ces vaisseaux qui servent à marquer aux voyageurs les endroits dangereux. Les Icthyophages qui demeurent aux environs rapportent un fait qu'ils tiennent par tradition de leurs ancêtres. Ils disent que la mer se retira un jour si loin qu'elle laissa à sec toute cette partie de son fond qui paroît verte. Mais à peine ce fond fut-il découvert, que revenant tout-à-coup elle se remit dans son lit ordinaire. Nous avons décrit la navigation de Ptolémaïde (1) au Promontoire appelé Taurus, en parlant de la chasse que le Roi Ptolémée faisoit aux élephans. C'est à ce promontoire que le rivage commence à décliner vers l'Orient. Là depuis le solstice d'Eté jusqu'à l'Autonne, les ombres sont tournées du côté du mi-

(1) Voyez cidessus article 8.

di, au contraire de ce qui ſe voit dans nos climats. Ce pays eſt arroſé par de grand fleuves qui ont leurs ſources dans les monts Pſébées. Ses campagnes produiſent une quantité incroyable de mauves, de cardamome, & de palmiers. De plus elles rapportent des fruits de différentes eſpèces presque ſans goût, & qui nous ſont inconnues. Du côté des terres on trouve quantité d'éléphans, de taureaux ſauvages, de lions, & pluſieurs autres animaux courageux. Le trajet de mer eſt coupé par pluſieurs Iſles où l'on ne cœuille aucun fruit bon à manger, mais qui nourriſſent des oiſeaux d'un genre particulier, & fort agréables à la vûe. Enſuite la mer devient très-profonde, & on y voit des baleines d'une grandeur démeſurée. Ces animaux ne font point de mal aux hommes, à moins que par haſard les vaiſſeaux ne paſſent ſur l'épine de leur dos. Ils ne peuvent point ſuivre les vaiſſeaux à vûe, parce que lorſqu'ils ſont à fleur d'eau, leurs yeux ſont entièrement offuſqués par les rayons du ſoleil.

XXI. Deſcription du rivage.

APRÈS avoir fait connoître cette partie du pays des Troglodytes, nous

oriental du golfe Arabique.

allons décrire l'autre côté du rivage qui appartient à l'Arabie en commençant par le (1) fond. Ce bras de mer porte le nom de Neptune, à cause d'un autel consacré à ce Dieu par Ariston, que Ptolémée envoya à la découverte des côtes de l'Arabie. Au dessus du Golfe on rencontre des terres maritimes que leur fertilité a rendues fameuses. Ceux qui les habitent leur ont donné le nom de Phœnicie(2) parce qu'elles produisent des palmiers qui portent une grande abondance de fruits aussi utiles pour la santé que délicieux au goût. Toute la contrée voisine manque absolument de rivières, & étant située au Midi il y fait des chaleurs brûlantes. Ainsi ce n'est pas sans raison que les Barbares ont consacré aux Dieux le pays des Palmiers, qui tout environné qu'il est de terres inhabitables, satisfait abondamment aux besoins & aux plaisirs de ceux qui y sont renfermés. Car il est arrosé par quantité de sources & de fontaines dont l'eau est plus fraîche que la neige, & qui rendent cette contrée plus verdoyante & plus

(1) Ou le côté de l'Arabie Petrée.

(2) Phoinix en grec signifie Palmier.

agréable qu'aucun lieu du monde. On y trouve un autel ancien, bâti de pierres dures, & dont l'inscription est en caractères qu'on ne connoît plus. Cet autel est entretenu par un homme & une femme qui en sont les Prêtres pendant tout le cours de leur vie. Les habitans du pays sont d'une grande taille. Ils couchent sur des arbres, par la crainte des bêtes sauvages. Quand on a passé le pays des Palmiers, on trouve à l'extrêmité du continent une Isle qui a été appelée l'Isle des Phoques, ou des veaux marins, à cause de la prodigieuse quantité de ces animaux qui y paissent. Le port de cette Isle regarde l'Arabie Pétrée & la Palestine. C'est là qu'on dit que les Gerrhæens & les Minnæens font l'entrepôt de l'encens & des autres marchandises de cette espèce qu'ils tirent de la haute Arabie. On rencontre ensuite un rivage qui fut habité d'abord par les Maranes & ensuite par les Garyndanes leurs voisins. On dit que ces derniers s'emparèrent de ce pays en cette manière. Il se fait tous les cinq ans une fête dans le pays des Palmiers où les peuples voisins se rendent. Ils y viennent tant

pour sacrifier aux Dieux qu'on y adore, des hécatombes de chameaux engraissés, que pour remporter chez eux des eaux du pays, parce qu'elles passent pour très-salutaires aux malades qui en boivent. Les Maranes étant allés à cette fête, les Garyndanes égorgèrent tous ceux de cette Nation qui étoient demeurés chez eux, & ils firent périr les autres par divers piéges qu'ils leur tendirent à leur retour. Cette contrée ayant été dépeuplée de ses premiers possesseurs, les Garyndanes tirèrent au sort entre eux les champs & les pâturages qui étoient excellens. On rencontre peu de ports sur cette côte; mais on y voit plusieurs montagnes fort élevées, & qui étant de toutes couleurs font un aspect fort agréable pour ceux qui navigent sur cette mer. On entre ensuite dans le Détroit nommé Alainitès (1). On y trouve plusieurs habitations d'Arabes Nabathéens qui occupent non-seulement une grande partie du rivage, mais qui s'étendent même très-avant dans les terres. Ces Arabes sont en grand nombre & ils possedent une quantité infinie de bestiaux.

(1) Ou Elanite.

Ils obſervoient autrefois les règles de la juſtice, en ne vivant que de leurs troupeaux. Mais depuis que les Rois d'Alexandrie ont rendu ce Golfe navigable, non-ſeulement ils s'étoient mis à piller les vaiſſeaux échoués; mais encore ils couroient les mers en pirates, fidèles imitateurs de la méchanceté & de la férocité des Taures habitans du Pont. Mais ayant été vaincus par des Galères à trois rangs de rames, ils furent enfin punis de leurs brigandages. Enſuite on voit une contrée fort plate, qui, à cauſe de la grande quantité de ſources dont elle eſt arroſée, produit la plante appelée Agroſtis & celle qu'on nomme Médice. Le Lotos même y croît juſqu'à la hauteur d'un homme. Les pâturages y ſont ſi gras & ſi étendus, qu'on y trouve non-ſeulement des beſtiaux de toute eſpèce, mais même des chameaux ſauvages, des cerfs & des daims. Outre ces animaux qui y vivent en fort grand nombre, il vient fréquemment des déſerts voiſins des bandes de lions, de loups & de léopards, contre leſquels les Paſteurs ſont obligés de ſe battre nuit & jour, pour la défenſe de leurs trou-

peaux. Ainsi la bonté du terroir fait le malheur des habitans, la nature mêlant souvent des maux aux biens qu'elle accorde aux hommes. On passe de-là dans un Détroit fort remarquable. Car il s'enfonce dans les terres la longueur de cinq cens stades. Il est entouré de tous les côtés par des rochers escarpés qui en rendent l'entrée tortueuse & mal-aisée. Il y en a un sur-tout qui s'avance beaucoup dans la mer, & qui rétrécit tellement le passage qu'on croiroit ne pouvoit jamais entrer dans ce Détroit, ni en sortir quand on y est. Lorsque les flots sont soulevés par les vents, ils font retentir au loin tout le rivage, ou plûtôt ce mur naturel contre lequel ils vont se briser. Ceux qui habitent aux environs s'appellent Enizomènes : ils ne vivent que de leur chasse. On trouve dans ce pays un temple respecté de tous les Arabes. Près de la terre sont trois Isles qui ont chacune plusieurs ports. On dit que la première qui est déserte est consacrée à Isis. On y voit des édifices ruinés & des colonnes dont les inscriptions sont en caractères barbares. Les autres Isles sont aussi inha-

bitées, mais elles ſont couvertes d'oliviers forts différens des nôtres. Au-delà de ces Iſles les côtes de la mer ſont entrecoupées de précipices, & la navigation y eſt fort difficile pendant plus de mille ſtades. Car il n'y a ni port, ni même aucune rade propre à jetter l'ancre; & toute la côte ne préſente pas une ſeule pointe de terre ſur laquelle les voyageurs fatigués puiſſent trouver le moindre abri & le moindre rafraîchiſſement. C'eſt là qu'eſt une montagne au ſommet de laquelle s'élèvent des rochers inégalement coupés, & d'une hauteur épouvantable. Au pied de cette montagne il y a une quantité de roches aigües, qui s'avancent dans la mer, & qui font derrière elle des précipices de différentes hauteurs. Comme elles ſont fort proches les unes des autres, & que cette mer eſt très-profonde, les vagues pouſſées par les vents & repouſſées par les rochers, font un bruit pareil à celui du tonnerre. Tantôt lancées contre cet obſtacle, elles s'élèvent prodigieuſement, & retombent en écume: tantôt englouties dans ces précipices, elles y forment des gouffres affreux; de telle ſorte

que ceux qui passent auprès de cette montagne meurent presque de frayeur. Les Arabes surnommés Thamudéens habitent cette côte. De-là on passe devant une Baie fort grande, remplie d'Isles qui ressemblent assez aux Echinades (1). Des monceaux d'un sable noir d'une hauteur & d'une largeur prodigieuse, forment ensuite un fort long rivage. Une presqu'Isle se présente à la vûe : c'est-là qu'est le Port appelé Charmute, le plus beau de tous ceux qui nous sont connus par les relations des Historiens. Car une langue de terre qui regarde l'Occident sert à former un bassin non-seulement très-beau à voir, mais qui surpasse même tous les autres en commodité. Il est commandé par une montagne couverte d'arbres, qui a cent stades de tour. Son entrée est large de deux arpens. Il peut contenir deux mille vaisseaux qu'il met à l'abri de tous les vents. On y trouve d'excellente eau douce, & un grand fleuve se décharge dans ce port. Il y a au milieu une Isle traversée de plusieurs

(1) Isles voisines du Péloponnèse. Ortélius en son *Thesaur. Géog.* ajoûte que c'est aux environs de ces Isles que fut gâgnée contre les Turcs la fameuse bataille de Lépante, en 1571.

ruisseaux dans laquelle on pourroit tracer de beaux jardins. Le grand calme qui y règne & la bonté des eaux douces qui s'y déchargent y attirent de la haute mer une quantité infinie de poissons. En un mot ce port est semblable en tout au port de Carthage appelé Cothon dont nous parlerons en son lieu.

En poursuivant sa route on découvre cinq montagnes placées d'espace en espace, qui s'élèvent & se terminent en pointe arondie comme les Pyramides d'Egypte. L'on trouve ensuite un Golfe environné de Promontoires, au fond & au milieu desquels est une élévation en forme de table quarrée. Là on a bâti trois temples d'une hauteur prodigieuse, & dédiés à des Divinités inconnues aux Grecs, mais qui sont en grande vénération dans le pays. Plus loin on voit un rivage plein de sources d'eau douce, & entrecoupé d'agréables ruisseaux. C'est-là qu'est le mont Chabin couvert de toutes sortes d'arbres. La valée qui est au bas est habitée par les Arabes (1) surnommés Dèbes. Ils

XXII. Divers peuples de l'Arabie ; & les productions de leurs cantons.

(1) L'Auteur a déja parlé des Arabes dans le Livre précédent art. 29. & 30. Il parcouroit-là les

élèvent des chameaux qui leur tiennent lieu de tout ; car non-seulement ils s'en servent pour le transport de leurs marchandises, & pour les monter eux-mêmes soit à la guerre soit dans leurs voyages ; mais encore ils se nourrissent de leur lait. Cette terre est traversée dans son milieu par un fleuve qui roule du sable d'or en si grande abondance, qu'il brille même dans le limon qui demeure sur le rivage. Les Habitans ne savent pourtant pas mettre ce métal en œuvre. Ils refusent l'hospitalité à tous les étrangers, excepté aux Grecs de la Béotie & du Péloponnèse, qu'ils reçoivent agréablement à cause de quelque affinité qu'ils prétendent que leurs ancêtres ont eûe avec Hercule. La contrée voisine est habitee par les Arabes Alilæens & les Gasandes. Celle là n'est point brûlée de l'ardeur du Soleil comme toutes celles des environs, & elle en est ordinairement garantie par d'épaisses nuées. Il y tombe de la neige & des pluies salutaires qui temperent les chaleurs de l'Eté.

différens peuples habitans de la Terre Ferme. Il semble qu'il regarde ici leurs habitations comme rivages de mer.

Le terroir est d'une nature excellente, & il produiroit toutes sortes de fruits, si les habitans, qui ne s'occupent qu'à la pêche, exerçoient aussi l'agriculture. Ils tirent beaucoup d'or des entrailles de la terre par des ouvertures que la nature a faites d'elle-même. Il n'est pas besoin de dégager cet or des autres matières par le feu; c'est pourquoi même on l'appelle Apyron. Les plus petits morceaux qu'ils en trouvent, sont de la grosseur d'une amande, & les plus gros de la grosseur d'une noix. Ils en font des bracelets & des colliers ornés quelquefois de pierres précieuses qui traversent l'or de part en part. Mais comme ils n'ont ni fer ni cuivre, ils en tirent des étrangers pour un poids égal de leur or.

XXIII. Description particulière de l'Arabie heureuse.

APRE'S ces peuples viennent les Carbes, & ensuite les Sabæens qui sont la plus nombreuse nation de l'Arabie. Ils occupent la partie de cette contrée qu'on appelle heureuse, non-seulement à cause des troupeaux qui y sont en abondance, mais encore parce qu'elle produit ces parfums qui font nos plus grandes délices. Tout le pays, sur-tout le long de la mer,

est comme embaumé par les plantes odoriférantes qui sortent de la terre de toutes parts ; comme le baume, la canelle, & plusieurs autres qui ont toutes leurs propriétés particulières. Quand elles sont nouvelles, elles sont fort belles à voir ; mais pour peu qu'elles vieillissent, elle deviennent flasques & désagréables. Plus avant dans les terres on trouve des forêts épaisses d'arbres qui portent l'encens & la mirrhe, sans parler des palmiers, des roseaux & des cinnamomes. Ces sortes d'arbres sont en si grand nombre, qu'il est impossible d'exprimer l'excellente odeur que leur assemblage répand dans l'air. Rien n'approche dans la nature, du plaisir que cette odeur composée fait à ceux même qui côtoient ce rivage, & qui ne la reçoivent que de loin. Les vents de terre qui s'élèvent au Printems apportent ces exhalaisons précieuses du milieu du pays jusques sur la mer. Car outre que les Aromates ne sont point séparés dans des vases, comme nous les avons ici, ils ne sont pas même affoiblis par le transport; mais ils ont encore toute la vigueur qu'ils tirent de la plante qui les por-

te, & leur odeur s'insinue, pour ainsi dire, jusqu'au fond de l'âme. Elle est d'ailleurs aussi salutaire qu'elle est délicieuse; & sortant actuellement du sein de la nature, elle donne à ceux qui la sentent l'idée de l'ambroisie, que la fable fait servir à la table des Dieux : la langue au moins ne fournit aucun autre terme qui puisse faire comprendre l'effet divin de cette odeur sur les sens. Cependant la nature ne laisse point encore aux hommes cette félicité toute pure; & elle y a mêlé une peine ou un danger qui les avertit toujours du besoin qu'ils ont du secours des Dieux. Ces forêts odoriférantes sont pleines de serpens rouges de la longueur d'un pied, & dont la morsure est irrémédiable. Ils sautent sur l'homme, & le couvrent de sang par leurs morsures. De plus les vapeurs qui ont de la force dans ce lieu plein d'aromates pénètrent souvent le corps des Habitans, & leur causent une enflure qui aboutit à un relâchement de fibres, accident encore plus fâcheux. Ils guérissent cette infirmité en faisant brûler du bitume & du poil de bouc sous le nez de leurs malades, afin de combattre l'odeur

qui est répandue dans l'air par une autre fort opposée. Car les plus excellentes choses ne sont utiles à l'homme, que quand il en use avec une certaine modération qui convient à son tempérament. La ville de Saba qui est bâtie sur le penchant d'une montagne, est la Capitale de tout le pays. Le sceptre est héréditaire dans une seule famille, & ils rendent à leurs Rois des honneurs mêlés d'avantages & d'incommodités. Ceux-ci paroissent heureux en ce qu'ils commandent tout ce qu'ils veulent : mais il leur est défendu de mettre jamais le pied hors de leur Palais ; & s'ils s'avisoient de le faire, les peuples ne manqueroient point de les lapider, selon l'ordre qu'ils en ont reçu d'un ancien Oracle. Au reste les Arabes surpassent en richesses non-seulement les Barbares, mais toutes les nations policées. De tous les peuples qui trafiquent avec de l'argent, ce sont ceux qui exigent les plus grosses sommes pour un très-petit poids de la marchandise qu'ils débitent. Mais de plus comme leur situation les a toujours mis à l'abri du pillage, ils ont des monceaux d'or & d'argent, particulièrement à

Saba qui eſt le ſéjour de leurs Rois ; ſans parler des vaſes , des meubles , & des lits même de l'un & de l'autre métal. Les périſtyles de leurs maiſons ſont revêtus d'or, & les chapiteaux des colonnes portent des ſtatues d'argent maſſif. Les portes & les frontiſpices ſont chargés avec ſymétrie d'ornemens d'or , d'argent , d'ivoire & d'autres matièrès précieuſes. Ils ont conſervé l'abondance & la tranquilité pendant tant de ſiècles ; parce qu'à la différence de la plupart des hommes , il ne cherchent point à ſe rendre riches & heureux de la pauvreté & des malheurs d'autrui. La mer auprès de leurs côtes paroît blanche , couleur ſingulière dont il eſt difficile d'aſſigner la cauſe. C'eſt là que ſont les Iſles fortunées qui ont pluſieurs villes très bien bâties. On ne voit dans leurs campagnes que des troupeaux tout blancs , & les femelles n'ont jamais de cornes. Les marchands y abordent de tous côtés ſur tout à Potane qu'Alexandre fit bâtir à l'entrée du fleuve Indus pour avoir un port ſur la mer des Indes. Voilà ce qu'on remarque ſur la terre dans ce pays ; mais il ne faut pas omettre ce que

l'on croit remarquer dans le Ciel.

XXIV. Phénomènes céleftes dans la mer de l'Inde.

LE PHÉNOMÈNE le plus merveilleux, & qui doit le plus étonner les navigateurs, eft ce qu'on dit de la conftellation de l'Ourfe. On ne voit aucune des Etoiles qui la compofent avant fix heures du foir dans le mois de Décembre, & avant neuf heures dans le mois de Janvier. Elles (1) fuivent un ordre qui répond à celui-là dans le refte de l'année. On ne découvre jamais non plus aucune des cinq Etoiles qu'on appelle Planètes. A l'égard des Etoiles fixes, elles paroiffent à leur lever beaucoup plus grandes qu'à nous, ou bien elles fe lèvent & fe couchent en des tems fort différens de ceux où nous les voyons s'éloigner ou fe rapprocher du Soleil dans le cours de l'année. Le Soleil n'eft point précédé dans ce pays par l'Aurore (2); mais fa lumière fe fait voir fubitement, & change tout d'un

(1) Je crois m'approcher ici un peu plus que Rhodoman du fens du texte, qui me paroît corrompu; & qui préfente d'ailleurs une opinion tirée de quelques relations fabuleufes.

(2) Cette propofition a quelque fondement; parce que la grande chaleur raréfiant l'atmofphere dans les pays chauds, diminue beaucoup la durée des crépufcules. Mais malgré ce qu'on va lire dans un moment, il en doit être de même de l'Aurore & du Crépufcule du foir.

coup une nuit profonde en un grand jour. On dit qu'il paroît ſortir de la mer comme un charbon ardent qui pouſſe hors de lui quantité d'étincelles. Il ne ſe montre point comme à nous ſous une forme ronde ; mais il s'élève ſur l'horiſon comme une colonne dont le chapiteau eſt un peu écraſé. D'ailleurs il ne jette ni lumière, ni rayons pendant la première heure, & il reſſemble ſeulement à un feu qui ſeroit au milieu d'une grande obſcurité. A la ſeconde heure il prend la figure d'un bouclier, & répand par tout une chaleur & une clarté fort vives. Il arrive tout le contraire à ſon coucher : car après avoir diſparu, il laiſſe un crépuſcule de deux ou même de trois grandes heures au rapport d'Agatarchidès ; & c'eſt pour ces peuples le tems le plus agréable de la journée, parce que la chaleur du jour à entièrement ceſſé. Les vents d'Orient & d'Occident, auſſi-bien que ceux du Septentrion, ſoufflent là comme ailleurs ; mais on ne connoît pas dans toute l'Ethiopie les vents du Midi. Il fait néanmoins dans la Troglodyte & dans l'Arabie des vents ſi chauds qu'ils mettent le feu dans les forêts,

& réduisent à la dernière langueur les Habitans, lors même qu'ils se sont refugiés dans leurs cabanes ; c'est ce qui fait qu'ils regardent l'Aquilon comme le plus aimable de tous les vents, parce qu'il traverse toute la terre sans perdre sa fraîcheur.

XXV. Description abrégée de l'intérieur de l'Afrique.

Il ne sera pas maintenant hors de propos de dire un mot des Africains qui habitent auprès de l'Egypte, & de parcourir les contrées qui sont aux environs de la leur. Quatre Nations d'Africains occupent la terre ferme qui est derrière Cyrène, & les Syrtes (1). Les Nasamones sont au Midi, les Auchises sont au Couchant, les Marmarides cultivent cette longue étendue de côtes qui est entre l'Egypte & Cyrene, & les Maces qui sont les plus nombreux habitent le plus près des Syrtes. Entre ces peuples, ceux qui ont des terres propres à porter des fruits, exercent l'agriculture ; d'autres sont pasteurs & se nourrissent de leurs troupeaux. Les uns & les autres ont des Rois. Ils ne sont pas tout à fait sauvages, & ils

(1) Les Syrtes sont des fonds de mer sablonneux vis-à-vis les côtes Orientales de l'Afrique Septentrionale.

connoissent l'humanité. Mais il y a une troisième sorte d'Africains qui ne sont point soumis à un Roi, qui n'ont ni mœurs ni justice, & qui ne vivent que de brigandages. Ils sortent subitement de leurs retraites, emportent les premières choses qu'ils rencontrent, & s'enfuient aussi tôt. Ils passent toute leur vie à l'air, & n'ont que des inclinations de bêtes. Ils n'ont aucun choix dans leur manger, & ils ne s'habillent que de peaux de chèvres. Les plus puissans d'entr'eux ne sont maîtres d'aucunes villes, mais ils ont quelques tours assises au bord de l'eau, dans lesquelles ils serrent les vivres qu'ils ont de trop. Ils font chaque année prêter serment de fidélité à leur sujets Ils regardent comme compagnons ceux qui vivent sous leur empire; mais ils poursuivent comme ennemis ceux qui se soustrayent à leur domination, & ils les condamnent à la mort. Leurs armes conviennent & à leur pays & à leur naturel. Car comme ils habitent une contrée fort plate, & qu'ils sont fort légers, ils vont à la guerre avec trois lances seulement, & quelques pierres qu'ils portent dans des sacs de cuir. Ils ne

se servent ni d'épées, ni de casques, ni de toutes nos autres armes. Ils songent seulement à surpasser les autres à la course, soit en fuyant, soit en poursuivant. Aussi sont-ils fort habiles à lancer des pierres, fortifiant par l'exercice & par l'habitude les dispositions qu'ils ont reçûes de la nature. Ils n'observent aucune justice à l'égard des étrangers, & ils faussent ordinairement la foi qu'ils leur ont donnée. Auprès d'eux est le territoire de Cyrène. La terre en est bonne & produit quantité de fruits; car elle porte non-seulement des blés, mais aussi des vignes, des oliviers, & toutes sortes d'arbres. Ce pays enfin est arrosé par de grands fleuves qui sont d'une extrême commodité pour les Habitans, excepté dans la partie Méridionale qui est entièrement infertile, & manque absolument d'eau. Elle est tellement dénuée d'arbres, de ruisseaux, & de tous les objets qui peuvent arrêter la vûe, qu'elle ressemble à une vaste mer. Elle est même bornée par des sables immenses qu'on ne sauroit traverser. On n'aperçoit jamais d'oiseaux dans l'air; cependant on voit courir sur la terre des chevreuils & des

bœufs sauvages. Mais autant que ce pays est dépourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, autant est-il rempli de serpens de différentes formes. Les plus remarquables sont les Cérastes, dont les morsures sont mortelles. Comme leur couleur approche fort de celle du sable, il est très-difficile de les apercevoir ; & la plupart des voyageurs s'attirent, en marchant sur eux, une mort imprévue. On dit qu'il vint autrefois une si grande quantité de ces serpens dans l'Egypte, qu'ils la dépeuplèrent en partie.

XXVI. Phénomène étonnant dans un désert de l'Afrique voisin des Syrtes.

Il arrive une chose fort étonnante dans ce désert, aussi bien que dans ce canton de l'Afrique qui est vis-à-vis les Syrtes. En tout tems, mais sur tout lorsqu'il ne fait point de vent, l'air y paroît rempli de figures d'animaux, dont les unes sont immobiles, & les autres semblent se remuer. Quelques unes paroissent fuir, & d'autres poursuivent ceux qui marchent ; mais elles sont toutes d'une grandeur extraordinaire, & rien n'est plus capable d'effrayer ceux qui ne sont pas faits à ce spectacle. Car quand elles tombent sur les passans, elles leur font sentir une espèce de palpitation avant

que de les glacer par leur humidité. Ce phénomène épouvante les étrangers ; mais les Habitans du pays essuient cette incommodité, sans s'en mettre en peine. Quoique ce fait soit tout à fait étrange, & qu'il approche beaucoup de la fable; cependant quelques Philosophes en ont cherché la cause physique. Il ne souffle, disent-ils, point de vent dans ce pays; ou s'ils en souffle quelqu'un, ce ne peut être qu'un vent foible : c'est pourquoi l'air est toujours dans une grande tranquilité. D'ailleurs n'y ayant dans les environs ni bois, ni collines, ni vallées, ni rivières ; & la terre ne produisant point de fruits, il ne s'y engendre par conséquent point de ces vapeurs qui sont ailleurs le principe & la cause de tous les vents. Ce repos de l'air le rend extrêmement épais. Ainsi les nuées qui y sont poussées des pays circonvoisins, trouvant une espèce de résistance, prennent différentes formes, & se pressent les unes contre les autres, comme nous voyons qu'il arrive ici, même dans les tems pluvieux & agités. Dès que ces nuées ont passé dans cet air tranquile, leur poids les fait tomber vers la terre dans la

la figure où elles se trouvent; & elles suivent l'impression que leur donne le premier corps vivant qui s'en approche. Car il ne faut pas s'imaginer que le mouvement qu'elles paroissent avoir, parte d'une volonté qui soit en elles. Mais les hommes ou les bêtes qui marchent, les poussent devant eux ou s'en font suivre avec l'air qui les environne, & qui entraîne aisément des substances si légères. Et lorsqu'ils s'arrêtent ou qu'ils reviennent sur leurs pas, il n'est pas étonnant que leur rencontre subite décompose ces figures qui les inondent en se détruisant.

C'EST ici le lieu de parler des Amazones d'Afrique : car ceux-là se trompent qui croient qu'il n'y en a jamais eu d'autres que celles qui ont demeuré dans le Royaume de Pont le long du fleuve Thermodoon. Il est certain au contraire que les Amazones de l'Afrique sont plus anciennes que les autres, & les ont surpassées par leurs exploits. Je suis bien persuadé que leur histoire paroîtra nouvelle & inouïe à la plupart des lecteurs. Car cette Nation a été entièrement éteinte plusieurs siècles avant la guerre de Troie ; au lieu que les Amazones du fleuve Ther-

XXVII Des Amazones d'Afrique.

modoon fleuriſſoient encore pendant cette guerre. Ainſi il n'eſt pas étonnant que ces dernières ſoient plus connues, & ſe ſoient pour ainſi-dire emparées de la gloire des premières, que le long eſpace de tems a fait entièrement oublier. Pour moi ayant trouvé que pluſieurs Poëtes ou Hiſtoriens, dont quelques-uns même ſont modernes, ont fait mention des Amazones de l'Afrique; j'expoſerai en abrégé leurs exploits les plus remarquables, en ſuivant les traces de Dionyſius (1) qui a écrit l'hiſtoire des Argonautes & de Bacchus, & qui rapporte ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable dans l'antiquité la plus reculée. Il y a eu en Afrique pluſieurs Nations de femmes recommandables par leur valeur. Chacun ſait que la Nation des Gorgones, contre leſquelles on dit que Perſée combattit, a été extrêmement courageuſe; & on en a une preuve certaine en ce que ce fils de Jupiter, qui étoit alors le plus vaillant des

(1) C'eſt le même Denis de Mitylène dont il parlera encore plus bas art. 34. On croit qu'il a vécu un peu avant le tems de Cicéron & de Céſar. *Voyez* Voſſius *l.* 3. où les Auteurs dont le tems eſt incertain ſont nommés par ordre alphabétique, & *l.* 4, *c.* 5.

Grecs, regarda comme un très grand exploit la guerre qu'il leur avoit faite. Mais les Amazones dont il s'agit maintenant paroîtront bien ſupérieures aux Gorgones. Vers les extrêmités de la terre & à l'Occident de l'Afrique habite une Nation gouvernée par des femmes, dont la manière de vivre eſt toute différente de la nôtre. Car la coutume eſt là que les femmes aillent à la guerre ; & elles doivent ſervir un certain eſpace de tems, en conſervant leur virginité. Quand ce tems eſt paſſé, elles épouſent des hommes pour en avoir des enfans ; mais elles exercent les Magiſtratures & les charges publiques. Les hommes paſſent toute leur vie dans la maiſon, comme font ici nos femmes, & ils ne travaillent qu'aux affaires domeſtiques ; car on a ſoin de les éloigner de toutes les fonctions qui pourroient relever leur courage. Dès que ces Amazones ſont accouchées, elles remettent l'enfant qui vient de naître entre les mains des hommes, qui le nourriſſent de lait & d'autres alimens convenables à ſon âge. Si cet enfant eſt une fille, on lui brûle les mamelles, de peur que dans la ſuite du tems elles

ne viennent à s'élever, ce qu'elles regardent comme une incommodité dans les combats ; & c'est-là la raison du nom d'Amazones que les Grecs leur ont donné. On prétend qu'elles habitoient un Isle appelée Hespérie, parce qu'elle est située au couchant du lac Tritonide. Ce lac prend, dit-on, son nom d'un fleuve appelé Triton, qui s'y décharge. Il est dans le voisinage de l'Ethiopie (1), au pied de la plus haute montagne de ce pays-là, que les Grecs appellent Atlas, & qui domine sur l'Océan. L'Isle Hespérie est fort grande, & elle porte plusieurs arbres qui fournissent des fruits aux Habitans. Ils se nourrissent aussi du lait & de la chair de leurs chèvres & de leurs brebis, dont ils ont de grands troupeaux ; mais l'usage du blé leur est entièrement inconnu. Les Amazones portées par leur inclination à faire la guerre, soumirent d'abord à leurs armes toutes les villes de cette Isle, excepté une seule qu'on appeloit Mène, & qu'on regardoit comme sacrée. Elle étoit habitée par des Ethiopiens Icthyophages, & il

(1) Ceci se rapporte à l'Ethiopie Occidentale sur l'Océan, différente de l'Orientale, & au-dessus de l'Egypte, selon la division qu'en fait Homère Odyss. v. 23, & 24.

en ſortoit des exhalaiſons enflammées. On y trouvoit auſſi quantité de pierres précieuſes, comme des Eſcarboucles, des Sardoynes, & des Emeraudes. Ayant ſoumis enſuite les Numides & les autres Nations Africaines qui leur étoient voiſines, elles bâtirent ſur le lac Tritonide une Ville qui fut appelée Cherronèſe(1) à cauſe de ſa figure. Ces ſuccès les encourageant à de plus grandes entrepriſes, elles parcoururent pluſieurs parties du monde. Les premiers peuples qu'elles attaquèrent furent, dit-on, les Atlantes. Ils étoient les mieux policés de toute l'Afrique, & habitoient un pays riche & rempli de grandes villes. Ils prétendent que c'eſt ſur les côtes maritimes de leur pays que les Dieux ont pris naiſſance; & cela s'accorde aſſez avec ce que les Grecs en racontent: nous en parlerons plus bas. Myrine, Reine des Amazones, aſſembla contre eux une armée de trente mille femmes d'Infanterie, & de deux mille de Cavalerie; car l'exercice du cheval étoit auſſi en recommandation chez ces femmes, à cauſe de ſon utilité dans la guerre. Elles

(1) Cherronèſe ou preſqu'iſle.

portoient pour armes défensives des dépouilles de serpens : l'Afrique en produit d'une grosseur qui passe toute croyance. Leurs armes offensives étoient des épées, des lances & des arcs. Elles se servoient fort adroitement de ces dernières armes, non-seulement contre ceux qui leur résistoient, mais aussi contre ceux qui les poursuivoient dans leur fuite. Ayant fait une irruption dans le pays des Atlantides, elles vainquirent d'abord en bataille rangée les habitans de la ville de Cercène ; & étant entrées dans cette place pêle-mêle avec les fuyards, elles s'en rendirent maîtresses. Elles traitèrent ce peuple avec beaucoup d'inhumanité, afin de jeter la terreur dans l'âme de leurs voisins. Car elles passèrent au fil de l'épée tous les hommes qui avoient atteint l'âge de puberté, & elles réduisirent en servitude les femmes & les enfans ; après quoi elles démolirent la ville. Le désastre des Cercéniens s'étant divulgué dans tout le pays ; le reste des Atlantes en fut si épouvanté, que tous, d'un commun accord, rendirent leurs villes, & promirent de faire ce qu'on leur ordonneroit. La Reine Myrine

les traita avec beaucoup de douceur. Elle leur accorda ſon amitié ; & à la place de la Ville qu'elle avoit détruite, elle en fit bâtir une autre à laquelle elle fit porter ſon nom. Elle la peupla des priſonniers qu'elle avoit faits dans ſes conquêtes, & des gens du pays qui voulurent y demeurer. Cependant les Atlantes lui apportant des préſens magnifiques, & lui décernant toutes ſortes d'honneurs ; elle reçut avec plaiſir ces marques de leur affection, & leur promit de les protéger.

XXVIII. Les Gorgones autres femmes guerrières vaincues par les Amazones.

En effet comme ils étoient ſouvent attaqués par les Gorgones, cette autre Nation de femmes, qui étoient leurs voiſines & qui tâchoient d'égaler en tout les Amazones ; la Reine Myrine voulut bien les aller combattre dans leur pays à la prière des Atlantes. Les Gorgones s'étant rangées en bataille, le combat fut opiniâtre ; mais enfin les Amazones ayant eu le deſſus, elles paſſèrent au fil de l'épée quantité de leurs ennemies, & n'en prirent guères moins de trois mille priſonnières. Le reſte s'étant ſauvé dans les bois, Myrine qui vouloit abolir entièrement cette Nation, commanda qu'on y mît le feu. Mais

ce deſſein n'ayant pas réuſſi, elle ſe retira ſur les frontières du pays des Gorgones. Cependant comme les Amazones faiſoient la garde avec négligence, à cauſe de leurs ſuccès; leurs priſonnières s'étant ſaiſies de leurs épées lorſqu'elles dormoient, en égorgèrent un grand nombre. Mais enfin étant accablées par les Amazones qui ſe mirent bien-tôt en défenſe, elles furent toutes tuées, après une réſiſtance très-vigoureuſe. Myrine fit brûler les corps de ſes compagnes mortes, ſur trois buchers; & elle fit élever trois grands tombeaux qui s'appellent encore aujourd'hui les tombeaux des Amazones. Les Gorgones s'étant relevées dans la ſuite, furent attaquées encore une fois par Perſée fils de Jupiter: Méduſe étoit alors leur Reine. Mais enfin cette Nation & celle des Amazones furent détruites l'une & l'autre par Hercule; lorſqu'étant paſſé dans l'Occident, il planta une colonne dans l'Afrique, ne pouvant ſouffrir, après tant de bienfaits que le genre humain avoit reçûs de lui, qu'il y eût une Nation gouvernée par des femmes. On dit que le lac Tritonide a entièrement diſparu par la

rupture de tout le terrain qui le féparoit de l'Occéan.

Mais pour revenir à Myrine; après qu'elle eut ravagé une grande partie de l'Afrique, elle entra dans l'Egypte où elle lia amitié avec Orus fils d'Isis qui gouvernoit alors ce Royaume. De-là elle alla attaquer les Arabes, & elle en extermina un très-grand nombre. Ensuite elle soumit à son empire toute la Syrie : les Ciliciens lui offrirent des présens, & lui promirent d'exécuter ses ordres. Myrine leur laissa la liberté, parcequ'ils étoient venus se rendre d'eux mêmes. C'est pour cela qu'on les appelle encore à présent Eleuthéro-Ciliciens(1). Ayant domté ensuite les peuples qui habitent auprès du Mont Taurus, & qui sont recommandables par leur force & par leur courage; elle entra dans la grande Phrygie; & ayant parcouru avec son armée plusieurs contrées maritimes, elle termina enfin cette expédition au bord du fleuve Caïque. Elle choisit ensuite dans les pays quelle avoit conquis les lieux les plus propres pour des villes, & elle y en fit bâtir des très-grandes. Elle donna son

(1) Libres Ciliciens.

nom à la principale, & voulut que les autres fussent appelées du nom des premières femmes de son armée ; comme le sont, par exemple les villes de Cyme, de Pitane & de Priène, qui sont situées au bord de la mer : mais elle en fit bâtir plusieurs autres dans la Terre-Ferme. Elle soumit aussi quelques Isles, & entr'autres celle de Lesbos, où elle bâtit la ville qu'on appelle Mytilène, du nom de sa sœur qui commandoit une partie de son armée. Pendant qu'elle alloit à d'autres Isles, son vaisseau fut battu de la tempête. Ayant fait un vœu à la mère des Dieux, elle fut jetée dans une Isle déserte, qu'elle consacra à la Déesse, suivant l'avertissement qu'elle en avoit eu en songe ; elle lui dressa des autels, & lui institua des sacrifices. Elle donna ensuite à cette Isle le nom de Samothrace, qui dans sa langue maternelle signifioit Isle sacrée. Il y a pourtant des Historiens qui prétendent que cette Isle s'appeloit d'abord Samos, & que depuis elle fut appelée Samothrace par les Thraces qui l'habitèrent. On dit que quand les Amazones furent sorties de cette Isle, la Mère des Dieux qui s'y plaisoit, y

transporta, pour la peupler, un grand nombre de gens, & entr'autres ses enfans appelés les Corybantes. A l'égard de leur père, il n'est connu que de ceux qui sont initiés aux Mystères qu'on y célèbre encore aujourd'hui, & que cette Déesse enseigna dès lors aux hommes dans un temple dont elle fit un asyle. Environ ce tems-là un certain Mopsus, né en Thrace, fut banni de son pays par Lycurgue qui en étoit Roi; & s'étant fait suivre par un assez grand parti, il se jeta dans le pays des Amazones. Sipyle Scythe de nation, banni de même de sa patrie, se joignit à Mopsus dans cette guerre. Leurs troupes réunies remportèrent la victoire. La Reine Myrine & la plûpart de ses compagnes furent tuées sur le champ de bataille. Ces Etrangers les ayant attaquées en d'autres rencontres, & toujours avec succès, ce qui resta de cette armée de femmes fut obligé de revenir dans la Libye. Telle fut, dit-on, la fin de l'expédition des Amazones.

XXIX. Histoire des Dieux, selon les Atlantes.

COMME nous avons fait mention des Atlantes, je crois qu'il ne sera pas hors de notre sujet de rapporter ici

ce qu'ils racontent de la naiſſance des Dieux : leur ſentiment n'eſt pas en ce point fort éloigné de celui des Grecs. Les Atlantes habitent une contrée maritime & très-fertile. Il diffèrent de tous leurs voiſins par leur piété envers les Dieux & par leur hoſpitalité. Ils prétendent que c'eſt chez eux que les Dieux ont pris naiſſance ; & le plus fameux de tous les Poëtes de la Grèce paroît être de cet avis, lorſqu'il fait dire à Junon (1).

Je vais voir ſur les bords du terreſtre ſéjour
L'Océan & Thétis, dont nous tenons le jour.

Ils diſent que leur premier Roi fut Uranus. Ce prince raſſembla dans les Villes, les hommes qui avant lui étoient répandus dans les campagnes. Il les retira de la vie brutale & déſordonnée qu'ils menoient ; leur enſeigna l'uſage des fruits & la manière de les garder, & leur communiqua pluſieurs autres inventions utiles. Son empire s'étendoit preſque par toute la terre, mais ſur-tout du côté de l'Occident & du Septentrion. Comme il étoit ſoigneux obſervateur des

(1) Iliad. 14. *v.* 311.

astres, il détermina plusieurs circonstances de leurs révolutions. Il mesura l'année par le cours du Soleil, & les mois par celui de la Lune ; & il désigna le commencement & la fin des saisons. Les peuples qui ne savoient pas encore combien le mouvement des Astres est égal & constant, étonnés de la justesse de ses prédictions, crurent qu'il étoit d'une nature plus qu'humaine ; & après sa mort ils lui décernèrent les honneurs divins, à cause de son habileté dans l'Astronomie, & des bienfaits qu'ils avoient reçûs de lui. Ils donnêrent son nom à la partie supérieure de l'Univers ; tant parce qu'ils jugèrent qu'il connoissoit particuliérement tout ce qui arrive dans le Ciel, que pour marquer la grandeur de leur vénération par cet honneur extraordinaire qu'ils lui rendoient : ils l'appelèrent enfin Roi éternel de toutes choses. On dit qu'Uranus eut quarante-cinq enfans de plusieurs femmes, mais qu'il en eut entr'autres dix-huit de Titæa. Ceux-ci outre leur nom particulier furent appelés Titans du nom de leur mère. Comme Titæa étoit fort prudente & qu'elle surpassoit les au-

Titæa sa femme dont nâquirent les Titans & deux filles Basilée & Rhéa.

tres femmes en toute sorte de vertus, elle fut mise au rang des Dieux par ceux qu'elle avoit comblés de biens pendant sa vie, & elle fut appelée la terre. Uranus eut aussi plusieurs filles, dont les deux aînées ont été les plus célèbres. L'une étoit Basilée qui signifie Reine, & l'autre Rhéa que quelques-uns nomment aussi Pandore. Basilée qui étoit la première étoit aussi la plus sage & la plus habile. Elle éleva tous ses frères, & elle avoit pour eux une amitié de mère. Quand son père passa au rang des Dieux, les peuples & surtout ses frères l'obligèrent de monter sur le trône. Elle étoit encore vierge, & par un excès de pudeur elle ne vouloit pas se marier. Mais enfin, pour avoir des enfans qui pussent succéder à sa couronne, elle épousa Hypérion, celui de ses frères qu'elle aimoit le plus. Elle en eut un fils & une fille, Hélius & Séléné, tous deux admirables par leur beauté & par leur vertu. Cependant ces avantages attirèrent sur Basilée l'envie de ses frères, qui craignant d'ailleurs qu'Hypérion ne voulût se rendre maître du Royaume, conçûrent un dessein exécrable. Ils

Hélius & Séléné frere & sœur enfans de Basilée & d'Hypérion.

conjurèrent entr'eux d'égorger Hypérion, & de noyer dans l'Eridan son fils Hélius, qui n'étoit encore qu'un enfant. Quand Séléné apprit ce malheur, comme elle aimoit son frère uniquement, elle se jeta du haut du Palais en bas. Pendant que Basilée cherchoit le long du fleuve le corps de son fils Hélius, elle s'endormit de lassitude. Elle crut voir son fils qui l'appela & lui recommanda de ne point s'affliger de la mort de ses enfans. Il ajoûta que les Titans recevroient le châtiment qu'ils méritoient; que sa sœur & lui alloient être admis au nombre des Dieux, par l'ordre du destin; que ce qui s'appeloit autrefois dans le Ciel le feu sacré, s'appelleroit Hélius ou le Soleil, & qu'on donneroit à l'astre appelé Méné, le nom de Séléné ou de Lune. S'étant réveillée, elle raconta son songe à ceux qui la suivoient, & leur défendit de la toucher. Aussi-tôt elle tomba dans une espèce de fureur. Prenant en main les jouets de sa fille qui pouvoient faire du bruit, elle erroit par tout le pays; & se mettant à courir & à danser, les cheveux épars, comme elle auroit fait au son des tambours & des

tymbales, elle excitoit la compassion de tous ceux qui la voyoient. Tout le monde en ayant pitié, quelques uns voulurent l'arrêter. Mais aussi tôt il tomba une grande pluie accompagnée d'horribles éclats de tonnerre. Sur ces entrefaites Basilée disparut. Le peuple changeant alors sa douleur en vénération, plaça Hélius & Séléné entre les Astres. On éleva des autels en l'honneur de leur mère, & on lui offrit des sacrifices au bruit des tambours & des tymbales a l'imitation de ce qu'on lui avoit vu faire.

XXX Histoire de Cybèle suivant les Phrygiens. Combats de Marsyas & d'Apollon.

Les Phrygiens pourtant revendiquent cette Déesse. Ils disent qu'ils avoient autrefois un Roi nommé Méon qui régnoit aussi sur la Lydie. Ce Prince épousa une femme nommée Dindyme, dont il eut une fille. Ne voulant pas l'élever, il l'exposa sur le Mont Cybèle. Cependant les Dieux permirent qu'elle fut allaitée par des femelles de Léopards, & d'autre animaux féroces. Quelques Bergères du lieu l'ayant remarqué, enlevèrent cet enfant & l'apelèrent Cybèle, du nom du lieu où elles l'avoient trouvée. Cette fille devenue grande, surpassoit ses compagnes non-seule-

ment par sa beauté & par sa sagesse, mais aussi par son esprit. Car elle inventa une flûte, composée de plusieurs tuyaux ; & ce fut elle qui la première fit entrer dans les chœurs les tymbales & les tambours. Elle guérissoit par des purifications & par des airs de musique, les maladies des enfans, & celles des troupeaux. Comme elle avoit sauvé plusieurs enfans, & qu'elle en avoit souvent entre les bras, elle fut appelée d'un commun consentement, Mère de montagne. Le principal de ses amis étoit Marsyas Phrygien, homme recommandable par son esprit & par sa tempérance. Il donna des marques de son génie, lorsqu'il inventa la flûte simple, qui rendoit seule tous les tons de la flûte à plusieurs tuyaux; & on jugera de sa chasteté, lorsqu'on saura qu'il est mort sans avoir connu les plaisirs de Vénus. Cependant Cybèle étant parvenue en âge de puberté, devint amoureuse d'un jeune homme du pays, appelé d'abord Atys, & ensuite Papas. Ses parens la reconnurent dans le tems qu'elle avoit eu un commerce secret avec lui, & qu'elle en étoit devenue grosse. Ils la menèrent, sans en rien sçavoir, à la Cour du Roi son Père. Ce Prince la crut

d'abord fille : mais ayant reconnu le contraire, il fit mourir Atys & les Bergères qui avoient trouvé & nourri sa fille ; & il voulut qn'on laissât leurs corps sans sépulture. Cybèle transportée d'amour pour ce jeune homme, & affligée de l'aventure de ses nourrices, devint folle, & se mit à courir le pays en pleurant & en battant du tambour. Marsias ayant pitié de son infortune, à cause de l'amitié qu'il lui avoit autrefois portée, se mit à la suivre. Ils arrivèrent ensemble chez Bacchus à Nyse, & ils y trouvèrent Apollon qui avoit acquis une grande réputation par la manière dont il jouoit de la Lyre. On prétend que Mercure a été l'inventeur de cet instrument ; mais qu'Apollon est le premier qui en ait joué avec méthode. Marsyas étant entré en dispute avec Apollon touchant l'art de la Musique, ils choisirent les Nysiens pour juges. Apollon joua le premier un air assez simple sur son instrument; mais Marsyas prenant sa flûte frapa d'avantage les auditeurs par la nouveauté du son & par l'agrément de son jeu, & il leur parut l'emporter de beaucoup sur son concurrent. Etant con-

venus entr'eux de redonner chacun à leurs juges des preuves de leur habileté ; on dit qu'Apollon accompagna ſon inſtrument d'un air qu'il chanta, & qui ſurpaſſa de bien loin le jeu de la flûte ſeule. Marſyas indigné, repréſenta à ſes auditeurs, qu'il n'étoit pas vaincû dans les règles ; puiſque c'étoit de leurs inſtrumens & non de leurs voix qu'il falloit juger, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſavoir laquelle de la lyre ou de la flûte l'emportoit ſur l'autre pour la beauté du ſon ; en un mot qu'il étoit injuſte d'employer deux arts contre un. Apollon répondit qu'il n'avoit pris aucun avantage ſur lui, puiſque Marſyas ſe ſervoit de la bouche & des doigts pour faire parler ſon inſtrument, & que ſi on le réduiſoit aux doigts ſeuls, il falloit que Marſyas s'y réduisît auſſi lui même. Les juges trouvèrent qu'Apollon avoit penſé juſte, & ils ordonnèrent une troiſième épreuve. Marſyas fut encore vaincu ; & Apollon que ce débat avoit aigri, l'écorcha tout vif. Il s'en repentit cependant peu de tems après ; & contriſté de ce qu'il avoit fait, il rompit les cordes de ſa lyre, & laiſſa perdre cet art naiſſant. Les Muſes

ajoûtèrent depuis à cet instrument la corde qu'on appele Mèsé, Linus celle qu'on appelle Lichanon, & Orphée & Thamyris celles qu'on nomme Hypaté & Parhypate. On dit qu'après qu'Apollon eut consacré dans l'antre de Bacchus sa lyre & les flûtes de Marsyas, il devint amoureux de Cibèle, & l'accompagna dans ses courses jusqu'aux monts Hyperboréens. Vers ce tems-là les Phrygiens furent affligés par de cruelles maladies, & la terre ne produisoit plus aucun fruit. Ayant demandé à l'Oracle un secours à leurs maux, on dit qu'il leur ordonna d'enterrer le corps d'Atys & d'honorer Cybèle comme Déesse. Mais comme le corps d'Atys avoit été entièrement consumé par le tems; ils le représentèrent par une figure, devant laquelle faisant des grandes lamentations, ils appaisèrent la colère de celui qu'ils avoient injustement mis à mort; cérémonie qu'ils ont conservée jusqu'à présent. Ils instituèrent à l'honneur de Cybèle, des sacrifices annuels sur les mêmes autels qu'elle avoit autrefois élevés. Enfin ils lui bâtirent un superbe temple dans la ville de Pisinunte en Phrygie, & ils

établirent des fêtes, à la solemnité desquelles on dit que le Roi Midas contribua beaucoup. Au dessus de la statue de Cybèle, on mit des Lions & des Léopards, parce qu'on croit qu'elle fut allaitée par ces animaux. Voilà ce que les Atlantes & les Phrygiens racontent de la Mère des Dieux.

XXXI. Descendans d'Uranus & d'Atlas son fils.

APRÈS la mort d'Hypérion, les enfans d'Uranus partagèrent le Royaume entr'eux. Les deux plus célèbres furent Atlas & Saturne. Les lieux maritimes étant échus par le sort à Atlas, ce Prince donna son nom aux Atlantes ses sujets, & à la plus haute montagne de son pays. On dit qu'il excelloit dans l'Astrologie; & que ce fut lui qui représenta le monde par une sphère. C'est pour cette raison qu'on a prétendu qu'Atlas portoit le monde sur ses épaules; cette fable faisant une allusion sensible à son invention. Il eut plusieurs enfans; mais Hespérus se rendit le plus remarquable de tous par sa piété, par sa justice, & par sa bonté. Celui-ci étant monté au plus haut du mont Atlas pour observer les Astres, fut subitement emporté par un vent impétueux, & on ne l'a pas vû depuis. Le peuple touché de son sort,

& se ressouvenant de ses vertus, lui décerna des honneurs divins, & consacra son nom, en le donnant à la plus brillante des Planètes (1). Atlas fut aussi père de sept filles qui furent toutes appelées Atlantides ; mais dont les noms propres furent Maïa, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone & Céléno. Elles furent aimées des plus célèbres d'entre les Dieux & les Héros, & elles en eurent des enfans, qui devinrent dans la suite aussi fameux que leurs Pères, & qui furent les chefs de bien des peuples. Maïa l'ainée de toutes, eut de Jupiter un fils appelé Mercure, qui fut l'inventeur de plusieurs arts. Les autres Atlantides eurent aussi des enfans illustres. Car les uns donnèrent l'origine à plusieurs Nations, & les autres bâtirent des Villes. C'est pourquoi non-seulement quelques Barbares, mais même plusieurs Grecs, font descendre leurs anciens Héros des Atlantides. On dit qu'elles furent très-intelligentes, & que c'est pour cette raison que les hommes les regardè-

(1) C'est Vénus à qui l'on donnoit le nom d'Hespérus, quand elle paroissoit après le coucher du Soleil : & celui de Phosphorus, quand elle précédoit son lever.

rent comme Déesses après leur mort, & les placèrent dans le Ciel sous le nom de Pléiades. Les Atlantides furent aussi nommées Nymphes, parce que dans leur pays on appeloit ainsi toutes les femmes.

XXXII. De Saturne & de Jupiter son fils.

ON RACONTE de Saturne frère d'Atlas que son impiété & son avarice le rendirent bien différent de son frère. Il épousa sa sœur Rhéa, & il en eut Jupiter, surnommé depuis Olympien. Il y a eu un autre Jupiter frère d'Uranus & Roi de Crète, mais dont la gloire fut bien inférieure à celle d'un de ses successeurs de même nom. Car celui-ci fut maître de tout le monde, au lieu que le premier n'avoit été Roi que de son Isle. Jupiter frère d'Uranus eut dix enfans appelés Curètes; & il appela l'Isle de Crète *Idæe*, du nom de sa femme: on dit qu'il y fut enterré, & on montre encore aujourd'hui son tombeau. Les Crétois ne conviennent pas de ce fait, & font une Histoire toute différente que nous rapporterons dans l'article de ces peuples. On raconte que Saturne fut Roi de Sicile, d'Afrique, & même de l'Italie. Il établit le siége de son Empire dans l'Occident. Il fit bâtir dans tous les lieux

hauts des Citadelles & des forteresses pour affermir son autorité : de-là vient que dans la Sicile & dans les pays Occidentaux, on appelle encore aujourd'hui Saturniens les lieux élevés. Jupiter fils de Saturne n'eut point les vices de son père, & il se montra doux & affable à tout le monde. C'est pourquoi ses pleuples lui donnèrent le nom de père. Il devint maître du Royaume ; soit que Saturne le lui eût cédé volontairement, ou qu'il y eût été contraint par ses sujets dont il s'étoit fait haïr. Jupiter ayant vaincu en bataille rangée son père qui l'étoit venu attaquer avec les Titans, demeura paisible possesseur du Trône. Il parcourut ensuite toute la terre dans la vûe de répandre ses bienfaits sur tous les hommes. Comme il étoit très-courageux & qu'il possédoit les autres vertus dans un haut degré, il devint bien-tôt maître du monde entier. Il s'étudioit à rendre ses sujets heureux ; mais il punissoit sévérement les méchans & les impies. Après qu'il fut mort, les peuples lui donnèrent le surnom de *Zeus*, c'est-à-dire vivant, parce qu'il avoit enseigné aux hommes à bien vivre. Ils le placèrent dans

le

le Ciel par une distinction qui partoit de leur reconnoissance, & lui déférèrent le titre de Dieu & de Seigneur éternel de tout l'Univers. Voilà en abrégé ce que les Atlantes racontent de leurs Dieux.

XXXIII. Différentes opinions sur Bacchus parmi les Grecs mêmes. Quelques-uns ne prennent Bacchus que pour une indication allégorique du vin.

L'ORDRE de notre Histoire nous a engagés à parler dans notre premier livre de la naissance & des actions de Bacchus (1) suivant les opinions Egyptiennes; & nous croyons devoir placer ici ce que les Grecs disent de ce Dieu. Comme les anciens Mythologistes & les Poëtes qui ont fait mention de lui, en parlent diversement, & chargent même son histoire de faits incroyables & absurdes; il est fort difficile de démêler la vérité de l'origine & des actions de Bacchus. Les uns n'en reconnoissent qu'un, d'autres prétendent qu'il y en a eu trois. Quelques-uns même soutiennent que ce Dieu n'a jamais paru sous la figure d'un homme, & ils veulent que par le mot de Bacchus on entende seulement le vin. Nous rapporterons en abrégé ce qui en a été dit dans ces différentes suppo-

(1) Sous le nom d'Osiris Liv 1, Sect. 1 Art. 8, & suivans Et il en parlera encore beaucoup dans les Livres 4 & 5.

ſitions. Ceux qui parlent phyſiquement de ce Dieu, & qui nomment le raiſin, du nom de Bacchus, diſent que la terre, entr'autres fruits, produiſit d'elle même la vigne, qui n'avoit point encore été ſemée. Leur raiſon eſt qu'on trouve dans des lieux abandonnés, des vignes ſauvages qui rapportent un fruit ſemblable à celui des vignes cultivées. Ils prétendent que Bacchus a été nommé Diméter par les anciens, c'eſt à-dire, qui a deux mères; parce qu'il naît pour la première fois, lorſque la vigne ſort de terre; & pour la ſeconde, lorſque le raiſin ſort de la vigne. Quelques Mythologiſtes lui attribuent encore une troiſième naiſſance. Car ils racontent qu'étant né de Jupiter & de Cérès, les hommes le mirent en pièces & le firent enſuite bouillir; mais que Cérès ayant ramaſſé ſes membres, lui rendit la vie. On donne une interprétation phyſique de ces fictions, en diſant que Bacchus fils de Jupiter & de Cérès, ſignifie que la vigne étant venue à ſon point de maturité par le moyen de Cérès qui eſt la terre, & de Jupiter qui eſt la pluie, produit le fruit qui fournit le vin. Bacchus

dans ſa jeuneſſe mis en pièces par les hommes, marque la vendange & le raiſin mis au preſſoir : ſes membres qu'on a fait cuire, indiquent la coutume de faire cuire le vin pour le rendre plus fort & d'un goût plus agréable ; ce qui ſe pratique chez pluſieurs peuples. Son retour à la vie & à ſon premier état par les ſoins de Cérès, exprime qu'après qu'on a dépouillé la vigne de ſon fruit, & qu'on l'a taillée, la terre la remet en état de repouſſer dans ſon tems. On ajoûte que Cérès a été appelée Terre-Mère (1) par les anciens Poëtes & Mythologiſtes. Enfin on remarque que ce qu'ils avancent eſt entièrement conforme à ce qu'en diſent les Poëmes d'Orphée, & aux particularités qu'on en découvre dans les ſacrés Myſtères qu'il n'eſt pas permis de révéler à ceux qui n'y ſont pas initiés. C'eſt auſſi par une raiſon de Phyſique, que d'autres penſent que Bacchus eſt fils de Sémélé. Car ils diſent que la terre fut nommée par les anciens Sémélé & Thyoné ; Sémélé (2) à cauſe de la véné-

(1) Guemeter ou Demeter.

(2) Σεμνή dont on a fait Sémélé, ſignifie vénérable. Thyoné vient de θυσια ſacrifices.

ration qu'on portoit à cette Déesse, & Thyoné à cause des sacrifices qu'on lui faisoit. Il naquit deux fois de Jupiter selon eux ; parce que le déluge de Deucalion ayant fait périr la vigne, ainsi que tous les autres arbres, les raisins furent bientôt reproduits à l'aide de la pluie. Ce Dieu s'étant montré ainsi aux hommes une seconde fois, on dit qu'il avoit été gardé dans la cuisse de Jupiter. Voilà quels sont les sentimens de ceux qui n'entendent par Bacchus, que l'invention ou la découverte du vin.

XXXIV. D'autres admettent un vrai Bacchus; & d'autres trois, dont les peuples n'ont fait ensuite qu'un seul.

LES MYTHOLOGISTES qui reconnoissent un vrai Bacchus, lui attribuent tous uniformément l'invention de la culture des vignes & de tout ce qui concerne le vin. Mais ils disputent s'il y en a eu plusieurs, ou s'il n'y en a eu qu'un seul. Les uns disent qu'il n'y a eu qu'un seul Bacchus, qui enseigna aux hommes à boire du vin, & à ramasser les fruits des arbres, qui mena une armée par toute la terre habitable, & qui introduisit les sacrés mystères & les Bacchanales. Les autres, comme je l'ai déjà dit, prétendent qu'il y en a eu trois qui ont tous vécu en différens tems, & ils attri-

buent à chacun d'eux des actions particulières. Ils assurent que le plus ancien étoit Indien de nation, que comme son pays étoit si fertile qu'il portoit des vignes sans être cultivé ; il s'avisa le premier d'écraser des grapes de raisin, & montra ainsi aux hommes l'usage du vin. Après cela il apporta beaucoup d'attention à cultiver les figuiers & les autres arbres qui portent du fruit ; enfin il fut très-expérimenté dans tout ce qui concernoit les productions de la terre. Ils ajoûtent qu'on lui avoit donné le surnom de Catapogon (1) parce que les Indiens nourrissent avec soin leurs barbes jusqu'à la fin de leurs jours. Ce même Bacchus parcourut toute la terre à la tête d'une armée, & enseigna l'art de planter la vigne, & de presser le raisin, ce qui lui fit donner le surnom de Lénæus (2) : Enfin ayant découvert aux hommes plusieurs autres secrets, il fut mis après sa mort au rang des immortels. Les Indiens montrent encore aujourd'hui l'endroit où il prit naissance, & ils ont plusieurs Villes qui portent en leur langue le nom de ce Dieu. Il

Le premier né dans l'Inde.

(1) πώγων signifie la barbe.

(2) ληνὸς signifie pressoir.

nous reste aussi plus d'un monument remarquable qui prouve qu il est né dans les Indes ; mais il seroit trop long de les rapporter.

Le second, fils de Jupiter & de Cerès ou de Proserpine.

SUIVANT ces Mythologistes, le second Bacchus naquit de Jupiter & de Proserpine ou de Cérès. Ce fut lui qui le premier attela des bœufs à la charrue ; car auparavant on ne labouroit qu'à force de bras. Il inventa, disent ils, plusieurs choses utiles à l'Agriculture, & qui soulagèrent beaucoup les laboureurs. C'est pourquoi suivant l'inclination qu'ont les hommes d'appeler Dieux leurs bienfaiteurs, ils lui firent des sacrifices, & lui décernèrent les honneurs divins. Les Peintres & les Sculpteurs donnent à celui-ci des cornes pour le distinguer du premier, & pour marquer de quelle utilité a été aux hommes, l'invention de faire servir le bœuf au labourage.

Le troisième, fils de Jupiter & de Sémelé.

LE TROISIÈME, disent-ils, naquit à Thèbes en Béotie, de Jupiter & de Séмélé fille de Cadmus. On raconte que Jupiter étant devenu amoureux de Sémélé qui étoit extrêmement belle, la visitoit souvent : & que Junon en ayant conçu de la jalousie, & voulant s'en venger sur sa rivale,

prit la figure d'une des confidentes de cette jeune fille. Dans ce déguisement elle lui persuada qu'il lui seroit glorieux que Jupiter vînt la trouver avec la même pompe & la même majesté qui l'accompagnoit lorsqu'il alloit voir Junon. Sémélé s'étant laissé séduire à cette proposition flateuse, exigea de Jupiter malgré lui-même, une faveur qui devoit la perdre. De sorte que ce Dieu s'étant présenté à elle armé du tonnerre & de la foudre, Sémélé qui n'en put soutenir l'éclat & le bruit, accoucha avant terme & mourut. Jupiter renferma promptement l'enfant dans sa cuisse où il prit l'accroissement ordinaire : & lorsque le tems de la naissance fut arrivé, il le porta à Nyse Ville d'Arabie, où cet enfant ayant été élevé par les Nymphes, fut appelé Dionysius, d'un nom composé de celui de son père, & du lieu où il avoit été nourri. Il étoit, ajoûtent ils, d'une rare beauté, & il passa sa jeunesse parmi des femmes, en festins, en danses & en toutes sortes de plaisirs. Mais assemblant ensuite ces femmes, & leur ayant donné des Thyrses pour armes, il parcourut toute la terre avec elles.

Il n'initia dans ses mystères que des hommes pieux & d'une vie irréprochable. Il institua en plusieurs endroits des fêtes publiques & des prix de Musique. Il appaisa les différens qui étoient entre les Nations, & il établit partout la paix, au lieu des guerres qui régnoient auparavant. Le bruit de sa générosité & de ses bienfaits s'étant répandu ; & tout le monde sachant qu'il rendoit le commerce de la vie plus agréable, on couroit au devant de lui de tous côtés, & on le recevoit avec de grandes marques de réjouissance. Quelques-uns cependant le refusoient par fierté ou par jalousie. Ils disoient que c'étoit par incontinence qu'il menoit les Bacchantes avec lui, & qu'il n'avoit inventé ses mystères & ses initiations que pour corrompre les femmes d'autrui. Mais il tira bien-tôt vengeance de ces calomnies ; & se servant contre ses ennemis de son pouvoir divin, tantôt il les rendoit insensés, tantôt il les faisoit démembrer par les femmes qui le suivoient. Il employa aussi dans ces sortes d'exécutions un stratagême de guerre. Car au lieu de Thyrses il donna à ses Bacchantes des lances dont le fer étoit

caché ſous des feuilles de lierre. Ses ennemis ignorant ces artifices mépriſoient les Thyrſes comme des armes de femmes ; & ne ſe précautionnant point contre leurs coups, ils en étoient mortellement bleſſés. Les plus célèbres de ceux qu'il a punis ſont, dit on, Penthée parmi les Grecs, le Roi Myrrane chez les Indiens, & Lycurgue Roi de cette partie de la Thrace qui eſt ſituée ſur l'Helleſpont.

Lycurgue Roi de Thrace vaincu par Bacchus.

ON RACONTE que Bacchus voulant mener ſon armée d'Aſie en Europe, lia amitié avec ce Roi, dont les Etats étoient ſur ſon paſſage. Il avoit déjà fait avancer la tête de ſon armée dans ce pays qu'il croyoit ſûr. Mais Lycurgue commanda à ſes ſoldats de s'aſſembler la nuit pour ſe ſaiſir de Bacchus & de ſes Ménades. Bacchus en ayant été averti par un Thrace appelé Tharops, en fut très-inquiet ; parce que la plus grande partie de ſes troupes étoit encore ſur l'autre rivage, & qu'il n'étoit accompagné que d'un très-petit nombre de femmes : c'eſt pourquoi il repaſſa ſecrètement la mer pour aller rejoindre ſon armée. Cependant Lycurgue ayant attaqué les Ménades reſtées dans un

lieu appelé Nysius, les fit passer au fil de l'épée. Mais Bacchus amenant toute son armée remporta la victoire sur les Thraces. Lycurgue étant tombé vif entre ses mains, il lui fit d'abord crever les yeux; & après toutes sortes d'opprobres & de tourmens, il le fit enfin attacher en croix. Ensuite pour marquer à Tharops sa reconnoissance, il lui donna le Royaume de Thrace, & lui enseigna ses Mystères & ses Orgies. Oéagre, fils de Tharops, reçut le Royaume des mains de son père, & apprit de lui les sacrés Mystères, ausquels il initia son fils Orphée. Comme celui-ci surpassoit ses prédécesseurs en esprit & en connoissances, il changea plusieurs choses dans les Orgies. C'est pourquoi on appelle Orphiques les Mystères de Bacchus. Quelques Poëtes, entre lesquels est Antimaque (1), disent que Lycurgue étoit Roi, non de la Thrace, mais de l'Arabie; & que ce fut à Nyse en Arabie qu'il dressa des embuches à Bacchus & aux Ménades. On ajoûte que Bacchus revint des Indes à Thèbes

(1) Poëte de Colophon ville de l'Ionie. Il vivoit du tems de Platon qui demeura seul à écouter des vers obscurs qu'il récitoit publiquement.

monté sur un éléphant, récompensant par-tout les gens de bien, & punissant les impies. Il employa trois ans entiers à cette expédition ; & c'est pour cette raison que les Grecs appellent Triétérides les fêtes de ce Dieu. On prétend que Bacchus chargé des dépouilles qu'il avoit recœuillies dans une course si glorieuse, inventa le premier la cérémonie du triomphe en entrant dans sa Patrie. Ce que nous venons de rapporter s'accorde avec ce qu'en ont écrit les anciens Auteurs. Mais un grand nombre de Villes Grecques se disputent l'honneur de la naissance de Bacchus. Les Eliens, les Naxiens, les Habitans d'Eleuthère, les Téiens & quantité d'autres peuples croient démontrer qu'il est né chez eux. Les Téiens en particulier donnent pour preuve de leur prétention, une fontaine d'excellent vin qui coule dans leur Ville en tems réglés. Quelques-uns allèguent que leur pays est de toute ancienneté voué à ce Dieu : d'autres enfin s'autorisent de quelques Temples de leurs Villes, ou de quelques bois de leurs campagnes qui sont consacrés de tems immémorial à Bacchus. En général com-

me ce Dieu a laissé en plusieurs endroits des marques de sa présence & de sa bonté, il n'est pas étonnant que chaque peuple le croie originaire de son pays. Homère confirme notre récit, lorsque dans ses Hymnes il parle ainsi des Villes qui sont en contestation pour le lieu de la naissance de Bacchus; en decidant néanmoins qu'il est né dans cette partie de l'Arabie qui touche à l'Egypte.

Cent (1) peuples chérissant ses dons & ses vertus
Veulent avoir nourri l'enfance de Bacchus:
Il n'est Greque cité, si l'on croit son histoire,
Qui ne puisse à l'Egypte enlever cette gloire.
Mais d'une erreur commune on est partout séduit;
Dans un profond secret Jupiter l'a produit,
En ces lieux, ou du haut d'une verte montagne,
Nyse voit l'eau du Nil couler dans la campagne.

(1) Les quatre premiers Vers François ne présentent que le fond du sens des quatre premiers Vers Grecs, où le Poëte nomme Dracanon, le mont Icare, l'Isle de Naxos, le fleuve Alphée, & la ville de Thèbes. Nous n'avons plus cet hymne.

XXXV. Opinion particulière des Africains Occidentaux qui croient aussi que Bacchus est né chez eux, dans une autre ville de Nyse dont l'Auteur décrit la situation.

Je n'ignore pas que les Africains qui habitent les côtes de l'Océan soutiennent aussi que Bacchus est né parmi eux. Ils prétendent que tous les exploits qu'on raconte de ce Dieu se sont faits dans leur pays. Ils ont même une Ville appelée Nyse, à laquelle ils appliquent l'Histoire de la naissance de Bacchus. Plusieurs anciens Mythologistes ou Poëtes de la Grèce, & même quelques Ecrivains plus récens ont été de cet avis. C'est pourquoi, afin de ne rien omettre de ce qui concerne Bacchus, nous rapporterons en peu de mots ce que les Africains en disent conformément à ce qu'en ont écrit les Grecs, & surtout Dionysius (1) qui nous a conservé l'ancienne Mythologie. Cet Auteur traite de Bacchus, des Amazones & des Argonautes, de la guerre de Troie & de plusieurs autres particularités. Il avoit aussi ramassé dans son livre les témoignages des anciens Poëtes & Mythologistes. Il dit que Linus fut le premier d'entre les Grecs qui inventa les Vers & la Musique, comme Cadmus a introduit le pre-

(1) Sur Dionysius ou Denis de Mitylène. *Voyez* ci-dessus art. 27.

mier dans la langue Grecque les lettres qui n'étoient connues que des Phéniciens. Il leur donna leurs noms, & forma les caractères dont on s'est servi depuis. On appela ces lettres Phéniciennes, parce qu'elles avoient été apportées de Phénicie en Grèce; & ensuite Pélasgiennes, parce que les Pélasgiens sont les premiers chez qui elles ayent été en usage. Linus, dit il, homme admirable pour la Poésie & pour la Musique, eut plusieurs disciples, & trois entr'autres qui ont été très célèbres, sçavoir Hercule, Thamyris & Orphée. Hercule apprenoit à jouer de la Lyre; mais comme il n'avançoit point, à cause de la pesanteur de son esprit, son maître s'avisa de le fraper: Hercule en colère se leva, & tua Linus d'un coup de son instrument. Thamyris avoit de plus heureuses dispositions. Il s'exerça à la Musique; mais la perfection où il parvint, lui inspira la vanité de se mettre au-dessus des Muses mêmes. Ces Déesses jalouses lui ôterent la vûe avec la voix, ainsi qu'Homère le témoigne lorsqu'il dit:

Iliad. l. 2. v. 594.

C'est ici que les Muses
Au Thrace Thamyris firent perdre la voix...

Et ensuite :

Dans ce combat fatal, irritant tous les Dieux, *Ib. v. 599.*
Il perdit, & le prix, & la voix & les yeux.

Pour Orphée (1) troisième disciple de Linus, nous en parlerons assez au long, en racontant les autres avantures de sa vie. On dit que Linus (2) écrivit en lettres Pélasgiennes les actions du premier Bacchus, & qu'il avoit laissé dans ses Commentaires plusieurs autres fables. On prétend que c'est des caractères Pélasgiens que se sont servis Orphée, Pronapidès (3) précepteur d'Homère, excellent Musicien, & Thymœtès fils d'un Lacédémonien de même nom qui vivoit du tems d'Orphée. Thymœtès voyagea en diverses parties du monde ; & enfin étant arrivé vers les côtes occi-

(1) L'Auteur a déjà nommé Orphée plus d'une fois. Mais il parlera expressément de cet ancien Poëte dans le Livre 4, art. 7.

(2) Linus fils d'Apollon & de Terpsicore, Poëte qui a vécu dans les temps fabuleux. *Voyez* sur son sujet Fabricius. *l.* 1, *c.* 4.

(3) Fabricius ne fait mention de Pronapidès que dans la table alphabétique des Auteurs qu'on croit avoir précédé Homere : & là il nous avertit que Pronapidès étoit Athénien. *l.* 1, *c.* 1. A l'égard de Thymœtes, il nous renvoie uniquement à cet endroit de Diodore, *l.* 1, *c.* 35.

dentales de l'Afrique, il y vit la Ville de Nyse, dont les Habitans disent qu'ils ont élevé Bacchus. Les Nyséens lui apprirent une grande partie des actions de ce Dieu qu'il rédigea par écrit dans un Poëme intitulé la Phrygie, ouvrage recommandable par l'ancienneté de sa Dialecte & de son écriture. Il rapporte entr'autres choses qu'Ammon Roi d'une partie de l'Afrique, épousa Rhéa fille d'Uranus, sœur de Saturne & des autres Titans. Ce Prince visitant son Royaume trouva dans les plaines voisines des monts Cérauniens, une fille singulièrement belle, qui s'appeloit Amalthée. En étant devenu amoureux, il en eut un enfant (1) d'une beauté & d'une force admirable. Il laissa ensuite à Amalthée le gouvernement de cette Province, qui avoit la figure d'une corne de beuf, & qu'on appeloit pour cette raison la corne Hespérienne. Cette contrée est très fertile & produit non-seulement des vignes, mais aussi toutes sortes d'arbres fruitiers. Amalthée ayant pris en main le gouvernement de cette Province, lui donna le nom de corne d'Amalthée,

(1) Cet enfant étoit Bacchus.

& on a depuis appelé de ce même nom tous les pays fertiles. Cependant Ammon craignant la jalousie de sa femme Rhéa, cacha avec soin cet enfant, & le fit élever secrètement dans la Ville de Nyse qui étoit fort éloignée de son Royaume. Cette Ville est située dans une Isle formée par le fleuve Triton ; elle est prodigieusement escarpée de tous les côtés, & l'on ne peut y entrer que par un passage étroit qu'on nomme les portes Nyséennes. L'Isle est très-abondante, il y a d'agréables prairies & des jardins délicieux arrosés d'eaux vives : elle est couverte d'arbres de toute espèce, & de vignes qui viennent d'elles mêmes. Il y règne un vent frais qui la rend extrêmement saine; aussi ceux qui l'habitent vivent beaucoup plus long-tems qu'aucun de leurs voisins. On trouve d'abord une vallée étroite, remplie de grands arbres si touffus qu'ils ne laissent aucun passage aux rayons du Soleil, & l'on ne s'y conduit que par un faux jour. Cette vallée est entrecoupée par des sources d'une eau excellente, & qui invite les passans à s'arrêter dans ce lieu-là. On trouve ensuite une caver-

ne de forme ronde, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire. Elle est couverte d'une voûte naturelle fort élevée, dont les pierres brillent des couleurs les plus éclatantes, comme le pourpre, le bleu, & autres semblables. Chaque pierre a la sienne, & l'on ne sauroit en imaginer aucune qui ne s'y rencontre. A l'entrée de cette caverne, il y a de grands arbres dont les uns portent des fruits; les autres sont stériles, mais toujours verts, & semblent n'avoir été produits par la nature que pour le plaisir de la vûe. Ces arbres cachent les nids de quantité d'oiseaux remarquables par la rareté de leur plumage & par la douceur de leur chant, dont l'agréable mêlange surpasse l'art & les accords de la Musique humaine. Plus avant, la caverne est entièrement découverte, & reçoit les rayons du Soleil. Il y croît une infinité d'espèces de plantes, mais sur tout la canelle & plusieurs autres dont l'odeur ne se perd jamais. C'est dans cet antre que sont les lits des Nimphes, formés de toutes sortes de fleurs, non par la main des hommes, mais par la nature. Il est impossible de voir dans cette Isle

une fleur flétrie ou une feuille tombée. C'eſt pourquoi, outre le plaiſir de la vûe, on a toute l'année celui de l'odorat. Ce fut dans cet antre qu'Ammon envoya ſon fils; il le donna à nourrir à Nyſe fille d'Ariſtée. Et il établit pour ſon Gouverneur Ariſtée même, homme recommandable par ſon eſprit, par ſa ſageſſe, & par toute ſorte de connoiſſances. Afin qu'il fût plus en ſureté contre les entrepriſes de Rhéa ſa maratre, Ammon le recommanda à Minerve qui étoit alors fort jeune. Elle étoit fille du fleuve Triton, & fut pour cette raiſon appelée Tritonide. On dit que cette Déeſſe fit vœu de garder une virginité perpétuelle, & qu'avec beaucoup de ſageſſe elle avoit l'eſprit ſi induſtrieux qu'elle inventa pluſieurs ſortes d'arts. Comme elle étoit de plus très-courageuſe, elle s'adonna auſſi au métier des armes, & elle fit pluſieurs actions mémorables. Elle tua l'Ægide qui étoit un monſtre horrible & tout à fait indomptable. Il étoit ſorti de la terre, & ſa gueule vomiſſoit une épouvantable quantité de flâmmes. Il parut d'abord dans la Phrygie, & il brûla toute la partie de ce pays qui a

tiré son nom de ce désastre (1). Il alla ensuite vers le mont Taurus, & il réduisit en cendres tous les bois qui se trouvèrent entre cette montagne & les Indes. Retournant du côté de la mer, il entra dans la Phénicie, & mit en feu la forêt du Liban. Ayant ensuite parcouru l'Egypte & traversé l'Afrique, il se rabatit du côté de l'Occident. Enfin il s'arrêta vers les monts Cérauniens, sur lesquels il fit le même ravage. Ayant désolé toute cette contrée, il s'attaqua aux Habitans mêmes, dont il fit périr les uns, & effraya tellement les autres, qu'ils abandonnèrent leur patrie, & s'enfuirent en des pays éloignés. Mais Minerve qui surpassoit le commun des hommes en prudence & en courage, tua enfin ce monstre. Elle porta toujours depuis la peau de l'Ægide sur sa poitrine, comme une arme défensive, & comme une marque de sa valeur & de sa victoire. La terre mère de ce monstre irritée de sa mort, enfanta les Géans qui furent enfin vaincus par Jupiter avec l'aide de Minerve, de Bacchus & des autres Dieux.

(1) αἴθω signifie je brûle.

BACCHUS ayant été nourri à Nyſe & inſtruit dans toutes ſortes de ſciences, étoit non-ſeulement d'une force & d'une beauté plus qu'humaine; mais il communiqua aux hommes pluſieurs inventions. Dans ſon enfance il découvrit la nature du vin & ſon utilité, en s'amuſant à écraſer des raiſins qui croiſſent naturellement à Nyſe. Il remarqua auſſi qu'on pouvoit faire ſécher les raiſins murs, & les garder pour le beſoin; & il rechercha avec attention quel terroir convenoit à chaque plante. Il réſolut de faire part aux hommes de ces découvertes, perſuadé qu'il étoit qu'en reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, ils lui rendroient des honneurs divins. Ses vertus & ſa réputation étant venues à la connoiſſance de Rhéa ſa belle-mère; cette femme en conçut de la haine contre Ammon, & elle réſolut de ſe ſaiſir de Bacchus : mais n'en pouvant venir à bout, elle ſe ſépara d'avec ſon mari. Etant retournée chez les Titans ſes frères, elle épouſa un d'entr'eux appelé Saturne. Celui-ci, à la perſuaſion de ſa femme, déclara la guerre à Ammon, & le vainquit en bataille rangée. Ammon preſſé par la

XXXVI. Exploits & bienfaits de Bacchus fils d'Ammon ſelon les Africains.

famine fut obligé de se retirer en Crète. Là il prit pour femme Crète l'une des sœurs des Curètes qui en étoient alors souverains, & il fut reconnu Roi de cette Isle. Elle se nommoit avant lui l'Isle d'Idée; mais il voulut qu'on l'appelât l'Isle de Crète, du nom de sa femme. Cependant Saturne s'étant emparé des pays qui appartenoient à Ammon, traitoit ses sujets durement. Il alla ensuite à Nyse attaquer Bacchus avec une grande armée. Mais Bacchus ayant appris la défaite de son père, & sachant que les Titans venoient le combattre, leva une armée dans Nyse. Elle étoit composée surtout de deux cens hommes qui, ayant été nourris avec le jeune Prince, lui portoient une véritable affection; & qui de plus étoient d'un courage extraordinaire. Outre cela il appela des contrées voisines les Africains, & les Amazones ces femmes célèbres dont nous avons parlé assez au long (1). On dit qu'elles furent portées à cette guerre par les avis de Minerve qui avoit

(1) J'omets ici une récapitulation inutile de leurs exploits, qui remplit trois ou quatre lignes dans le texte.

choisi le même genre de vie, & qui avoit embrassé comme elles la virginité & le métier des armes. Bacchus s'étant mis à la tête des hommes, & Minerve à la tête des femmes, ils tombèrent tous ensemble sur l'armée des Titans. Le combat fut sanglant, & il y eut un grand carnage de part & d'autre. Mais enfin Saturne fut blessé, & Bacchus gâgna la bataille. Les Titans s'enfuirent dans les pays qu'ils avoient conquis sur Ammon. Bacchus s'en retourna à Nyse avec un grand nombre de prisonniers. Peu après les ayant fait assembler & entourer par ses soldats, il rappela hautement devant eux tous les crimes des Titans, & donna lieu à ces captifs de croire qu'il les alloit tous condamner à la mort; mais il leur fit grâce, & leur laissa la liberté de s'en retourner, ou de l'accompagner à la guerre. Ils s'attachèrent tous à lui; & en reconnoissance de ce qu'il les avoit épargnés contre leur attente, ils l'adorerent comme un Dieu. Ensuite Bacchus les ayant appelés l'un après l'autre, & leur ayant donné du vin, il les fit jurer qu'ils le serviroient fidélement contre les Titans; & qu'ils

combattroient pour lui jusqu'à la fin de leur vie. Comme ces soldats furent nommés Hypospondes, c'est-à-dire, qui se sont engagés par des libations; les descendans de Bacchus appelèrent spondes ou libations, les traités conclus avec l'ennemi. Bacchus ayant fait sortir ses troupes de la Ville de Nyse dans le dessein d'aller combattre Saturne; on dit qu'Aristée son Gouverneur lui offrit un sacrifice, & que ce fut lui qui donna à son égard le premier exemple de cet honneur excessif. On raconte aussi que Bacchus mit dans son armée les Silènes, qui étoient les plus nobles des Nyséens. Car le premier Roi de cette ville fut Silène, dont l'origine nous est inconnue à cause de son ancienneté. Il avoit une queue au bas du dos, & ses descendans participant de sa nature en avoient tous comme lui. Bacchus ayant traversé à la tête de ses troupes plusieurs pays qui manquoient absolument d'eau, & quantité d'autres qui étoient déserts & incultes, assiégea enfin Zabirne, ville d'Afrique. Il tua devant cette place un monstre né de la terre, qui s'appeloit Campé, & qui avoit dévoré beaucoup d'habitans.

bitans. Cet exploit le mit en grande réputation parmi eux. Voulant en laisser la mémoire dans le pays, il fit élever sur le corps de cette bête un grand tertre; & il n'y a pas long-temps que ce monument subsistoit encore. Bacchus alla ensuite à la rencontre des Titans. Il eut soin que son armée ne commît aucun désordre dans sa marche, & il se montra doux & affable à tout le monde. Il déclara même qu'il n'avoit entrepris cette expédition que dans le dessein de punir les méchans & de répandre ses bienfaits sur le genre humain. Les Africains admirant la discipline qu'il maintenoit parmi ses soldats, & charmés de sa maganimité, fournirent abondamment des vivres à son armée & le suivirent avec joie. Cependant les troupes de Bacchus approchant toujours de la ville des Ammoniens, Saturne lui livra bataille devant cette place; mais ayant eu du dessous, il commanda qu'on y mît le feu pendant la nuit, dans le dessein de détruire entièrement la maison paternelle de Bacchus. Ensuite emmenant avec lui Rhéa sa femme & quelques-uns de ses amis, il abandonna la ville & s'en-

fuit. Ce fut alors que Bacchus fit voir qu'il agiſſoit par des principes fort differens de ceux de ſes ennemis. Car ayant fait priſonniers peu de tems après Saturne & Rhéa ; non-ſeulement il leur pardonna, à cauſe de la parenté qui étoit entr'eux ; mais il les pria même de vouloir le regarder comme leur fils, & même d'accepter les marques d'honneur & d'attachement qu'il avoit deſſein de leur donner. Rhéa l'aima toute ſa vie, comme s'il eût été ſon fils ; mais Saturne ne lui pardonna jamais ſincèrement. Dans ce tems-là Saturne eut un fils appelé Jupiter, à qui Bacchus porta toujours beaucoup de reſpect, & qui enfin devint le maître du monde par ſa vertu.

XXXVII. Origine du temple & de l'Oracle d'Ammon.

ON DIT qu'avant le combat les Africains aſſurèrent à Bacchus, que dans le tems qu'Ammon fut chaſſé de ſon Royaume, il avoit prédit que ſon fils ayant recouvré les états de ſon père, & étendu ſa domination par toute la terre, ſeroit mis enfin au rang des Dieux. Bacchus ajoutant foi à cette prédiction, bâtit une ville & un temple à ſon Père. Il l'adora comme un Dieu, & établit des Prêtres qui devoient rendre ſes oracles. La ſtatue

d'Ammon qu'on plaça dans ce temple, avoit une tête de Bélier, parce que ce Prince portoit au combat un casque orné de cette figure. Quelques-uns prétendent cependant qu'il avoit naturellement deux cornes à la tête, & que son fils Bacchus lui ressemloit en cela. Bacchus fut le premier qui consulta l'Oracle de son père sur ses entreprises. On dit que son père lui prédit qu'il acquerroit l'immortalité par ses bienfaits envers les hommes. Cette réponse lui ayant élevé le cœur, il entra d'abord avec son armée dans l'Egypte. Il y établit pour Roi Jupiter fils de Saturne & de Rhéa, & lui donna Olympe pour gouverneur. Jupiter ayant appris sous celui-ci la vertu & les belles-lettres, en fut surnommé Olympien. Bacchus enseigna aux Egyptiens la culture de la vigne & de tous les fruits, comme il l'avoit enseignée aux autres Nations. Sa réputation s'étant répandue par-tout, aucun peuple n'osa lui résister; mais ils se soumirent tous à lui volontairement, & lui offrirent des sacrifices. Il parcourut ainsi toute la terre, plantant des vignes dans toutes les provinces, & comblant tous les hom-

mes de bienfaits. Il reçut de tous les mêmes actions de grâces & les mêmes honneurs. En effet les divers peuples ont des opinions différentes sur le sujet des Dieux, & des Héros mis au rang des Dieux ; mais ils conviennent tous de l'immortalité de Bacchus, parce qu'il a répandu également ses bienfaits sur les Grecs & sur les Barbares. Il a même enseigné à ceux qui habitent des contrées sauvages & peu propres à la vigne, à faire un breuvage d'orge qui n'est guère moins agréable que le vin. Bacchus après avoir porté ses armes jusques dans les Indes, revint promtement du côté de la Méditerranée. Car les Titans ayant ramassé leurs forces étoient venus dans l'Isle de Crète pour attaquer Ammon. Jupiter envoya des soldats Egyptiens au secours de ce Prince ; & la guerre s'allumant de plus en plus dans cette Isle ; Bacchus, Minerve, & quelques autres Dieux y accoururent. Il se donna là une grande bataille qui fut gâgnée par le parti de Bacchus, & où tous les Titans furent tués. Cependant Ammon & Bacchus ayant passé de cette vie humaine au séjour des Dieux, Jupiter régna sur tout

le monde; d'autant plus que la destruction des Titans l'avoit délivré des seuls ennemis qui eussent osé lui en disputer l'empire. Voilà les actions que les Libyens attribuent au premier Bacchus fils d'Ammon & d'Amalthée. Ils disent que le second fut fils de Jupiter & d'Io fille de d'Inachus ; qu'il fut Roi d'Egypte, & qu'il enseigna aux hommes les sacrés Mystères. Selon eux, le troisième nâquit en Grèce, de Jupiter & de Sémélé. Celui-ci fut zélé imitateur des vertus des deux premiers. Il parcourut toute la terre à la tête d'une armée ; & il marqua les endroit où il termina ses différentes expéditions par plusieurs colonnes. Mais de plus il défricha quantité de pays incultes. A l'exemple du premier Bacchus qui s'étoit servi des Amazones, celui-ci mena aussi des femmes avec lui. Il travailla beaucoup sur les Mystères sacrés, dont il perfectionna quelques parties ; & il en institua lui-même quelques autres. Ce dernier Bacchus recœuillit pour ainsi dire, la gloire des deux premiers que le tems avoit effacés de la mémoire des hommes. Cela est arrivé non-seulement à l'égard de Bacchus, mais encore à l'égard d'Her-

cule. Car ce nom a été d'abord porté par deux hommes dont le plus ancien naquit en Egypte & dressa une colonne dans l'Afrique, après avoir soumis à sa puissance la plus grande partie de la terre. Le second étoit de l'Isle de Crète, & il fut un des Dactyles Idéens. Il étoit Devin & il commandoit des armées : ce fut lui qui institua les jeux olympiques. Mais il y en a eu un troisième peu de tems avant la guerre de Troie, qui fut fils de Jupiter & d'Alcmène. Il parcourut presque toute la terre pour obéir aux ordres d'Eurystée. Ayant réussi dans toutes ses entreprises, il éleva une colonne en Europe. La ressemblance de nom & de mœurs, qui étoit entre ce dernier & les autres, fut cause qu'on lui attribua les actions des deux premiers, & qu'on ne fit qu'un seul des trois. Entre les autres preuves qu'on allègue pour démontrer qu'il y a eu plusieurs Bacchus, celle qu'on tire de la guerre des Titans me semble la plus forte. Tout le monde avoue que Bacchus fut d'un grand secours à Jupiter dans cette guerre. Or il n'est pas raisonnable de placer la naissance des Titans dans le tems que vivoit Sémélé, & de faire

Cadmus fils d'Agénor père de Sémélé, plus ancien que les Dieux. Voilà tout ce que les Africaius rapportent de leurs Divinités. Nous finirons ici le troisième Livre ayant entièrement rempli le plan que nous en avons donné au commencement de cet Ouvrage.

Fin du Livre III, & du Tome I.

De l'Imprim. de la Veuve D'HOURY, Imprimeur-Libraire, rue Saint Severin.







